Le fléau du savoir

L'épopée de Ménaché Foïgel

André Billy de l'Académie Goncourt
Moïse Twersky

« Ce Fléau de Dieu n'attaque pas la santé physique. Les personnes qui en sont atteintes portent sur le visage la joie de vivre, elles rayonnent de contentement. Comment s'apercevoir qu'elles ont été contaminées ? Quand le mal se déclare, il est trop tard. » C'est dans ces termes qu'un oncle traditionaliste met en garde son neveu Ménaché Foïgel, le personnage central du livre, contre ce « fléau du savoir » dont il ne va pas tarder à être atteint.

Ce « fléau », c'est celui qui touche les communautés juives d'Europe orientale au tournant des 19e et 20e siècles, lorsqu'elles s'ouvrent progressivement aux idées modernes, progressistes et égalitaristes, voire athées, socialistes et révolutionnaires. Les jeunes émigrants juifs qui quittent leur Russie ou leur Ukraine natale à la recherche d'une vie meilleure, traversant l'Allemagne pour gagner la France ou l'Angleterre, découvrent un monde et des relations sociales qu'ils ne soupçonnaient pas. Souvent ils portent en eux une révolte et une espérance qui, loin de les amener à se replier sur le communautarisme et le culte des traditions, les rendent particulièrement sensibles aux idées d'émancipation sociale et de révolution.

Cette « épopée de Ménaché Foïgel », qui se situe entre 1882 et 1919 et fournit la trame du Fléau du savoir, est celle de toute une génération. Fuyant la misère et les pogromes, celle-ci se retrouve au cœur des drames du continent européen, assiste en France à l'éclatement de la Première Guerre mondiale et espère, avec les secousses révolutionnaires qui suivent celle-ci, voir enfin naître un monde nouveau.

Le livre d'André Billy et Moïse Twersky est une vaste et passionnante fresque qui fait revivre toute cette époque.

Collection Romans

Prix ttc : 17 euros
ISBN 2-915727-09-0

Le fléau du savoir

André Billy - Moïse Twersky

lbc les bons caractères



André Billy
Moïse Twersky

Le fléau du savoir

L'épopée de Ménaché Foïgel



Collection Romans

les bons caractères lbc

Le fléau du savoir

Copyright : Les bons caractères
Photos de couverture : Les bons caractères
ISBN 2-915727-09-0
Dépôt légal mai 2006

André Billy
de l'Académie Goncourt

et
Moïse Twersky

Le fléau du savoir

L'épopée de Ménaché Foïgel

Les bons caractères
4-6, rue Florian
93500 Pantin

Préface
de Michel Rodinson

« Une chance inespérée m'a fait obtenir une douzaine de grammes de cette drogue merveilleuse : le véronal, qui vous permet d'aller au paradis avec une merveilleuse facilité, sans même s'en apercevoir, littéralement en dormant. Aussi vais-je en profiter pour quitter ce monde ravagé par la peste nationaliste et la démence knoutolâtrique ». C'est par cette lettre du 4 octobre 1940, adressée à Maurice Rodinson, que Moïse Twersky annonçait sa décision de mettre fin à ses jours dans un Paris où s'accumulaient les mauvais présages après l'occupation d'une partie de la France par les troupes de l'Allemagne nazie, un peu plus de trois mois auparavant, et l'instauration du régime de Pétain.

Dans une lettre à son amie Hamel-Joukov écrite le même jour, il précisait : *« Étant donné mon âge, ma situation matérielle, le peu d'agréments qu'offre la vie en ce moment et que mon roman terminé se trouve en bonnes mains pour paraître quand les circonstances le permettront, je n'ai plus aucune raison de vouloir végéter jusqu'à complète décrépitude. Aussi ai-je décidé de m'endormir ce soir pour ne plus me réveiller et vous prie de bien vouloir me rendre le grand service, le dernier : veiller à l'exécution de mes dernières volontés. Elles ne sont pas bien ambitieuses, ni difficiles à exécuter. La loi s'opposant à l'incinération en cas de suicide, je désire être enterré dans la fosse commune de n'importe quel cimetière que le service de décès de la mairie indiquera. Inutile de faire la moindre dépense pour cette cérémonie macabre : le corbillard du pauvre, mon impécuniosité m'y donne droit. Je vous*

supplie surtout de veiller à ce qu'on ne m'enterre pas dans une section juive de cimetière. Je frémis d'horreur à l'idée que mon cadavre pourrait servir de prétexte à une de ces barbares et imbéciles distinctions de classe, de race, de couleur, de religion et de nationalité. »

Tel était Moïse Twersky, auteur avec André Billy de « l'épopée de Ménaché Foïgel », roman en trilogie comportant *Le fléau du savoir***,** suivi de *Comme dieu en France* et de *L'ours, le lion et le serpent*. C'est cet ensemble qui est regroupé aujourd'hui sous le titre *Le fléau du savoir - l'épopée de Ménaché Foïgel*. On lira dans l'avant-propos d'André Billy pour la réédition de mars 1951, ses explications sur sa collaboration avec Twersky, ainsi qu'un portrait de l'homme. De son côté, mon père Maxime Rodinson, fils de Maurice, devenu un orientaliste célèbre, se souvenait de Twersky comme d'un proche ami de la famille, qui avait marqué profondément ses jeunes années. Ses mémoires d'enfance *Souvenirs d'un marginal,* publiés après sa mort en 2004, comportent ses propres souvenirs sur Twersky, notamment sur les discussions qui avaient lieu en famille sur le point de savoir quelle était la part de celui-ci dans son œuvre commune avec André Billy.

Il semble que Maurice Rodinson prisait peu les qualités littéraires de Twersky et était convaincu que *Le fléau du savoir* n'aurait pu voir le jour sans le travail de Billy. Mais par ailleurs, rien ne prédisposait André Billy, écrivain français conservateur, critique littéraire à *l'Œuvre* avant de l'être plus tard au *Figaro littéraire*, élu à l'Académie Goncourt en 1944, à écrire un roman sur l'émigration juive d'Europe orientale. De son propre aveu, il n'avait que fort peu de connaissances du milieu juif de l'immigration en France, et encore moins de celui des juifs d'Europe de l'Est. Seul Twersky, immigré juif venu d'Ukraine, pouvait apporter au livre cette connaissance qui en fait un de ses principaux intérêts et attraits, avant sans doute que Billy ne procède à une mise en forme.

Maxime Rodinson ajoute que Twersky lui légua son refus « *non seulement du nationalisme des autres, mais de tout ce qui pouvait mener à un nationalisme juif* ». Rappelant que Twersky était le fils d'un *tsaddik*, un saint homme, un pieux, crédité en Ukraine de pouvoirs miraculeux, il ajoute : « *Jeune encore, Twersky avait été saisi par ce qu'il a appelé joliment " le fléau du savoir " traduisant ainsi le terme hébreu* Haskala *qui désignait l'idéologie des Lumières, de* l'Aufklärung *ou de* l'Illuminismo*, comme on veut, partie de France et d'Angleterre au 18e siècle pour atteindre enfin les bourgades et les ghettos juifs d'Europe orientale. Dans l'activité de son père et des siens où il est maintenant de mode de découvrir avec ravissement d'insondables profondeurs spirituelles, ou encore l'affirmation obstinée d'une âme nationale (ou ethnique) acharnée à ne pas mourir, il vit surtout, lui, bien placé pour observer, le charlatanisme et l'imposture. (...) Sa famille se délectait des poulets apportés par des paysans ukrainiens pour remercier de la guérison problématique de maux peut-être imaginaires* ».

Twersky n'était pas un cas isolé. À la fin du 19e siècle et au début du 20e siècle, le milieu juif d'Europe orientale, comme celui de l'immigration juive dans les pays d'Europe occidentale, n'était nullement muré dans ses traditions. Au contraire, il était un des plus ouverts aux courants d'idées modernes, athées, égalitaires, voire socialistes et révolutionnaires. Beaucoup avaient tiré, de leur révolte contre leur milieu, des convictions anti-religieuses bien ancrées, de quelque religion qu'il s'agît d'ailleurs.

Mais quel était donc ce courant d'idées dit de la *Haskala*, ce « fléau du savoir » qui avait touché les juifs d'Europe orientale, souvent au grand désespoir des anciens attachés aux traditions ? « *Ce Fléau de Dieu n'attaque pas la santé physique. Les personnes qui en sont atteintes portent sur le visage la joie de vivre, elles rayonnent de contentement. Comment s'apercevoir qu'elles ont été contaminées ? Quand le mal se déclare, il est trop tard.* » C'est dans ces termes qu'un oncle traditionaliste mettait

en garde son neveu Ménaché Foïgel, le personnage central du livre, contre ce « fléau du savoir » dont il n'allait pas tarder à être atteint.

Cette vague d'idéologie des Lumières au sein des populations juives d'Europe orientale se manifesta par un mouvement littéraire. Il apparut, comme son homologue occidental au 18e siècle, d'abord dans les milieux juifs urbains. Il se répandit jusqu'à la fin du 19e siècle, allant jusqu'à toucher le moindre village. Apportant une remise en cause des idées traditionnelles, il s'opposait aux tenants du judaïsme orthodoxe et, en particulier, au hassidisme qui en était la branche extrême la plus rétrograde.

Le terme *Haskala* dérive de l'hébreu *sekhel*, « discernement ». Et en effet, en tant que courant intellectuel et littéraire, la *Haskala* peut être interprétée comme l'introduction de la « raison », au sens de rationalisme, au sein de la communauté juive d'Europe de l'Est. Elle se présentait en opposition à un mode de vie se conformant à l'interprétation littérale de la religion et respectueux des rapports sociaux et des rituels hérités des siècles passés.

De l'Ukraine à la Russie, la Biélorussie, la Pologne et toute l'Europe centrale, les *shtetl* (forme yiddish de l'allemand *städtlein* - petite ville) étaient ces villages ghettos dans lesquels les monarques chrétiens préféraient reléguer les Juifs. Au 17e siècle, dans l'empire austro-hongrois par exemple, les Juifs avaient été chassés de Vienne, la capitale, par un édit de 1670 qui ne devait être abrogé que par la vague révolutionnaire de 1848. Si l'empereur Joseph II promulgua en 1782 un « édit de tolérance » concernant la présence des Juifs et leur vie communautaire, ce ne fut que pour leur « utilité » au service de l'Empire. En 1800 encore, l'importation de livres en hébreu était proscrite.

Mais si les Juifs des *shtetl* formaient un monde à part, celui-ci n'était pas dépourvu de vie intellectuelle, car le niveau d'instruction y était en général plus élevé qu'ailleurs. Il n'était pas non plus, en fait, sans contacts avec le reste de la société. Les cou-

rants qui traversaient celle-ci ne pouvaient laisser les communautés juives de côté, même s'ils pouvaient y prendre une forme spécifique.

Les premières manifestations du mouvement littéraire de la *Haskala* apparurent en Italie au milieu du 18e siècle sous la plume du poète Moshé Hayim Luzzato. Puis le courant se manifesta en Allemagne et en Autriche-Hongrie peu avant la Révolution française, avec le philosophe Moïse Mendelssohn et avec Naphtali Herz Wessely. Eux-mêmes nourris d'études religieuses hébraïques, ces auteurs cherchaient à démontrer la compatibilité de la religion et de la « raison ». Ils appelaient les Juifs à s'émanciper, à s'ouvrir à la culture du monde environnant. Le poète et journaliste Jehuda-Leib Gordon résuma ainsi cette attitude : « *sois un Juif à la maison, et un homme au dehors* ».

Bien évidemment la *Haskala* était en rapport avec les idées philosophiques et sociales des Lumières, dont au fond elle était le reflet au sein de la communauté juive. Elle cherchait à les exprimer à sa façon, en tentant de concilier ces idées nouvelles avec la tradition. Mais tous n'en restèrent pas à cet équilibre difficile. Bien des jeunes, en particulier, furent conduits à sortir du ghetto, à s'assimiler parfois rapidement au monde « extérieur », voire à abandonner le judaïsme.

En Allemagne, en Autriche, les intellectuels de la *Haskala* – les *maskilim* – firent connaître les textes des Lumières en en traduisant certains en hébreu, à l'usage de lecteurs parfois rompus très jeunes à l'étude des textes traditionnels. Ils traduisirent Montesquieu ou Lessing. Parallèlement, leurs émules s'inséraient de plus en plus dans la vie au sens large du terme et, grâce à la maîtrise de la langue allemande, ils parvenaient à accéder directement aux textes dont la lecture leur était suggérée.

Au 19e siècle, la *Haskala* accentua la pénétration des idées rationalistes dans les villages juifs de Galicie, de Lituanie, de Russie. L'écrivain Joseph Perl, en Galicie, sous l'influence du romantisme allemand, invitait au retour à la terre et aux métiers

purement manuels. Mais en Lituanie, s'inspirant des Mystères de *Paris* d'Eugène Sue, Abraham Mapou dans son roman parodique *Le Vautour hypocrite* stigmatisait l'obscurantisme régnant selon lui chez ses coreligionnaires.

Enfin, dans le dernier quart du siècle, la *Haskala* se répandit rapidement dans les ateliers de tanneurs, de cordonniers, de tailleurs qui constituaient une grande partie de l'activité économique du *Shtetl*. Désormais le courant d'émancipation allait de plus en plus se confondre avec un mouvement ouvrier en plein développement. Ce que les juifs traditionalistes du livre de Billy et Twersky désignent avec terreur sous le nom générique de *Haskala* devenait une réalité plus vaste que ce courant intellectuel qui avait traversé les communautés juives pendant les décennies précédentes. Les idées d'émancipation sociale et politique traversaient désormais toute la société et se transformaient en mouvement révolutionnaire.

Et c'est bien là, d'une certaine façon, toute « l'épopée de Ménaché Foïgel ».

Michel Rodinson

À la mémoire
de Moïse Twersky
l'esprit le plus libre
que j'aie connu
A. B.

Avant-propos d'André Billy
à l'édition de 1951

Quand cet ouvrage parut pour la première fois, en trois volumes, sous le titre général : *L'Épopée de Ménaché Foïgel*, il portait la signature de Moïse Twersky à côté de la mienne. Twersky ne l'eût pas voulu. Il s'était débattu comme un diable contre ma volonté bien arrêtée de partager avec lui les responsabilités attachées à cette biographie imaginaire d'un jeune Juif émigré de Russie. Il avait collaboré anonymement à d'autres romans « juifs » ; il entendait s'effacer cette fois encore. Notre collaboration faillit se briser là-dessus. Enfin il céda. L'éditeur m'a convaincu que nous ne manquerions pas à sa mémoire en n'imprimant son nom qu'en seconde ligne, sur la page de titre. Il reste évident, mais je tiens à le proclamer bien haut, que toute la documentation du *Fléau du savoir* m'est venue de lui. Par lettre et de vive voix, je le feuilletais comme un dictionnaire.

Je l'avais connu chez le peintre Lucien Madrassy, boulevard du Montparnasse, où ma femme et moi posions pour un portrait. Madrassy m'avait parlé de Twersky comme d'un des hommes les plus curieux qu'il eût jamais rencontrés. Il avait l'air d'un artisan quelconque, intermédiaire pour la tenue entre l'ouvrier et l'employé : une chemise à cordelière, des chaussures de toile, un veston de confection, mais le regard, le port de tête, le ton annonçaient quelqu'un. La stature était moyenne, les cheveux blancs, assez courts et rejetés en arrière, les yeux noirs et pleins de feu, le nez à peine aquilin, les dents fortes sous une petite moustache grise, la mâchoire volontaire, les traits bien

découpés. Nul caractère ethnique, en somme, exception faite de l'accent et des gestes dont l'un se répétait fréquemment : les deux bras écartés et les paumes ouvertes à la hauteur des épaules comme pour proclamer une évidence, car tout ce qu'il disait était pour lui évident et facile à comprendre. Par une sécurité complète dans l'affirmation et une confiance communicative en lui-même, il imposait naturellement et d'autant plus qu'il se gardait de rien hasarder qu'il ne sût de source personnelle et directe. Il était de ces hommes qui, comme on dit, ne s'intéressent qu'à ce qui les intéresse, et ce qui l'intéressait par-dessus tout, c'était la question juive.

Sur cet article, il n'avait aucun préjugé. Ainsi, quand je lui vantais l'intelligence des Juifs, il répliquait que ce n'était pas affaire de race, mais de formation. Citadins depuis des générations, comment n'auraient-ils pas eu l'esprit plus aiguisé que les terriens ? Partisan de l'assimilation totale, il ne témoignait aucun attachement personnel à la tradition judaïque. On devinait que le judaïsme se réduisait pour lui aux rites et aux superstitions dans lesquels il avait été élevé et dont il avait gardé un mépris tranquille et moqueur.

J'ai relaté dans un de mes livres de souvenirs ce que je crois me rappeler de sa vie. On m'excusera de le répéter ici, les lecteurs du *Fléau du savoir* ont le droit d'en être informés.

Né en Ukraine, Moïse Twersky était fils d'un rabbin « miraculeux ». *Un Royaume de Dieu*, des frères Tharaud, nous a renseignés sur ces rabbins kabbalistes de l'Europe orientale qui, au nombre de trois ou quatre, régnaient à la fin du siècle dernier sur une foule innombrable d'adeptes. C'est dans le *Zohar*, c'est dans la *Kabbale* qu'eux et leurs fidèles puisaient leur espérance et leur foi.

La *Kabbale* est l'ensemble des traditions mystiques juives transmises secrètement. Sont-elles authentiques ? De quand datent-elles ? De qui le *Zohar* est-il l'œuvre ? D'un côté, le rationalisme scientifique et l'orthodoxie dogmatique sont d'accord

pour rejeter la *Kabbale* et voir en elle, soit une simple mystification, soit une tentative étrangère au judaïsme et destinée à réconcilier le judaïsme et le christianisme. On l'attribue généralement à un rabbin espagnol, Moïse de Léon, qui vécut au XII^e^ siècle une vie assez dissipée. Ayant de grands besoins d'argent, il composait des manuscrits à la grosse. En revanche, les *Hassidim*, fort braves gens, tout confits en dévotion, sont persuadés de l'authenticité et de l'antiquité de la *Kabbale*. Cette seconde école se compose aussi de mon vieil ami Paul Vulliaud mort il y a quelques mois. Contre tous les savants et contre tous les rabbins orthodoxes, Paul Vulliaud a démontré dans *La Kabbale juive* que la thaumaturgie, la mystique et le rituel du *Zohar* sont d'origine antique et juive. Par lui nous avons été initiés, non seulement à cette métaphysique éperdue, mais aussi au symbolisme des cérémonies rituelles, nous sommes entrés jusqu'à un certain point dans la vie intime des *Hassidim*, nous avons découvert que la *Kabbale* avait eu une influence insoupçonnée dans le monde juif comme dans le monde chrétien et qu'elle a des rapports avec Spinoza, Reuchlin, Pic de la Mirandole, Pascal et cent autres. Nous avons appris que la *Kabbale* contient même un corps de doctrine politique – oui, politique : Paul Vulliaud a lu dans la *Kabbale* les revendications formulées par le parti jusqu'au-boutiste hébreu, après la destruction du Temple par les Romains. En somme, *La Kabbale juive* de Vulliaud apporte une contribution inestimable à l'histoire des idées. Qu'un chrétien, qu'un *goï*, ait consacré vingt ans de sa vie à scruter les énigmes du *Zohar*, voilà ce dont bien des Juifs sont étonnés.

Revenons aux rabbins miraculeux. Ils tirent leur nom du pouvoir héréditaire qu'on leur attribue de faire des miracles, c'est-à-dire de fournir à toutes les difficultés qu'on leur soumet des solutions surnaturelles. Mais ils ne se contentent pas de guérir les maladies et de rendre fécondes les femmes stériles, ils exercent une sorte de magistrature ; ils ne sont pas seulement des thaumaturges, ils sont des juges. Pour une communauté

juive d'Europe orientale, les tribunaux ordinaires ne comptent pas, c'est le rabbin miraculeux, le *zadik*, qui en tient lieu, jugeant selon son cœur et l'inspiration du ciel. À moins pourtant que la révolution russe n'ait supprimé tout cela, ce que je n'ai pu arriver à savoir de façon certaine.

Les Tharaud dépeignent ainsi le *zadik* de Schwarzé-Témé, et je ne serais pas surpris que beaucoup de ses traits leur eussent été fournis par Twersky d'après son père : « *Ni par son intelligence, ni par son aspect extérieur, le rabbin de Schwarzé-Témé n'avait rien qui fût remarquable. C'était un mince petit vieillard, prodigieusement effacé, jaune, chétif, les pommettes saillantes, avec un air de Mongol, et qui semblait ne jamais bien comprendre les choses qu'on lui racontait. Mais naturellement cette simplicité et cette modestie, loin de le déprécier aux yeux des fidèles, ajoutaient encore à sa gloire. On lui faisait plus de mérite de son humilité d'esprit qu'on admirait chez son frère, le* zadik *de Toelmé, une finesse d'intelligence célèbre dans tout l'univers, et son apparence malingre lui valait plus de prestige que n'en donnait à un autre de ses frères, le* Zadik *de Skvéré, une prestance également renommée. S'il feignait d'être un simple, c'était, comme le* Balchem *lui-même avait fait autrefois, pour ne pas brûler tous les yeux par l'éclat de sa splendeur. Ainsi, ce grêle vieillard que l'on aurait pu prendre, n'eût été son riche caftan et ses fourrures de zibeline, pour le petit rabbin de quelque misérable communauté d'une centaine d'âmes, attirait vers lui les cœurs de plusieurs millions d'hommes de l'Europe orientale et, à Schwarzé-Témé, il était le maître absolu, le véritable roi de ce petit royaume de Dieu.* » Twersky me donna sur son père beaucoup d'autres renseignements. Ses fidèles lui avaient fait don d'un trône d'argent, car il était considéré comme un descendant direct du roi David, et tous les samedis il offrait à la communauté un repas de deux cent cinquante couverts. Son revenu annuel était d'environ 500 000 francs-or, constitué par les sommes qui lui parvenaient de tous les coins du monde, en particulier des États-Unis où l'un de ses autres

fils, rabbin miraculeux comme lui, était établi. Un autre frère de Moïse Twersky faisait des miracles à Vienne.

Il n'eût tenu qu'à Twersky de s'établir lui aussi rabbin miraculeux et de s'enrichir rapidement, mais ayant lu en cachette des livres défendus, il s'était bien juré de ne jamais pratiquer un métier qui consistait à exploiter la crédulité de ses semblables. Il décida d'être chimiste. Or, avant de quitter l'Ukraine pour venir faire ses études scientifiques en Belgique et en France, il fut le héros d'une aventure qu'il me racontait avec beaucoup de pittoresque et d'humour : il se maria. L'affaire avait été arrangée, selon les habitudes juives, entre son père et un rabbin miraculeux de Roumanie dont, sans qu'on lui eût demandé son avis, il avait été convenu qu'il épouserait la fille. Elle avait treize ans, il en avait seize, les âges étaient parfaitement assortis. Il boucla son petit bagage, embrassa ses parents et prit le train pour la Roumanie. En débarquant à la gare la plus proche du village où l'attendait sa fiancée, quelle ne fut pas sa surprise de se voir rendre les honneurs par un escadron de hussards ? De hussards, oui, des hussards hongrois ! On expliqua au jeune Moïse que les garçons de la communauté avaient tenu à l'accueillir comme ils eussent fait un souverain authentique, puisqu'il descendait de David, mais que, les autorités roumaines leur ayant refusé les uniformes de l'armée, ils avaient été obligés d'adopter la tenue d'une armée étrangère, et c'est pourquoi ils s'étaient équipés en hussards hongrois.

Moïse n'avait jamais vu sa fiancée. Il se trouva qu'elle était fort jolie. Aussi tomba-t-il amoureux d'elle et leur mariage de convenance tourna au mariage d'inclination. Naturellement, le jeune mari, fils d'un rabbin miraculeux, devait succéder à son beau-père dans les mêmes fonctions et, en attendant, être entretenu par ce dernier pendant plusieurs années, de manière à pouvoir achever ses études kabbalistiques et talmudiques. Cet avenir n'était pas de son goût et il caressait toujours le rêve d'aller apprendre la chimie en Europe occidentale. Le malen-

tendu éclata lorsque le beau-père découvrit dans une cachette des livres défendus que son gendre s'était procurés depuis son arrivée en Roumanie ou qu'il avait apportés de Russie. Dès lors, le vieux rabbin n'eut plus de cesse qu'il n'eût mis la discorde dans le jeune ménage et obtenu que Moïse quittât sa petite épouse bien-aimée.

Ce que fut sa vie ensuite, il ne me le dit jamais avec beaucoup de détails, mais il est certain qu'il passa par de terribles épreuves. Après avoir étudié à Bruxelles, il émigra aux États-Unis où l'attendait une misère noire. Il gagna son pain notamment dans une usine de conserves où, du matin au soir, il dévidait des boyaux tout imprégnés de sel ; il en eut les mains brûlées. C'est le seul trait que je me rappelle de cette période de sa vie sur laquelle, je le répète, il se montrait assez réservé. Pourquoi, comment revint-il en Europe ? Quelles circonstances l'amenèrent à se fixer en France ? Lorsque je le connus, il gagnait 600 francs par mois à lire les journaux anglais pour un syndicat de fabricants de sucre.

Devant les persécutions religieuses qu'avait déchaînées la révolution de 1917, son père avait quitté la Russie pour aller s'établir à Jérusalem. Là, c'est aux persécutions arabes qu'il s'était trouvé en butte. Son fils n'avait plus de ses nouvelles que de loin en loin.

– Ne craignez-vous pas qu'il ne lui soit arrivé malheur ? disais-je à Moïse.

– Oh, faisait-il avec cette magnifique indifférence qui constituait sa marque, mon père, malgré son âge, a encore de très bonnes jambes. Je ne suis pas inquiet pour lui. Si les Arabes l'ont poursuivi pour le tuer, il leur a certainement échappé. Je suis du reste persuadé qu'il n'a pas attendu d'être poursuivi pour ficher le camp.

Tel était son genre d'humour.

Un jour, il y avait de cela plusieurs années, sa mère était venue de Russie le voir à Paris. Descendue dans un hôtel de la cité Bergère, elle n'en avait guère bougé, passant son temps dans les pratiques de sa religion, si absorbantes, si minutieuses, et risquant à tout instant de mettre le feu à la maison avec toutes les bougies qu'elle allumait rituellement du matin au soir. À peine consentit-elle à faire quelques pas en compagnie de Moïse sur les grands boulevards où cette vieille femme à perruque de satin et couverte de fourrures précieuses ne laissa pas de faire sensation. Son fils tenait à ce qu'elle vît au moins la Tour Eiffel. De force, il la fit monter dans un fiacre

« Cocher, au Champ-de-Mars ! » Mais elle refusa obstinément de jeter un seul regard par la portière. Butée, raidie, elle fermait obstinément les yeux. Elle s'était bien juré de ne pas salir ses regards du spectacle de la ville la plus corrompue du monde, où elle n'était venue que pour son fils, où rien ne l'intéressait en dehors de son fils. Elle retourna en Ukraine n'ayant guère vu de Paris que sa chambre d'hôtel et quelques restaurants cashers du quartier Poissonnière.

Avec les 600 francs par mois qu'il gagnait chez ses fabricants de sucre, Twersky ne menait pas une vie de Sardanapale. Pourtant, il était très content de son sort. Il m'avait fait le détail de son budget ; tant pour le loyer, tant pour la viande, tant pour la blanchisseuse, etc. Pour les autobus et le métro, rien ! Il faisait toutes ses courses à pied. Chaussé, en été du moins, de chaussures de toile sur lesquelles je n'ai jamais remarqué la moindre trace de poussière ou de boue, il allait des Gobelins à Montmartre, à Grenelle ou aux Batignolles, et ne rentrait chez lui qu'à une heure avancée, après avoir passé la nuit chez d'autres Juifs russes, roumains ou hongrois, à discuter éperdument de politique ou de philosophie, autour de tasses de thé qui composaient tout son dîner.

La précarité de sa situation matérielle ne laissait pas de me causer du souci. Rencontrant Fernand Divoire, alors rédacteur en chef à *l'Intransigeant* :

– N'aurais-tu pas besoin d'un traducteur pour les journaux anglais ? lui demandai-je.

Quelques jours après, il me téléphona. *L'Intransigeant* venait précisément de décider l'extension de son service de l'étranger. Un traducteur de plus y serait nécessaire.

– Allez vite demain à *l'Intransigeant*, dis-je à Twersky, et présentez-vous à Fernand Divoire de ma part. Il y a là pour vous une situation de 600 francs par mois. C'est ce que vous gagnez l'après-midi chez vos sucriers. Cela vous fera 1 200 au lieu de 600 et vous permettra d'améliorer votre ordinaire.

Sans faire voir la moindre satisfaction :

– À quelle heure devrai-je commencer à travailler ? fit-il.

– Vers neuf heures probablement, comme les autres collaborateurs du journal. *L'Intransigeant* paraît au début de l'après-midi.

– À neuf heures ? s'écria-t-il. Commencer à travailler à neuf heures ! À quelle heure devrai-je donc me lever ?

– Ma foi, à la même heure que beaucoup d'honnêtes gens.

– Je ne me lève jamais avant midi.

– Vous changerez vos habitudes.

– Je ne me couche jamais avant trois heures du matin.

– Vous vous coucherez à minuit.

– Impossible ! Et puis, je tiens à mon indépendance. Ce n'est déjà pas si drôle de travailler chez mes sucriers. S'il faut encore que je sois attaché à un journal, je ne m'appartiendrai plus, mon existence sera un enfer...

Je dus renoncer à le convaincre et avertir Divoire qu'il n'eût pas à compter sur lui.

Paresseux, Twersky ? Je ne le crois pas. Il était sincère en disant mettre son indépendance au-dessus de l'argent.

– Et votre vieillesse ? lui dis-je une autre fois. Y pensez-vous quelquefois, Twersky ?

– Je suis déjà vieux.

– Non, vous ne l'êtes pas, mais vous le deviendrez, et avec toutes sortes d'infirmités peut-être. Sans économies, comment vous soignerez-vous ?

– Bah ! fit-il avec son geste familier de ses deux mains largement ouvertes, je me ferai sauter la cervelle.

Cela fut dit très simplement et avec un large sourire. Je me persuadai sans peine qu'il aurait fait comme il disait. Son manque de sensibilité nerveuse, son intelligence froide et logique, le réalisme supérieur du haut duquel il considérait toutes choses, étaient bien d'un homme qui se serait tué pour échapper à la déchéance.

Il s'est tué en effet. Le jour de l'entrée des Allemands à Paris, dans son petit appartement de la rue Oudry, il a mis fin à ses jours à l'aide d'un tube de Gardénal.

Sur l'opinion qu'il convenait d'avoir vers 1925 concernant les Juifs russes émigrés en Occident, j'ai fait confiance à Twersky. Après la dernière guerre, peut-être ses points de vue se trouveraient-ils modifiés, je n'en sais rien ; à vrai dire, je ne le crois pas. Le bouleversement de l'Europe a transformé bien des choses et bien des idées : je tiens qu'il n'aurait pas ébranlé les idées de Twersky. Il n'était pas homme à changer d'idées pour si peu... Quand parut *L'Épopée de Ménaché Foïgel*, quelques Israélites parisiens que je ne connaissais pas nous accusèrent, lui et moi, d'avoir écrit un livre antisémitique, ce qu'apprenant Moïse éclata de son large rire. Je fus, moi, un peu ennuyé, n'étant pas antisémite le moins du monde. Dieu merci, d'autres Juifs français me rassurèrent. *L'Épopée* les avait passionnément intéressés. Ils ne se sentaient d'ailleurs rien de commun avec notre héros, et ils n'avaient rien de commun avec lui en effet. J'ai fait relire *L'Épopée* par d'autres Juifs depuis la guerre, et même par

des Juifs russes. Ils y ont vu un témoignage historique, digne de la plus grande attention, et m'ont encouragé à le rééditer. C'est ce que je fais aujourd'hui. Il ne s'agit nullement de juger les Juifs russes d'aujourd'hui à la clarté des événements d'il y a trente ou quarante ans. Des circonstances tragiques, horribles, ont créé des façons de sentir et de juger entièrement nouvelles, et ce n'est pas le phénomène révolutionnaire russe qui se présente aujourd'hui dans la perspective la moins imprévue par rapport à 1918. Bref, tout ce qu'on va lire appartient au passé, mais cette page d'histoire, à laquelle je n'ai fait que donner sa forme, méritait d'être relue, il me semble.

Première partie

Le fléau du savoir

PROLOGUE

La Bible raconte que, lorsque le prophète Samuel eut atteint l'extrême vieillesse, il confia le gouvernement d'Israël à ses fils, Joël et Abya. Or, comme il arrive presque toujours, les fils de Samuel n'imitèrent point la sagesse de leur père. Il s'adonnèrent à tous les vices, recherchèrent avec avidité les richesses et se laissèrent corrompre dans l'exercice de la justice.

Les anciens d'Israël allèrent trouver Samuel dans sa retraite de Rama et lui dirent la mauvaise voie où s'étaient engagés ses fils.

– Donne-nous plutôt un roi qui nous gouverne et qui marche à la tête de nos armées, ainsi que cela se fait chez les autres peuples.

Cette parole irrita fort Samuel.

– Dirigez votre cœur vers l'Éternel, leur avait-il dit la veille de la bataille de Miçpa. Ne servez que Lui seul et Il vous sauvera des Philistins !

Hélas, ses conseils étaient bien oubliés.

Humilié, le vieux prophète alla selon son habitude conter à l'Éternel la nouvelle folie du peuple élu :

– Calme-toi, mon fils, lui dit le Seigneur, et ne prends pas tant à cœur les caprices d'Israël ! Considère plutôt que ce n'est pas toi qu'ils offensent, mais moi, dont ils ne veulent plus pour roi. J'y suis, hélas, habitué. N'ont-ils pas constamment agi de la sorte ? Ne sont-ils pas de tous les hommes les plus enclins à singer les autres ? À peine les avais-je tirés de l'Égypte qu'ils profi-

tèrent d'une courte absence de Moïse, retenu par moi sur le Sinaï, pour fabriquer un veau d'or à l'imitation des idolâtres. Et puis, tu devrais connaître leur incorrigible entêtement et te rappeler que Moïse les a appelés *am kshei oref* (le peuple de la nuque raide). Cède à leur prière, va, donne-leur un roi, sans omettre toutefois de leur prédire les désastres qui en résulteront pour eux.

Samuel rapporta les paroles de l'Éternel au peuple d'Israël, et il ajouta :

– Voici comment vous traitera le roi que vous désirez avoir. Il prendra vos fils pour les employer à sa cavalerie et les fera courir devant son char. En temps de paix, il les forcera à labourer, à moissonner pour lui et à forger ses armes ainsi que l'attirail de ses voitures. Vos filles seront contraintes à lui fabriquer des parfums et il les utilisera pour sa débauche et sa cuisine. Le meilleur de vos champs, de vos vignobles et de vos plants d'oliviers sera distribué en cadeaux à ses courtisans. Vous deviendrez ses esclaves et vous vous lamenterez, mais trop tard, car l'Éternel ne vous écoutera plus ce jour-là.

Cet avertissement solennel tomba dans l'oreille de gens fermement décidés à ne rien entendre.

– Il nous faut un roi, répondit Israël, un roi pareil aux autres rois !

Alors Samuel leur désigna Saül, fils de Kisch, de la tribu de Benjamin, que nul enfant d'Israël ne surpassait en beauté et qui dominait des épaules tout le reste du peuple.

Désormais Israël eut comme les autres nations de la terre sa monarchie, sa patrie, sa gloire nationale, son armée et son honneur militaire. Et comme tous les autres peuples, il en subit les inévitables conséquences, tyrannie, guerres interminables, victoires, défaites, captivités, revanches, misères, ruines et dévastations. Les paroles du prophète Samuel s'étaient réalisées à la lettre. Israël était devenu une simple bête de somme au service

de ses innombrables maîtres, et il aurait certainement fini par perdre toute dignité humaine si l'Éternel, jugeant la leçon assez sévère et que jamais plus l'envie ne viendrait à son peuple de vouloir « faire comme les autres », ne l'avait pris en pitié. Il choisit le plus brutal d'entre les soudards romains, Titus Flavius Sabinus Vespasianus, et l'envoya pour débarrasser à tout jamais Israël, non seulement de ses maîtres, rois, pontifes et soldats, mais même de son territoire. Et depuis ce jour béni le peuple de Dieu vit comme jadis sous le régime théocratique, ayant pour patrie toute la terre habitable et ne reconnaissant d'autre autorité que celle de Jéhovah, et cette théocratie ressemble fort à l'anarchie, car Jéhovah, qui ne dispose plus d'aucune force coercitive telle qu'armée, gendarmerie ou police, est devenu un maître relativement supportable. On lui obéit si on le veut bien et quand cela ne vous gêne pas trop.

Certes, dans cette nouvelle patrie qu'est pour lui l'Univers, Israël subit la domination des maîtres que se sont donnés les *goïm*, mais il la subit de la façon dont on subit la peste, la famine, la mort et tous les autres maux inévitables, et n'y cède que quand il lui est impossible de faire autrement, c'est-à-dire assez rarement.

C'est ainsi que vivaient en Russie les Juifs de la sainte communauté de Habaravké.

CHAPITRE PREMIER

Il y avait quelques jours déjà que la neige paraissait malade, des taches noires et jaunâtres s'élargissaient çà et là sur l'étendue de la steppe blanche à l'infini, mais quand, à l'aube du 18 mars 1882, Yvan Batouchenko eut enfilé par-dessus sa chemise son pantalon et sa casaque de peau de mouton, chaussé ses bottes d'où se dégageait une odeur infecte d'huile de ricin, fait le signe de la croix devant l'icone et poussé la porte de l'isba où entra la pâle lueur du jour naissant, il put constater que, depuis la veille, le dégel avait fait de grands progrès. Les taches de la neige avaient encore noirci et une sorte de buée s'élevait du sol en plusieurs endroits, révélant que la terre commençait de se fendre et d'exhaler sa tiède haleine. À ce moment, le traîneau de poste conduit par Iakof passa devant la maison de Batouchenko. Il allait à bonne allure. Pourtant Batouchenko eut le temps de remarquer que Iakof avait revêtu sa plus belle livrée, à la ceinture bien astiquée et aux boutons étincelants, et que les patins du véhicule traçaient des ornières nouvelles à côté de celles que le commencement de l'hiver avait durcies, quelques mois auparavant, dans l'épaisseur du chemin. C'était bien le printemps qui s'annonçait. Un bonheur confus, une aspiration vague remplit l'âme de Batouchenko. Il rentra dans l'isba, s'approcha du poêle où sa femme s'étirait, empoigna la cruche pleine d'eau et se versa dans la bouche une gorgée du glacial liquide qu'il prit soin de ne pas avaler. L'ayant au contraire réchauffé un instant, il le cracha dans ses mains et s'en frotta énergiquement le visage, ce qui acheva de le mettre en belle humeur. Après quoi, il inter-

pella joyeusement sa femme qui venait à son tour de sauter du poêle et ceignait une jupe grossière.

– À quoi penses-tu, Paraska ? Aurais-tu déjà oublié que c'est aujourd'hui l'avènement au trône de notre Petit Père le nouveau tsar et que cet après-midi nous serons tous admis à l'honneur de lui prêter serment de fidélité en présence de Son Excellence le *pristav* (commissaire de police) et de cette vieille canaille de Doubenko ! Allons, sors du coffre ta jupe neuve et ton foulard des dimanches ! Ce n'est pas tous les jours qu'un nouveau tsar, que Dieu protège, monte sur le trône de Russie

Et baissant un peu le ton :

– Donne-moi vingt kopecks que j'aille tirer Meyer du lit et lui souhaiter le bonjour !

– Meyer ? Quel Meyer ? grommela Paraska, qui, visiblement peu disposée à partager l'allégresse de son mari, laissa retomber sa jupe sur ses pieds nus et demeura debout, au milieu de l'unique pièce de l'isba, dans une attitude de méfiance.

C'était une femme encore jeune, de taille épaisse, aux yeux petits, au visage blafard et dont toute la beauté résidait dans ses longs cheveux d'un blond tendre et brillant. La musculeuse stature de Batouchenko, son poil noir et hirsute faisaient contraste avec l'apparence molle et chétive de sa compagne.

– Comment ? s'écria-t-il furieux, tu ne connais pas Meyer, Meyer le marchand de bois, Meyer *der Shtimer*, Meyer le Muet, Meyer qui a bien voulu par deux fois nous servir de garant ?

– Oh ! ricana douloureusement Paraska, s'il fallait compter les fois où ton ivrognerie nous oblige à emprunter !

– Paraska, je t'assure que tu aurais tort de m'échauffer les oreilles ! Vite, les kopecks et ne te tiens pas ainsi sur tes jambes sans bouger, comme une vache qu'on va traire.

– Puisque tu vas chez Meyer, dit Paraska en se dirigeant vers le coffre, demande-lui donc, je te le conseille, de nous servir de garant une fois de plus.

– Ce n'est pas d'un conseil que j'ai besoin, Paraska, mais de ce qui te reste sur la somme que je t'ai remise hier pour payer le forgeron.

– Il ne reste plus rien, dit paisiblement la paysanne, et même nous devons un rouble à Isroulek.

– Isroulek est un voleur et un bandit ! vociféra Batouchenko.

Mais il se calma subitement et sortit, son chien jaune sur les talons.

Quelques enjambées lui suffirent pour traverser le village dont les toits de chaume, groupés autour du clocher bulbeux, laissaient monter vers le ciel mat la fumée de leurs poêles, et il eut vite atteint l'agglomération juive, bien reconnaissable à ses toits de tôle, bleus, rouges et verts, déjà dégarnis à moitié de leur carapace hivernale, car la neige y fond plus vite que sur le chaume. Les maisons des Juifs ne sont point faites de boue comme celles des paysans, mais de brique et de bois.

La rue principale de Habaravké était déserte. Aucune cheminée ne fumait. La sainte communauté dormait encore.

La maison de Meyer le Muet n'était séparée de la synagogue que par le terrain qui servait au marchand de bois de dépôt pour ses planches. Un peu plus loin s'arrondissait un vaste carrefour garni, sur une partie de sa circonférence, de galeries sous lesquelles, une fois par semaine, s'abritait le marché. Au-delà, la route se prolongeait en ligne droite à travers la campagne, laissant à gauche une forêt de sapins qu'on eût dits pétrifiés dans leur intacte blancheur.

Au premier coup de poing frappé par Batouchenko contre la porte, Meyer se réveille et se dresse sur le canapé qui lui a servi de lit cette nuit-là, sa femme étant impure depuis huit jours. Maudit soit l'importun qui vient le tirer brutalement d'un si beau rêve ! Justement, Meyer se voyait en songe convoqué à l'exemple de Joseph par le *shar hamashkim* (maître échanson) du nouveau tsar.

– « Cher monsieur Meyer, la renommée de vos vertus est parvenue jusqu'à Sa Majesté. Aussi a-t-elle décidé de vous confier l'exécution des largesses qu'elle veut faire à son peuple comme don de joyeux avènement. Il faut, cher monsieur Meyer, que l'alcool coule à flots sur toute la Russie ! Vous seul serez chargé de distiller dans votre unique samovar ce fleuve immense où cent millions d'hommes viendront s'abreuver.

– « Dans mon unique samovar ? s'étonnait Meyer. Y avez-vous songé, Votre Haute Noblesse ?

– « Rassurez-vous, répliquait le *shar hamashkim*, tout a été prévu. Retournez de ce pas à Habaravké et mettez-vous immédiatement au travail. »

Et, en effet, du petit samovar de Meyer ne tardait pas à prendre naissance un ruisseau de vodka qui se transformait bientôt en un fleuve aussi abondant que le Dniepr, et roulait dans ses flots d'innombrables pièces d'or.

– Eh bien, Meyer, vas-tu m'ouvrir ? criait au dehors Batouchenko.

Mais le marchand de bois prit sans se hâter la cruche placée à son chevet, se versa trois fois de l'eau sur chaque main et se mit à réciter la prière de *Modé ani* :

– « Je me confesse devant toi, Éternel, notre Dieu... Sois béni, Éternel, notre Dieu, roi de l'Univers, qui nous as sanctifiés par tes commandements... »

– M'entends-tu, frère ?

« ... et nous as ordonné de laver nos mains. La loi que Moïse nous a prescrite est un héritage pour la communauté de Jacob. Puissent les bénédictions qu'elle enferme... »

– Meyer, fils de chien, me laisseras-tu crever de froid sur la route ? Ouvre, au nom du Christ !

« ...être mon partage. Le Roi tout-puissant est fidèle à ses promesses. Écoute, Israël... »

– Meyer, mon cher ami, mon pigeon...

« ...l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est un. Loué soit à jamais le nom de Son règne glorieux !... »

– Canaille ! Voleur ! Empoisonneur

« ...Vous qui êtes attachés à l'Éternel, vous êtes tous vivants aujourd'hui. C'est en ton secours, Seigneur, que j'espère... » Une secousse ébranla la porte.

– Qu'y a-t-il ? gronda Mme Meyer.

Elle était couchée dans le lit avec ses deux filles. Quant aux trois fils, ils avaient passé la nuit sur des matelas de duvet posés à même le sol et dormaient, ou feignaient de dormir encore, à poings fermés.

– Je sais qui c'est, fit le marchand de bois en sortant des couvertures ses jambes pareilles à de longues bûches sèches, c'est cet ivrogne de Batouchenko. Qu'est-ce que je te disais, Rebecca ? Ce soir, tout le village de Habaravké sera saoul en l'honneur du successeur d'Alexandre II qui monte aujourd'hui sur le trône. Par bonheur, j'ai pris mes précautions, mes fûts sont pleins, et j'ai encore le temps de remplir une petite barrique avant midi.

– Ouvre, porc immonde, ou j'enfonce ta porte !

Bien que la violence des coups de pied lancés par Batouchenko indiquât qu'il eût été homme à le faire, Meyer ne se pressa point davantage. Il ôta le bonnet de coton dont il avait couvert sa tête rase pour dormir, coiffa sa calotte de drap noir, enfila son caleçon fourré d'ouate, endossa son vieux caftan pardessus son *taliss koten* (scapulaire à rubans violets) et, enjambant le corps de ses fils, gagna la pièce voisine où il recevait habituellement la clientèle.

De taille moyenne, déjà quelque peu voûté, Meyer le Muet, surnommé ainsi, à la manière orientale, à cause de son intarissable bavardage, avait environ quarante ans. Une longue barbe brune striée d'argent lui jaillissait des yeux, des joues, du nez, des lèvres, des oreilles, et formait sous son menton en galoche une touffe particulièrement épaisse.

– Qui est là ? fit-il d'un ton qu'il s'efforça de rendre craintif.

– Ne m'as-tu pas reconnu ? Je suis Batouchenko, frère ! Je t'en prie, ouvre !

– Et que me veux-tu de si bonne heure, Batouchenko ?

– Tu le sauras. Ouvre !

La porte à peine entrebâillée, Batouchenko se rua dans la maison, et comme son chien manifestait l'intention de le suivre, Meyer écarta d'un geste la bête impure, qui, le nez dressé, flaira un instant son maître disparu ; mais ce n'était pas la première fois que l'animal se voyait interdire le seuil du marchand de bois ; il n'insista pas et regagna au trot le village.

– Eh bien, qu'y a-t-il ? Parle ! M'apportes-tu les dix roubles pour lesquels je t'ai servi de répondant le mois dernier ? Batouchenko s'assit sur un escabeau près de la table du marchand. Les sourcils froncés, le front bas, le paysan avait, malgré sa grosse moustache, l'air d'un écolier pris en faute.

– Viens-tu me payer le manche de pioche que je t'ai fourni il y a huit mois, exactement (et Meyer fit mine de vérifier la date dans un calepin crasseux qui traînait à portée de sa main), exactement le 17 juillet ?

– Je croyais..., balbutia Batouchenko.

– Qu'est-ce que tu croyais ?

– Je croyais que les deux canards...

– Les deux canards que tu m'as offerts à l'occasion du Nouvel An ? Je t'en ai remercié, Batouchenko, et j'en ai fait remettre un à ton prêteur. Mais tu ne prétends pas, je suppose, faire entrer en ligne de compte un cadeau de pure amitié ? Alors, dis, quand me rembourseras-tu ?

– Je ne sais pas, frère, murmura Batouchenko qui rejeta en arrière sa toque de fourrure et gratta machinalement sa tignasse. Je n'ai pas un kopeck, ajouta-t-il tout d'une haleine. et c'est aujourd'hui que notre Petit Père monte sur le trône !

– Cela te fait donc plaisir, qu'un nouveau tsar monte sur le trône ?

Cette question parut surprendre Batouchenko.

– Dame ! fit-il en fixant sur son interlocuteur ses yeux naïfs.

– Alors, poursuivit Meyer, tu ne regrettes pas le tsar Alexandre II qui a fait de toi un homme libre ?

– Oh, si !

– Et tu n'as pas pleuré en apprenant que le tsar libérateur avait été tué par les bombes des révolutionnaires ? Batouchenko fit signe qu'il avait pleuré.

– À la bonne heure ! dit Meyer avec un petit rire qui pouvait signifier la sympathie aussi bien que l'indifférence C'est un grand malheur pour la Russie, vois-tu, Batouchenko, qu'Alexandre II ait été tué.

– Mais qu'y faire ? dit le paysan.

– Évidemment, il n'y a rien à y faire.

– Meyer, reprit Batouchenko, j'ai peur que tu ne m'aies laissé prendre froid à ta porte, tout à l'heure.

– Tu voudrais, vieux renard, que je te réchauffe d'un petit verre de vodka ?

Batouchenko hocha la tête et fut pris d'un accès de toux si bien imité que le Juif ne put s'empêcher de lui en faire compliment.

Le paysan comprit qu'il avait partie gagnée :

– Fais-moi crédit d'une bouteille, frère, implora-t-il, le visage plissé de convoitise.

– Attends-moi, dit Meyer.

Quelques minutes après, il revint et tira de son caftan une bouteille dont Batouchenko s'empara comme d'un trésor.

– Que le Christ te le rende au centuple !

– J'aime mieux, dit Meyer, que tu me le rendes toi-même.

– À Pâques, sans faute, vous serez payés, toi et Isroulek, je le jure ! s'écria Batouchenko qui, de joie, ne tenait plus en place.

Maintenant, mon cher Meyer, tu vas te montrer tout à fait généreux. Deux roubles, ce n'est pas une bien grosse somme.

– Va-t'en, Batouchenko, va-t'en, tu finirais par nous réduire à la misère, moi et les miens !

– Mon cher Meyer...

– À la porte !

– Un rouble, un malheureux rouble !

Batouchenko dansait d'un pied sur l'autre devant le Juif, en répétant :

– Un rouble ! Un seul rouble !

– Soit, céda le marchand de bois, voici un rouble.

Il avait ouvert le tiroir de sa table et y avait pris une pièce qu'il tendit à l'ivrogne, puis saisissant son calepin :

– Je t'inscris pour deux !

Mais Batouchenko était déjà loin.

Pris soudain d'inquiétude, Meyer serra étroitement son caftan et s'élança de toute la vitesse de ses longues jambes sur les traces du paysan qu'il n'eut pas de peine à rejoindre. Batouchenko n'avait pas fait cent pas qu'il s'était arrêté pour avaler une gorgée de vodka.

– Es-tu fou, malheureux ? Veux-tu bien vite aller te cacher ? lui souffla Meyer en le secouant par l'épaule. Oust ! Rentre chez toi, imbécile ! Si Doubenko te voyait sortir de chez Meyer avec de la vodka, tu pourrais désormais aller en acheter ailleurs, seulement il faudrait te résigner à la payer le double et le triple !

– Eh bien quoi ? Qu'est-ce qui arrive ? s'étonnait Batouchenko.

– Il arrive, imbécile, que tu vas me faire avoir des histoires avec Doubenko et qu'un jour comme aujourd'hui serait vraiment mal choisi ! Cache la bouteille et rentre chez toi, ou je te la reprends !

La main de Meyer, qui se tendait vers la bouteille, persuada le paysan d'obéir. Là-dessus, ils se séparèrent.

Meyer retrouva toute sa maisonnée sur pied.

– Vous irez à la synagogue sans moi, dit-il à ses fils. Je n'ai pas une minute à perdre.

Demeuré seul, il expédia sa prière du matin et se mit en devoir de déjeuner : un hareng, des concombres, des oignons, et un petit morceau de volaille resté de la veille, qu'accompagnèrent des pommes de terre cuites à l'eau, le tout arrosé de thé et d'eau-de-vie, mais ce n'était pas de l'alcool de sa fabrication, c'était de l'excellent *spirt* à 96 degrés. Ainsi réconforté, Meyer se dirigea vers l'appentis adossé à sa maison du côté opposé à la route et s'y livra, dans le plus grand mystère, à l'opération qui consiste à extraire d'un peu de moût de farine de blé quelques mesures de cette vodka dont les paysans russes sont si friands et par l'entremise de laquelle leurs économies passent si facilement de leur poche dans celle des Juifs pieux et sobres. L'instrument que, par euphémisme, il désignait du nom de samovar, était en réalité un brave petit alambic, qui, pour n'être pas du dernier modèle, n'en remplissait pas moins honnêtement le rôle auquel il était destiné.

Quand arriva l'heure de se rendre à la synagogue pour la cérémonie du serment, une barrique supplémentaire de vodka attendait les amateurs sous le hangar de Meyer le Muet.

L'esprit en repos et déjà réjoui par l'idée des bénéfices que lui promettait cette journée de fête, celui-ci quitta le vieux caftan réservé aux besognes salissantes et à la célébration du *tiché béav* (jour anniversaire de la destruction du Temple) et revêtit son caftan neuf, puis il réunit ses trois garçons eux-mêmes revêtus de leurs plus beaux habits, et leur fit une longue recommandation appuyée de gestes fébriles.

Il est de règle, pour les fidèles qui se rendent à la synagogue, de prendre avant d'y entrer certaines petites précautions auxquelles l'infirmité de sa nature condamne l'espèce humaine plusieurs fois par jour. Il s'ensuit que les murs extérieurs des saints lieux sont favorisés d'un arrosage considérable et entretenu,

ainsi que leurs abords, dans un état d'humidité continuel. Après cette formalité en vient une autre qui consiste à réciter une prière appropriée au geste qu'on vient de faire, car tous les gestes de la vie quotidienne comportent pour les Juifs pieux une invocation particulière à Jéhovah. La prière qui suit le geste d'arroser le mur de la synagogue est dite l'*Archer Iotsar*. Or, la recommandation de Meyer à ses trois fils était de ne pas réciter l'*Archer Iotsar* avant d'entrer dans la synagogue, mais de le réserver jusqu'au moment de la prestation du serment et d'en substituer le texte à la formule que le délégué du *kajonié ravine* (rabbin du gouvernement) – cet infidèle, ce renégat, ce traître au Dieu d'Israël – ferait répéter à l'assistance.

Quand Meyer et ses trois fils pénétrèrent dans la synagogue, beaucoup de Juifs les y avaient déjà précédés, ainsi que le révélaient les ruisselets et les flaques dont la neige était creusée au pied du mur de l'édifice. Celui-ci, perpendiculaire à la route, s'ouvrait sur une petite place. On y accédait par quelques marches de bois près desquelles était disposé le tonneau des ablutions. Des fenêtres à hauteur d'homme répandaient la lumière à l'intérieur et ajoutaient à l'impression de nudité qui se dégageait de ce lieu austère aux parois enduites d'un badigeon verdâtre. Seule, au plafond, une rosace de stuc dont une branche avait été brisée en souvenir de la destruction du Temple, accrochait l'œil. Des bancs garnissaient le plancher, et le long du mur oriental, réservés aux membres les plus vénérables et les plus riches de la communauté, se dressaient des pupitres près desquels étaient placés des godets pleins d'eau pour l'ablution des doigts de ceux qui commettaient l'inconvenance de se gratter pendant la prière. Entre deux fenêtres, on remarquait l'armoire aux *thoras* encore fermée, bien que fussent présents les quatre instruments de sainteté : le rabbin Reb Iossel, en caftan de satin et *crepellé* (sorte de bonnet de police en fourrure), le *hasen* (ministre officiant) Shlomé Gorguel, le sacrificateur Reb Leser qui occupait aussi l'emploi de circonciseur, et Reb Iankel le *melamed* (insti-

tuteur). Ils se tenaient sans bouger près de l'*almémor* (table sur laquelle on déroule la *thora*), et l'on voyait luire l'émail de leurs yeux dans leurs longues faces barbues et mélancoliques. Non loin du chandelier à sept branches, dont les flammes s'agitaient comme pour s'envoler, s'était groupé l'orchestre, composé d'Haïm Lebe, le violoniste improvisateur, de Péretz, le second violon, et du violoncelle Guedalia.

Un quart d'heure s'écoula. Maintenant la synagogue était pleine de bruit. Trois cents casquettes de satin ondulaient, toutes leurs visières tournées vers l'*almémor*, mais le commissaire de police, le capitaine de gendarmerie et l'*ouriadnik* Doubenko avaient été retenus au-delà de l'horaire officiel à l'église du village russe et la cérémonie de la synagogue en était retardée d'autant.

Un personnage qui faisait les cent pas sur la route, dans la neige boueuse, entra enfin. Sa tenue n'avait rien de juif. C'était le représentant du rabbin du gouvernement, une vraie *hajirshé mondé* (gueule de porc) sans barbe et sans caftan.

– Voici, annonça-t-il d'un ton sec, les représentants de Sa Majesté !

Les grelots de la troïka de Iakof se faisaient entendre au dehors. Tout le monde fut debout au même instant. Il y eut un profond silence et le petit groupe des officiels apparut. À sa tête marchait le *pristav* en capote grise et casquette plate ; venaient ensuite le capitaine de gendarmerie, à peu près semblable à tous les capitaines de gendarmerie du monde, l'adjoint juif à la mairie (*polomotse*) et Doubenko, bien reconnaissable à ses moustaches grises d'ancien sous-officier et au sabre monumental qui lui battait les bottes. Le représentant du rabbin du gouvernement leur emboîta le pas, et son air ennuyé en disait long sur son désir d'expédier le plus vite possible cette cérémonie désagréable.

À un signe de lui, l'orchestre attaqua l'hymne du tsar et la plus belle *thora* dont pût s'enorgueillir la communauté de Haba-

ravké fut extraite de l'armoire. C'était un épais rouleau d'un mètre environ de longueur, revêtu d'un mantelet de soie rouge sur lequel une riche demoiselle israélite d'Apukorsovo avait brodé le bouclier de David. La « gueule de porc » s'en empara et la tint étroitement serrée contre lui, une des extrémités du rouleau reposant sur l'*almémor.* À ses côtés, le commissaire de police, le capitaine de gendarmerie et Doubenko se figèrent dans l'attitude du garde-à-vous. Quant aux quatre instruments de sainteté, les mains passées dans la ceinture ou cachées dans les poches de derrière de leurs caftans, ils dissimulaient mal leur gêne.

– « Je promets et jure sur les Saintes Écritures... » commença en russe le rabbin du gouvernement.

Il traduisit la phrase en hébreu, et toute l'assistance de répondre dans la même langue, d'une façon confuse et précipitée :

– *Sois loué, Éternel, notre Dieu, qui as créé l'homme avec sagesse...*

Et le rabbin du gouvernement de poursuivre, comme s'il ne se fût pas aperçu de la substitution de texte :

– « ...devant Dieu tout-puissant, de servir fidèlement Sa Majesté Impériale... »

Et l'assistance :

– *...et qui as créé en lui une foule de petits trous et d'ouvertures...*

– « ...pleine de grâce et de clémence, le roi empereur Alexandre Alexandrovitch, autocrate de toutes les Russies... »

– *Tu sais bien, Seigneur, assis sur ton trône d'honneur...*

– « ...ainsi que l'héritier du trône qui sera désigné par Sa Majesté Impériale... »

– *... que si un de ces trous s'ouvrait ou se fermait mal à propos...*

– « ...d'obéir et de rester soumis à Sa Majesté Impériale... »

– ...l'homme ne pourrait plus se maintenir ni se tenir debout devant Toi...

– « ...sincèrement, fidèlement et non hypocritement... »

– ...Sois loué, Éternel, qui guéris toutes les créatures...

– « ... et de lui donner ma vie jusqu'à la dernière goutte de sang. Amen ! »

– ...et qui fais des merveilles continuelles !

Alors, Schlomé Gorguel, le ministre officiant, fit trois pas en avant et, appuyant son pouce sur sa pomme d'Adam, de manière à tirer de son gosier un de ces vertigineux trémolos qui avaient établi dans toutes les communautés de l'Ukraine sa réputation de chanteur virtuose, entonna le *Mi Sheberah* (prière pour le tsar) : « Que celui qui a béni Abraham, Isaac et Jacob... bénisse et protège Sa Majesté le Tsar ! » La cérémonie du serment était terminée. Mais le commissaire de police, le capitaine de gendarmerie et Doubenko l'*ouriadnik* restaient figés dans la position du garde-à-vous, et il fallut un signe du délégué à « gueule de porc » pour qu'ils se décidassent à s'en aller comme ils étaient venus, en file indienne, d'un pas lourd et automatique qui fit résonner le plancher maculé de neige fondue. Une minute après, le traîneau de poste aux grelots sonores n'était plus qu'un point noir sur la route.

Et c'est ainsi que la sainte communauté de Habaravké se mit en règle avec le nouveau tsar Alexandre III, comme elle s'était mise en règle avec les tsars précédents, et comme l'avaient fait de tous temps les autres communautés de Juifs russes, sans cesser pour cela d'être fidèles au Dieu jaloux auquel elles savaient combien il en avait cuit jadis à Israël de désobéir...

La synagogue se vida en silence. Personne n'eut l'idée de rire de la supercherie dont chacun s'était rendu complice, ni même d'y faire la moindre allusion, ce qui eût été une façon encore trop précise d'en prendre la responsabilité. Les Juifs se dispersèrent et rentrèrent chez eux, et ils ne dirent rien à leurs femmes de ce

qui s'était passé, car, comme l'a dit Reb José, fils de Iohanan le Jérusalémite, parler inutilement à sa femme, et à plus forte raison à celle d'autrui, c'est s'assurer une place en enfer. La cérémonie du serment tomba donc immédiatement dans l'oubli.

Cependant, du côté du village russe, des chants s'élevaient, dans l'intervalle desquels on percevait l'appel nasillard d'un accordéon. Les paysans faisaient la fête en l'honneur du Petit Père. Beaucoup d'entre eux avaient déjà bu plus que leur compte, bien qu'il fût à peine trois heures de l'après-midi. On en voyait qui se dirigeaient par groupes vers le village juif. Sur la neige, leurs silhouettes dansantes faisaient penser à des ours ou à de gros pantins dont une main invisible eût tiré capricieusement les ficelles.

Il va sans dire que de leur nombre était Batouchenko.

– Bonjour, frère ! cria-t-il en brandissant sa toque sur le seuil de Meyer le Muet.

Une bourrade du bedeau Koudranovski, qui l'envoya s'échouer entre les bras du marchand de bois, ne lui permit pas d'en dire davantage.

– Que désirez-vous, mes amis ? s'enquit Meyer après avoir, non sans peine, remis Batouchenko d'aplomb.

– Allons, tu le sais bien, vieux filou ! répondit le bedeau. Nous avons soif ! L'alcool que nous a vendu Isroulek le cabaretier a certainement été fabriqué avec du poivre, il nous emporte la gueule !

Meyer referma soigneusement la porte et se gratta la barbe d'un geste hésitant.

– C'est que...

Une véritable clameur lui coupa la parole. Il s'enfuit vers son appentis, tandis que Koudranovski chantait de sa belle voix de basse sa chanson favorite :

Un paysan labourait près d'une route.
Il accrocha son sac à un bouleau.

Ce sac était rempli avec des pâtés,
Ces pâtés étaient faits avec des moineaux !
Tsob ! Tsob ! Tsoborebé Tprouou !

Et tous de reprendre :

Tsob ! Tsob ! Tsoborebé Tprouou !

Le bedeau allait attaquer le troisième couplet quand Meyer rentra précipitamment, les bras chargés de bouteilles :

– Me voici, camarades ! Un peu plus bas, s'il vous plaît ! Je n'ai que six bouteilles à vous vendre ! Par conséquent il ne faudra pas vous montrer trop exigeants. Non, Batouchenko, pas toi ! Tu en as déjà eu ce matin, ma petite âme ! Chacun son tour ! À toi, le bedeau ! Pardon, préparez d'abord vos kopecks ! Pas d'argent, pas d'eau-de-vie, c'est la règle ! Je veux bien vous la donner presque pour rien, mais je ne veux pas en être de ma poche, ça, non ! J'ai une femme et cinq enfants, et nous ne mangeons pas à notre faim tous les jours, hélas ! Les affaires vont mal, sans compter qu'il y a beaucoup de mauvais payeurs à Habaravké, n'est-ce pas, Batouchenko ? Attendez, je vais aller chercher les trois bouteilles qui me restent, mais vous savez, ce sont les dernières ! Une minute, je reviens ! Faites-moi l'amitié de ne plus chanter, si c'est possible. Cela ferait venir du monde et je n'y tiens pas, vous comprenez... Je vous vends de l'eau-de-vie uniquement pour vous être agréable, ce ne serait pas gentil de votre part de m'attirer des ennuis.

Sur ces mots, Meyer le Muet disparut une seconde fois, mais Batouchenko le suivit sans qu'il s'en aperçût et le surprit sous son hangar devant quatre tonnelets rebondis, et le paysan obtint assez facilement une seconde bouteille pour laquelle Meyer lui fit crédit comme pour la précédente. Le marchand de bois n'avait point l'âme dure, et il était sûr d'être remboursé au centuple, sinon en espèces sonnantes, du moins en cadeaux tels que volailles, œufs, légumes...

Après avoir vidé, séance tenante, une bouteille, Batouchenko et ses six compagnons repartirent en chantant la chanson de Koudranovski. Chacun d'eux dissimulait sous sa touloupe une quantité raisonnable du précieux liquide, et c'est en vain qu'on eût retourné leurs poches, on n'y eût pas trouvé un kopeck, tout leur argent ayant passé dans le tiroir de Meyer le Muet, et il en fut ainsi de tous ceux qui vinrent se ravitailler chez le marchand de bois. Car, à la vérité, personne n'ignorait dans Habaravké à quel genre d'industrie se livrait Meyer sous le couvert de son commerce de vieilles planches et de madriers vermoulus.

La nuit était tout à fait tombée. Assis à sa table, la tête sous l'abat-jour de la lampe, Meyer calculait ses bénéfices de la journée quand un poing brutal heurta la porte. Encore un ivrogne ! Il arrivait trop tard, celui-là ! Les tonnelets de Meyer étaient à sec, inutile d'insister ! Mais les coups résonnaient si fort que le marchand finit par aller ouvrir. D'ailleurs, il avait cru reconnaître la voix de l'*ouriadnik*.

Doubenko entra. Sa physionomie n'était rien moins qu'affable sous sa casquette à cocarde et son grand sabre sonnait terriblement contre sa jambe. Il faut dire aussi que le représentant de l'autorité tsariste empestait l'eau-de-vie à dix pas.

– Bonsoir, monsieur l'Ouriadnik, dit Meyer en s'inclinant bien bas. Puis-je savoir ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

Les mains fourrées dans les poches de derrière de son caftan, il ne cessait de faire des courbettes au brigadier de police, et c'était autant par embarras que par politesse.

Il était rare qu'un Juif de Habaravké reçût la visite de l'*ouriadnik*. Les Juifs de Habaravké menaient, comme ceux des autres communautés de l'Ukraine, une vie pieuse, paisible et indépendante. Si Habaravké était officiellement sous l'autorité absolue de Sa Majesté le tsar, en réalité cette autorité n'y était pas plus reconnue que celle du Négus d'Abyssinie. On ne pouvait dire que le brigadier de police avait pour fonction de veiller à l'exécution des ukases de Sa Majesté. L'idée saugrenue de faire

respecter la volonté du tsar dans une sainte communauté ne serait pas venue à l'esprit d'un fonctionnaire aussi expérimenté que Doubenko. Comme ses prédécesseurs, il n'était là que pour constater la violation de la loi et se faire verser des *babars* (pourboires) proportionnés à l'importance des délits. Ceux-ci n'étaient jamais bien graves. Dans ce pays alors infesté de brigands, un larcin commis par un Juif était chose rare. L'un des dix commandements n'interdit-il pas formellement le vol ? Et puis, pourquoi courir le risque du vol proprement dit quand on peut, sans risque aucun, voler si honnêtement son semblable ! Quant à l'assassinat, il y a trop longtemps que le meurtre et la violence ont cessé d'être pour les Juifs un devoir de pratique courante, ils ont fini par en perdre l'habitude. Tandis que les pauvres *goïm*, au milieu desquels ils vivent depuis deux mille ans, ne cessent de se massacrer pour Dieu, pour le tsar, pour la patrie, eux seuls n'ont aucune raison et surtout aucune possibilité de massacrer et d'opprimer leurs semblables. Il est à noter qu'au point de vue de l'autorité tsariste, le plus grand crime, on peut même dire le seul crime, était le crime politique, pour lequel était maintenue la peine de mort, abolie depuis un siècle sur tout le territoire de l'empire. Or, les Juifs de Habaravké ignoraient même la signification du mot politique. Ils avaient bien entendu parler des *ketzelisten* (socialistes), qui voulaient, disait-on, renverser le tsar ou le tuer afin d'être libres, mais pour eux ces gens-là ne pouvaient être que des fous. Est-ce qu'un homme sensé, qui veut être libre, agirait de manière à se faire mettre en prison, envoyer aux mines de Sibérie ou accrocher à un gibet ? Drôle de manière d'aimer la liberté ! Béni soit l'Éternel ! Le tsar ne gênait point les Juifs de Habaravké. Ceux-ci jouissaient sans crainte de toute la liberté qu'ils prenaient, et ils la prenaient sans peine et sans risques.

– Asseyez-vous, monsieur l'Ouriadnik, fit Meyer en offrant un siège au visiteur.

Mais l'*ouriadnik* feignit de ne rien entendre et, les bras croisés, arpenta la pièce obscure en grommelant des mots inintelligibles que scandait son sabre contre sa botte. La faible lueur de la lampe éclairait tantôt sa trogne rougeoyante où ses moustaches blanches accrochaient deux mottes de neige, tantôt la large surface grise de son dos limitée à la taille par deux boutons de cuivre, étincelants et féroces comme deux prunelles ; et tantôt le regard du brigadier de police cherchait celui du marchand de bois, dont les paupières se baissaient avec déférence, tantôt les yeux de Meyer suivaient de biais les deux boutons de la capote aux basques plus lourdes que du plomb.

Tout à coup Doubenko s'arrêta devant Meyer et lui lança au visage ces mots parfumés de vodka

– Et si je te faisais envoyer aux travaux forcés, moi, qu'est-ce que tu aurais à dire ?

Le Juif ne laissa paraître aucun émoi.

– Asseyez-vous, monsieur l'Ouriadnik, répéta-t-il avec douceur.

Cette fois, la fureur du brigadier de police éclata

– Tais-toi, canaille ! Tais-toi, voleur ! Non, je ne m'assiérai pas ! Je suis ici dans l'exercice de mes fonctions, comprends-tu ? Allons, parle et n'aie pas l'air de te moquer de moi, car les choses pourraient mal tourner pour ta sale gueule de *jide* (youpin) teigneux !

L'*ouriadnik* s'avança, la main levée, vers Meyer qui ne recula que fort peu. Il se contenta de demander : « Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? » et de serrer plus étroitement son caftan.

– Je veux que tu me dises d'abord depuis quand tu fais de la distillation clandestine !

– De qui tenez-vous, monsieur l'Ouriadnik, que je fais de la distillation clandestine ?

– Peu importe ! je le tiens de Batouchenko, si tu veux le savoir ! Il n'y a pas à nier, c'est une chose connue de tout le monde, paraît-il.

– Comment une chose connue de tout le monde aurait-elle pu rester ignorée de vous ? répliqua le marchand qui se mordit aussitôt les lèvres dans la crainte d'avoir poussé l'ironie trop loin.

Mais Doubenko était peu sensible à l'ironie :

– Oui, reprit-il, Batouchenko m'a tout avoué.

– Propos d'ivrogne !

– Qu'est-ce que tu dis ? Ivrogne ? Tu me traites d'ivrogne ? Tu as ce toupet ? Moi, représentant de Sa Majesté le tsar, oser me parler de cette façon ?

Sous le crâne épais. du brigadier de police les fumées de l'alcool et celles de l'orgueil formaient de ténébreux tourbillons.

– Ose répéter que je suis un ivrogne ! hurla-t-il en dégainant son sabre à moitié. Ose le répéter, porc puant, vermine, charogne !

Meyer leva au plafond ses paumes desséchées.

– Que Dieu me foudroie à l'instant même, gémit-il, si ce n'est pas de cet imbécile de Batouchenko que je voulais parler ! Moi qui ai tant de respect pour vous, monsieur l'Ouriadnik, comment avez-vous pu croire ?... Vous, l'homme le plus sobre que je connaisse...

– Assez ! cria Doubenko. Assez de sornettes ! Causons sérieusement !

Et il s'assit, son sabre entre les jambes, sur l'escabeau qu'il avait refusé d'abord.

– À vos ordres ! dit Meyer qui lui aussi changea de ton. J'ai ici de l'excellent *spirt*, ajouta-t-il, me ferez-vous la grâce d'en accepter un verre ?

– Non, grogna Doubenko après une brève hésitation. Je ne suis pas ici pour boire, mais pour interroger un malfaiteur.

– Un malfaiteur ? Monsieur l'Ouriadnik, vous qui me connaissez depuis dix ans, vous savez bien que je n'ai jamais fait de mal à une mouche !

– Tu es un voleur !

– Qu'est-ce que j'ai volé ? Si c'est à l'alambic que vous faites allusion, ayez la bonté de vous renseigner chez Salmen Hazkelson, à qui je l'ai acheté et qui me l'a fait payer le double de sa valeur sous prétexte qu'il devait servir à un commerce illicite. Salmen, voilà un voleur !

– À la bonne heure ! ricana Doubenko. Tu te décides à avouer !

– Est-ce que je vends mon eau-de-vie plus cher sous prétexte que c'est un commerce illicite ? poursuivit le marchand de bois. Au contraire, je la vends moins cher que partout ailleurs. Et la farine, est-ce que je l'ai volée ? Sur la tête de mes enfants, je vous jure que je l'ai achetée chez Makar le meunier, qui pourra en témoigner.

– Nous verrons cela.

– À qui ai-je fait tort ? À l'*accise* (le fisc) ? Mais vous l'avez déjà vu, l'*accise* ? Vous savez qui c'est, l'*accise* ? Est-ce qu'il a une femme et des enfants, l'*accise* ? Mais non, l'*accise* n'existe pas, c'est une pure invention de ces messieurs de Pétersbourg pour qui tous les moyens sont bons d'exploiter le pauvre monde...

– Tais-toi, coupa Doubenko, tu dépasses les bornes.

– Permettez ! Permettez ! Je sais très bien que vous n'êtes pour rien dans ces maudites inventions. Je sais aussi que ce n'est pas pour votre plaisir que vous faites le métier d'*ouriadnik*. Vous aussi vous avez une famille à nourrir. Que Dieu vous donne, à vous et aux vôtres, longue vie et bonne santé ! Voyons, entre braves gens qui ne demandent qu'à gagner honnêtement leur pain sans faire du tort à leurs semblables, n'y a-t-il pas moyen de s'entendre ? Allons, monsieur l'Ouriadnik, vous ne

me refuserez pas un verre de *spirt*. Entre braves gens, voyons, entre braves gens...

Les deux verres étaient déjà servis. Doubenko toussa fortement et passa la main sur sa moustache.

– Je ne devrais pas..., grogna-t-il.

Il avala le liquide d'un coup et comme Meyer remplissait de nouveau son verre :

– Non, je ne devrais pas, tu n'as pas agi loyalement.

– Il faut me pardonner, implora le marchand de bois, je n'osais pas vous en parler, et puis j'y attachais si peu d'importance... Puisque je vous dois une réparation, voyons, deux roubles par mois, cela me paraît assez raisonnable...

– C'est deux roubles que tu oses me proposer, à moi, deux roubles pour couvrir tes vols ? Oh ! Oh !

Le policier s'apprêtait à se lever, ce qui n'eût pas été facile, car la tête commençait de lui tourner, mais l'autre le retint d'un poing ferme.

– Ai-je dit deux roubles ? Ma foi, je ne m'en souviens pas, j'ai lancé ce chiffre au hasard !

– Je ne transigerai pas à moins de dix roubles, cria Doubenko à tue-tête.

– Chut, chut, monsieur l'Ouriadnik ! Que ma femme n'entende rien ! Si elle savait que je vous ai offert trois roubles, elle en ferait une maladie.

– Te figures-tu, animal, que tu vas m'en imposer ? Je répète dix roubles, et ce sera dix roubles, pas un kopeck de moins !

Il fut convenu finalement que, pour distiller clandestinement de l'eau-de-vie, Meyer verserait à Doubenko une contribution mensuelle de cinq roubles, payable d'avance.

Doubenko empocha séance tenante sa première mensualité et s'en alla d'un pas raide. Il n'avait à aucun degré le sentiment d'avoir accompli une action répréhensible. Que serait-il arrivé s'il avait dénoncé Meyer au chef de l'*accise* ? Meyer n'en aurait

pas moins continué de faire marcher son alambic, avec cette différence qu'en plus des cinq roubles par mois le Juif eût été forcé de verser une forte somme au chef de l'*accise*. Ce dernier était bien assez riche sans cela ! Et puis, il y a tant d'autres choses sur lesquelles le tsar se montre peu rigoureux ! Empêchait-il les boutiquiers juifs de trafiquer sans patente ? Empêchait-il les insoumis de vivre sous de faux noms ? Le seul véritable tort de Meyer avait été de ne pas se mettre plus tôt en règle avec Doubenko. Mais cela servirait de leçon au brigadier, il se promettait bien de surveiller désormais de plus près ce qui se passait à Habaravké. Ces *jides* avaient une fâcheuse tendance à en prendre trop à leur aise.

Par comparaison avec celle de la population russe, formée en majeure partie de pauvres moujiks illettrés et à peine libérés du servage, qui travaillaient comme des bêtes de somme du lever au coucher du soleil, se nourrissant de pain noir et de soupe aux légumes, marchant pieds nus et n'ayant pour vêtement qu'une chemise et un pantalon de toile grossière, la vie des Juifs d'Ukraine était une vie de grands seigneurs. Pas un seul illettré parmi eux : dans la plus petite, dans la plus pauvre communauté, il y avait un *heder* (école primaire). Personne ne marchait pieds nus, tout le monde avait des vêtements, qui n'étaient pas toujours bien neufs ni bien propres, mais quoi ! on était vêtu et chaussé. On mangeait du pain blanc et de la viande au moins une fois par semaine. Le jour du Sabbat, le Juif le plus indigent en recevait de la sainte communauté sa ration hebdomadaire, et, chose plus précieuse que la nourriture du corps, une grande abondance de loisirs permettait à chacun d'avoir une vie spirituelle, de se perfectionner dans la connaissance des livres sacrés et de scruter les mystères de l'univers.

Ce n'était pas l'opulence, à Habaravké, mais, dans ce pays extraordinairement fertile, la vie coûtait fort peu, et ce peu, les Juifs le gagnaient avec facilité. À l'exception des instruments de sainteté, le ministre officiant, le rabbin, le sacrificateur et le

melamed, les habitants de la sainte communauté exerçaient les métiers classiques des Juifs : cabaretiers, boutiquiers, artisans, commerçants proprement dits, et surtout *mekler*, c'est-à-dire intermédiaires, courtiers. Pas une transaction dont un Juif ne se mêlât et qui, grâce à lui, ne réussît à merveille.

Il est vrai que le régime tsariste privait les Juifs des droits les plus élémentaires. Les moindres fonctions administratives – celle de garde champêtre, par exemple – leur étaient interdites. Admis aux universités dans la proportion de trois pour cent, ils ne pouvaient accéder à aucun grade militaire, pas même au grade de caporal. Mais ces droits leur eussent-ils été reconnus, les Juifs de Habaravké se seraient bien gardés d'en user. Jamais ils n'auraient accepté d'exercer des fonctions les obligeant à transgresser la loi religieuse et surtout à profaner le saint Sabbat. La plupart d'entre eux ne savaient ni lire ni écrire le russe et ils ne tenaient nullement à l'apprendre. L'exclusion des universités ne leur causait aucune gêne. Sois loué, Seigneur, Maître du monde ! Les Juifs de Habaravké n'avaient rien à apprendre de ces prétendus savants qui ne sont que des sots orgueilleux et dont la vaine science varie aussi souvent que la direction des vents ! Israël n'avait-il pas reçu des mains de Moïse la sainte *Thora*, source inépuisable de toute vraie science ? Quant aux grades et honneurs militaires, ils en avaient le dégoût, comme du service militaire lui-même. La privation des grades ne les dispensait pas de servir comme simples soldats, mais, avec l'aide de Dieu, ils trouvaient presque toujours le moyen de s'en dispenser eux-mêmes...

Les Juifs de Habaravké avaient donc bien raison de remercier le Seigneur, comme ils le faisaient chaque jour dans leur prière du matin, de ne pas les avoir fait naître *goïm*.

Meyer referma la porte sur la nuit constellée et rejoignit dans son lit sa femme qui, à l'exemple de leurs cinq enfants, dormait déjà. Et comme elle avait cessé, depuis son bain de l'après-midi, d'être impure, il la réveilla doucement et, dans l'obscurité pres-

crite par la loi, accomplit avec elle la volonté de Dieu qui a enjoint à Israël de croître et de multiplier. Et Meyer ayant fait tout ce qui était en son pouvoir pour hâter la réalisation de la promesse reçue par le patriarche Abraham, « Ta postérité deviendra aussi nombreuse que le sable de la mer et les étoiles du firmament », s'endormit profondément.

CHAPITRE II

Quelques années plus tard il existait à Habaravké un personnage célèbre à cent verstes à la ronde, Mottle Foïgel, surnommé Mottle la Loterie. C'était un des gendres de Meyer le Muet.

La renommée lui était venue de ce qu'il avait trouvé un nouveau moyen de vivre sans travailler. Découverte géniale en vérité, car les coreligionnaires de Mottle paraissent avoir inventé depuis longtemps ce qui se fait de mieux dans cette spécialité. Mais Mottle était célèbre aussi pour une autre raison que nous allons dire tout de suite.

La plus forte punition en usage dans les écoles juives (*heder*), la *kina* ou la *pékle*, consiste dans la petite cérémonie suivante : l'élève puni ayant laissé tomber sa culotte, le pan de derrière de sa chemise est relevé et épinglé sur sa casquette. Ainsi déshabillé, il enfourche un manche à balai et circule à travers la classe en tenant de la main droite un petit pot où ses camarades sont invités à cracher. Toujours déculotté, toujours tenant son pot plein de crachats, il va ensuite se poster dans un coin, face au mur, et y reste aussi longtemps que le maître croit bon de l'y laisser. Or, il se trouva que Samuel Foïgel, âgé de treize ans et cinq mois, subissait la *kina* pour avoir, pendant la sieste, introduit dans la bouche édentée et puante du professeur de *Talmud* un cornet de tabac à priser, quand on vint lui annoncer la naissance de son fils Mottle. Oubliant l'offense en raison de cette conjoncture exceptionnelle, le *melamed* leva la punition du jeune papa et celui-ci courut en gambadant embrasser son rejeton. Incident peu banal qui fit à Mottle, dès son entrée dans la vie, une auréole

de légende. Mais sa grande célébrité datait, comme nous l'avons dit, du jour où il avait inventé un nouveau moyen de gagner de l'argent sans rien faire. La fin de la sixième année de *keste* (pension complète que le gendre reçoit chez son beau-père) approchait, et Mottle, entretenu depuis son mariage par Meyer le Muet, commençait à se préoccuper sérieusement de son prochain établissement. Il atteignait sa vingtième année, et sa jeune paternité s'enorgueillissait déjà de trois enfants, sans compter celui dont sa femme Sarah portait la promesse dans son sein. Il s'agissait d'aviser aux moyens de faire vivre tout ce monde. Les moyens ordinaires ne convenaient point à Mottle. Artisan ? Il ne savait aucun métier, et marteler le cuir, raboter le bois ou pousser l'aiguille, tout cela était mal en rapport avec l'idée que ses succès en science talmudique lui avaient donnée de lui-même. Faire du commerce, il n'en avait nulle envie ; beaucoup trop absorbant, le commerce. Alors, quoi ?

On était au mois de *tamuz* (canicule), et la prière de *marev*, qui se dit au coucher du soleil, quand trois étoiles au moins brillent dans l'azur obscurci du ciel, venait de s'achever. Il ne restait plus à la synagogue que Mottle et sept ou huit compères de sa sorte, grands casuistes et disputeurs acharnés devant le Dieu d'Israël. À cause de la chaleur, la plupart d'entre eux ne portaient que la culotte de coton blanc avec le *taliss koten* de laine aux innombrables taches de puces et de punaises. Ils étaient assis à de longues tables que l'on avait poussées contre le mur du poêle et sur chacune desquelles des chandelles avaient été plantées dans des *leiméléh* (petits pâtés de terre glaise où a été pratiquée une excavation). À la lueur de ces chandelles, les pieux personnages lisaient, qui le *Midrash*, qui la *Mishna*, en se tirant la barbe ou se grattant les aisselles. D'autres disaient les psaumes. Par les fenêtres ouvertes entrait l'écœurante odeur du bouc communal accroupi au milieu de ses chèvres sur la place voisine. Il s'y ajoutait les fades effluves des casuistes en transpira-

tion, les lourdes exhalaisons du suif et les piquants relents de l'urine rituellement répandue.

Le silence était complet, plus complet qu'il ne l'est jamais dans aucun village russe, car les agglomérations juives n'abritent point de chiens. Sous la lueur blanche de la lune, les chèvres formaient une masse bigarrée, immobile.

Soudain, Mottle se leva. Replet, il était de petite taille et portait une barbe longue mais peu fournie, une face kalmouke, un nez épaté. Sa langue remplissait sa bouche où ne subsistaient, malgré son jeune âge, que quelques dents horribles à voir. Ses discours s'accompagnaient d'une pluie serrée de postillons.

– Qu'est-ce que vous diriez, fit-il, si un philactère de la tête (*shel rosh*) tombait dans le pot-au-feu ?

Le jeune sacrificateur Itchikel fut le premier à répondre : – Quel mal y a-t-il là ?

Haïm Leibélé, le gendre du rabbin, flairant un passionnant *pilpoul* (discussion talmudique), quitta son banc pour se rapprocher de Mottle.

– Quel mal ? dit celui-ci sur un ton de supériorité discrètement méprisante. Vous semblez ignorer, Itchikel, qu'il existe un texte du *Talmud* déclarant formellement que la sueur humaine est un poison et qu'un autre texte interdit l'absorption du poison aussi formellement que celle d'une chose impure (*treifé*). Or, le parchemin du philactère placé sur la tête s'imprègne à la longue de sueur humaine. Qu'en pensez-vous, Haïm Leibélé ?

– Voilà qui mérite examen, répondit le gendre du rabbin en promenant son regard sur l'assistance qui, debout, formait autour de Mottle un groupe compact.

Un murmure d'approbation se fit entendre. Tous étaient d'avis que Mottle venait de soulever une question d'une exceptionnelle gravité.

– Et la règle de *bessameh*, vous l'oubliez ? ricana nerveusement Itchikel.

La règle de *bessameh*, ou règle des soixante volumes, prescrit que, lorsqu'une impureté tombe dans un mets, il n'est permis de manger de ce mets qu'à la condition qu'il renferme au moins soixante fois le volume de la chose impure.

– Vous êtes donc sûr que cette règle s'applique aux poisons ? répliqua Mottle. En tout cas, il resterait à évaluer la dose de sueur que peut contenir un philactère. Est-ce vous qui vous en chargerez, Itchikel ?

Le sacrificateur haussa les épaules et regagna son banc, mais l'intérêt du problème était loin d'être épuisé pour les autres qui, serrant les rangs autour de Mottle et faisant briller à l'envi leur connaissance des textes, soutinrent le pour et le contre dans un désordre et une obscurité indescriptibles, et le *pilpoul* aurait pu durer ainsi jusqu'à la consommation des siècles.

Cependant il ne se prolongea cette nuit-là que jusqu'à une heure du matin.

Mottle, alors, se trouva seul dans la synagogue, assez fier du succès qu'il avait remporté une fois de plus sur le terrain de la science talmudique.

– Mais à quoi me sert-il d'être le plus savant talmudiste de la communauté de Habaravké, songea-t-il amèrement, si, à l'expiration de mes six années de *keste*, je ne suis pas capable de subvenir avec dignité aux besoins de ma famille ? Le bel avantage de soutenir un *pilpoul* pendant cinq heures consécutives quand on est dans l'impossibilité de nourrir sa femme et ses enfants ?

Il allait et venait à travers le saint lieu, qui n'était plus éclairé que par une seule chandelle. La lune, s'encadrant dans l'une des fenêtres, frappa en plein le visage soucieux de Mottle. Les jambes écartées, le front plissé, il la contempla un instant, puis reprit sa promenade au milieu des bancs et des tables, s'arrêta de nouveau et porta une main à son front.

– Voyons, se disait-il, essayons d'appliquer notre faculté de raisonnement à un point d'ordre pratique. Cela ne doit pas être tellement difficile... Voyons...

Et, sa main soutenant toujours son front penché vers le sol, il s'assit et s'abîma dans une rêverie qui se serait peut-être prolongée tout le reste de la nuit si un nom ne lui était venu, il n'aurait su dire pourquoi ni comment, à l'esprit :

– Mandelstamm

Le nom de deux frères qui habitaient Berditchev, sa ville natale, et gagnaient beaucoup d'argent en plaçant des billets de la loterie de Leipzig ou de Brunswick... À ces loteries, on gagnait des lots d'une grosseur fantastique, atteignant parfois 200 000 roubles.

La main de Mottle lâcha son front pour empoigner sa barbe :

– C'est, je le sens, l'occasion d'utiliser le *kal vehomer* (raisonnement a fortiori). Voyons, voyons, il doit y avoir quelque chose à faire dans la même voie que les frères Mandelstamm... Raisonnons froidement... Qu'est-ce que Leipzig et Brunswick ? Des villes allemandes, dit-on. L'Allemagne, cela existe, personne ne peut s'aviser de le contester, puisque nous pratiquons ici le rite allemand (rite *ashkenaz*). Mais les villes de Leipzig et de Brunswick existent-elles ? Aucun Juif de Berdichev ne les a vues et ne saurait se porter garant de leur existence. Admettons pour un instant qu'elles existent en effet..., oui, admettons-le... Cela ne prouve pas encore qu'il existe des loteries à Brunswick et à Leipzig. Aucun témoin irrécusable ne l'a jamais affirmé. Cependant, admettons encore l'existence de ces loteries. Les billets que vendent les frères Mandelstamm sont-ils réellement des billets de ces loteries ? Personne ne peut les déchiffrer, car ils sont écrits en allemand, et pourtant, malgré toutes ces incertitudes, il se trouve des milliers et des milliers de Juifs à Berditchev, et Dieu sait que les Juifs ne sont pas gens à prendre des vessies pour des lanternes, qui achètent ces billets et les paient jusqu'à dix roubles. Comment expliquer pareille chose ?

La chandelle de Mottle agonisait en répandant une odeur nauséabonde. Il la souffla violemment, s'assit, plongea la tête dans ses bras et, comme il était placé en dehors des rayons lunaires, il se serait tout entier confondu avec les ténèbres, n'eussent été ses mollets blancs qu'on distinguait encore sous la table.

– Comment expliquer pareille chose ? Il se dressa, il avait trouvé l'explication.

– Il n'y a qu'une seule explication, c'est que tous les hommes, fussent-ils juifs, et même juifs de Berditchev, ont la passion innée du jeu, et surtout des *metsios* (trouvailles) où ils peuvent gagner une fortune d'un seul coup...

Il reprit sa marche de long en large, en proie à une agitation croissante.

– Étant donné ces faits, si moi, Mottle, qui ne suis pas une ville problématique perdue au fond d'une contrée lointaine, si moi, homme de chair et d'os et honorablement connu à Habaravké, j'établissais une loterie dont le tirage se ferait à la synagogue, au vu et au su de tout le monde...

Parvenu au bout de son raisonnement, il ne put s'empêcher d'en proférer tout haut la conclusion :

– ...à plus forte raison tout le monde m'achèterait-il des billets !

Avec l'intuition lumineuse d'avoir découvert enfin sa voie, un grand bien-être se répandit dans l'âme de Mottle. Il reprit conscience du monde extérieur et, s'étant aperçu que la nuit était fort avancée, quitta la synagogue, à la porte de laquelle les chèvres multicolores évoquaient celles que Jacob sut, par un ingénieux stratagème, obtenir de Laban son beau-père, ainsi qu'il est rapporté au chapitre trentième de la *Genèse*. Il regagna la maison de Meyer le Muet, où il se coucha près de sa femme et récita le *kriat chéma*, longue prière que l'on doit dire trois fois avant de s'endormir et qui se termine ainsi : « Au nom de l'Éternel, Dieu d'Israël, que l'ange Michaël soit toujours à ma droite,

Gabriel à ma gauche, Uriel devant moi, derrière moi Raphaël, et au-dessus de moi la majesté du Tout-Puissant. » Mais le sommeil ne lui vint pas, tant était grande encore la fièvre de son esprit. Il se décida donc à réveiller sa femme et à lui confier le projet qu'il avait formé, et comme elle objectait que les loteries étaient défendues :

– Ach ! ricana-t-il, si on ne faisait que ce qui est permis, on aurait tout juste le droit de jeûner, de prier et de crever. Ma loterie ne sera pas comme l'eau-de-vie de ton père qu'il vend aux *goïm*, elle ne sera que pour nous autres Juifs. Aucun danger de dénonciation ! Du reste, ajouta-t-il, tu penses bien que je ne promettrai pas de ces millions que personne ne gagne jamais. Mes lots seront de petites sommes raisonnables, trois cents roubles, par exemple...

– À ta place, dit Mme Mottle, qui, elle aussi, s'était mise à réfléchir de toutes ses forces, je mettrais en loterie, au moins pour les gros lots, des montres, des bracelets, des boucles d'oreilles. Les femmes juives aiment tellement les bijoux !

– Tu as raison ! s'écria Mottle. Décidément, Sarah, tu es une femme précieuse ! Tu es la véritable *eishis Haïl*, la femme vaillante de Salomon !

– J'ai une autre idée, dit Mme Mottle, encouragée par cet éloge.

– Laquelle ?

– Tes billets devront être rédigés en yiddish, puisque les femmes et les enfants eux-mêmes comprennent cette langue.

– Tu as encore raison ! Tu as toujours raison ! renchérit Mottle. Le billet coûtera un rouble. J'en ferai cinq cents et la montre ou le bracelet en coûtera trois cents, ce qui me laissera deux cents roubles de bénéfice. Je ferai un tirage tous les six mois. Bien entendu, comme il ne sera pas possible de placer tous les billets à Habaravké, je devrai voyager, mais de ce côté mes frais seront à peu près nuls.

Cette dernière phrase de Mottle appelle un commentaire.

Dans le sud de la Russie, sous le régime des tsars, voyager ne coûtait jamais bien cher aux Juifs. Quand les chemins de fer avaient commencé à fonctionner, ils s'étaient dit : « Celui qui loue une voiture est naturellement obligé de la payer. Il faut bien que le voiturier gagne sa vie. D'ailleurs, si on refusait de payer, il vous casserait la figure. Mais, pour les chemins de fer, c'est tout différent. Les chemins de fer sont la propriété du tsar, qui n'a pas besoin de gagner sa vie, bien qu'il se soit établi *bal hagoulé* (voiturier). » Dans son commerce de voiturier, le tsar se faisait remplacer par des fonctionnaires à sa solde, mais les Juifs savaient par une longue expérience que, s'il existait quelque part des hommes incorruptibles, ce n'était certes pas parmi les fonctionnaires tsaristes. L'administration des chemins de fer russes envoyait, il est vrai, de temps en temps sur les voies ferrées des *ober-contrôleurs* incorruptibles, qu'elle rétribuait grassement. Mais toutes les personnes qui ont quelque peu parcouru l'ancienne Russie savent qu'aucun contrôleur n'y a de sa vie fait un contrôle sans prévenir les intéressés plusieurs jours d'avance. Quand donc un contrôleur apprenait qu'un *ober-contrôleur* allait se présenter, il parcourait les wagons en criant : *Maloch hamoves* ! ce qui veut dire : « L'ange de la mort ! » À ces mots, compris des seuls Juifs, ceux-ci s'empressaient d'acheter des billets pour une station voisine, et tout se trouvait en règle au passage du fonctionnaire ennemi des pourboires.

Pour couvrir ces très exceptionnels frais de voyage, Mottle imagina une loterie portative.

Au prix de cinq kopecks, on pouvait gagner toutes sortes de jeux et de jouets. Il y avait des crécelles pour la fête d'Esther, et de petits drapeaux sur lesquels étaient représentés les murs de Jérusalem, ou le sacrifice d'Abraham, ou d'autres scènes bibliques que, le jour de *Simhath Thora*, les enfants accrochent à un bâton surmonté d'une pomme, cette pomme étant percée pour contenir une bougie. Il y avait de ces sabres de bois que les

gamins brandissent le jour anniversaire de la destruction du Temple par Titus. Il y avait des savonnettes *casher* et cent autres choses encore, qui, fixées au cou et aux épaules de Mottle, ou enfouies dans ses poches, se brimbalaient et s'entrechoquaient bizarrement. Sous ce harnais pittoresque, Mottle était comme enfoui. Coiffé en toute saison d'un bonnet de fourrure, il portait généralement deux pardessus, non pour se préserver du froid, mais pour disposer d'un plus grand nombre de poches. Dans l'une d'elles, il cachait l'écrin du gros lot ; dans une autre, le sac rempli de rondelles aux chiffres hébraïques qui servaient au tirage de la loterie portative ; dans une autre, le registre des lots ; dans une autre encore, le portefeuille informe où il serrait les billets de la grande loterie. Ajoutez une énorme valise contenant les petits lots pour enfants. Mottle avait positivement l'air d'une tour ambulante, ou d'une machine de guerre dont on se demandait avec étonnement quels pouvaient être la destination et l'emploi.

Pour placer ses billets à Habaravké où il jouissait d'un certain prestige, Mottle n'avait pas besoin d'un grand effort, mais comme il n'en allait pas de même dans les communautés environnantes, il s'était fait délivrer par le rabbin de Habaravké une lettre énumérant sa qualité de fils du vénérable *mélamed* de Berditchev, sa science talmudique, son exemplaire piété, etc., et quand il approchait un homme riche :

– Prenez-moi cinq ou six billets ! lui disait-il.

– Cinq ou six billets ! Diable !

– Allons, parlons franchement ! J'aurais le droit de vous demander six roubles sans vous donner rien en échange. Vous connaissez mes origines, mon beau-père, vous savez quel savant je suis et que j'ai une femme et des enfants. Malgré cela, je ne vous demande rien. En échange de votre argent, je vous donne six billets, qui vous permettront de gagner trois cents roubles. On a beau être riche comme vous l'êtes, trois cents roubles font tout de même plaisir.

Au tirage de la loterie qui se faisait régulièrement de six mois en six mois, dans la synagogue de Habaravké, on mettait dans un sac ou dans la calotte de Mottle cinq cents morceaux de papier sur lesquels avaient été inscrits, en chiffres hébraïques, les numéros de 1 à 500, et le plus jeune des enfants présents tirait un de ces bouts de papier qui désignait le gagnant. Si tous les billets n'avaient pas été placés, Mottle s'adressait alors à celui-ci :

– Tu penses bien qu'il faut que je gagne ma vie. Je n'ai vendu que quatre cents billets ; il me manque donc cent roubles. Sois raisonnable ! Ou tu me donneras les cent roubles qui me manquent et tu emporteras la montre, ou je t'en donnerai deux cents et je la garderai.

Ce trafic rapportait à Mottle quatre cents roubles par an, somme énorme alors en Russie, où, pour cinquante roubles par mois, on vivait dans une large aisance.

Ainsi Mottle aurait pu continuer pendant de nombreuses années à remplir tranquillement le commandement divin « Croissez et multipliez ! » si le choléra ne l'avait emporté dans la fleur de l'âge, et avec lui beaucoup d'autres.

Quand le choléra éclatait dans une grande ville, des prescriptions étaient affichées partout : ne pas manger d'aliments crus, ne pas boire d'eau non bouillie, etc., et la contagion ne se répandait pas trop. Mais, dans les villages, les volontaires, étudiants et étudiantes, accourus pour soigner les cholériques, étaient souvent massacrés par les paysans, ceux-ci étant persuadés que le choléra provenait d'un empoisonnement des puits par les médecins eux-mêmes. Quant aux saintes communautés, elles n'avaient pas besoin de médecins. Elles usaient de moyens prophylactiques qui leur étaient propres.

D'abord, le rabbin prenait une pelote de laine pure servant à fabriquer les *thalessim*. Avec cette pelote, il allait mesurer le cimetière juif, puis chaque tombe séparément, et le long fil de laine était coupé en morceaux et distribué aux habitants qui s'en ceignaient le ventre après se l'être frictionné avec de l'huile prise

aux lampes de la synagogue. Mais le remède le plus énergique et le plus coûteux consistait à rechercher une vieille fille infirme ou disgraciée, dont personne n'avait voulu pour femme, et à la marier au cimetière avec quelque pauvre idiot, non sans leur avoir acheté au préalable un trousseau complet. Car l'un des devoirs les plus sacrés des Juifs est de marier les filles qui commencent à vieillir.

Les « gueules de porc » des grandes villes envoyaient aussi, imprimée en yiddish, la liste de toutes les précautions à prendre. Observées à Habaravké, elles n'empêchèrent pourtant point cette sainte communauté de payer son tribut au choléra, notamment en la personne de Mottle la Loterie.

Les services funèbres étaient gratuits et assurés par deux sociétés : la *hévra kédoché* (société sainte) et celle des porteurs de brancards (chez les Juifs on n'use ni de cercueils ni de corbillards, le cadavre est simplement placé sur une civière). La première société se compose de tous les notables de la ville, la seconde des artisans et ouvriers. Ce sont ceux-ci qui font la toilette du mort ; ils le couchent à terre et lui appuient le genou sur les intestins pour en faire sortir tout ce qui s'y trouve encore. En vue de ce travail répugnant, il est fait aux porteurs de brancards de grandes largesses de *spirt* à 96 degrés. Chez Mottle, le *spirt* ne manquait pas le jour de son enterrement, puisque le traitement rationnel du choléra comporte des frictions à l'alcool. Aussi, quand les brancardiers eurent achevé sur le cadavre de Mottle l'opération dite de la purification, malgré leur grande accoutumance, titubaient-ils légèrement.

Au cimetière, la fosse, peu profonde, accueillit le corps revêtu de son *kitel* (vaste chemise que les Juifs mettent le jour de leur mariage, le soir de Pâques pendant la cérémonie, pendant la prière le jour du Grand Pardon et à leur enterrement). Deux morceaux de porcelaine brisée furent placés sur les yeux de Mottle, et, pour que la terre ne touchât pas directement le cadavre, des planches furent placées dans des entailles prati-

quées aux parois de la fosse. La tombe une fois comblée, un bâton y fut planté, auquel était fixé un écriteau portant en caractères hébraïques le nom du défunt et la date de sa mort. Quelques jours plus tard, une boîte en forme de niche à chien, et vide, acheva d'orner la tombe de Mottle, désormais solitaire pour l'éternité. Les Juifs, en effet, ne visitent jamais leurs morts, se contentant, le jour de la destruction du Temple (*Tishé béav*), de leur jeter par-dessus le mur du cimetière des gousses d'ail qu'ils ont, la nuit précédente, tenues serrées dans un pan de leur chemise.

Restée seule avec douze enfants, Sarah, la veuve de Mottle, se trouva réduite à la misère. Comment nourrir douze enfants ? Meyer le Muet en avait encore huit à sa charge, plus deux gendres auxquels il donnait *keste* ; il lui était donc impossible de venir en aide à sa fille. Excellente cuisinière, celle-ci se mit *saverké* (femme qui aide à préparer les banquets de noces), ce qui lui permettait, sinon de gagner sa vie, du moins d'ajouter un petit supplément à ce qu'elle recevait du comité de bienfaisance. Les plus âgés de ses enfants furent placés en apprentissage chez des parents, mesure dont l'aîné, Ménaché, âgé de treize ans, brillant élève en science talmudique, fut, hélas, la première victime. On l'envoya faire son apprentissage à Apukorsovo, chez un oncle établi tailleur.

CHAPITRE III

C'était le soir, un soir de printemps, parfumé, lumineux suave, un de ces soirs où l'immense Ukraine semble défaillir sous les tièdes caresses de l'air.

D'une voiture couverte d'une bâche extraordinairement rapiécée et que remplissaient des baquets de harengs, des boîtes de savon, des grappes de bottes et de souliers, des sacs de grain et une sacoche pleine de lettres – car, malgré l'interdiction de l'autorité, le voiturier Avroum Melah avait organisé une véritable concurrence au service postal entre Habaravké et Apukorsovo – le petit Ménaché descendit au coin de l'artère principale du faubourg septentrional de la ville et de la ruelle où habitait son oncle le tailleur.

– C'est ici, renseigne-toi, lui dit Avroum Melah avec un geste vague, et il fouetta ses deux rosses.

Ménaché s'engagea sans hésiter dans la ruelle. Revêtu d'un petit caftan de lustrine verdâtre qui, descendant jusqu'à terre, cachait son pantalon de coutil gris à raies et son *taliss koten*, il était coiffé d'une vieille casquette de faille noire et tenait à la main une petite valise où sa maman avait serré ses philactères, son livre de prières et un peu de linge.

La maison de son oncle se désignait d'elle-même par la *mésouza* accrochée au chambranle de sa porte. La *mésouza* est un petit tube de zinc comportant une ouverture vitrée derrière laquelle est visible le Shadaï (un des noms du dieu d'Israël). Du bout de ses doigts qu'il baise ensuite, le visiteur touche, avant

d'entrer, la vitre de la *mésouza*, ce que fit très dévotement le petit Ménaché.

Le concierge lui indiqua que Schmouel Abramovitch logeait au troisième étage.

II ne faut pas s'étonner de voir le frère aîné de Mottle Foïgel porter un nom aussi différent. Cela était fréquent chez les Juifs russes et provenait de quelque délit, fraude fiscale ou insoumission, dont l'intéressé était parvenu, en changeant de nom, à éviter le châtiment.

Beaucoup plus âgé que Mottle, ce qui n'était pas rare non plus, Schmouel Abramovitch apparut à Ménaché sous l'aspect d'un vieil homme dont la soixantaine approchante et le dur labeur avaient courbé la taille. Sa barbe grise se mélangeait avec ses papillotes, et elle avait ceci de particulier, dont le gamin ne s'aperçut pas au premier abord, qu'au contact des vêtements féminins sur lesquels le vieux tailleur l'avait laissée traîner, elle s'était imprégnée, cette barbe vénérable, de tous les parfums imaginables ; elle sentait bon comme une barbe de boyard.

Schmouel n'ôtait jamais sa calotte. Dans l'entrebâillement de sa chemise, il faisait voir une poitrine maigre et broussailleuse. C'était le type pur du Juif méridional, au nez aquilin, au faciès arabe.

– *Sholem Aleihem* !

– *Aleihem Sholem* ! répondit son oncle en l'embrassant.

Le vieux se réjouit de la physionomie innocente et pieuse de son neveu. Ce regard discret où ne brillait aucune malice, ces papillotes blondes, symboles de candeur, furent un baume pour son cœur de croyant. Plût à Dieu que ses enfants eussent gardé l'ardeur spirituelle dont brillaient les traits de Ménaché !

Le gamin arrivait à l'instant où Schmouel, ses deux fils et la femme du plus âgé d'entre eux allaient se mettre à table, et il fut bien étonné de ce qu'il vit, à peine entré dans le petit appartement de quatre pièces au plancher de sapin. Le plus jeune de ses

cousins, Herschel, déjà excellent tailleur, mais insupportable galopin, se présenta vêtu d'une blouse comme les garçons chrétiens. Il n'avait ni papillotes ni casquette. Moïse, son grand frère, était complètement rasé et coupait ses cheveux à la Jeanne d'Arc ainsi que font les paysans russes. Il ne restait jamais couvert à la maison. Comme le lui avait dit son père dans les premiers temps, Moïse n'avait plus figure humaine, entendez figure de Juif. Pour sa femme, c'était bien pis. Au lieu de se couper les cheveux ras et de porter perruque ou foulard, Rébecca, qui n'observait plus aucun rite, ne prenait même plus de bains de purification. Chose plus incroyable encore, elle était stérile, d'une stérilité volontaire, et laissait flotter sur ses épaules de longues nattes brunes à la manière des *shiksess* (jeunes filles chrétiennes). Sa blouse décolletée permettait d'entrevoir une gorge laiteuse et grasse.

On s'assit pour dîner à la table de l'atelier et, comme ses cousins négligeaient de se laver trois fois les mains à la cruche non ébréchée, le scandale et l'étonnement de Ménaché augmentèrent au point qu'il ne sut plus les cacher. Confus, il baissait les yeux et répondait par monosyllabes aux questions que lui posait son oncle, tandis que se déroulait l'humble repas servi par la bru de Schmouel : harengs hachés en salade, goulash et fraises que le vieil homme seul mangea sans crème selon la règle, le tout arrosé de *kvas* (c'est une sorte de bière qu'on fabrique chez soi avec de la farine de seigle fermentée). Amusés de la mine dévote et contrite de Ménaché, Moïse, son frère et Rébecca échangeaient des sourires, ce qui ajoutait à la honte du jeune garçon. Enfin, Schmouel et son neveu trempèrent leurs doigts dans une assiette remplie d'eau et récitèrent la bénédiction. Les autres partis, ils demeurèrent tête à tête.

– Où sont-ils allés ? s'enquit timidement Ménaché.

Schmouel leva les mains en signe d'ignorance :

– Moïse a en ville des affaires mystérieuses ; Herschel ne se donne plus la peine d'inventer des prétextes pour ses sorties, et

Rébecca prend des leçons de latin ; elle prépare son examen d'entrée à l'Université.

Cela fut dit d'un ton si plaintif que Ménaché en eut le cœur remué.

– C'est un grand malheur, poursuivit l'oncle, que d'avoir des enfants stériles, mais le malheur serait plus grand encore si Dieu avait voulu que Rébecca fût mère d'un *manzer ben hanida* (bâtard de femme impure). Hélas ! mon cher Ménaché, il serait trop long de t'expliquer ces horreurs, et du reste toutes les explications n'y changeraient rien. Un vieux tailleur comme moi ne peut que se taire, prier et supporter l'inévitable. Il faut pourtant que tu sois averti de ceci : c'est qu'un fléau s'est abattu sur la sainte communauté d'Apukorsovo, choisissant de préférence les jeunes et ruinant dans leurs âmes toutes les traditions de notre religion. Du jour au lendemain, pour ainsi dire, la jeunesse juive d'Apukorsovo s'est trouvée transformée, méconnaissable. Ah ! Ménaché, c'est une bien étrange maladie !

– Mais, mon oncle, observa ingénument le petit Ménaché, personne n'a donc pu empêcher la maladie de se répandre ?

– Ce n'est pas une maladie ordinaire, te dis-je ! Une maladie s'annonce habituellement par la pâleur, la maigreur ou la bouffissure, par des malaises, par des angoisses, et l'on peut alors prendre des mesures. Ce Fléau de Dieu, au contraire, n'attaque pas la santé physique. Les personnes qui en sont atteintes portent sur le visage la joie de vivre, elles rayonnent de contentement. Comment s'apercevoir qu'elles ont été contaminées ? Quand le mal se déclare, il est trop tard. Figure-toi, Ménaché, que sur un enfant atteint de cette maladie, un père ne peut même plus lever la main sans risquer d'être frappé par son fils, crime épouvantable que la Bible punit, tu le sais, de la strangulation !

Comme s'il se fût parlé à lui-même, Schmouel poursuivit :

– Pourtant, ces *apukorsim* (impies) sont, je ne dis pas aussi obéissants, mais aussi respectueux qu'on peut le souhaiter. Vraiment, c'est à n'y rien comprendre. Quand je parle de ma bru, j'ai honte. C'est cependant la plus brave femme qu'on puisse imaginer. À part son impureté et sa façon de s'habiller, elle a toutes les qualités de la femme vaillante de Salomon. De même, Moïse. Quoi qu'il m'en coûte, je dois avouer qu'il est demeuré un garçon très convenable et scrupuleusement honnête...

Schmouel avait prononcé ces derniers mots presque à voix basse.

– Mon oncle, dit Ménaché, comment s'appelle cette maladie ?

– Mon enfant, on l'appelle l'*Hascala* (le Savoir).

– L'*Hascala* ? répéta le petit.

– Oui, l'*Hascala*, retiens ce mot. Mais rappelle-toi surtout la parole de Nitaï l'Arbélite : « Évite la société des impies et ne crois pas pouvoir échapper à leur influence. » Tu es encore pur et ta piété resplendit sur ton visage comme une lumière divine. Prends garde, Ménaché, prends garde de la perdre et que ton visage d'enfant béni de Dieu ne se mette à ricaner à la façon des « gueules de porcs » qui pullulent maintenant dans Apukorsovo.

La conversation de Schmouel et de son neveu se prolongea fort avant dans la soirée.

De temps en temps, cessant malgré lui d'écouter son oncle, le sage enfant prêtait l'oreille à la rumeur du faubourg et il sentait naître en lui une grande envie de connaître le nouvel univers dont il faisait désormais partie. Il apprit avec avidité qu'Apukorsovo était un port important du Dniepr et comptait une population de 70 000 habitants environ, dont un tiers était juif. Toute l'activité économique, intellectuelle et sociale de la ville était juive. La population russe se composait surtout de

fonctionnaires, d'une nuée de fonctionnaires. À cette époque, en Russie, le nombre des fonctionnaires était, toutes proportions gardées, le double de ce qu'il était en France. Apukorsovo contenait aussi une petite garnison de cosaques et quelques commerçants chrétiens, mais ces derniers étaient plutôt bailleurs de fonds dans le commerce des bois et du blé, où les véritables commerçants étaient juifs. Deux ou trois grandes tanneries juives occupaient aussi des ouvriers chrétiens, auxquels s'ajoutaient les dockers et autres travailleurs du port. Quant à la population juive, elle était formée, à de rares exceptions près, de tous les commerçants, de tous les boutiquiers de la ville. Juifs étaient les artisans, horlogers, bijoutiers, tailleurs, ébénistes, juifs les pharmaciens, juifs les médecins, et, dans toute agglomération juive, les médecins sont dans la proportion d'un au moins pour soixante habitants. Juifs enfin étaient les avocats, plus exactement les avocats-conseils, les hommes d'affaires, car les Juifs de Russie étaient difficilement admis au barreau.

Ce que Ménaché ne put apprendre de son oncle, trop ignorant, le cher homme, de ce qui dépassait l'étroit horizon de son travail quotidien et de ses pratiques pieuses, c'est d'où était venu cet *Hascala*, cette maladie de l'âme dont la jeunesse juive était ravagée et à laquelle, chose curieuse, la population chrétienne échappait presque totalement. *L'Hascala*, que les Juifs fidèles appelaient un Fléau de Dieu, avait des origines moins mystérieuses que ne le croyaient le vieux tailleur et les autres membres de la sainte communauté encore attachés à la foi d'Israël. *L'Hascala* venait de Pétersbourg où, vers 1865, s'était constituée une société appelée en hébreu l'*Hévra Méfitsé Hascala* (Société pour répandre le Savoir). Un de ses principaux propagandistes avait été le célèbre Zederbaum, éditeur du premier journal quotidien russe de langue hébraïque et père du non moins célèbre menchévik Martov.

Les débuts de l'*Hascala* rappelèrent ceux des Mendelssohniens[1] ; la demi-douzaine de Juifs pétersbourgeois, ayant à leur tête Ginsbourg, qui formèrent le premier noyau de l'association, ne se proposèrent tout d'abord que de débarrasser leurs coreligionnaires de leurs antiques préjugés et de leur crasse ignorance, surtout de leur ignorance de la langue russe. Si on leur avait dit alors quels devaient être dix ans plus tard les fruits produits par l'*Hascala*, ils auraient été bien étonnés. Il leur arriva en effet ce qui arrive à tous les réformateurs, ils furent rapidement débordés. C'est une erreur de croire qu'il est possible de retenir à mi-chemin la raison humaine une fois déchaînée. Si cette remarque peut s'appliquer à toutes les œuvres de réforme, à plus forte raison est-elle vraie de l'*Hascala*, qui s'adressait à une race unique au monde sous le rapport de la liberté d'esprit.

Ainsi qu'une traînée de poudre, l'Hascala se répandit et s'enflamma dans toute la Russie. Pas une sainte communauté de quelque importance où ne se formât, comme par génération spontanée, une association semblable, et c'est un phénomène que seule la psychologie juive permet d'expliquer.

En langue *yiddish*, lorsque les Juifs parlent de philosophes ou de savants non juifs pour vanter leur intelligence, ils les désignent du nom de *yiddishé kep* (têtes juives). Quand, au contraire, ils entendent rabaisser un des leurs, ils le traitent de *goïshe kop* (tête de goï). Naturellement, il entre dans ces façons de parler tout le vieil orgueil d'un peuple qui se croit élu, mais aussi ne sont-elles pas entièrement dénuées de raison. Aucune race n'a le cerveau plus compréhensif et ouvert que la race juive, sous cette réserve qu'une population du centre de l'Afrique qu'on aurait soumise depuis deux mille ans à un genre de vie

1 Mendelssohn, philosophe allemand, grand-père de Mendelssohn le musicien, entreprit vers 1750 un grand mouvement d'affranchissement parmi les Juifs occidentaux. De ce mouvement, et de la Révolution française, date l'émancipation intellectuelle et civile d'Israël.

semblable en serait sans doute au même point. Depuis deux mille ans partout dans l'univers, les Juifs sont citadins. Depuis deux mille ans, ils se livrent aux exercices intellectuels extraordinairement compliqués que sont les études talmudiques. Ce qui, au Moyen Âge, empêchait l'instruction de se répandre, la religion, le servage, l'attachement au sol, n'existait pas pour eux, aucune religion ne leur imposait quoi que ce fût, faute des moyens de coercition nécessaires. Quand un philosophe juif du treizième siècle, Maïmonide, fit un livre intitulé *le Guide des Égarés* (*Moré Névohim*), les rabbins fanatiques l'excommunièrent et décidèrent que son livre serait brûlé, mais ils durent faire appel au Saint-Office de l'Inquisition : il n'y avait pas d'inquisition juive. Aucun préjugé national n'empêcha jamais les Juifs d'admirer une œuvre d'art ou de littérature. Tout pays leur était indifférent. Joignez à ces motifs extérieurs leur naturelle soif de connaissance, accrue par le fait que, durant des siècles, la science fut la seule distinction à laquelle il leur fût permis d'aspirer. Ils ne pouvaient acquérir aucun titre de noblesse, ni s'élever à aucune fonction officielle, mais il leur était loisible de briguer les honneurs que confère la science, et ils ne s'en privaient point. Presque tous les rois s'entouraient de médecins juifs.

Voilà pourquoi l'*Hévra Méfitsé Hascala* rencontra si peu de difficultés dans sa croisade pour le Savoir.

Les « gueules de porcs » d'Apukorsovo jouissaient de plus de bien-être que les Juifs pieux de Habaravké et même que les chrétiens. Dans n'importe quelle ville de Russie, ce que les Anglo-Saxons appellent le standard de vie était chez les Juifs supérieur à ce qu'il était chez les chrétiens. Mais alors que les Juifs de Habaravké ne souffraient aucunement de la tyrannie tsariste, qu'en fait ils ignoraient, ceux d'Apukorsovo ne supportaient l'oppression qu'avec impatience. La pensée que leur standard de vie l'emportait sur celui de la population chrétienne ne les consolait pas d'être privés de droits. Pour ceux qui, au prix d'efforts inouïs, étaient parvenus à obtenir des diplômes univer-

sitaires, il était dur de n'avoir accès à aucune fonction et de voir des ivrognes s'étaler dans des postes d'où leur avilissement et leur incapacité auraient dû les faire chasser. Il était dur, par exemple, pour le secrétaire particulier d'un président de tribunal, chargé de toute la besogne et l'accomplissant avec zèle, que cette fonction fût occupée officiellement par un chrétien ignorant et stupide. Aussi les « gueules de porcs » passaient-ils volontiers de la *H. M. H.* dans quelque société secrète, démocrate, socialiste ou terroriste. À Apukorsovo, il n'était pas rare de rencontrer de ces gens assez fous, comme le disaient les juifs de Habaravké, pour encourir la prison, les mines de Sibérie ou même le gibet, afin d'obtenir plus de liberté. On savait à Apukorsovo qu'un peu de liberté, si peu que ce soit, ne se paie jamais trop cher.

Avec ses deux générations si différentes, si éloignées et qui pourtant vivaient généralement en bons termes, la famille du tailleur Schmouel Abramovitch offrait en petit l'image de ce qui se passait en grand dans tous les foyers juifs d'Apukorsovo.

CHAPITRE IV

Schmouel Abramovitch était un bon professeur de coupe, mais combien ennemi des nouvelles méthodes ! Dans son métier comme en toute chose, le bonhomme retardait étrangement. Il s'était toujours refusé à se servir de l'archine (mesure russe à peu près égale au mètre). Pour prendre les mesures de ses élégantes clientes, il usait du procédé qu'il avait vu employer dès son enfance : il attachait bout à bout des bandes de papier dont il formait ainsi un long ruban, et il pratiquait dans ce ruban de petites déchirures, toutes différentes, désignant l'une la longueur du dos, une autre le tour de taille, une autre la hauteur de la hanche, et où lui seul savait se reconnaître. D'ailleurs, comment aurait-il pu se servir de l'archine ? Il ignorait les chiffres arabes. Sous sa direction, Ménaché fit en quelques jours d'étonnants progrès. Le gamin montrait autant de dispositions pour le métier de tailleur qu'il en avait montré précédemment pour le *Talmud*.

Le lendemain de son arrivée, Herschel, qui s'était mis en tête de faire son éducation, l'avait invité à l'accompagner en ville, à quoi Schmouel avait consenti, non sans répugnance.

À peine dehors avec son cousin :

– Mon vieux, lui dit Herschel, il est absolument impossible de te promener dans les rues avec tes *peiess* (papillotes). En attendant que tu les aies fait couper, cache-les sous ta casquette, tu auras l'air plus dégourdi.

Ainsi fit Ménaché et, à travers le faubourg bruyant du roulement des voitures et du tintement des tramways, ils gagnèrent le

centre de la ville. Ménaché remarqua que les rues d'Apukorsovo avaient sur celles de Habaravké l'avantage d'être pourvues de trottoirs en pierre et en bois. La plupart des magasins regorgeaient de marchandises dont Herschel lui dit que, venues d'Allemagne, elles appartenaient à une « gueule de porc » extrêmement riche, nommée Lazare Salomonovitch Minsky. Ménaché observa aussi que la population juive d'Apukorsovo et la chrétienne vivaient entremêlées, côte à côte, et il en fut désagréablement surpris. Mais le soir tombait, ils durent abréger leur promenade. Après le dîner, Herschel, qui préférait cette fois sortir seul, n'invita point Ménaché à le suivre. Le lendemain, il ne le lui offrit pas davantage, et le nouvel apprenti en fut un peu mortifié, se disant que son cousin le méprisait sans doute à cause de ses papillotes et de sa naïveté rustique. À la vérité, Herschel n'attendait que l'occasion de frapper sur l'esprit de son camarade un grand coup.

Le matin du vendredi – Ménaché était arrivé le mardi – Schmouel se réveilla cloué sur son lit par une violente attaque de rhumatismes. Il comprit tout de suite qu'il en avait pour plusieurs jours et s'affligea, non pas tant à cause des rhumatismes eux-mêmes, que de l'empêchement où il serait le lendemain, jour de sabbat, de conduire Ménaché, cette douce et magnifique brebis d'Israël, à la synagogue.

Pour comprendre la hâte qu'il avait de se parer de son neveu aux regards des autres fidèles, il faut savoir que la synagogue à laquelle il était assidu était précisément la synagogue dite des Tailleurs. Dans chaque sainte communauté de quelque importance se trouve une synagogue réservée aux artisans et qu'on appelle la synagogue des Tailleurs (*schnaïdersché schul*). À la *schnaïdersché schul* d'Apukorsovo, Ménaché promettait vraiment d'être une étoile et Schmouel savourait d'avance le plaisir qu'il aurait à l'entendre entonner d'une voix céleste l'*Haftora* (chapitre des prophètes chanté après la lecture du *Maftour*, septième et dernière partie de la lecture de la *Thora*, pour laquelle

on a l'habitude de désigner un garçon ayant dépassé de peu sa treizième année). Et voilà que pour l'infortuné Schmouel cette jouissance était encore retardée d'une semaine ! « Le cœur de l'homme est rempli de projets, dit Salomon, mais seuls les desseins de Dieu s'accomplissent. » Les desseins que Dieu avait sur Ménaché concordaient mal, hélas ! avec ceux du pieux tailleur. Le samedi matin, il appela Herschel à son chevet :

– Tu ne vas plus à la synagogue, mon garçon... Oh ! je ne t'en fais pas reproche, tu es assez grand pour prendre la responsabilité de ta conduite... Mais écoute, Herschel, je voudrais te demander quelque chose. C'est, pour aujourd'hui seulement, d'y conduire ton cousin et de le présenter de ma part à Haïm Leizer, le *gabé* (administrateur de la synagogue), en lui disant qui il est. Tu ajouteras que je suis malade, mais que, dès que je pourrai sortir, j'irai moi-même lui rendre visite avec Ménaché. Herschel acquiesça d'un signe de tête.

Pour sa première sortie, il avait prêté à Ménaché un de ses vestons. Il était tout à fait impossible, et Schmouel en convenait lui-même, de circuler dans les rues d'Apukorsovo en caftan de lustrine, c'eût été faire se retourner tous les passants sur soi. Un des premiers soins de l'oncle avait donc été de tailler un long veston pour le gamin et de mettre à sa taille un vieux pantalon de Moïse. Ainsi vêtu et coiffé d'une casquette russe à visière de cuir, Ménaché suivit Herschel à la synagogue.

Elle lui apparut sous l'aspect d'un édifice somptueux, tout en pierres de taille, don du fameux Minsky, le Juif le plus riche de la ville, à qui, dit Herschel, elle n'avait pas coûté moins de cinquante mille roubles. Hélas ! l'intérieur du lieu ne répondait que trop à son extérieur, et le fils de Mottle la Loterie eut, aux premiers pas qu'il y fit, l'impression que son cousin l'avait trompé et qu'ils n'étaient pas dans la synagogue des artisans. Un splendide *alménor* de noyer sculpté, un ministre officiant à « gueule de porc », un chœur d'une quinzaine de personnes remplaçant les trémolos de Schlomé Gorguel, c'était plus qu'il n'en fallait à

Ménaché pour deviner le piège où il était tombé. Quand il entendit les ronflements de l'orgue et qu'il vit des jeunes filles pénétrer dans le sanctuaire, il eut envie de s'enfuir, mais le discours que le rabbin du gouvernement, le docteur en philosophie Boris Simionovitch Volinski, fit en russe et auquel il ne comprit rien, ne connaissant de la langue russe que quelques mots petit-russiens d'ailleurs déformés, fut pour lui un coup de massue. Si l'on ajoute à tout cela que la plupart des assistants n'avaient pas « figure humaine », qu'ils étaient habillés à la dernière mode et remuaient à peine les lèvres en priant, ou plutôt en faisant semblant de prier, on imaginera peut-être la consternation de Ménaché. Cette cérémonie, à la fois splendide et désolante, ne différait guère en somme d'une cérémonie de l'église russe. Habitué à la ferveur, à l'enthousiasme, à l'extase dont vibrait, depuis les fondations jusqu'au faîte, l'humble synagogue de Habaravké, Ménaché Foïgel en était glacé.

– Je veux rentrer tout de suite à la maison, murmura-t-il quand, l'office terminé, Herschel lui proposa une promenade au bord du Dniepr.

– À la maison ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui te prend ? ricana son cousin.

– Herschel, tu as mal agi. Je t'en prie, Herschel, laisse-moi rentrer !

– Encore une fois, qu'est-ce qui t'arrive ? Deviens-tu fou ?

– Herschel, cette synagogue n'est pas la synagogue des Tailleurs !

– Eh bien, non, évidemment ! Pourquoi tenais-tu à la synagogue des Tailleurs ? Celle-ci ne te plaît donc pas ? Elle est plus belle que l'autre, et l'on y fait au moins de la vraie musique.

– Herschel, tu m'as conduit à la synagogue réformée, à la *korschuhl* ! Tu ne sais donc pas qu'il y a un *herem* (anathème) pour quiconque y met les pieds ?

– Un anathème ? Ma foi, non ! Je l'ignorais, et je t'avoue que cela m'est bien égal. À toi aussi, j'espère ?

– Herschel, Herschel, tu savais qu'il y a un anathème, mon oncle te l'avait certainement dit !

– Oui, je le savais, finit par avouer cyniquement le gamin, mais je te prie de me laisser désormais la paix avec cette histoire. Je t'ai conduit ici pour ton bien, pour faire ton éducation. Tu as grand besoin d'être dessalé, mon pauvre Ménaché. Au lieu de me faire des reproches absurdes, tu devrais me remercier de l'intérêt que je te porte. Allons, rentrons puisque c'est ainsi. Nous irons sur la promenade du Dniepr une autre fois.

Ménaché fit quelques pas sans souffler mot, mais une idée continuait de le tracasser.

– Dis-moi, Herschel, tu n'as pas peur de la colère de mon oncle ?

– Pourquoi aurais-je peur, idiot, de la colère de ton oncle ?

– Mais parce que nous sommes allés à la *korschuhl* !

– Et comment veux-tu qu'il le sache, triple imbécile ?

– Je ne peux pas mentir à mon oncle, gémit Ménaché dont une grosse envie de pleurer gonflait la gorge.

– Tout *sheiquetz* (vaurien) que je suis, je sais bien une chose, répliqua Herschel avec une désinvolture qui acheva de subjuguer son cousin, c'est que pour la cause de la paix il est permis de mentir. L'ignorais-tu donc, toi qu'on dit être un puits de science talmudique ?

Certes, Ménaché ne l'ignorait pas, il aurait même pu réciter par cœur l'épisode de la visite des anges à Abraham et à sa femme, d'où le précepte invoqué par Herschel a été tiré. Il se tut, tandis que Herschel, tout fier de l'avantage qu'il venait de remporter, lui détaillait avec emphase les mille curiosités offertes par la grande ville aux regards éblouis d'un petit Juif frais débarqué de la campagne.

Le déjeuner du samedi se composait, dans la plupart des familles juives, du traditionnel *tchoulent*, qui est un pot-au-feu enfermé dans le four depuis l'après-midi de la veille, et cuit à tel point qu'il en est aigre et que la viande se trouve réduite à l'état d'étoupe. Il était suivi chez Schmouel Abramovitch d'un plat d'intestins farcis et de *kouguel* (graisse d'oie et nouilles) également cuit et recuit depuis la veille, puisqu'il est interdit de faire quoi que ce soit, et même la cuisine, entre le coucher du soleil du vendredi et la soirée du samedi.

Après un pareil repas, la sieste s'impose. Alourdis, Herschel et Ménaché s'endormirent, et Schmouel, son fils Moïse et sa bru en firent autant. Tout le monde se réveilla vers cinq heures.

– Nous allons au Dniepr, annonça Herschel que Ménaché suivit sans résistance.

De son lit, Schmouel les regarda partir d'un œil inquiet. Si Moïse n'eût été là, il aurait demandé au cadet de ne pas emmener Ménaché ; il n'augurait rien de bon de cette promenade.

Ce qu'il y avait de plus beau à Apukorsovo, c'était le port, c'était l'immense nappe du Dniepr, large de trois kilomètres, sur laquelle, à l'heure où y arrivèrent les deux gamins, le soleil répandait le sang et le feu. Une dentelle de nuages orangés, accrochée au sommet du ciel, contrastait par son immobilité et sa douceur avec l'irradiation aveuglante du fleuve. Quelques bateaux stationnaient le long du quai auquel les reliaient des planches élastiques, servant de passage aux débardeurs vêtus de blouses aux nuances variées. Débardeurs rouges, débardeurs bleus, débardeurs roses et verts allaient et venaient d'une démarche lente et régulière, qui ajoutait à leur aspect on ne savait quoi d'irréel, presque de fantomatique. Ménaché, la bouche ouverte, eût passé toute la soirée à contempler ce tableau si Herschel ne l'avait entraîné plus loin.

– Courons ! Voici un bateau qui arrive !

C'était un petit steamer qui servait au transport des passagers. Sa fumée violette montait droit dans l'air absolument calme de cette fin de journée printanière. Il était encore à une centaine de mètres du bord dont il se rapprochait lentement, tandis que le bruit de sa machine devenait de plus en plus distinct. Des hommes en casquette, des femmes aux fichus de couleur étaient accoudés au bastingage et de temps en temps agitaient la main en signe d'amitié. Herschel leur répondit. Son cousin, cédant à une joie inconnue, ne put se retenir de l'imiter. Il s'aperçut seulement ensuite que des gamins plus jeunes qu'eux et à demi nus s'étaient groupés à l'endroit du quai où le vapeur semblait devoir accoster. Eux aussi faisaient des signes d'appel tout en tenant serrés contre leur poitrine de petits pots de terre brune couverts de feuilles, et ils poussaient de grands cris qui se répercutaient sur la surface mouvante de l'eau.

– Que vont-ils faire de ces pots ? s'enquit Ménaché.

– Tu vas le voir.

Le bateau se rapprochait, l'agitation des gamins allait croissant. Enfin, comme sur un signal, les petits pots de terre se mirent à voler. Les passagers les recevaient à deux mains et lançaient en échange de menues pièces de monnaie. L'un des pots manqua son but, se brisa contre la coque, et Ménaché en vit tomber des fraises – de ces fraises que la fertile Ukraine produit en aussi grande abondance que d'autres pays l'herbe sauvage.

Quand ils eurent vendu tous leurs pots, les garçons se dispersèrent. Ménaché les suivit du regard et, en se retournant, découvrit un autre spectacle : les coupoles bleutées d'Apukorsovo, leurs boules d'or, les murs blancs des églises et les mille fenêtres des maisons où le couchant plaquait des reflets d'incendie.

Longeant toujours le fleuve, ils sortirent de la ville et arrivèrent dans un bois d'acacias, de bouleaux et de tilleuls aux troncs si gros que Ménaché n'en avait jamais vu de pareils. À travers les branches verdoyantes, le soleil tendait horizontalement ses rayons. Tout de suite, Ménaché eut une impression semblable à

celle qu'il avait eue en pénétrant dans la synagogue réformée. Ce bois lui fit l'effet d'un lieu de perdition. Mais il n'eut pas envie de s'enfuir. D'instinct, il saisit la manche de son cousin.

– Hein ? lui dit Herschel, comment trouves-tu cet endroit ?

Dans les allées et parmi les arbres, des jeunes gens circulaient avec des airs de conquérants, et l'on reconnaissait ceux d'entre eux qui étaient juifs, non pas à leurs vêtements, puisque rien ne les distinguait des jeunes gens chrétiens sous ce rapport, mais à leur type ethnique et à quelque chose de plus langoureux et de plus hardi dans les regards qu'ils jetaient aux jeunes filles. Celles-ci semblaient n'être venues là que pour répondre à leurs avances. Elles allaient ordinairement par groupes de trois ou quatre, jacassant et riant, et leurs voix résonnaient gaiement sous les arbres comme les pépiements d'une volière. Parfois l'une d'elles se retournait sur un jeune homme qu'elle venait de croiser ; il s'arrêtait et se mettait à la suivre. Des couples recherchaient la solitude et l'ombre. Ménaché vit des bras serrer des tailles, des têtes aux belles nattes se renverser, lascives, des bouches se joindre...

Dans une jeune fille qui venait de passer près d'eux et à qui Herschel avait adressé un salut familier, il crut reconnaître une Juive. Jusqu'alors l'idée ne lui était pas venue qu'il pût y avoir des Juives parmi toutes ces dévergondées. À vrai dire, sur la promenade du Dniepr, les Juives étaient presque aussi nombreuses que les chrétiennes, et ce n'était pas elles les moins jolies, les moins coquettes, les moins provocantes, ni les moins pressées de répondre aux œillades des jeunes chrétiens. Ménaché remarqua avec horreur un couple composé d'un Russe et d'une Juive. À ce moment il était seul, Herschel l'ayant quitté pour lier conversation avec deux jeunes filles. L'une d'elles parut à Ménaché d'une telle beauté que toute la lumière éparse encore dans le paysage s'obscurcit. Justement, cette jeune fille le regardait et elle riait. Sans doute, Herschel parlait-il de son cousin en se

moquant. Ménaché rougit jusqu'aux oreilles et tourna le dos, mais il sentait attaché à sa nuque le regard de la belle inconnue.

Une minute après, Herschel le rattrapa. Ménaché s'attendait qu'il lui donnât quelques détails sur cette rencontre, mais l'autre prit au contraire un malin plaisir à n'en rien dire. Ils revinrent sur leurs pas. L'heure du dîner approchait. Le crépuscule s'assombrissait. Au loin brillaient les lumières d'Apukorsovo. À la fin de cette tiède journée que Ménaché devinait confusément devoir peser d'un poids fatal sur le reste de sa vie, le fils de Mottle Foïgel éprouvait une fatigue plus grande que s'il eût parcouru dix lieues à pied. C'est qu'il venait d'accomplir une longue étape sur la route de son destin.

Après la collation froide que les deux adolescents firent tête à tête, car Schmouel Abramovitch ne pouvait encore se lever et ni Moïse ni sa femme n'avaient reparu, Ménaché dressa son lit dans l'atelier.

– Tu te couches déjà ? s'enquit Herschel avec ironie. Dans ce cas, bonne nuit ! À demain !

Et il s'en alla sans y mettre plus de forme.

Ménaché s'assit sur son lit. Il était exténué, mais n'avait pas envie de dormir. Il récita machinalement sa prière, qui ne lui apporta aucun calme. Il ouvrit la croisée et exposa son front brûlant à l'air frais. Son jeune cœur battait contre le rebord de la fenêtre. Il revit en pensée l'image de sa mère, et toute la vie de Habaravké se présenta d'ensemble à sa mémoire. Il pleura, mais ce n'était point de regret pour le pays où s'était écoulée son enfance innocente.

– Que fais-tu donc, Ménaché ? lui cria de la pièce voisine son oncle qui l'avait entendu ouvrir la croisée. Il faudra te lever tôt demain matin, nous avons des commandes urgentes.

– Bonne nuit, mon oncle !

– Bonne nuit, mon garçon !

Il s'endormit au bout de cinq minutes, mais il fut visité dans son sommeil par la belle jeune fille de la promenade. Elle se penchait vers lui, il voyait de tout près ses dents briller entre ses lèvres et sa gorge parfumée se creuser dans l'échancrure du corsage, enflammant sa chair de petit homme déjà fait. Et il allait tendre les mains vers elle pour caresser ses nattes brillantes et souples, quand il vit qu'elle était devenue chauve. Car Isaïe a dit : « Puisque les filles de Sion sont si arrogantes, s'avançant le cou dressé, lançant des regards provocants, marchant à pas mesurés, couvertes de parures et de boîtes à parfums, le Seigneur dépouillera la tête des filles de Sion et mettra leur honte à nu. Au lieu de parfums, il y aura de la pourriture ; au lieu de nattes bien tressées, il y aura la calvitie. »

CHAPITRE V

– Eh bien, Ménaché, tu ne dis rien, ce matin ? À quoi penses-tu ? La *korschuhl* te serait-elle restée sur le cœur ?

Herschel et Ménaché, accroupis sur la table de l'atelier, besognaient avec application, celui-ci n'ouvrant la bouche que pour demander de temps en temps un conseil à celui-là. D'autres fois, Ménaché sautait de la table et allait montrer à l'oncle, alité dans la pièce voisine, le résultat de son travail.

– La *korschuhl* ? Oh ! non, je ne pense plus à la *korschuhl*, répliqua vivement Ménaché.

Il rougit un peu, comme quelqu'un qui ment, mais il ne mentait point, ce n'était pas à la korschuhl qu'il pensait.

– Si, si, tu penses à la *korschuhl*, insista le sarcastique Herschel.

Ménaché lui donna une tape sur le bras :

– Pas si fort ! L'oncle Schmouel va t'entendre ! Herschel haussa les épaules.

– À ta place, je n'attendrais pas davantage pour renoncer à toutes ces momeries. Puisque tu dois finir par là, le plus tôt sera le mieux.

Le fils de Mottle faillit répondre qu'il n'avait pas l'intention de finir par là, mais il fut retenu par un frein secret dont il n'eût pu dire si c'était de la timidité ou un commencement de consentement.

– Et puis, tu sais, poursuivit Herschel, si c'est pour ne pas faire de la peine à papa que tu hésites, tu as tort. Il n'a aucune

illusion, il est certain d'avance que tu n'échapperas pas à la règle et que tu tourneras mal comme tout le monde. Tiens, veux-tu que je te le prouve ?

– Que tu me prouves quoi ? fit Ménaché qui avait fort bien compris.

– Que tu n'as rien à craindre de papa, pas même un reproche ?

– Ça, j'en doute.

Ce mot fut le premier pas du jeune homme, sinon le second, dans la voie du reniement.

Herschel s'agenouilla sur la table pour rapprocher sa bouche de l'oreille de Ménaché.

– Je couperai tes papillotes, veux-tu ?

Comme s'il y eût déjà senti le froid des ciseaux, Ménaché écarta vivement la tête.

– Non, non, c'est impossible

– À ta guise ! Seulement, je tiens à te prévenir que, même relevées sous ta casquette, elles se remarquent parfaitement. Éva Isakovna m'en a fait l'observation hier. Ah ! ah ! rien ne lui échappe, à Éva.

– Éva ? répéta Ménaché. De qui veux-tu parler ?

– C'est vrai, je n'ai pas fait les présentations, mais avec tes papillotes relevées sous ta casquette tu étais tellement grotesque ! Excuse-moi, j'ai eu tort de te conduire sur la promenade du Dniepr. Cela ne m'arrivera plus, ta place est ici, avec mon père, ou à la synagogue des Tailleurs. Un garçon aussi pieux ne doit pas s'exposer aux quolibets des « gueules de porcs » et des *goïm*.

Ménaché écoutait à peine. Un seul mot remplissait sa tête Éva. Il était sûr qu'Éva était le nom de la belle jeune fille dont l'image avait si délicieusement troublé sa nuit.

– Enfin, qu'est-ce que c'est que cette Éva Isakovna ? fit-il en suçant son doigt où venait de s'enfoncer l'aiguille.

Il feignit d'attacher la plus grande importance à cette piqûre, qu'il ne sentait même pas.

– Peu importe ! fit Herschel. C'est l'amie d'une de mes amies. Et elle est très jolie, tu sais, Éva. Mais je suis sûr que tu ne l'as pas remarquée.

– Je l'ai très bien remarquée, au contraire, répliqua Ménaché.

– Eh bien, elle t'a remarqué aussi, elle t'a trouvé gentil ; mais quand je lui ai dit que tu étais décidé à garder tes papillotes, elle a ri comme une folle et a refusé que je te présente à elle. J'étais mortifié, tu sais ! Aussi, est-ce bien la dernière fois que je t'emmène à la promenade du Dniepr, je ne tiens pas à me rendre ridicule.

Ménaché eut envie d'envoyer à son cousin une gifle, mais il était de tempérament peu batailleur et n'eut pas de peine à se contenir. Seulement, le soir même, il n'avait plus ses papillotes. Et il n'y avait pas une semaine qu'il avait quitté Habaravké !

Schmouel Abramovitch le considéra tristement, leva les mains au plafond et tourna le dos pour cacher une larme.

– Vous comprenez, mon oncle, je ne pouvais pas... commença Ménaché.

Un geste du vieux tailleur coupa court à ses explications. Deux jours après, la transformation du jeune garçon était complète. Il avait remplacé son veston par une blouse russe. « C'était fatal, songeait Schmouel, puisque je n'ai pas pu l'empêcher pour mes propres enfants ! »

La terrible maladie dénommée *Hascala* avait saisi, dévoré l'âme de Ménaché. Le fils de Mottle ne disait plus ses prières. La foi de ses pères l'avait quitté brusquement, comme s'éteint la lumière d'une lampe dont on a tourné la clef. Autant les pratiques pieuses lui avaient paru naturelles à Habaravké, et d'une nécessité à laquelle l'idée ne lui serait pas venue de se soustraire, autant, dans l'atmosphère enivrante d'Apukorsovo, les rites

multipliés de la religion juive lui paraissaient fastidieux et dénués de signification. Il ne croyait plus. Avait-il cru, ce qui s'appelle croire ? Avait-il jamais adoré Dieu et pensé à lui dans la crainte ? Peut-être, mais comme un enfant qu'il était encore, dépourvu de jugement et de raison. À présent, il était un homme et il lui tardait d'en fournir la preuve à son cousin Herschel.

Ils retournèrent sur la promenade du Dniepr, mais, ce soir-là, Éva Isakovna n'y parut point. En revanche, Herschel y rencontra celle qu'il appelait son amie et que Ménaché jugea beaucoup moins belle qu'Éva, ce qui fit naître en lui un certain sentiment de supériorité, comme si Éva lui eût appartenu déjà. Enfin, le surlendemain, il la revit et la présentation put avoir lieu.

La mère d'Éva, ou plutôt de Haïkélé – c'était son véritable nom juif – tenait dans un quartier populaire d'Apukorsovo une pâtisserie à laquelle, depuis son veuvage, la clientèle était restée fidèle par gourmandise autant que par sentiment, car Bassi Rivka n'avait point de rivale dans la fabrication de certaines spécialités juives, telles que les *stroudels*, petites galettes saupoudrées de sucre et de graines de pavot, et ces autres galettes dans la pâte desquelles entrent de petits morceaux d'oignons. Elle n'avait plus près d'elle que Haïkélé. Quatre de ses fils avaient émigré en Occident, deux de ses filles s'étaient mariées, l'une à Kiev, l'autre à Ékaterinoslav, et son cinquième fils était, suivant l'expression de la bonne femme, « entré vivant sous terre », ce qui signifiait qu'il était affilié à l'immense et mystérieuse « Russie souterraine » des socialistes et des terroristes. Bassi Rivka n'y entendait pas grand-chose, elle savait seulement que David avait disparu sous terre, et cela n'était pas loin d'être littéralement vrai, puisque c'est dans des caves que fonctionnaient la plupart des imprimeries clandestines, dans des caves que se manipulaient les explosifs...

Haïkélé était un peu couturière et un peu pâtissière aussi, mais, de l'avis de Ménaché, elle n'avait été mise au monde que

pour l'amour. Les hommages du jeune garçon plurent à la jolie fille, et une liaison en règle s'établit bientôt. Ils se retrouvèrent chaque soir à la promenade, à moins que le temps ne le permît pas. Dans ce cas, Ménaché allait faire sa cour dans l'arrière-boutique de la pâtisserie maternelle. Bassi Rivka ne voyait pas l'idylle d'un mauvais œil. Les sentiments de Ménaché paraissaient honnêtes et sincères. D'autre part, il faisait d'admirables progrès dans son métier et promettait d'être à bref délai un tailleur habile. Enfin, l'inclination de Haïkélé pour lui n'était pas non plus douteuse.

Il aimait et était aimé. Il touchait aux cimes du bonheur. Souvent sa pensée se reportait vers les jeunes gens de Habaravké, ses anciens camarades, condamnés à ignorer l'amour et destinés à épouser, sans même les avoir vues au préalable une seule fois, des jeunes filles que leurs parents leur avaient choisies avec l'aide d'un *sadchen* (agent de mariage) et dont quelques-unes, laides ou méchantes, assombriraient irrémédiablement l'existence de leur infortuné mari. Car, à Habaravké, le mariage n'avait encore, comme aux temps anciens, d'autre but, d'autre justification que l'accomplissement divin : « Croissez et multipliez ! » Était-il besoin pour cela de beauté, de grâce et d'intelligence ?

« Comment, se demandait Ménaché, le fanatisme religieux a-t-il pu abêtir les gens à ce point que l'amour, cette joie suprême, n'est plus pour eux qu'une corvée ? »

Bénie l'*Hascala* qui avait rendu l'amour aux Juifs ! Pour Ménaché, la vie n'était plus concevable sans amour. Il était loin d'avoir atteint la satiété qui faisait dire à l'Écclésiaste que « la vie n'est qu'un triste tracas imposé par Dieu aux enfants d'Adam ». Il était loin de soupçonner les innombrables embûches que le sort tend aux humains et le poison que souvent distille l'amour le plus pur. Mais il n'allait pas tarder à en faire l'expérience.

En ce temps-là vivait à Apukorsovo un vieux *sadchen*, Reb Schmaïe, surnommé le *tsap* (le bouc), qui était la bête noire de

tous les jeunes gens de la ville. C'était un robuste vieillard de quatre-vingts ans, long et maigre comme une perche et pourvu d'une magnifique barbe blanche à laquelle le tabac à priser dont elle était constamment saupoudrée avait fini par donner des reflets verdâtres. De tous les *sadchounim* de la ville, Reb Schmaïe était le seul à nier l'amour, à ne lui reconnaître aucun droit. Tout au plus admettait-il, en tenant compte de l'abaissement général des mœurs, que l'opinion des jeunes gens pût être prise en considération dans un arrangement de fiançailles et qu'il leur fût permis d'alléguer certains motifs pour se dérober. Mais qu'ils se permissent de donner comme raison de leur refus l'amour qu'ils éprouvaient pour une personne de leur choix, cela mettait Reb Schmaïe hors de lui.

– Ah ! leur amour, leurs *liebess*, quelle fadaise ! s'écriait-il. Est-ce que cela a un sens, l'amour ? Est-ce que moi, Reb Schmaïe, et tous les autres Juifs pieux de ma génération, nous avons jamais proféré pareilles sornettes ?

Évidemment non, puisque, à l'époque de leur mariage, Reb Schmaïe et ses camarades ne savaient même pas exactement en quoi consistait l'amour ni ce qu'il fallait faire pour « croître et multiplier ». Un saint personnage expert en ce genre d'enseignement n'avait-il pas dû, le moment venu, les initier au rite de la nuit nuptiale ? Cela ne les avait pas empêchés – loué soit l'Éternel, Roi de l'Univers ! – de passer toute une vie de travail et de dévotion auprès de leurs honnêtes épouses, quelles que fussent les imperfections de caractère ou la laideur de celles-ci, et d'engendrer une nombreuse postérité, alors qu'on voyait chaque jour des mariages d'amour finir dans la haine, l'adultère et le divorce...

Un jour qu'il tenait ce raisonnement en présence du jeune *maskil* Boris Silbermann, correspondant de l'*Hamelitz*, à Apukorsovo, ce dernier lui répliqua :

– Vraiment, Reb Schmaïe, il n'y a pas de quoi être fier. Dans la sainte communauté de Hassidovké, où je suis né, le *mélamed*

Reb Néhémia se chargeait, moyennant la somme annuelle de quinze roubles, d'entretenir un bouc à l'intention des chèvres de la sainte communauté. Il va sans dire que, pour combiner les mariages de cette sorte, Reb Néhémia ne s'inquiétait pas le moins du monde des sentiments des chèvres ni de ceux du bouc et se gardait bien de leur demander leur avis. Il savait d'avance que n'importe quel bouc s'accorderait avec n'importe quelle chèvre. Seulement, les êtres humains ne sont ni boucs ni chèvres. Ils ont besoin d'aimer, et l'amour ne se commande pas. D'autre part, quand on aime, ce n'est pas nécessairement pour toujours. Il arrive même parfois que l'amour se transforme en un sentiment tout contraire... Allez, Reb Schmaïe, vous avez tort de vous vanter d'être un *tsap* !

C'est ce jour-là que Reb Schmaïe avait reçu son surnom de bouc.

Or, il arriva que Ménaché, venu chercher Haïkélé chez sa mère pour l'accompagner à la promenade, aperçut dans l'arrière-boutique Reb Schmaïe en conversation mystérieuse avc Bassi Rivka. Aucun doute ! Le vieux *tsap* était venu proposer un fiancé pour Haïkélé ! Certes, Ménaché ne doutait pas du cœur de son amie, mais il connaissait aussi l'affection et le dévouement qu'elle avait pour sa mère, et il se disait que le vieux *tsap* n'aurait aucune peine à circonvenir celle-ci. Ce n'était pas le premier succès de ce genre qu'eût remporté Reb Schmaïe. L'arrivée de Haïkélé, qui s'était absentée pour faire une course, mit fin au malaise de Ménaché, en même temps qu'elle provoquait le départ du *sadchen*.

– Mon pauvre chéri, qu'est-ce que tu as ? s'inquiéta la jeune fille en voyant Ménaché tout pâle.

– Je suis un peu fatigué, répondit-il. Il y a eu un travail fou, aujourd'hui, à l'atelier.

Dès qu'ils furent dehors, il ne put s'empêcher de laisser échapper la vérité.

– Tu as pu croire, s'écria Haïkélé, que je consentirais à épouser un de ces petits singes dont les noms sont inscrits sur le calepin crasseux du vieux bouc ? Vraiment, tu n'as pas grande confiance en moi !

– Non, mon âme, non, ma consolation, soupira Ménaché, non, je ne doute pas de ton amour ! Mais ta mère, ne crains-tu pas quelle ne se laisse influencer par le vieux *tsap* ?

– Ma mère ? Tu ne la connais pas. C'est une femme simple de l'ancienne génération à qui, en effet, ce ne serait qu'un jeu pour Reb Schmaïe de tourner la tête. N'empêche que, quand le bonheur de sa Haïkélé est en cause, tous les *tsapess* de l'univers ne réussiraient pas à l'enjôler, je te le jure !

– Malheureusement, nos parents n'ont pas toujours la même conception que nous de notre bonheur.

– Je te répète, mon chéri, que tu connais mal ma mère. Pieuse par habitude comme toutes les femmes de son âge, elle n'est pas fanatique. Elle me laissera libre d'arranger ma vie à ma guise. Elle ne croira pas qu'il soit de son devoir de faire mon bonheur malgré moi. Tout à l'heure je lui demanderai le nom du petit singe que m'offre le vieil entremetteur, et, quand elle saura ma décision bien arrêtée de n'épouser jamais un autre garçon que toi, elle ne voudra plus entendre parler de lui.

Un regard expressif, une étreinte discrète achevèrent de dissiper les appréhensions de Ménaché.

Mais quand il apprit le lendemain que le petit singe proposé par Reb Schmaïe était le bel Ossip Friedmann, fils unique d'un riche quincaillier, son angoisse le reprit de plus belle. Pour comble, son cousin Herschel ne lui cacha pas qu'Ossip, renommé dans toute la ville pour sa débauche crapuleuse, avait été jadis, à l'époque où son père n'était qu'un simple forgeron, le voisin et le camarade de jeu de Haïkélé, qu'il lui avait fait une cour acharnée et qu'elle n'y avait pas été insensible. Ce fut alors dans l'âme de l'adolescent un débordement furieux, un flot vio-

lent de jalousie qui l'aveugla, le suffoqua. À cette impression atroce succéda un léger apaisement. Il n'avait, en somme, aucune raison sérieuse de soupçonner Haïkélé. Pourquoi lui aurait-elle caché son amour pour Friedmann ? N'était-elle pas trop pure et trop intelligente pour que la grossière séduction de ce coureur de filles eût prise sur elle ? Allons, c'était de la folie que de s'arrêter à de pareilles idées... Dans l'instant même qu'il se disait cela, l'image d'Haikélé embrassée par Friedmann se dressait devant ses yeux avec la netteté d'une hallucination. L'image passa comme un éclair, mais le pauvre garçon en eut la sueur aux tempes, et il laissa échapper un gémissement qui fit dresser la tête à Herschel accroupi à côté de lui sur la table de l'atelier.

Pendant quelque temps, Ménaché fut bien malade. Haïkélé arrivait-elle en retard de quelques minutes au rendez-vous qu'ils s'étaient donné, avait-elle l'air préoccupé, distrait, ses yeux étaient-ils plus brillants que de coutume, sa chevelure était-elle un peu défaite, aussitôt l'imagination affolée de son ami s'emparait de ces indices, en faisait des preuves éblouissantes. Comme il arrive souvent, Haïkélé contribuait involontairement à nourrir la jalousie de Ménaché. Par innocente coquetterie, elle prit d'abord un malin plaisir à ne pas le détromper tout à fait. Plus tard, quand elle se fut aperçue de la gravité du mal, tous les efforts qu'elle fit pour démontrer au jaloux l'injustice et l'absurdité de ses soupçons restèrent sans résultat, ce qui, s'ajoutant aux reproches inquisiteurs de Ménaché, l'agaçait et la mettait de méchante humeur ; d'où chez lui un redoublement de démence. Il en était au point de penser comme le vieux roi Salomon, « que la femme, dont le cœur n'est que guet-apens et dont les bras ne sont que chaînes, est plus amère que la mort ».

Par bonheur, la sagesse de Salomon – lequel était d'ailleurs pourvu d'un harem de mille femmes – ressemblait trop à celle du diable devenu ermite pour s'imposer à la jeunesse bouillon-

nante et avide de Ménaché. Sans cause apparente, lentement, imperceptiblement, la paix rentra dans le cœur du jeune homme. Lorsqu'il fut guéri, l'épreuve sentimentale par laquelle il venait de passer ne lui laissa que le souvenir d'un lointain cauchemar, et il n'en apprécia que mieux désormais le bonheur incomparable qu'il puisait dans les baisers de Haïkélé. Ah ! comme il plaignait le vieux *tsap* et ses pareils, qui se vantaient de n'avoir jamais connu les tourments de l'amour sans se douter que celui qui se vante d'une pareille immunité avoue par cela même n'avoir pas vécu.

Ainsi que l'avait prévu Haïkélé, sa mère ne fit aucune opposition au mariage de sa fille préférée avec le jeune tailleur, maintenant âgé de seize ans. Quant au vieil oncle Schmouel, qui, dix ans auparavant, eût trouvé monstrueuse l'initiative des deux jeunes gens :

– « Béni soit l'Éternel, se dit-il, puisque Ménaché demande à se marier ! Il aurait si bien pu se marier tout seul et sans musique, comme j'ai tout lieu de croire que l'a fait mon malheureux Herschel[1] ! »

Et, sans se faire prier, il donna son approbation, à laquelle il joignit une centaine de roubles en disant :

– Ménaché, tu es un excellent ouvrier. Voici une petite somme pour ton établissement. Si un jour tu as besoin d'aide, tu pourras compter sur moi.

Ménaché n'avait en réalité besoin d'aucune aide. Sa fiancée était devenue entre-temps une très habile couturière, leur jeune ménage ne manquerait de rien.

Restait la formalité la plus délicate : le voyage des deux fiancés à Habaravké, où Ménaché n'avait pas encore osé retourner, et la présentation de Haïkélé à sa future belle-mère. Quel accueil

1 Aucun mariage juif, si humble soit-il, ne peut se faire sans musique. On comprend aisément le sens de l'expression « se marier sans musique » (*ohne klezmer*).

la sainte communauté leur réservait-elle ? Le renégat n'était pas sans crainte à ce sujet. À peine descendu de la voiture d'Avroum Melah, sur la grande place du village, il s'aperçut que ses craintes avaient été bien superflues.

Ici comme partout, le Fléau du Savoir avait exercé ses ravages. Une seule brebis galeuse avait suffi pour contaminer tout le troupeau, et cette brebis galeuse, qui s'en serait douté ? n'était autre que Velvélé, gendre de Schlomé Gorguel et fils du sacrificateur de la sainte communauté de Schleperovké, que Ménaché se souvenait d'avoir vu arriver sous l'aspect, qu'il avait lui-même en quittant Habaravké, d'un *zaidener jungermantchikel* (petit jeune homme tout en soie), tout menu, tout maigre, tout modeste, tout confit en austérité. On eût juré que Velvelé jeûnait tous les lundis et jeudis. On ne le soupçonnait pas de cacher dans sa petite malle les livres malfaisants de l'*Hascala* (*treif poussel*) qui allaient pervertir toute la jeunesse de la sainte communauté.

C'était une vraie pelade ! Un tiers des jeunes gens au moins n'avaient plus de papillotes. On ne voyait plus que joues rases et barbes taillées, et quels regards provocants chez les jeunes filles ! Il n'était pas jusqu'à la propre tante de Ménaché, la petite Rachel, dernière des filles de Meyer le Muet, qui ne montrât le haut de sa gorge ! À vingt ans, ô scandale, elle n'était pas encore mariée et paraissait s'en accommoder fort bien.

La mère de Ménaché n'avait donc aucun motif de s'étonner du changement survenu chez son fils, à plus forte raison de le lui reprocher. Elle se contenta de pleurer. Pleurer est chez les pieuses veuves la façon habituelle de manifester leurs sentiments, quels qu'ils soient. Elles pleurent à tout propos et hors de propos, elles pleurent de chagrin, elles pleurent de joie, et, quand elles n'ont ni joie ni chagrin, elles pleurent, faute de mieux, sur la destruction du Temple.

Le mariage n'eut pas la solennité que les vieux eussent souhaitée. Cependant, Avroum Melah le voiturier déposa, la veille du jour fixé, une belle cargaison de *meihitonim* (parents faisant

partie du cortège) devant la pâtisserie de Bassi Rivka. C'était sans doute la première fois que la voiture d'Avroum Melah, invité lui-même à la noce, transportait autre chose que des baquets de harengs, des grappes de bottes, des sacs de grain et des boîtes de savons.

Il ne pouvait être question de raser la tête de Haïkélé. D'autre part, la police d'Apukorsovo interdisait les mariages sur la place publique. Ménaché et Haïkélé, accompagnés de leurs *interfierer* (deux marraines pour la jeune fille et deux parrains pour le marié), qui les tenaient par le bras, et suivis de tous les invités, se dirigèrent vers la synagogue des Tailleurs, au milieu de laquelle un magnifique baldaquin (*houpa*) en velours rouge à longues franges d'or, soutenu par quatre hampes gainées de soie bleue, était dressé. Le rabbin Rabi lohanan, en long caftan de satin noir, large ceinture de faille et chapeau de peluche, y introduisit les nouveaux époux avec tout le cortège, puis il fit face au couple et, saisissant un gobelet rempli de vin, prononça la bénédiction suivante

– Sois béni, Jéhovah, notre Dieu, Roi de l'Univers, qui as créé les fruits du vin. Sois béni, Jéhovah, notre Dieu, Roi de l'Univers, qui nous as sanctifiés par nos devoirs, qui nous as interdit l'adultère et le concubinage, qui nous as permis le mariage sanctifié sous la *houpa*. Sois béni, Jéhovah, qui as sanctifié le peuple d'Israël par le saint mariage sous la *houpa* !

Ménaché et Haïkélé burent alors le gobelet que le rabbin cassa contre terre en souvenir de la destruction du Temple, et le jeune homme passa l'anneau d'or au doigt de sa compagne en disant : « Te voilà consacrée à moi par cet anneau selon la loi de Moïse et d'Israël ! » Le rabbin lut ensuite la *kessouba* (contrat de mariage), et l'orchestre attaqua un air triomphal pendant que le cortège se reformait pour regagner la maison de Bassi Rivka à travers les rues bruyantes, où les passants se retournaient, goguenards, sur cette procession de Juifs aux accoutrements variés.

Le banquet promettait d'être un chef-d'œuvre de l'art culinaire, la belle-mère de Ménaché y ayant donné ses soins avec tout l'amour-propre qu'on devine, et il fut un chef-d'œuvre en effet, mais un incident le troubla au moment de l'exhibition des cadeaux. Toute pâle en dépit de la chaleur des fourneaux, la perruque de travers, Bassi Rivka apparut subitement sur la porte de sa cuisine.

– David, murmura-t-elle, d'une voix chevrotante, je viens de voir David.

On ne comprit pas d'abord de qui elle voulait parler.

– David, mon fils David, qui était entré vivant sous terre !

Elle était sur le point de défaillir. On lui avança vite une chaise, on lui fit boire une gorgée de vin.

– Oui, je l'ai vu, il était déguisé en livreur. Je l'ai bien reconnu tout de suite. Il a enlevé sa casquette et il m'a embrassée en disant : « Maman, tu embrasseras pour moi ma sœur Haïkélé et son mari, tu leur souhaiteras bonne chance et tu leur diras de ma part à bientôt », et il est reparti par la cour, avant que j'aie eu le temps de le retenir.

Sur ces mots, la bonne dame s'évanouit tout à fait, tandis que Ménaché se précipitait au-dehors pour essayer d'apercevoir ce mystérieux beau-frère si étrangement sorti de terre.

Mais ce fut en vain.

CHAPITRE VI

Des mois passèrent encore, au cours desquels Ménaché eut d'ailleurs plusieurs occasions de rencontrer David, et l'on atteignit l'automne de 1905.

Une pluie glaciale, accompagnée de bourrasques, fouettait furieusement la fenêtre de l'atelier où Schmouel Abramovitch travaillait seul la plus grande partie du temps : Moïse et sa femme n'y faisaient plus que de rares apparitions à l'heure des repas, et Herschel, abandonnant le métier de tailleur, était devenu *mekler* (courtier), métier qui convenait mieux que celui de tailleur aux appétits de jouissance du jeune séducteur de femmes. Ce nouvel état de choses remontait à l'époque de la grande manifestation populaire conduite par le pope Gapone devant le Palais d'Hiver, à Pétersbourg. Depuis lors, il semblait à Schmouel que l'atmosphère du monde fût changée. Il avait la perception confuse d'une menace éparse dans l'air, et l'idée fixe, qu'il avait toujours nourrie, d'aller mourir dans la sainte ville de Jérusalem se fortifiait en lui de jour en jour.

À Apukorsovo, la vie lui devenait insupportable. La maudite *Hascala* avait tellement ravagé la sainte communauté qu'il se sentait un étranger jusque dans sa propre maison. Si encore il avait eu la ressource de puiser à la synagogue des Tailleurs le réconfort spirituel qu'il ne trouvait plus au sein de sa famille dispersée ! Hélas, cette chère synagogue, à l'édification de laquelle il avait tant contribué, dont il avait eu plusieurs fois l'honneur d'être le *gabé* et dont il se rappelait, comme si c'eût été la veille, la magnifique inauguration dans tous ses détails, était méconnais-

sable elle aussi. Faite pour abriter un millier d'assistants, elle était continuellement déserte. À peine une centaine de fidèles, si ce mot pouvait leur être appliqué, y paraissaient-ils le jour du sabbat, et combien peu d'entre eux pour prier ! Les autres ne venaient que pour causer d'affaires ou faire plaisir à de vieux parents. Leur tenue distraite, leur air dissipé ajoutaient à l'impression de désolation qui se dégageait des bancs vides et des cérémonies écourtées.

Mais la raison véritable, profonde, mystique, du désir qu'avait le vieux tailleur de se retirer à Jérusalem résidait dans la croyance populaire, née d'une légende cabalistique, à la nécessité de la résurrection en Terre Sainte, en *Eeretz Isroel*, le jour de la venue du Messie, quand retentira dans tout l'univers la formidable sonnerie du cor (*shofar*) fait de la corne droite du *shor habor*, le bœuf gigantesque destiné, avec le non moins gigantesque poisson Léviathan, à faire les frais du festin monstrueux que le Messie offrira à tout le peuple d'Israël, y compris les morts ressuscités. Cette sonnerie invitera les centaines et les centaines de millions de Juifs enterrés loin de la Terre Sainte à venir ressusciter à Jérusalem, et alors se produira cette chose inconcevable qui dépasse par sa tragique et noire horreur l'imagination des plus puissants prophètes : tous les ossements, et la poussière de tous les ossements, et la poussière de leur poussière, se lèveront comme une armée pour se mettre en route à travers la terre, et ce sera une ruée sans nom de tibias, de fémurs, de vertèbres, de crânes et de fragments de squelettes le plus souvent méconnaissables, qui, mêlés à la terre, aux pierres et à tous les liquides ténébreux que le globe cache dans ses entrailles, se précipiteront et se bousculeront, pour arriver les premiers au rendez-vous, et il naîtra de cette cohue informe et sans limites une rumeur, un bruissement qui, par instants, couvrira le son du *shofar*...

Jérusalem ! Ah certes, par les quêteurs palestiniens qui traversaient Apukorsovo, Schmouel savait que le terrible Fléau du

Savoir, voyageur qui peut voyager sans passeport et franchir en se jouant les frontières et les quarantaines, avait fini par pénétrer dans la ville sainte, mais ses effets n'y étaient pas encore très sensibles. Et puis, quelle tranquillité dans la certitude de n'avoir à faire qu'un seul bond sur place pour ressusciter au dernier jour ! Sur cette agréable perspective, Schmouel, qui était sorti de sa somnolence, prit une pincée de tabac dans sa tabatière, se l'introduisit délicatement dans le nez, récita le *kriat shema* et se mit au lit. Quand il rouvrit les yeux le lendemain, un radieux soleil inondait la chambre, mais il régnait au dehors un étrange silence.

Les bruits habituels du faubourg, cris et jurons des charretiers, claquements de fouets, roulements sourds des camions, appels métalliques des tramways, les mugissements des sirènes et les ronflements de machines apportés du Dniepr par le vent, tout s'était tu. L'oreille que tendait Schmouel, assis, étonné, sur son lit, ne percevait rien, absolument rien. Il aurait pu se croire seul au milieu d'une ville déserte.

La porte de la chambre de Moïse était ouverte. Schmouel vit avec stupéfaction que le lit de ses enfants n'était point défait. Ainsi, le jeune ménage avait découché ! C'était la première fois ! Schmouel en chemise se passait et repassait la main dans la barbe et se demandait ce que cela signifiait, quand une clef s'introduisit dans la serrure, et Moïse et sa femme apparurent, la mine joyeuse, avec quelque chose de grave et d'exalté que le vieillard distingua tout de suite malgré son ahurissement. Leurs yeux rouges de fatigue lui lançaient des regards de triomphe.

– Bonjour, papa !

– Bonjour, mes enfants, bonjour, mais voyons, qu'y a-t-il ?

– Ce qu'il y a, mon cher papa ? dit Moïse en jetant sa casquette loin de lui et en déboutonnant sa blouse. Il y a la grève générale, tout simplement... Tu permets que je fasse un brin de toilette ?

Il passa dans sa chambre avec sa femme, qui riait et sautait comme une petite fille, et, pendant que tous deux procédaient à leurs ablutions, Schmouel continua de les questionner à travers la porte :

– Encore la grève générale ?

– Eh bien, oui, mais ce coup-ci, nous les tenons !

– Votre dernier échec et les milliers de victimes qu'il a faites ne vous ont donc rien appris, malheureux fous que vous êtes ?

– Mon cher papa, permets-moi de te dire que tu n'y es pas du tout ! Cette grève ne ressemble à aucune autre.

– Vous êtes incorrigibles ! Mon Dieu, gémit Schmouel, quelles calamités se préparent encore ?

– Je te dis que cette grève ne ressemble à aucune autre, répéta Moïse. À vrai dire, ce n'est pas une grève générale, c'est une grève nationale. Avec les ouvriers, tout le monde s'est mis en grève, sans distinction de classes, de races ni de professions. Toute la Russie est en grève, entends-tu, papa ? Toute la Russie ! La lutte finale, quoi ! Et je te jure que nous ne céderons pas avant d'avoir obtenu complète satisfaction !... On a frappé, veux-tu aller ouvrir la porte, s'il te plaît ? Ce doit être Pétrof.

Pétrof était le facteur qui habitait le logement voisin, sur le même palier.

– Salut, frère ! cria-t-il à Schmouel. Il ajouta en manière d'excuse :

– Cette fois, on va être tous frères, tous égaux, pas vrai ? Schmouel ne se souciait guère d'être le frère de Pétrof, non pas qu'il le méprisât, il avait au contraire pour lui beaucoup d'estime : Pétrof était le seul chrétien de la maison qu'on n'eût jamais vu saoul. Mais il n'en était pas moins un *goï*.

Moïse sortit de sa chambre, le visage rafraîchi, les cheveux peignés, et serra gaiement la main du facteur que le tailleur considérait avec une nuance de réprobation.

– Comment ? Vous, un travailleur si sérieux, un homme si raisonnable, un père de famille, vous êtes aussi devenu fou ?

– Si je le suis devenu ? répondit fièrement Pétrof. Mais il y a cinq ans, Schmouel Abramovitch, que je suis membre du parti socialiste révolutionnaire !

Schmouel voyait le pauvre Pétrof coffré, envoyé en Sibérie, et ses petits garçons, les deux petits *shkoutzimaleh*, âgés de quatre et cinq ans, qui venaient souvent jouer dans l'atelier, appelant Schmouel petit père ou petit oncle, que deviendraient-ils, grand Dieu ? Mais le vieux tailleur savait bien que tout essai de dissuader Pétrof était inutile.

– Que Dieu vous protège ! se contenta-t-il de dire en hochant tristement la tête.

– Dieu ? répliqua le facteur avec un bon rire. S'il veut se mettre avec nous, nous l'accepterons volontiers. Dans le cas contraire, nous nous passerons de lui. Nous sommes bien décidés à ne plus nous laisser faire.

Il regarda l'heure à la pendule et dit à Moïse :

– C'est l'heure, frère, il faut partir.

À ce moment, la femme de Moïse rentra dans l'atelier et dit à Schmouel :

– Mon cher papa, excusez-moi, il m'est impossible de faire le déjeuner ce matin, mais j'ai vu Haïkélé et lui ai dit que vous viendriez manger et passer l'après-midi chez elle.

– L'après-midi ? Mais, ma fille, tu n'y penses pas, j'ai une jupe à finir pour demain !

Moïse mit la main sur l'épaule de son père :

– Crois-moi, ne travaille pas un jour de grève générale !

Schmouel gréviste ! Cette idée parut au vieillard d'une telle drôlerie que, malgré sa tristesse, il ne put se retenir de rire. Cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Schmouel gréviste ! Ramenant sa calotte sur le devant de son crâne, il prit une chaise

et, plié en deux, la barbe entre les jambes, il riait, il riait en se serrant les côtes de ses bras.

– Alors, vous croyez réellement, vous autres, que, lorsque le tsar apprendra que Schmouel Abramovitch a fait grève, il cédera tout de suite, mais que si, au contraire, je continue à travailler, il se sentira encouragé à la résistance ?

Ils riaient maintenant tous quatre.

– En effet, dit Pétrof, je ne crois pas que votre conduite personnelle ait beaucoup d'influence sur l'esprit du tsar. N'empêche qu'un brave homme comme vous, Schmouel Abramovitch, un honnête travailleur, a un devoir de solidarité vis-à-vis de ses semblables. Allons, c'est dit, vous allez nous faire ce plaisir... Tenez, croyez-vous que le tsar soit très ennuyé quand les étudiants font grève ? Bien sûr que non ! Il ne demandera pas mieux que de voir les universités abandonnées à tout jamais. Les étudiants se mettent en grève par solidarité. Faites comme eux !

– Tout cela, reprit le tailleur, c'est de la folie, je n'en démordrai pas, mais j'ai de la sympathie pour vous, Pétrof, car vous risquez votre vie dans cette histoire, et je vous tiens pour un honnête garçon. Soit, je me mets en grève, et vous pouvez être sûr que le vieux Schmouel ne sera pas le premier à flancher.

Resté seul, il acheva sa toilette, passa un de ses plus beaux caftans, comme si c'eût été jour de fête, et s'empressa de sortir car la curiosité le poussait.

À l'exception des magasins d'alimentation, toutes les boutiques étaient fermées, aucun véhicule ne circulait, les passants étaient rares, et le silence de la ville, qui l'avait tant intrigué à son réveil, lui parut encore plus lourd. Il pensa au silence qui suivrait un jour la fin du monde et, de fait, cet arrêt complet de toute la vie avait on ne savait quoi de cosmique qui retentissait profondément dans l'âme du vieux Juif et troublait son entendement. Ainsi, toute la population s'était accordée pour rester chez elle !

Toute la population, sans excepter les agents de police ! Aussi loin que se portait la vue de Schmouel, aucun agent n'était visible dans les rues d'Apukorsovo. En grève, les magistrats, puisque le Palais de Justice était fermé ! En grève, le préfet, puisque fermée la préfecture ! Dans un mélange d'inquiétude et de vague ravissement, le vieux tailleur allait de surprise en surprise. Fermés les *traktirs*, fermés les cabarets du port ! Le long du Dniepr, dont les flots, plus calmes qu'à l'ordinaire et comme ralentis, semblaient participer à l'inaction universelle, c'était le désert. Désert le fleuve, déserts les bateaux aux fumées légères et aux pavillons rouges doucement agités par la brise d'automne.

Soudain, Schmouel hâta le pas, une idée lui était venue dont il voulait avoir immédiatement confirmation. Il prit par le plus court à travers les promenades où quelques couples d'amoureux déambulaient avec une insouciance idyllique et se trouva bientôt devant la caserne des cosaques : déserte la guérite du factionnaire ! Alors, Schmouel se laissa tomber sur un banc, l'esprit perdu, renonçant à comprendre.

Chez Ménaché du moins aurait-il le mot de l'énigme ? Moïse et Pétrof étaient de pauvres fous, mais Ménaché, tout transformé qu'il fût par l'*Hascala*, avait gardé du bon sens, il ne s'occupait pas de politique, il ne donnait pas dans ces sanguinaires billevesées, et c'est pourquoi Schmouel avait gardé une prédilection pour son neveu. Malgré son aspect de « gueule de porc », il subsistait sur le visage de ce dernier un air de délicatesse et de raffinement, reflet de ses quatorze années de piété et d'études talmudiques... Schmouel reprit sa marche vers le domicile de Ménaché.

Il apprit en y arrivant que David allait venir déjeuner. Devait-il s'en réjouir ou s'en alarmer ? Il connaissait David, il savait qu'il était intelligent et honnête, mais il le considérait comme un personnage extrêmement dangereux, surtout depuis que le bruit avait couru de sa participation à l'assassinat d'un commissaire de police, à Kiev. Un Juif assassin ! Les « gueules de porcs »

en étaient là ! À cette seule pensée, Schmouel sentait se hérisser tous les poils de son corps.

– Mon cher Ménaché, toi qui as encore ton bon sens, que penses-tu de cette nouvelle histoire ? questionna le vieux tailleur après s'être rendu compte d'un coup d'œil que, dans l'atelier de son neveu, c'était la grève comme partout. Que penses-tu de cette grève générale, ou plutôt nationale ?

– Ma foi, mon oncle, répondit le fils de Mottle la Loterie en roulant une cigarette, j'avoue que je suis peu au courant de ce qui se passe. Pourtant, de quelques mots que m'a dits David...

– Ah ! David !

– Je sais tout ce que l'on peut reprocher à David, mon oncle, et que vous le considérez comme un visionnaire et un halluciné, mais vous avez tort, David voit très clairement toutes les difficultés que son parti rencontrera pour réussir. Eh bien, David nous affirmait d'après les derniers télégrammes reçus...

– Le télégraphe ne fonctionne pas ! Le bureau de poste est fermé, je l'ai vu ! s'exclama Schmouel, heureux de prendre David en contradiction avec les faits.

– Vous vous trompez, mon oncle, le télégraphe et le chemin de fer continuent de fonctionner pour les comités de grève.

– Tu en es sûr ?

– Je vous l'affirme.

– Voilà qui est fort !

– David nous disait donc que les premiers résultats obtenus par la proclamation de la grève dépassent ce que les plus optimistes avaient rêvé. À Pétersbourg même, les autorités sont complètement paralysées et la grève y est totale comme ici.

Schmouel se dressa, se campa les bras croisés devant son neveu :

– Comment expliques-tu cela, toi, un garçon instruit ?

– L'*Hascala*, mon oncle, votre maudite *Hascala* ! répondit ironiquement Ménaché. Le Fléau du Savoir !

– Quel rapport entre l'*Hascala* et les *goïm* ?

– Ils ont aussi la leur qui s'appelle l'*Intelligentsia*. Savez-vous, par exemple, qui est président du Comité de grève d'Apukorsovo ? C'est ce *maskil goï* Orlof, l'avocat, notre maire, et l'*ispravnik* lui-même (le préfet) est membre du parti KD. Avouez que vous ne vous en doutiez pas ?

– Il y a tant de choses que Schmouel Abramovitch et son ami le tsar ont encore à apprendre !

Ces mots avaient été prononcés avec une grande douceur par David, entré selon sa coutume sans se faire entendre.

Il était de toute petite taille et d'une maigreur plus frappante encore. Des jambes torses, une laideur de singe, un accoutrement misérable eussent rendu sa présence presque insoutenable sans ses yeux noirs, au regard intense et magnifique, pleins de moquerie et de bonté. Malgré l'atroce existence qu'il menait, David était habité par une grande gaieté secrète et jouissait passionnément de la vie.

– Moi, l'ami du tsar ? protesta Schmouel en lui serrant la main, non sans réserve. Si le tsar n'avait pas d'autres amis que moi, on n'aurait pas besoin de vous et de vos pareils pour en être débarrassé !

– Ne vous fâchez pas, Schmouel Abramovitch, je disais cela pour rire. Je suis content de vous rencontrer. Comment trouvez-vous que vont nos affaires ? Pas trop mal, n'est-ce pas ?

– Jeune homme, répondit le vieux tailleur, vous êtes bien petit, ceci soit dit sans vous offenser, et je pense à Goliath...

– Et le contraste vous amuse ?

– Il ne m'amuse pas, il me fait peur pour vous et pour beaucoup d'autres, pour Pétrof le facteur et ses deux petits *shkoutzimleh*...

– Rassurez-vous, Schmouel Abramovitch, nos amis tiennent le bon bout.

À table, David, qui savait être tour à tour et selon les circonstances très loquace et très taciturne, narra maints incidents qui s'étaient déroulés parmi les grévistes du port, la partie la plus fiévreuse de la population. Il raconta comment il avait réquisitionné l'imprimerie du *Messager d'Apukorsovo*, dont l'éditeur, Bonderenko, passait dans la ville pour être le chef de la Bande Noire. Accompagné d'un seul docker, David s'était présenté devant lui à l'instant où les typos venaient de prendre le travail. À l'exception de deux, ceux-ci étaient tous affiliés à des comités révolutionnaires.

– Vous désirez ? avait fait le colosse de sa voix rogue.

– J'ai un service à vous demander, dit le petit David avec sa douceur coutumière.

– Un service personnel ?

Bonderenko prenait évidemment son interlocuteur pour un mendiant.

– Oh ! non, pas le moins du monde ! Voici : je voudrais pouvoir disposer de votre imprimerie pendant quelques jours...

– Canaille ! Voulez-vous bien me faire le plaisir de...

– Permettez-moi, camarade, de vous donner quelques explications. Je crois comprendre que vous n'êtes pas au courant : il y a grève générale ce matin dans toute la Russie, et le comité de grève d'Apukorsovo a besoin de votre imprimerie pour ses affiches.

– Quelle est cette mauvaise plaisanterie ? grommela l'autre. Et faisant signe à un de ses aides :

– Va chercher la police.

– Inutile, dit le prote, les policiers sont en grève.

– Je vois, reprit David de son fort accent juif, que vous n'avez pas compris. J'ai pourtant été clair et ne vous ai dit que la stricte vérité. Inutile de faire appel à la police ! Quant à vos ouvriers, ils sont tous avec nous. Maintenant, en voilà assez ! Débarrassez le plancher, et au trot ! Nous ne vous voulons pas de mal. Nous

vous garantissons qu'aucun dégât, aucun acte de sabotage ne sera commis dans votre établissement. Je vous le répète, c'est un petit service qu'on vous demande. En ce qui concerne le paiement, nous ferons les comptes après !

Comme son puissant collègue Souvorine, directeur du *Novoïé Vremia*, l'avait fait, Bonderenko dut céder, mais en savourant d'avance la vengeance que le lendemain, peut-être le soir même, il tirerait de ce sale Juif à face de singe.

Quand David eut achevé son récit :

– Permettez-moi, jeune homme, lui dit Schmouel, de vous poser une question.

– À votre disposition, Schmouel Abramovitch.

– J'ai assisté à votre circoncision et je n'étais déjà plus bien jeune en ce temps-là. Vous n'avez donc pas à vous offusquer d'une parole venant de moi et à laquelle rien ne vous oblige de répondre.

– Questionnez-moi sans vous gêner.

Schmouel baissa la voix :

– Est-il vrai, comme on l'a dit, que vous ayez assassiné un commissaire de police ?

Il y eut un petit silence qui permit d'entendre l'immense silence d'Apukorsovo en grève.

– Je ne vois pas très bien, répondit David en souriant, par où cela peut vous intéresser. Que ce soit moi qui ai tué le commissaire ou que ce soit un autre, que vous importe ?

– Permettez ! Permettez ! J'admets que vous soyez devenu un *apukores*, un impie, un mécréant, un fou dangereux : vous n'en êtes pas moins un Juif.

– Eh bien ?

– Eh bien, qu'un Juif puisse devenir assassin, cela me dépasse !

– Il y a pourtant des précédents, Schmouel Abramovitch. Rappelez-vous que l'Éternel Sebaoth en personne a ordonné à

Saül, la veille de la bataille contre les Amalécites, de les exterminer jusqu'au dernier, sans pitié ni pour les femmes, ni pour les nourrissons, ni pour les animaux domestiques. Et la colère de Jéhovah, une de ces colères dont il était coutumier et qui faisaient trembler l'univers, quand Saül eut épargné le roi des Amalécites avec un certain nombre de bêtes à cornes, l'avez-vous oubliée aussi ? Vous voyez bien qu'un Juif assassin n'est pas un phénomène si extraordinaire !

C'était un texte sacré, incontestable. Le vieux Schmouel, pris à l'improviste, grattait sa barbe en faisant la lippe.

David ajouta pour le rassurer :

– Il est vrai que nous avons beaucoup changé depuis Saül, mais c'est pour des raisons que je n'ai pas le temps de vous exposer aujourd'hui. Du reste, vous pouvez être tranquille, vous n'avez pas serré la main d'un assassin. Je n'ai pas tué le commissaire, un autre avait été chargé de la besogne. Au revoir, Schmouel Abramovitch ! J'ai à faire à l'imprimerie. Nous nous retrouverons ce soir avec Ménaché et Haïkélé à la synagogue des Tailleurs. Mais oui ! Venez-y, vous verrez des choses intéressantes.

Et le pas furtif de David se perdit dans l'escalier.

Tout l'après-midi se passa pour Schmouel en conversation avec Ménaché. L'oncle et le neveu avaient bien des façons de sentir communes. Les moyens sanglants leur répugnaient également. Ils plaignirent d'un même cœur les pauvres victimes innocentes qu'allait faire encore la folie de David et de ses pareils. Quand approchèrent six heures, ils s'acheminèrent ensemble vers la synagogue des Tailleurs.

Schmouel eut d'abord un mouvement de joie : le public y était nombreux, plus nombreux même que le jour de l'inauguration, autant du moins que le vieillard pouvait s'en souvenir. Mais, au lieu de la prière de *Minha* (prière qu'on dit au coucher du soleil), c'était un grand discours que prononçait sur l'*almé-*

nor Schwartzfeld, l'orateur bien connu du Bund (parti social-démocrate juif), amené d'Élisabethgrad par train spécial, en chapeau mou et sans faux col. À ce discours, Schmouel essaya de comprendre quelque chose. N'y parvenant qu'à moitié et nullement intéressé par les bribes de phrases qu'il pouvait saisir au passage, il reporta son attention sur l'auditoire où il reconnaissait la plupart de ses amis, tous artisans et boutiquiers, endimanchés pour la circonstance. Leurs grandes dents découvertes entre leurs lèvres épaisses, leurs yeux plissés de plaisir, tantôt ils poussaient des rires ou des murmures d'approbation, tantôt ils applaudissaient avec fureur, et les vitres de la chère vieille synagogue tremblaient comme au souffle d'un ouragan.

Schmouel aperçut David qui, favorisé par sa petite taille, circulait de rang en rang, les bras chargés de feuilles volantes qu'il distribuait par poignées.

Au bout d'une heure, l'orateur du Bund quitta tout en sueur la tribune, où il fut remplacé par l'avocat Orlof, maire d'Apukorsovo. C'était un bourgeois d'aspect cossu et réservé, en jaquette, cravaté de noir, la barbiche grise. Dans une brève allocution prononcée en russe, il exhorta la population juive à sympathiser avec le mouvement gréviste.

– C'est votre intérêt, puisque vous ne jouissez même pas, vous autres Juifs, des maigres droits accordés aux Russes.

Applaudissements.

– Vive la grève ! Vive la liberté !

– Et maintenant la séance est levée, cria Schwartzfeld qui se fraya en hâte un chemin vers la porte.

Mais David bondit sur l'*alménor* et sa soudaine apparition provoqua une attention plus intense que celle dont avait bénéficié l'orateur du Bund. Cependant il se contenta de recommander de sa voix douce une obéissance absolue aux ordres du comité.

– Pas de stationnements ni de rassemblements dans la rue ! Pas de manifestations ! Que l'ordre ne soit troublé sous aucun prétexte ! Il ne faut pas que l'autorité ait la moindre raison d'intervenir !

La foule commença de s'écouler.

– Venez-vous ? dit Ménaché à son oncle.

– Non, je reste pour la prière du soir.

Mais Schmouel fut amèrement déçu : il n'y eut point *minian* (minimum nécessaire de dix personnes). Il n'était demeuré avec lui, dans la synagogue envahie par l'ombre, que le forgeron Baruch et le *hazen* Reb Nahmen. Les trois pieux compères furent donc obligés de se séparer sans avoir pu dire la prière.

Schmouel rentra chez lui plein d'une lourde et mélancolique stupeur. Que de choses extraordinaires s'étaient déroulées sous ses yeux dans le cours de cette journée ! Il avait de la peine à y croire, il lui semblait avoir rêvé. À tout cela il ne voyait qu'une explication : les temps messianiques (*Meshiechs Zeiten*) étaient arrivés. Quatre jours après il se confirma dans cette idée quand il fut tiré de sa sieste, vers deux heures de l'après-midi, par un bruit d'autant plus formidable et inattendu que, depuis le commencement de la grève, la ville était plongée dans le silence. Un télégramme venait d'apporter de Pétersbourg la nouvelle que le gouvernement impérial avait accédé à toutes les demandes des comités de grève : amnistie générale, pleine et entière liberté de la presse, liberté de réunion, convocation d'une assemblée constituante, etc. Ce fut du délire. De sa fenêtre, Schmouel vit des passants qui s'embrassaient, d'autres qui, pris de vertige, couraient en hurlant et en brandissant leurs casquettes. Alors le vieux tailleur se dit qu'il valait mieux renoncer à partir pour Jérusalem, puisque l'arrivée du Messie n'était plus qu'une question d'heures.

Hélas ! cinq ou six jours s'étaient à peine écoulés que déjà les autorités s'étaient ressaisies. Bonderenko organisa une gran-

diose manifestation monarchiste qui parcourut toute la ville, de préférence les quartiers où les Juifs étaient en majorité, lançant des pierres dans les carreaux et vociférant : « Mort aux Juifs ! Mort à l'*Intelligentsia* ! » Et beaucoup de ces manifestants étaient les mêmes ouvriers du port qui avaient crié si fort : « Vive la Constitution ! Vive la liberté ! ». S'il n'y eut pas de massacres, on ne le dut qu'à l'intervention énergique de l'ispravnik, membre du parti KD.

– Hein ! qu'est-ce que je vous avais dit ? fit Schmouel qui croisait dans l'escalier le facteur Pétrof.

– Je reconnais, répondit ce dernier, que ça n'a pas encore été pour cette fois, ce sera pour la prochaine.

– Et David, avez-vous de ses nouvelles ?

David avait disparu de nouveau « sous terre ».

CHAPITRE VII

Haïkélé ne donnait pas d'enfant à Ménaché, mais cette stérilité honteuse ne gâtait point leur bonheur. Le jeune ménage avait un souci plus sérieux. Ménaché allait atteindre l'âge critique. C'est, pour les jeunes Juifs, l'âge militaire. Dans quelques mois il serait appelé au service. Il ne faudrait pas entendre par là qu'il se disposait à être soldat. Quelle raison aurait-il eue de servir le tsar ? Ménaché n'était le serviteur de personne, pas même de Jéhovah. Défendre sa patrie ? Pour lui, le mot patrie n'avait aucun sens. Sa patrie, la Russie, où il était privé des droits les plus essentiels ? Allons donc ! Du reste, les Juifs du monde entier ne vivaient-ils pas sans patrie depuis deux mille ans ? Jusqu'à la Révolution française, aucun pays ne les avait reconnus comme citoyens, ni même, à vrai dire, comme étrangers. Les étrangers ont une patrie quelque part, leur patrie les protège partout où ils vont. Or, personne n'avait protégé les Juifs contre Philippe le Bel, contre le roi d'Espagne, contre tant d'autres ! À vivre sans patrie, les Juifs avaient fini par en perdre la notion. Aussi bien, tout pays leur était bon. Ménaché ne se connaissait point d'ennemis. Parmi ceux qu'il aurait pu considérer comme ses ennemis les plus proches parmi les Russes, il avait beaucoup de clients et d'amis. Pourquoi donc eût-il quitté Haïkélé, sa femme, et accepté de passer trois ans à la caserne ? Cette nécessité lui était aussi inconcevable qu'à un chrétien la possibilité de ne pas avoir de patrie, de ne pas avoir d'ennemis, de ne pas faire de service militaire. Si bien que l'idée d'être soldat correspondait

exactement dans son esprit à l'idée de trouver un moyen sûr pour ne pas l'être.

Il n'avait d'ailleurs que l'embarras du choix.

– Tu pourrais accepter de faire ton service, lui avait d'abord suggéré le vieux Schmouel. En ma qualité de tailleur de Madame la Colonelle, je n'aurais pas grand-peine à obtenir que tu sois nommé tailleur du régiment, c'est-à-dire tailleur de toutes les dames de messieurs les officiers. Tu resterais tranquillement chez toi à travailler, quitte à te montrer de loin en loin à la caserne...

– Non ! refusa le jeune homme. C'est encore trop !

– Réfléchis bien.

– J'ai bien réfléchi. Tout plutôt que de mettre les pieds dans une caserne, tout plutôt que d'être le domestique des officiers ! Un colonel change de garnison plus souvent qu'on change de chemise dans le *hekdesh* (asile de pauvres). Ma situation serait loin d'être sûre. Je t'en prie, n'insiste pas !

– Soit, acquiesça Schmouel Abramovitch. Tu iras donc voir Leiser.

– Leiser, le professeur d'écriture (*der schreiber*) ?

– Lui-même. C'est bien le diable si, pour cinquante roubles, il ne te fait pas réformer

Ménaché hocha la tête.

– Tu n'accepterais pas d'être réformé ?

– Si celui qui devra faire trois ans de service à cause de ma réforme apprend que j'ai versé un bakchich au major, il me dénoncera, et alors je serai pris. Merci bien !

– Tu es trop difficile, mon cher Ménaché.

– Je suis prudent, je ne veux courir aucun risque.

– Je ne saurais te donner tort, accorda Schmouel, mais, puisqu'il en est ainsi, il faudra te résigner à quitter Apukorsovo. Avec un faux passeport que Leiser te fournira pour une somme modique, tu iras vivre dans une autre ville...

– Je risquerai aussi d'y être dénoncé.

– Quoi que tu fasses, c'est un risque que tu n'éviteras pas ; on ne l'évite qu'à condition d'être très riche.

– Très riche ?

– Oui, très riche, comme Minski, par exemple.

Et Schmouel raconta comment, pour 15 000 roubles, Minski avait réussi à épargner à son quatrième fils la désagréable corvée du service militaire.

Elle était en Russie, comme en France, en Allemagne et dans beaucoup d'autres pays civilisés, obligatoire pour tout le monde, mais la population de l'empire tsariste atteignant plus de 150 millions d'individus, il eût été matériellement impossible d'incorporer tous les conscrits. On n'en prenait guère qu'un cinquième, désigné par le sort. Ceux qui avaient tiré les premiers numéros étaient enrôlés, alors que les autres se voyaient réformés ou versés dans les diverses classes de la réserve. Toutefois, comme parmi les premiers numéros figuraient un certain nombre d'exemptés, fils aînés, fils uniques, étudiants, séminaristes, etc., on était fréquemment obligé de puiser dans les numéros plus élevés pour obtenir le contingent nécessaire.

Or, il existait dans la ville de Tchigrine, préfecture importante du gouvernement de Kiev, un Juif du nom de David Lojinsky, oncle de Leiser, dont la profession avouable était celle d'aubergiste. En réalité, sa principale occupation consistait à procurer aux conscrits juifs le moyen de n'être pas soldats. Étant donné, s'était-il dit, que le service militaire dépend du tirage au sort, il était logique de rendre celui-ci moins aveugle et, pour cela, le procédé le plus simple consistait à faire des marques sur les enveloppes contenant les bons numéros. La boîte aux enveloppes était, il est vrai, déposée au domicile du général présidant le conseil de révision, mais, galons, décorations et courage militaire mis à part, un général n'était-il pas un homme pareil aux autres, et tout aussi corruptible par conséquent qu'un médecin-

major, quoique moins accessible peut-être et plus coûteux ? Loué soit l'Éternel ! Il ne manquait pas de Juifs très riches disposés à verser la forte somme pour épargner la servitude militaire à leurs enfants. Après maintes démarches et investigations, Lojinsky avait fini par découvrir une amie du général, une très belle *goïé*, qui, ayant de grands besoins d'argent, se chargea, moyennant une forte rétribution, d'obtenir le consentement de son amant au plan élaboré par Lojinsky. Huit jours avant la séance du conseil de révision, on remettait à ce dernier la boîte contenant les numéros. De l'ongle, il traçait de menus signes sur un certain nombre d'enveloppes ; sur d'autres, il faisait un pli, et, pendant une semaine, les conscrits assez riches pour payer 15 000 roubles venaient chez lui s'exercer à reconnaître sans hésitation les enveloppes ainsi marquées. Les 15 000 roubles étaient partagés comme suit : 8 000 au général, 5 000 aux divers membres du conseil, 2 000 à Lojinsky. Et c'est ainsi que le fils Minski avait échappé au service militaire.

– Du reste, remarqua mélancoliquement Ménaché, je ne figure pas sur les listes de conscription de Tchigrine.

– Minski n'y figurait pas non plus. Il suffirait d'une vente fictive qui te ferait propriétaire dans cette province. Un Juif de làbas te rendrait volontiers ce service. Non, le véritable empêchement, c'est que tu n'as pas 15 000 roubles.

– Il ne me reste qu'un moyen, conclut Ménaché que Schmouel interrogea du regard : partir, quitter la Russie, aller à Paris !

Il prit sa casquette.

– À Paris ! s'effara le vieux tailleur en étendant le bras pour le retenir.

– J'y ai un beau-frère qui s'y plaît beaucoup, il est établi soldeur et en passe de faire fortune. Dans la derrière lettre que Haïkélé a reçue de lui, il explique qu'à Paris un bon tailleur pour dames gagne ce qu'il veut. Je t'assure que j'aurais quitté Apu-

korsovo depuis longtemps si Bassi Rivka avait consenti à se séparer de sa fille, la prunelle de ses yeux. Mais je ne puis pas rester en Russie et faire trois ans de service militaire pour être agréable à ma belle-mère !

Schmouel baissa la tête, résigné. À quoi bon tenter de contrarier le cours inéluctable des choses ? Dès l'instant où Ménaché avait succombé à l'*Hascala*, il était écrit que son corps suivrait son âme dans les voies de la corruption et de l'impiété.

Du domicile de l'oncle, Ménaché se dirigea vers la pâtisserie de Bassi Rivka, décidé qu'il était, sans même avoir consulté sa femme, à brusquer les événements. Assise derrière son comptoir, la mère de Haïkélé causait avec une vieille Juive nommée Sarah, que le jeune tailleur connaissait un peu et dont la présence lui parut de bon augure. Sarah avait en effet un fils à Paris. Mais il ignorait qu'elle fût allée l'y voir et qu'elle eût rapporté de ce voyage des impressions affreusement pessimistes ; dans ce cas, il eût évité de mettre en sa présence l'entretien sur le grave sujet qu'il était venu débattre avec sa belle-mère. Aux premières ouvertures qu'il en fit, celle-ci pâlit sous sa perruque, ouvrit la bouche pour protester, se tut et cacha son visage dans ses mains farineuses. Sarah dardait sur Ménaché de petits yeux perçants :

– Vous dites, jeune homme, que vous voulez aller à Paris ?

– Pourquoi pas ? Votre fils y est bien ?

Le fils de la vieille Sarah était boulanger rue des Écouffes. Aller à Paris ! répétait la vieille en crispant ses doigts noueux sur les poignées de son cabas. Eh bien ! je vous conseille de vous dépêcher !

– Me dépêcher ? Pourquoi ?

– Parce que, dans peu de temps, Paris aura cessé d'exister !

– Et qui vous a fait cette belle prophétie ?

– C'est le *chamess* (bedeau) de la synagogue de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Riez si vous en avez le courage ! Ce bedeau est un saint homme, et il ne parle pas à la légère. D'ailleurs, com-

ment pourrait-il en être autrement ? Les Parisiens ne veulent plus faire d'enfants ! Quand les gens qui vivent actuellement à Paris seront morts, il n'y aura personne pour les remplacer.

– Il restera toujours les Juifs, dit Ménaché.

– Eh non, pas même les Juifs ! Car ils commencent à imiter les *goïm*. Ainsi mon fils Schmérélé, qui est pourtant un solide gaillard et qui a épousé une *goïé* aussi vigoureuse que lui, n'a pas encore d'héritier, et voilà bientôt cinq ans qu'il est marié !

– Il n'est pas nécessaire d'aller si loin pour voir cela, fit remarquer Bassi Rivka d'un ton acerbe.

Allusion claire à la stérilité de Haïkélé. Comme d'habitude, Ménaché négligea de la relever. Il dévisageait Sarah et se disait : « Sur quel phénomène suis-je tombé ? Je crois que j'aurais mieux fait de me taire. » Mais il était trop tard, la vieille ne semblait point disposée à changer de conversation. Une occasion s'offrait à elle de raconter son voyage à quelqu'un qui ne l'avait pas encore entendu, elle ne la laisserait pas échapper.

– Je le connais, votre Paris, jeune homme, j'y suis allée !

– Vous y êtes allée ? Ma foi, je l'ignorais.

– On ne peut pas tout savoir. Aussi ne devrait-on parler que de ce qu'on sait. Étant allée à Paris, je puis en parler, n'est-ce pas, ma chère ?

– Certainement, dit Bassi Rivka.

De Berlin, Sarah avait fait avertir télégraphiquement son fils de son arrivée à la gare du Nord, mais un de ces innombrables individus qui louent leurs services aux émigrants s'était chargé d'expédier le télégramme et avait négligé de le faire, de sorte que la pauvre vieille, qui avait perdu le bout de papier sur lequel on lui avait écrit : rue des Écouffes, débarqua seule à la gare du Nord, ne sachant pas un mot de français et ne se rappelant qu'une chose : c'est qu'il fallait demander la rue de Rivoli et la place Saint-Paul, centre du quartier juif, où elle finirait bien par trouver quelqu'un connaissant la boulangerie de son fils. Par

malheur, les mots rue de Rivoli et place Saint-Paul prenaient en passant par ses lèvres une sonorité toute différente. Elle prononçait *Révéles gasse* et *Pletzel* et avait beau répéter *Révéles gasse*... *Révéles gasse*... *Pletzel*... elle ne parvenait point à se faire comprendre. Un attroupement se forma autour d'elle, dont s'approcha un agent qui avait servi dans le IV^e^ arrondissement et savait ce qu'était *Révéles gasse*. Il crayonna quelques mots sur un feuillet de son calepin, qu'il remit à Sarah, et la conduisit jusqu'au fiacre le plus proche. Celui-ci la déposa devant l'église Saint-Paul, sur cette place qui sert de bourse de commerce et de forum aux Juifs du quartier. Là, sa joie fut grande d'apercevoir un vrai Juif, un Juif à « figure humaine », un Juif à papillotes, qui s'empressa de l'emmener chez son fils, rue des Écouffes.

Il avait bien changé depuis son départ d'Apukorsovo, le fils de la vieille Sarah ! Il avait épousé une *goïé* et pour être un vrai *goï* il ne lui manquait guère que le baptême.

– Figurez-vous que sa boulangerie reste ouverte le samedi !

À la synagogue de la rue de l'Hôtel-de-Ville, on aurait pu se croire d'abord dans une sainte communauté de l'Ukraine, mais les fidèles y venaient en si petit nombre, à peine une quinzaine, que c'était une pitié. Et rien que des vieillards ! Quant aux jeunes gens, ils remplissaient la rue. Rasés de frais, la cigarette à la bouche, ces godelureaux plastronnaient en courtisant les jeunes filles. Mais c'était peu de chose en comparaison de ce que Sarah devait apprendre par la suite.

– Quoi donc ? fit Ménaché intrigué et amusé tout ensemble.

– À Paris, il y a des Juifs souteneurs.

– Ah ! bah !

– Oui, et dans ce quartier de l'Hôtel de Ville, qui est le quartier juif par excellence, on m'a montré des lieux de débauche tenus par des Juifs, où vivent des pensionnaires juives, et que les jeunes *shkoutzin* (vauriens) appellent des maisons *casher*. Qu'est-ce que vous en dites, jeune homme ?

Encore cela ne concernait-il que les Juifs russes, roumains, polonais, autrichiens, hongrois, les Polaks, que, malgré le vêtement, la vieille reconnaissait encore comme Juifs. Mais il y avait aussi des Juifs français ! On le lui avait affirmé du moins. En fait, durant les trois mois qu'elle avait séjourné à Paris, elle n'en avait pas rencontré un seul dont on pût dire avec certitude que c'était un vrai Juif. Le *chamess* de la rue de l'Hôtel-de-Ville les mettait au-dessous des *goïm*. Les *goïm* eux-mêmes, disait-il, ont une religion, ils vont à l'église, ils prient et craignent Dieu, tandis que les Juifs français ne connaissent plus ni Dieu ni diable.

– Et tout ce qu'il serait trop long de vous énumérer ! J'ai vu, jeune homme, manger des grenouilles, des chats, des escargots et toutes sortes d'immondices !

Tous les jours des gens étaient assassinés dans les rues de Paris et Sarah se rappelait une histoire que son fils lui avait lue dans le journal, une histoire à faire dresser les cheveux : une bande d'assassins, surnommés les Étrangleurs des Gobelins, s'amusaient, pour un verre de bière, à égorger le premier passant venu. Pourtant, les rues étaient pleines d'agents de police, mais on eût dit qu'ils n'avaient d'autre mission que de se promener et de suivre les femmes.

– Voilà, conclut la vieille Sarah, ce Paris où vous voulez aller !

Ménaché jeta un coup d'œil sur Bassi Rivka. Elle affectait de tourner la tête vers la rue, mais deux grosses larmes coulaient sur ses joues, ce qui, au lieu de l'attendrir, causa une brusque colère à son gendre :

– Je ne puis pas accepter d'être soldat pendant trois ans ! Ça, non, jamais !

La physionomie de la vieille Sarah s'adoucit un peu.

– C'est ce que disait aussi mon fils. C'est pour ça qu'il est parti.

Elle s'approcha de la caisse sur laquelle elle déposa une pièce de monnaie, puis rajusta sa perruque. Elle voyait bien que Bassi pleurait, mais feignit de ne pas s'en apercevoir.

– Allons, au revoir, et que Dieu vous protège !

Quand elle fut partie :

– Venez, dit Ménaché à sa belle-mère, il n'est pas possible de causer ici.

Elle se laissa entraîner dans la cuisine. Elle avait l'air absent, ses larmes coulaient toujours. Il la fit s'asseoir sur un escabeau, lui prit les mains et l'embrassa.

– Ma pauvre maman, je ne veux pas que vous ayez de la peine, vous viendrez avec nous...

Bassi Rivka se redressa vivement.

– Avec vous à Paris ? N'y compte pas, Ménaché, j'aimerais mieux mourir !

Ses sanglots redoublèrent.

– Mais pourquoi ? En voilà, des idées ! C'est de la folie !

– Non, non, plutôt mourir ! répétait-elle à travers ses pleurs, avec des gestes violents de dénégation.

À ce moment survint Haïkélé, qui, non informée de la décision de son mari, fut bien étonnée de le voir occupé à consoler Bassi Rivka.

– Haïkélé, lui cria celle-ci en se jetant à son cou, ton mari veut t'emmener à Paris ! Ton mari veut te prendre à moi, toi la seule qui me restes, toi, ma chérie, ma petite pigeonne, mon cœur, mon âme...

Ménaché haussait les épaules.

– Mais qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il donc ? questionnait Haïkélé. Mon chéri, explique-moi ce qu'il y a !

– Il y a, dit Ménaché, que ta mère veut m'obliger à faire trois ans de service militaire.

À ces mots redoublèrent les pleurs et les cris de Bassi Rivka. Quand ils furent apaisés et que Haïkélé eut appris ce qu'il en était, ce fut à son tour de fondre en larmes.

– Mon mari soldat pendant trois ans, c'est impossible !

À l'exemple de sa mère, elle jura qu'elle aimait mieux mourir. Les bras croisés, le jeune homme attendait la fin de toutes ces pleurnicheries.

– Vous êtes-vous mises d'accord ? fit-il.

Enlacées, la mère et la fille ne soufflaient plus mot, mais, comme il insistait cruellement, Bassi Rivka écarta Haïkélé et lui désignant Ménaché :

– Pars avec lui, va, et laisse-moi seule ! C'est une nouvelle épreuve que Dieu m'envoie. Je la supporterai. Avoir mon quatrième fils, mon benjamin, entré vivant sous terre, et voir ma dernière fille, la plus chère de toutes, partir pour Babylone sans espoir de retour, c'est dur ! Mais je serai courageuse, oui, je serai courageuse ! Je ne veux plus pleurer !

Elle se leva et, sans même essuyer ses larmes, rentra dans la pâtisserie où une cliente venait de l'appeler.

Aussitôt Ménaché commença de préparer son départ. Il liquida les affaires qu'il avait en train, vendit ses meubles, réalisa une petite somme, alla faire ses adieux à sa mère et à sa famille de Habaravké, se procura l'adresse d'une agence d'émigration et se mit en route avec Haïkélé pour Vilna, laissant Bassi Rivka et Schmouel Abramovitch figés de douleur sur le quai de la gare d'Apukorsovo.

CHAPITRE VIII

En gare de Vilna, une horde de garçons d'hôtel et de commissionnaires, à qui leurs allures cossues les désignaient comme une proie fructueuse et facile, assaillit Ménaché et sa femme. Désireux d'échapper à leurs criailleries obséquieuses, Ménaché confia sa valise à l'un d'entre eux pris au hasard. Peu importait, puisque ce n'était que l'affaire d'une nuit à passer à Vilna ! Dès le lendemain – ils le croyaient du moins – ils se remettraient en route pour la frontière.

Hors de la gare, un vent froid les saisit, qui soulevait des tourbillons de poussière aveuglante, et c'est sous une déprimante impression d'exil, la seule de cette sorte éprouvée au cours de leur voyage, qu'ils gagnèrent l'auberge d'humble apparence où le hasard les conduisait et où les attendait, dans une chambre obscure, au fond d'une cour malpropre, le traditionnel et indispensable samovar.

Ménaché se débarbouilla le premier, avala deux verres de thé bouillant et, laissant Haïkélé faire sa toilette, alla aux renseignements.

Quand il revint une demi-heure après :

– Je sais, dit-il, où est l'agence Fischmaltz. Ce n'est pas très loin d'ici, nous pourrons nous y rendre à pied...

– Qu'as-tu ? fit Haïkélé qui achevait de se recoiffer devant un morceau de glace fixé au mur par trois pointes. Tu as l'air ennuyé.

– Ennuyé, non, mais je ne sais trop dans quel endroit nous sommes tombés. On n'y voit que des voyageuses...

– Je l'ai aussi remarqué.

– Et quand je dis des voyageuses, c'est une façon de parler, car je ne crois pas que ces femmes arrivent de bien loin...

Il n'acheva pas sa pensée, qui était que les prostituées de Vilna venaient rejoindre ici des clients de passage. Il savait que cela se pratiquait à Apukorsovo, ville beaucoup moins importante que la capitale de la Lituanie.

– Changeons d'hôtel, proposa Haïkélé, vaguement inquiète.

– Bah ! pour une nuit ! Du reste, je crains que ce ne soit partout la même chose. Allons, viens, puisque tu es prête ! J'ai hâte de faire connaissance avec le sieur Fischmaltz.

On imagine généralement qu'en Russie, à l'intérieur de laquelle personne ne pouvait voyager sans passeport, les formalités de sortie étaient fort rigoureuses. En réalité, franchir la frontière sans autorisation n'offrait aucune difficulté sérieuse, mais, depuis le décret Ignatieff (1883) qui avait établi de nouvelles mesures restrictives contre les Juifs, et depuis les pogroms de la même année, le trafic de l'émigration était devenu la branche la plus fertile du commerce lituanien. Ces agences, groupées à Vilna et à Kovno, ne se présentaient point comme des officines secrètes. C'étaient plutôt de vastes bureaux ouverts sur de grandes artères, fréquentés du matin au soir par une foule d'émigrants, et que tout le monde, depuis le gouverneur de la province jusqu'au dernier des sergents de ville, savait être de très authentiques et de très prospères agences d'émigration. À la vérité, depuis le dernier des sergents de ville jusqu'au gouverneur de la province, les autorités lituaniennes prélevaient une bonne part de leurs bénéfices, et quant au gouvernement de Pétersbourg : « Des Juifs qui s'en vont, se disait-il, il n'y a pas de mal à cela. Bon voyage ! » Et Pétersbourg fermait les yeux. Seuls les émigrants venus de loin croyaient – et les intéressés se chargeaient

de le leur faire croire – qu'il s'agissait d'affaires clandestines, comportant de grands risques.

Pour la forme, ces agences devaient avoir une désignation officiellement acceptable. L'une d'elles était censée être une maison d'exportation de fourrures, l'autre une agence d'assurances, une troisième un bureau de déménagements pour tous pays. Il y avait à Vilna une demi-douzaine de ces agences qui, chaque année, expédiaient en Allemagne, en France, en Angleterre, surtout en Amérique, trente ou quarante mille personnes, et gagnaient par tête d'émigrant une somme variant entre vingt et trente roubles.

Le personnage qui dirigeait l'agence à laquelle allait s'adresser Ménaché s'appelait Grisha Salomonvitch Fischmaltz, nom pompeux, à la russe, destiné à dissimuler le nom juif, Herschélé Samarkatch (le morveux), sous lequel il était connu à Vilna avant son mariage avec la fille d'un riche marchand de poissons. Le dernier venu dans le trafic de l'émigration, il avait décidé, pour attirer la clientèle, de travailler au rabais. Au lieu de vingt, vingt-cinq ou trente roubles, il n'en prenait que dix, mais il avait inventé tout un système de petits suppléments qui lui en rapportait au moins vingt-cinq autres.

On lisait sur la plaque de sa porte ces simples mots : ASSURANCES EN TOUS GENRES

La porte poussée, Ménaché et Haïkélé se trouvèrent dans une salle meublée à droite et à gauche de comptoirs de chêne, au milieu de laquelle Fischmaltz en personne trônait derrière un bureau américain. Type superbe de Juif lituanien, face large, épaules trapues, lunettes d'or, regards d'acier.

– Asseyez-vous, dit-il brièvement au jeune couple. Que désirez-vous ?

– On m'a indiqué votre adresse..., commença Ménaché intimidé.

– Qui ? Où ?

– À Apukorsovo, c'est de là que nous arrivons.

– Et alors ?

– Alors, nous voudrions passer en France.

– En France ? Fichtre !

– C'est que... nous y avons de la famille...

– Vous êtes tous les mêmes ! Parce que vous avez de la famille à l'étranger, vous vous figurez qu'il suffit de venir voir le bon Fischmaltz et de lui dire : « Monsieur Fischmaltz, soyez gentil, faites-nous passer en France », pour que cela se fasse comme par enchantement...

Déjà la bonhomie israélite perçait sous la fausse raideur anglo-saxonne.

– Mais, monsieur Fischmaltz..., s'excusait Ménaché.

– Qu'est-ce que vous allez me dire ? Donnez-moi plutôt vos nom et profession, que je vous fasse tout de suite une fiche !

Tirant de son gousset un énorme porte-mine en or, l'homme d'affaires se mit à écrire sous la dictée du jeune tailleur, puis il se renversa dans son fauteuil à bascule et, accrochant les pouces aux entournures de son gilet :

– Mes chers amis, vous savez qu'ici on n'écorche pas les gens, on leur rend service, et comme vous m'êtes sympathiques tous les deux – il fit un galant sourire à Haïkélé – je vous promets de me mettre en quatre pour vous être agréable. Mais passer la frontière, diable, j'ai bien peur que vous n'ayez pas une idée exacte de ce que c'est ! Enfin, nous ferons pour le mieux, et malgré tout j'ai bon espoir, à condition que la chance s'en mêle. Un petit mot maintenant de la question d'argent, car, n'est-ce pas, je suis comme vous, je ne vis pas de l'air du temps, et tout travail mérite une honnête récompense. Mes prix sont les plus bas. Partout ailleurs qu'ici on vous prendra vingt, vingt-cinq ou trente roubles. Moi, je n'en prends que dix, payables d'avance, cela va sans dire...

Ménaché s'exécuta, et la monnaie tinta en tombant dans le tiroir-caisse de Fischmaltz qui poursuivit sans transition :

– Où êtes-vous descendus ?

Et quand il eut appris qu'ils avaient élu domicile dans une sorte d'auberge, à proximité de la gare :

– Comment ! s'écria-t-il en tapant des deux mains sur la tablette de son bureau, c'est dans cette auberge que vous logez ? Mais vous êtes fous ? Mais quelle idée vous faites-vous donc du passage de la frontière ? Mais vous ne savez donc pas qu'il y a partout des sentinelles armées jusqu'aux dents qui tirent quand on ne s'arrête pas au premier commandement, et que, pour ma part, je risque les travaux forcés à perpétuité si je suis pris à faire ce petit trafic ! C'est de l'inconscience ! Mais, malheureux, cette auberge fourmille d'espions, et même, Dieu me pardonne, d'espions juifs ! Ah ! tenez, j'aime mieux vous rendre vos vingt roubles ! Vous êtes gentils, mais j'ai femme et enfants et je ne tiens pas à être envoyé en Sibérie pour le plaisir de vous faire parvenir sans encombre à Paris !

– Mais... Mais... Je ne savais pas, moi... bégayait Ménaché. Il fallait bien nous loger quelque part.

– Tous les mêmes, vous dis-je, tous les mêmes ! Ils ne pensent qu'à eux !... Allons, soit, ce qui est fait est fait, mais pour les deux jours que vous avez à passer à Vilna avant votre départ...

– Nous ne partirons donc pas demain ? s'alarma Haïkélé, aussitôt foudroyée par un regard de son mari.

Cette interruption malencontreuse ne fut pas relevée par Fischmaltz.

– ... vous coucherez à l'endroit que je vous indiquerai. Ce n'est pas un hôtel, c'est une pension de famille très fermée où l'on ne reçoit que sur ma recommandation. Installation modeste, mais probité scrupuleuse. Un bon conseil : évitez de vous promener dans les rues de Vilna, elles grouillent d'espions. Vous qui allez voir tant de merveilles à Paris, vous pouvez vous

passer de visiter Vilna. Si vous avez quelques emplettes à faire, la patronne de la pension ne demandera pas mieux que de s'en charger.

Il leur tendit une main large comme une écuelle.

– Au revoir, et suivez bien toutes mes prescriptions !

Tout heureux d'avoir échappé à un danger qu'il n'eût pas soupçonné, Ménaché se rendit à l'auberge, paya une nuit, reprit sa valise et, rejoignant Haïkélé qui l'avait attendu au coin d'une rue, gagna la pension recommandée par Fischmaltz.

Celui-ci n'avait pas menti. C'était une maison extrêmement modeste qu'on eût pu sans injustice qualifier de taudis. Une vermine intrépide hantait le lit qui fut dévolu aux deux voyageurs. La nourriture était en rapport avec le décor sordide du lieu. Seuls les prix étaient d'un hôtel convenable. Haïkélé et son mari se dévisageaient avec accablement. Ménaché trouva pourtant la force de sourire.

– Prenons patience, ce n'est que pour deux jours ! Et puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement !

Il ignorait que des maisons de ce genre, Fischmaltz en connaissait une vingtaine où il envoyait les clients de son agence et percevait une forte commission sur toutes leurs dépenses. Inutile d'ajouter que les deux jours d'attente duraient en général une semaine, parfois deux, et que les bénéfices de l'homme d'affaires s'en augmentaient d'autant.

C'est d'habitude entre le huitième et le dixième jour qu'apparaissait Bérélé Joulikovitch, le bras droit, l'aide-de-camp de Fischmaltz, homme singulier qui avait fait passer la frontière à des dizaines de milliers de Juifs. Aucun d'eux n'a pu l'oublier.

De petite taille, avec des yeux ardents et malicieux qui brillaient comme des billes de métal dans son visage troué par la petite vérole, il avait été, quelques années avant son entrée chez Fischmaltz, la gloire d'une grande école talmudique de Lituanie, la *ieshiva* de Vologine. Le chef de cette école ne manquait jamais

une occasion de présenter Bérélé aux visiteurs en disant qu'il serait un jour aussi célèbre que le *gaon* de Vilna, et cette prédiction se fût sans doute réalisée s'il n'était arrivé un malheur à Bérélé. Les élèves des écoles talmudiques, dépourvus pour la plupart de moyens d'existence, sont nourris pendant toute la durée de leurs études à l'aide de ce qu'on appelle des *teg* (journées), c'est-à-dire que chaque habitant de la ville donne à un élève, ou à deux élèves s'il est riche, un jour de pension par semaine. En sa qualité de sujet particulièrement remarquable, Bérélé avait sa pension du samedi chez un notable. Or, il arriva qu'un samedi après-midi, à l'heure où toute la maisonnée faisait la sieste, Bérélé fut surpris par son hôte en flagrant délit avec la servante. Il essaya d'expliquer au brave homme qu'un acte commis dans ces conditions ne constituait pas une violation formelle du septième commandement :

– Le septième commandement dit : « Tu ne forniqueras point », mais d'après la loi talmudique la fornication n'est un péché qu'avec l'épouse légitime du prochain. Et puis, il n'est pas sûr que votre servante soit une femme au sens talmudique du mot, puisqu'il s'agit d'une *shiksé* (jeune fille chrétienne)...

Toute cette belle science fut inutile. Dénoncé au chef de l'école et honteusement chassé, il devint un déclassé, voué successivement aux métiers les plus divers. Il apprit le russe et, après bien des traverses, échoua chez Fischmaltz, où il gagnait de grosses sommes, mais, comme il le disait plaisamment, « le diable soufflait sur son argent et le faisait s'envoler sous les jupes ». Il était la coqueluche des émigrants, car sa mémoire contenait un inépuisable répertoire d'histoires drolatiques tirées du *Talmud*, et de *droschess* (discours, boniments imités des *maghidim* ou conférenciers-prêcheurs), dont il se servait pour distraire dans les moments critiques les voyageurs craintifs confiés à sa garde.

Ménaché et Haikélé se morfondaient depuis une semaine parmi les punaises quand Bérélé vint les y chercher.

CHAPITRE IX

– Nous partons ce soir à cinq heures. Vous serez à la gare à cinq heures moins vingt. Tout le monde prendra des billets pour Libau. Nous serons une quinzaine. On est prié de ne pas se grouper dans le même wagon, mais de se disperser sur toute la longueur du train. Je serai là pour vous surveiller, mais il est bien entendu que personne ne me connaît. Je serai seul dans un wagon. Quand il faudra descendre, je vous le ferai savoir. Ne vous occupez pas de vos gros bagages si vous en avez, je m'en charge, ou plutôt un homme de confiance s'en occupera contre un petit supplément.

Ces mots débités avec une précipitation qui les rendait peu intelligibles, Bérélé disparut comme un diable après avoir fait claquer derrière lui la porte de la chambre où Ménaché et Haïkélé s'étaient réjouis trop tôt de le voir apparaître. Leur réclusion n'était pas encore terminée, la pendule ne marquait que dix heures du matin.

– Oh ! mon chéri, je crois que j'en deviendrai folle ! s'écria la jeune femme en se jetant dans les bras de son mari.

Quand il l'eut cajolée tendrement :

– Et maintenant, fit-il avec un enjouement affecté, préparons-nous !

Mais ils avaient encore six grandes heures à vivre dans la chambre. Rien ne pressait, observa Haïkélé qui s'étendit sur le lit tout habillée et, les yeux fixes, s'absorba dans la contemplation du plafond – sa principale occupation depuis huit jours.

À trois heures pourtant, n'y tenant plus, ils descendirent. Ménaché paya sans commentaire la note exorbitante qui lui fut présentée, et en avant ! Dieu ! Que l'air de la rue était bon à respirer ! Ils allèrent au hasard jusqu'à une place qui leur parut être le centre de la ville à cause d'un grand magasin de vêtements qui s'y élevait, et continuèrent de déambuler droit devant eux. Tous les cinquante pas, Ménaché, changeant de main leur valise qui commençait à peser, jetait un regard en arrière pour s'assurer qu'aucun espion ne les suivait. Soudain, ils furent pris de peur : ne s'étaient-ils pas laissé mettre en retard ? Un fiacre disloqué les recueillit, à travers les glaces duquel ils purent admirer enfin l'artère principale de Vilna. La place qu'ils avaient prise pour le centre de la ville en était loin.

Ils arrivèrent à la gare avec une grande heure d'avance et s'assirent sur un banc, d'où ils pouvaient guetter l'arrivée de Bérélé. « Nous sommes une quinzaine », avait dit celui-ci. Où étaient les autres membres de l'expédition ? Ménaché s'efforçait de les reconnaître à leur allure.

– En voilà un, sûrement ! fit-il en poussant Haïkélé du coude.

C'était un vieux Juif à papillotes grises, vêtu d'un caftan râpé. Affolé, le vieillard tournait sur lui-même et lançait des regards qui imploraient vainement de l'aide. Il s'approcha d'un guichet, d'un autre, d'un troisième, sans oser demander le renseignement dont il avait besoin. Ménaché venait de le perdre de vue quand parut Bérélé, en chapeau melon, les mains dans les poches ; mais il ne tarda pas lui non plus à s'éclipser dans la foule.

Un quart d'heure, une demi-heure s'écoulèrent encore. Le train avait du retard. Debout sur le quai, le tailleur et sa femme furent contents d'apercevoir de nouveau leur guide : il lisait tranquillement un journal comme quelqu'un qui a l'habitude de prendre tous les jours le même train à la même heure, et ne prêtait aucune attention à ce qui se passait autour de lui.

– Je suis bien lasse ! gémit Haïkélé. Asseyons-nous ! Mais tous les bancs étaient occupés.

Le retard du train atteignait maintenant une heure.

– Je ne vois plus Bérélé, constata le jeune homme avec inquiétude.

Une cloche tinta. C'était le train. Ils s'y jetèrent.

– Pourvu que Bérélé ne nous ait pas lâchés !

Des plaines sans fin sur lesquelles l'obscurité s'était vite épaissie. Appuyée contre l'épaule de son mari, Haïkélé commençait de s'endormir, quand quelqu'un qui suivait le couloir central du wagon toucha Ménaché de la main. Le jeune homme devina Bérélé.

Il le retrouva sur la plate-forme, faiblement éclairé par une lanterne.

– C'est vous, monsieur Foïgel ? Bien. Nous arrivons à Libau. Vous allez descendre avec Mme Foïgel et suivre n'importe quel porteur de bagages en lui disant simplement mon nom. Au revoir ! À demain ! Surtout, ne sortez pas de l'hôtel, j'irai vous y prendre vers quatre heures.

Car l'agence Fischmaltz était aussi en relations d'affaires avec des hôtels de Libau, dont le tarif n'était pas moins abusif qu'à Vilna.

Dans le courant de la matinée, Haïkélé, prise d'une véritable crise de désespoir, laissa échapper l'idée qu'elle n'osait exprimer depuis plusieurs jours : renoncer à quitter la Russie, retourner à Apukorsovo... Ménaché bondit :

– Alors, quoi ? Tu te résignerais à me voir pendant trois ans soldat du tsar ?

– Il y en a tant qui l'ont été ! Ils n'en sont pas morts !

– Ma pauvre femme, tu déraisonnes ! Je t'en prie, parlons d'autre chose !

– C'est que je me sens devenir folle, à la fin, s'excusa-t-elle douloureusement.

Elle pleurait, la joue appuyée au mouchoir qu'elle avait étendu sur l'oreiller crasseux.

De la fenêtre on ne voyait rien qu'une boueuse ruelle de faubourg et, sur le pas d'une porte, un chien noir couché en rond. Dans le ciel, descendant vers le sud, passaient d'épais bataillons d'oiseaux migrateurs que Ménaché envia de pouvoir voyager sans le secours de l'agence Fischmaltz. Il ouvrit la croisée et reçut au visage un air chargé d'une âpreté inconnue.

– Haïkélé, lève-toi, viens sentir...

Elle sentit comme lui le goût étrange et rude qu'avait l'air de ce pays.

Elle se recoucha, et son mari s'allongea près d'elle. Ainsi s'écoula leur attente.

Vers le milieu de l'après-midi, un pas rapide monta l'escalier : Bérélé !

– Départ à six heures, mais en voiture cette fois ! Vous n'aurez qu'à suivre le faubourg en sortant de l'hôtel à main gauche – du geste il indiqua la direction – et quand vous serez hors de la ville, sur la route, et que vous aurez la mer à votre droite, vous m'attendrez...

– La mer ? s'étonna Ménaché. Quelle mer ?

– La mer Baltique, voyons ! Ce n'est pas la mer Noire, bien sûr !

Le jeune homme n'avait pas prévu cette rencontre avec la mer.

– Tu entends, Haïkélé, nous allons voir la mer !

Mais Haïkélé était trop déprimée pour que cette révélation lui fît la moindre impression. Bérélé parti, elle s'apprêta machinalement, les dents serrées, négligeant pour la première fois de se poudrer. Quand ils sortirent, la nuit tombait. Sans demander leur chemin, ils marchèrent et, après quelques tâtonnements, eurent la chance d'atteindre une route que des docks séparaient du rivage. Ils hâtèrent le pas. Ménaché portait sa valise sur

l'épaule et de l'autre bras soutenait sa femme dont les pieds fatigués traînaient. Ils aperçurent une dizaine de personnes arrêtées près de deux *baïdlich* (charrettes) couvertes de bâches comme le sont habituellement les voitures juives, et attelées de chevaux squelettiques, et tout de suite, dans un de ces inconnus qu'éclairait un reste de jour, ils reconnurent le vieux Juif à papillotes de la gare de Vilna.

Bérélé se détacha du groupe à leur approche :

– Monsieur Foïgel, vous êtes en retard ! Je vous croyais perdus. Nous allions partir sans vous... Vite, par ici, ceux que j'ai désignés pour la première *baïdle.*

Six jeunes gens âgés de seize ou dix-sept ans se précipitèrent joyeusement à l'appel de Bérélé. On voyait que pour eux cette maussade aventure était une vraie partie de plaisir.

– Défense de crier et de rire !

Bérélé s'adressa à un autre voyageur apparemment un peu plus âgé :

– Monsieur Levenstein, il reste une place pour vous. Et se tournant vers Ménaché :

– C'est un élève de la *ieshiva* de Korson... Maintenant, à nous !

Il bondit comme un chat dans la seconde voiture qui gémit sous le choc et parut près de se disjoindre, et tendant la main à Haïkélé :

– Madame Foïgel, si vous voulez me faire l'honneur... Ah ! dame ! vous n'y réussirez pas sans retrousser un peu votre jupe... Eh ! voilà qui est parfait ! Un petit saut n'a jamais fait peur à une jolie femme... À vous, Myriam !

Myriam était une belle fille qu'à ses manières on reconnaissait pour une servante. Bérélé s'arrangea de façon à la tenir pressée contre lui plus étroitement qu'il n'eût été nécessaire. Trois autres femmes qui voyageaient seules allèrent rejoindre Myriam et Haïkélé au fond de la voiture, sur des planches qui

servaient de banquettes. Ce fut ensuite le tour de Ménaché, puis celui du vieux Juif à papillotes, puis celui d'un jeune *maskil* (intellectuel). La première voiture avait déjà pris un peu d'avance quand la seconde s'ébranla :

– Eh bien ! qu'en dites-vous ? railla Bérélé. N'êtes-vous pas ici comme des princes ?

– Plus exactement, répondit le *maskil*, comme des harengs dans une barrique.

– C'est ce que je voulais dire ! Allons, ne vous plaignez pas, vous auriez pu tomber plus mal. Cette *baïdle* est la plus confortable de la région. Avec cela, notre cocher connaît admirablement la route. Ce n'est pas lui qui nous laissera nous embourber, vous pouvez être tranquilles !

Au bout d'une demi-heure, la voiture s'arrêta. Ménaché écarta la bâche et ne vit rien que l'obscurité, on était comme englouti dans un océan de noirceur.

Étonnement de Bérélé qui interpella le cocher

– Pourquoi t'arrêtes-tu, frère ? Tes chevaux auraient-ils flairé une bande de loups ?

Il ne put s'empêcher de rire, ce qui autorisa le cocher à en faire autant.

– C'est la boue, dit-il, il a tellement plu et la voiture est si lourdement chargée que mes braves bêtes ne peuvent plus avancer.

Quelques secondes de silence.

– Et alors ? feignit de s'inquiéter Bérélé.

– Alors, reprit le cocher, je ne vois qu'un moyen : descendre et monter à pied jusqu'en haut de la côte.

Bérélé s'écria gaiement :

– Qu'à cela ne tienne ! Mes jambes commençaient justement à s'engourdir !

Les autres voyageurs prirent moins bien la chose, en particulier le jeune *maskil*, mais leurs protestations furent inutiles, et

les voilà tous sautant les uns après les autres de la voiture comme des poules hors du poulailler et piétinant dans la boue froide. Haïkélé se serra contre Ménaché qui la baisa tendrement au front. De son côté, Bérélé prenait avec Myriam des privautés dont l'obscurité seule excusait la hardiesse.

La voiture se remit en mouvement, suivie de la petite troupe dont les pieds s'enfonçaient parfois dans les flaques jusqu'aux chevilles.

La montée était, à vrai dire, peu sensible, ce qui n'empêcha pas la voiture de s'arrêter de nouveau. Elle avait rejoint la voiture précédente, dont les occupants barbotaient aussi sur la route.

– Camarades, dit Bérélé après s'être concerté avec les cochers, le moment est venu de montrer un peu de bonne volonté. Allons, qui veut pousser à la roue ?

– Je n'ai pas payé pour faire cette corvée, dit la voix aigre de M. Levenstein.

– Ni moi, dit Ménaché au bras de qui sa femme se suspendait en geignant.

– Bah ! ricana Bérélé, vous êtes jeunes, ça vous réchauffera... À moins que vous n'ayez l'intention de passer la nuit ici ? ... Soyez gentils, voyons ! Un petit effort suffira.

Un petit effort suffit en effet, mais il fallut le renouveler cent mètres plus loin.

Haïkélé ne se retenait plus de pleurer. Bérélé lâcha Myriam et s'approcha du couple Foïgel.

– Voulez-vous que je dise un mot au cocher ? Peut-être accepterait-il de laisser remonter Madame dans la voiture ?... Moyennant un petit pourboire...

– Oh ! oui, gémit Haïkélé, dites-lui que nous lui donnerons ce qu'il voudra !

Sans doute Bérélé se montra-t-il très éloquent, car le cocher accepta de laisser remonter toutes les dames, auxquelles se joi-

gnit Bérélé pour la peine qu'il prit de recueillir la monnaie, et il prit place entre Haïkélé et Myriam. Le *maskil* l'injuriait à mi-voix et prenait Ménaché à témoin de son sans-gêne.

Une heure s'écoula. Les jeunes *shkoutzim* de la première voiture, qui n'avaient pas cessé de chanter, se turent, puis se mirent à interpeller Bérélé en termes amers. Eux-mêmes commençaient à trouver la plaisanterie un peu forte. Alors Bérélé, jugeant le moment venu de remonter le moral de ses compagnons par un de ces inimitables *drochess* (discours) qui eussent fait envie aux premiers *maghidim* de la Lituanie, sauta de la voiture, tapa deux fois ses mains l'une contre l'autre et cria *Scha* ! *Scha* ! (Silence ! Silence !) Les émigrants s'arrêtèrent, firent cercle autour de lui, et il commença d'une voix nasillarde qui imitait celle du célèbre *maghid* de Helm :

– Ah ! mes chers frères, comme vous avez peu changé depuis la sortie d'Égypte ! Quand, il y a quatre mille ans, vos ancêtres réussirent, grâce à Moïse, à fuir l'horrible esclavage où les tenaient les Pharaons, il ne fallut pas plus d'une journée passée dans le désert sans nourriture pour qu'ils se missent à grogner et à invectiver contre Moïse. Ils disaient qu'il eût mieux valu rester et mourir en Égypte, où l'on avait du moins des marmites pleines de viande et du pain à discrétion. Oh ! peuple ingrat et jamais content ! Vous voici, grâce à moi, Bérélé, nouveau Moïse, sur le point d'échapper à ce nouveau Pharaon qu'est le tsar, à ce nouveau *nitsraïm* (Égypte) qu'est la sainte Russie, et parce qu'il vous faut patauger dans la boue quelques minutes, vous vous mettez tout de suite à grogner ! Seulement, je vous préviens que je n'ai pas le pouvoir de renouveler les miracles de Moïse. Grognez tant qu'il vous plaira, je ne ferai pas pleuvoir sur vos têtes de la manne et des cailles toutes rôties, pas plus que je ne ferai surgir à votre intention une douzaine de carrosses capitonnés. Du reste, ce n'est pas nécessaire. Nous n'aurons pas à marcher quarante ans dans le désert avant de parvenir au pays de Chanaan, nous y serons demain soir, et je ne crois pas blasphémer

en vous affirmant que le Chanaan dont je vous ouvre l'accès, moi, Bérélé, ces États-Unis d'Amérique où vous finirez par échouer comme tous ceux qui ont passé par Berlin, Paris et Londres, est infiniment supérieur au Chanaan de Moïse. Veuillez remarquer d'abord que vous y entrerez sans coup férir et sans avoir eu le triste devoir d'exterminer tous les êtres vivants que vous rencontrerez, y compris les enfants à la mamelle et les animaux domestiques, et que vous échapperez à l'obligation bien plus triste encore de recevoir des Chananéens le même traitement.

Ici, Bérélé fit une pause, toussa, feignit de se tirer la barbe et de prendre une forte prise de tabac.

– Ce pays de Chanaan, reprit-il, qu'était-il donc en réalité ? C'était, nous dit la Bible, un pays où coulaient le lait et le miel. La belle affaire ! Un menu de cette sorte est aux États-Unis à la portée de n'importe quel valet d'écurie et de n'importe quelle fille de ferme, avec une bonne tranche de jambon par-dessus le marché ! Pour pénétrer dans le Chanaan où vous conduit Bérélé, il suffira qu'un parent vienne vous chercher à la descente du bateau. Quant à ceux d'entre vous qui n'ont pas de parents là-bas et qui se trouveront dans la nécessité de se procurer un père ou une mère d'occasion, ou, ce qui vaut mieux encore, une fiancée fictive, ils s'en tireront avec une dépense de quelques dollars et un faux serment sur la Bible, expédient infiniment moins redoutable que le massacre de milliers de nourrissons, fussent-ils amalécites. Une fois que vous serez entrés dans ce pays où coule, non pas le miel et le lait, mais un fleuve de dollars, une fois que vous serez entrés dans ce pays, vous n'aurez besoin pour le conquérir que d'un peu d'intelligence et de savoir-faire, et vous n'en avez que trop. Peut-être même suffira-t-il que vous soyez assez démunis de scrupules, et c'est un bagage dont je me doute bien que vous n'avez pas tous cru nécessaire de vous embarrasser. Et vous vaincrez ces nouveaux Amalécites, les *Yankees*. Car ces soi-disant *Yankees* ne sont après tout que vos

frères en Israël, mêlés à un grand nombre d'Italiens, de Slovaques, d'Irlandais et d'Allemands, débarqués quelques années avant vous...

Et Bérélé entreprit de dérouler à l'imagination de ses auditeurs le film merveilleux de tous les pauvres émigrants juifs débarqués en Amérique vingt ou vingt-cinq ans auparavant et dont la renommée était maintenant universelle.

– Ainsi, ce malheureux Juif hongrois, Joseph Pulitzer, qui ne connaissait d'autre langue que le yiddish et qui, quinze ans après son arrivée aux États-Unis, fondait le *New York World*, un des plus grands journaux de New York, installé dans un gigantesque gratte-ciel ! Et ce jeune ouvrier cigarier, Samuel Gompers, né à White Chapel de parents autrichiens, et créateur de l'American Federation of Labour, dont il est resté le président toute sa vie ! Et Maurice Hilquit, fils d'un boulanger de Riga, avocat célèbre et premier député socialiste au Congrès de Washington ! Et le jeune *maskil* lituanien, éditeur d'un grand quotidien socialiste rédigé en langue yiddish, Abraham Cahen ! Je pourrais en citer des centaines d'autres, célèbres dans le monde entier ! Et il me faudrait des mois pour vous énumérer les noms de tous les banquiers, commerçants, industriels, avocats, médecins, professeurs, journalistes, littérateurs, sans compter les milliers et les milliers de Juifs exerçant des métiers moins honorables mais tout aussi rémunérateurs tels que souteneurs, tenanciers de maisons de jeu et de prostitution, agents politiques, etc.

Bérélé baissa la voix et reprit sans cesser de palper les jupes de la belle Myriam :

– Personnellement, je dois vous avouer qu'en ce qui concerne Colombès (Christophe Colomb)...

Et il hésitait comme s'il avait eu à faire une révélation de la, plus haute gravité :

– Ce Colombès, dont l'origine est tellement obscure qu'une demi-douzaine de villes se disputent l'honneur de l'avoir vu naître..., ce Colombès, voyez-vous, n'était autre, j'en suis convaincu, que le Messie, fils de David, déguisé en capitaine de vaisseau pour des raisons encore mal définies, et la vraie Jérusalem, à mon avis, c'est New York, qui abrite plus de Juifs que n'en a jamais contenu l'ancienne...

– Plaisanterie ! s'exclama dans l'obscurité Éphraïm Levenstein, le jeune élève de la *ieshiva* de Korson.

– Je sais parfaitement, monsieur Levenstein, dit Bérélé, que mon opinion est en contradiction avec les textes sacrés, mais les textes sacrés ne m'embarrassent jamais...

– Dans ce cas, dit Levenstein de son ton de voix le plus cuistre, je ne dis plus rien.

Bérélé riposta :

– Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles. Je respecte autant que vous les Saintes Écritures, mais vous ne devriez pas ignorer, mon jeune confrère, qu'on doit se garder de les prendre au pied de la lettre. Elles ont toujours un sens caché, mystique, susceptible d'innombrables interprétations. Si j'avais la moitié de la science talmudique que possédait mon vénérable maître Haïm Salmen, directeur de la *ieshiva* de Vologine, je me chargerais de vous prouver en moins d'un quart d'heure l'orthodoxie absolue de mon opinion...

– Bravo ! intervint Ménaché. Mais permettez-moi de vous poser une question.

– Allez-y, monsieur Foïgel.

– Voulez-vous avoir l'obligeance de m'expliquer comment, vous qui traversez la frontière du pays de Chanaan trois fois par semaine, vous n'avez pas encore été tenté de faire la conquête de ce pays dont vous nous décrivez si bien les merveilles ? Bérélé fut pris d'un gros rire.

– C'est une preuve de plus de la ressemblance de ma mission avec celle de Moïse, fils d'Amram. Après tant de marches et de contremarches dans le désert, lui non plus ne put entrer dans la Terre promise. Il y a pourtant cette différence entre lui et moi que, jusqu'à présent, l'Éternel ne m'a pas encore annoncé comme prochaine l'heure de ma mort. Aussi, dans quelques années, quand je serai usé par le travail et les mauvaises passions qui m'agitent, je suis bien décidé à aller m'établir dans la Jérusalem nouvelle, à New York, où j'ose espérer que les milliers de nos frères qui, grâce à moi, ont pu y parvenir, voudront bien me constituer une confortable rente viagère. Je pense l'avoir méritée, et cela leur coûtera si peu ! Je puis compter sur vous, n'est-ce pas, mes bons amis ? Vous ne m'oublierez pas quand vous serez devenus riches ?

– Non, non, monsieur Bérélé, nous ne vous oublierons pas...

Et l'on entendit le rire nerveux de Myriam.

– Puisque vous êtes si bien disposés, reprit-il, je vais vous raconter l'histoire du *vilner gaon*, que vous ne connaissez certainement pas et qui réjouira vos cœurs de *Hassidim*.

Il prit un temps et commença ainsi :

– Un samedi après-midi, il arriva que le célèbre rabbin miraculeux Reb Mosché de Korishtzev s'arrêta subitement au milieu d'une phrase des *Zemiroth* (prières chantées durant le repas du samedi). Ses yeux se fermèrent et la *shehina* (auréole sainte) enveloppa sa figure à la grande stupeur de l'assistance. Cela dura au moins un quart d'heure. Puis il éclata d'un rire énorme, se frotta le front, se tira la barbe et reprit les *Zemiroth* exactement à l'endroit où il les avait laissées. Que s'était-il donc passé ? Personne n'osait le lui demander, car il n'était pas d'un caractère accommodant et se mettait facilement en colère. Par bonheur, il y avait à table, ce samedi-là, le rabbin de Tchernobel, Reb Ieshaia, ami intime du rabbin miraculeux, qui prit sur lui de demander à celui-ci l'explication ardemment souhaitée par tous les convives. Reb Mosché venait d'avoir une *aliath neshoma* (ascension

de l'âme). Son âme était allée faire une petite promenade au ciel, distraction dont les théories de la *Kabbale* nous enseignent que les rabbins miraculeux sont coutumiers, et il avait assisté à une scène fort divertissante. Le *Bal Shem*[1] venait de prononcer devant l'Éternel une magnifique plaidoirie en faveur du *gaon* de Vilna[2], qui, depuis des années et des années, rôtissait en enfer : « Seigneur, s'était écrié le *Bal Shem*, certes le mal accompli par le *gaon* est considérable. Cependant, il serait juste de tenir compte de ce fait qu'il n'a pas cessé, pendant une seule minute de sa vie, d'étudier la sainte *Thora* et le *Talmud*, et que son savoir égalait celui des anciens docteurs. Il a suffisamment souffert, Seigneur, ayez pitié de lui ! » Touché par la prière de celui de ses enfants qu'il chérissait le plus : « Eh bien ! soit, répondit l'Éternel, je t'accorde la grâce du *gaon* ! » Et il donna l'ordre de le faire sortir de l'enfer et de le transporter au paradis. Un groupe d'anges s'élança. Quelques instants après, la porte du paradis s'ouvrit devant le *gaon* entouré de son escorte séraphique. Mais, à peine avait-il fait quelques pas qu'il aperçut le *Bal Shem* et alors, empoignant sa barbe de la main gauche : « Comment ! s'exclama-t-il, ce rustre de voiturier des Carpathes, cet *am haoretz*, cet ignorant, ce dégoûtant sorcier est ici ? » L'Éternel prit fort mal ce cri échappé à la jalousie du *gaon* : « Puisque c'est ainsi, dit-il, tu vas me faire le plaisir de retourner instantanément en enfer. » Et le portier du paradis, donnant au *gaon* un formidable coup de pied quelque part, lui fit dégringoler l'escalier avec la rapidité d'un bolide... C'est à ce moment que Reb Mosché avait éclaté de rire. Depuis lors le *gaon* de Vilna a recommencé de rôtir, et il y a gros à parier qu'il rôtira durant toute l'éternité...

Le rire des compagnons de Bérélé répondit à celui du rabbin miraculeux, et ils ne firent aucune difficulté pour pousser de

1 Fondateur de la secte des *Hassidim*.
2 Chef des *Missuagdim*, adversaires des *Hassidim*.

nouveau à la roue et verser un nouveau bakchich au cocher, et cela se reproduisit trois ou quatre fois dans le cours de la nuit, et les *drochess* de Bérélé alternaient avec les incidents de route et les arrêts du convoi.

À la pointe du jour, transis de froid et de fatigue, ils arrivèrent dans un hameau. Depuis une heure, l'averse ruisselait sur les bâches des voitures.

– Où sommes-nous ? murmura Haïkélé.

– Chut ! Pas un mot !

Bérélé releva le col de son pardessus et descendit du véhicule. Haïkélé, Myriam et les autres femmes s'étaient rendormies. Ménaché, Levenstein et le jeune *maskil* tendaient l'oreille ou écartaient timidement la bâche pour essayer d'apercevoir quelque chose. L'aube pluvieuse éclairait quelques misérables isbas groupées de chaque côté du bourbier qu'était la route.

Les voitures se remirent en marche. On traversait le hameau inconnu dont Bérélé n'avait pas voulu dire le nom.

Nouvel arrêt.

La tête de Bérélé apparut dans l'ouverture de la charrette.

– Tout le monde en bas, mais silence ! Le silence le plus complet, ou nous sommes fichus !

Chacun saisit son maigre bagage et obéit joyeusement. La fatigue, le manque de sommeil, la faim, la crasse leur faisaient des visages de l'autre monde, et ils étaient tellement abrutis qu'ils ne s'aperçurent pas tout de suite qu'une isba se trouvait là pour les recevoir, la plus misérable isba de tout l'empire du tsar, vide, glaciale, percée de fenêtres étroites qui filtraient une lumière de désespoir et de suicide.

– Asseyez-vous, dit Bérélé.

Mais il n'y avait pas de siège. Sans hésiter, le vieux Juif s'étendit de tout son long sur le sol. Trois ou quatre de ses compagnons suivirent son exemple ; les autres s'assirent par terre, adossés au mur.

– Silence ! Silence ! répétait Bérélé à chaque chuchotement que les malheureux faisaient entendre.

Or, près de Bérélé se tenait un moujik en touloupe, bottes et bonnet de fourrure.

– Vous allez vous contenter de lever la main pour répondre : voulez-vous qu'on fasse du feu ?

À l'exception de celles du vieux Juif, toutes les mains se levèrent.

Bien, donnez-lui un petit *bakchich* et vous aurez du feu, puisque vous y tenez, mais, à mon avis, c'est du luxe, dit Bérélé, toujours jovial.

Le paysan ramassa les kopecks et tira du recoin le plus obscur de l'immense pièce de la paille, des fagots, des bûches, dont il bourra l'énorme poêle de briques et de terre. Il en approcha une allumette et, au bout de quelques minutes, l'isba fut pleine de fumée.

– Qu'on ouvre les fenêtres ! proposa Ménaché.

– Monsieur Foïgel, coupa Bérélé, je vous rappelle qu'il est interdit de parler. J'interdis également qu'on ouvre les fenêtres. Ce serait le meilleur moyen de nous faire prendre, mais non de nous réchauffer. Ce qui arrive est bien simple : la cheminée est bouchée. Donnez-lui encore quelque chose, et il la débouchera.

Nouvelle quête et, en cinq minutes, le poêle tire admirablement. Une chaleur céleste détend les membres et ranime les cœurs.

– J'ai faim, gémit doucement Haïkélé.

– Moi aussi, dit Myriam.

– Nous avons tous faim, renchérit Levenstein.

– Adressez-vous à lui, dit Bérélé en désignant le paysan. La main du moujik se tend pour recevoir la monnaie et distribue en échange du pain noir et des harengs.

– C'est maigre, se plaint Levenstein.

– Bah ! vous jeûnez bien davantage au *Iom Kippour*.

On rit. Une cruche d'eau circule. Allons ! l'épreuve est supportable, et d'ailleurs elle touche à sa fin. Et peu à peu la chaleur aidant, autour du poêle qui ronfle sourdement la troupe des pauvres émigrants se rendort sur le sol nu.

Ménaché se réveille le premier. Il cherche en vain Bérélé du regard. Bérélé s'est rendu au hameau où il se repose dans un bon lit, à moins qu'il n'y lutine quelque fille.

– Monsieur Bérélé ! appelle Ménaché à voix basse.

Pas de réponse, mais près du tailleur, le jeune *maskil* s'est dressé.

– Quelle heure est-il ?

– Je ne sais pas ce qu'est devenu Bérélé, dit Ménaché.

Le jeune *maskil* va secouer la porte de l'isba. Elle est solidement fermée.

– Nous sommes prisonniers, constate-t-il en revenant s'allonger, résigné, près de Ménaché.

– Prisonniers, répète celui-ci, vous en êtes sûr ?

– Qu'importe ? répond l'autre. Comment vous appelez-vous ?

– Ménaché Foïgel.

– Et vous allez en Amérique ?

– Non, à Paris, où j'ai un beau-frère établi soldeur. Je suis tailleur et nous habitions Apukorsovo. Seulement, je vais avoir vingt ans, alors vous comprenez...

– Je comprends.

– Vous aussi vous avez l'âge... ?

– Oh ! moi ce n'est pas pour la même raison que je quitte la Russie.

Un besoin de confidence tourmentait le jeune *maskil*. Il avait des joues pâles et de beaux yeux clairs sous un front bas que couvrait une chevelure laineuse.

– Moi, je ne m'en vais pas pour fuir le service militaire.

Il secoua tristement la tête et ferma les yeux sur des larmes prêtes à se répandre.

– Je ne pouvais plus y tenir... Mon ménage était devenu un enfer... Et pourtant j'ai trois petits enfants...

Un sanglot secouait les épaules du jeune homme, qui se laissa aller à la renverse, la nuque posée sur son sac de voyage et il parlait dans une extase douloureuse, les yeux fixés aux solives enfumées :

– J'avais quatorze ans quand on m'a marié à une malheureuse fille, à une pauvre idiote, et si laide, si laide... Non, vraiment, je ne pouvais plus y tenir, je serais devenu fou, mais que vont devenir mes trois petits enfants ?...

Ses reniflements avaient réveillé Haïkélé, qui se plaignit d'avoir les reins endoloris. Elle se leva et alla secouer la porte comme avait fait le *maskil*.

– Inutile, dit Ménaché, Bérélé nous a enfermés.

Haïkélé alla donc s'accroupir dans un coin, et les trois autres femmes l'imitèrent à tour de rôle. L'après-midi passa ainsi. Une odeur insupportable, aggravée par la chaleur et la fumée, remplissait l'espace où les quatorze voyageurs grouillaient dans une promiscuité bestiale. Pour vaincre l'ennui, les *shkoutzim* chantaient. Levenstein et Ménaché discutaient un point de *Talmud*, Haïkélé et Myriam se peignaient et se repeignaient, et le vieux à papillotes, qui avait cessé de ronfler, ne bougeait pas plus qu'une statue de cire.

Quand la nuit fut tombée, la porte s'ouvrit et Bérélé fit irruption, accompagné du paysan.

– Debout, tout le monde ! cria-t-il. Nous allons passer la frontière. Mais écoutez-moi bien. Je vous rappelle que le silence est de rigueur. Il est même défendu de tousser. Le paysan que voici et moi nous allons jouer pour vous le rôle de la colonne de fumée et de la colonne de feu dont parle la Bible au chapitre de la sortie d'Égypte. Nous marcherons devant vous à une distance de

cinquante pas, et tout ce que nous ferons, vous le ferez. Vous marcherez quand nous marcherons, vous vous coucherez par terre quand nous nous coucherons... En route !

Et sur les traces de ses deux guides, le misérable cortège s'enfonça dans l'obscurité. Par bonheur, il ne pleuvait plus, mais le chemin disparaissait tout entier dans un marécage.

– Cette fois, dit le *maskil*, je crois que nous y laisserons notre peau.

Myriam tenait son bras ; derrière eux marchaient Levenstein, Ménaché et sa femme, dont la jupe lourde de boue battait ses mollets avec un bruit régulier. Venaient ensuite les trois femmes seules, puis le groupe des jeunes gens suivi de très loin par le vieux Juif à qui personne ne faisait plus attention. À plusieurs reprises, malgré l'interdiction de Bérélé, on l'entendit appeler d'une voix lamentable qui se propageait dans la nuit comme le cri d'une bête en détresse.

On avançait depuis une heure quand on atteignit un bois de sapins lugubrement agités par la bise. Ici la terre était à peu près sèche.

– Couchez-vous, ordonna Bérélé, invisible. On se coucha.

– Levez-vous !

On se remit en marche et l'on arriva dans un carrefour. Quelle route prendre ?

Bérélé n'était plus là. La troupe se recoucha.

Une ombre surgit. C'était Bérélé.

– Je suis allé explorer le terrain. Impossible de passer en ce moment. Il faut attendre le retour du paysan.

Attente interminable.

– Ah ! je crois que le voici !

La petite colonne s'ébranle, fait quelques pas et s'arrête, pétrifiée par la peur. Car il y a là, au bord du chemin, une sentinelle... Oui, une sentinelle dont la baïonnette brille comme un mince rayon de lune, une de ces terribles sentinelles armées

jusqu'aux dents, qui font feu quand on ne s'arrête pas au premier commandement !

– Avancez, mais avancez donc, bande d'andouilles ! crie Bérélé.

Non seulement la sentinelle ne commande pas de faire halte, non seulement elle ne croise pas la baïonnette, non seulement elle ne tire pas, mais elle compte soigneusement, un à un, les fantômes d'émigrants que Bérélé fait défiler devant elle.

– Un... deux... trois... quatre... Ainsi jusqu'à quatorze.

– Nous sommes d'accord ? Tout est en règle ? demande Bérélé.

« Oui » répond le soldat d'un signe de tête en empochant son *bakchich* (cinquante kopecks par tête d'émigrant) dans les profondeurs de sa capote.

– Alors, au revoir ! À la prochaine fois, camarade !

La caravane était passée, et déjà une impression de délivrance commençait à poindre dans l'âme des émigrants quand ils se trouvèrent devant une mare aux reflets d'encre, d'où se dégageait une puanteur affreuse. En un tour de main, le paysan enleva sa peau de mouton et sa culotte, et, nu jusqu'à la ceinture, entra dans l'eau en leur faisant signe de le suivre. Des murmures s'élevèrent..

– Silence ! répéta Bérélé. Vos ancêtres ont passé la mer Rouge. Ce serait bien extraordinaire que vous ne réussisiez pas à passer cette petite mare. L'*orel tomé* (non circoncis, impur) ne demandera pas mieux, j'en suis sûr, que de vous transporter sur ses robustes épaules d'Amalécite, moyennant une modeste rétribution d'un rouble par personne ! Ça vaut bien ça !

Ainsi fut fait, mais non sans peine.

Le paysan se rhabilla, on se remit en chemin, et l'on ne tarda pas à voir briller une lumière.

– La consigne est levée, dit Bérélé, vous avez la permission de parler. Nous sommes en Allemagne. Il n'y a plus de danger.

De toutes les poitrines un bruyant soupir s'échappa, des cris s'entrecroisèrent, et il y en eut qui, malgré leur exténuation, se mirent à danser dans les ténèbres.

L'auberge où l'on arriva était tenue par un Juif russe affilié à l'agence Fichmaltz, mais, comme on était en Prusse orientale, tout y était déjà beaucoup moins sale qu'en Lituanie. Un air de confort emplissait la maison, qui combla d'aise Haïkélé et Ménaché. Très accueillant, l'hôte offrit tout ce que l'on pouvait désirer comme boisson et nourriture. On ne se priva de rien. Arrosé de vin du Rhin *casher*, les succulentes saucisses de Francfort, *casher* elles aussi, furent absorbées en un instant, ainsi que le jambon garanti *casher* par Bérélé, les poissons marinés et d'autres délicatesses auxquelles succédèrent d'amples rasades de *spirt*. Après quoi l'on alla se coucher entre de bons draps blancs, et bientôt tous les voyageurs sombrèrent dans le sommeil, d'où Ménaché fut cependant tiré à demi par le bruit d'une discussion, mais il ne se réveilla pas assez pour reconnaître la voix de Bérélé, surpris par le patron dans la chambre de la bonne, à laquelle il enseignait, prétendait-il, l'art d'utiliser les compresses d'eau chaude comme remède contre la colique.

Au matin, le premier soin de Ménaché fut de courir à la fenêtre pour prendre possession du paysage. Quelle ne fut pas sa surprise de reconnaître, à une centaine de mètres seulement, l'horrible mare qu'il eût été facile de contourner en suivant un chemin menant par un léger crochet à l'auberge !

– Cette canaille de Bérélé, dit-il, nous a roulés jusqu'au bout !

Mais le moyen d'en vouloir à cet homme qui les avait fait tant rire et, somme toute, les avait conduits à bon port, dans ce Chanaan tant désiré ?

Bérélé, justement, frappait à la porte.

– Bonjour, monsieur Foïgel ! Excusez-moi, je vois que Mme Foïgel dort encore. Il m'aurait pourtant été bien agréable de

prendre congé d'elle et de lui souhaiter bonne fin de voyage... Ah ! la voici qui ouvre un œil... Mon Dieu ! monsieur Foïgel, que vous avez donc une jolie femme ! Ah ! vous êtes un homme heureux, vous ! Bonjour, madame Foïgel ! Ou plutôt adieu, car je m'en vais, je retourne à Vilna. Plaignez-moi ! Je voudrais bien pouvoir vous suivre ! Mais l'Éternel n'en a pas encore décidé ainsi ! Espérons du moins dans sa bonté et prions-le de nous réunir un jour dans des circonstances plus agréables que celles par où nous venons de passer... ! Adieu, monsieur et madame, et si vous n'avez pas été trop mécontents des services de Bérélé...

Sa main se tendait pour le *bakchich*, que Ménaché ne lui marchanda pas. Il quitta la chambre à reculons, courbé en deux, le chapeau à la main, cynique et grimaçant comme un pitre.

Il rouvrit presque aussitôt la porte

– J'allais oublier quelque chose de très important qui vous concerne particulièrement, monsieur Foïgel. Devant l'auberge, il y a un gendarme prussien qui se promène. Ce n'est pas un policier russe, il n'a pas de pouvoirs arbitraires ; seulement, comme en Russie le passeport est obligatoire et qu'on a l'habitude de demander leur passeport aux voyageurs qui en arrivent, il pourrait avoir l'idée de vous demander le vôtre, vous comprenez ? Dans ces conditions, le plus sûr est que vous lui fassiez discrètement un petit cadeau. Voulez-vous que je m'en charge ? Ce sera avec plaisir, monsieur Foïgel, que je vous rendrai ce dernier service...

– Prenez encore ceci, monsieur Bérélé, et faites pour le mieux, je m'en rapporte à vous. Au revoir, monsieur Bérélé, au revoir ! Au revoir dans le pays de Chanaan !

Quand Ménaché et sa femme descendirent au rez-de-chaussée de l'auberge, ils le trouvèrent envahi par des agents d'émigration offrant leurs offices à tous ceux qui avaient à prendre le bateau pour les États-Unis, le Canada, l'Amérique du Sud ou l'Australie.

– Merci, dit fièrement Ménaché en écartant les importuns, nous n'avons besoin de rien, nous allons à Paris...

Le jeune *maskil* qui avait abandonné sa femme idiote et ses trois enfants lui annonça qu'il venait de se décider pour le Canada.

– Pourquoi le Canada ?

Le jeune homme ne le savait pas lui-même.

Dans le corridor, le vieux Juif à papillotes semblait indifférent à tout.

– Celui-là, questionna Ménaché, où va-t-il ? Ce fut Levenstein qui répondit :

– Il va rejoindre son fils à New York. Nous ferons route ensemble, mais je ne risque pas d'être fatigué par son bavardage.

Et vous, mademoiselle Myriam ?

Oh ! moi, dit la belle fille, je ne sais pas, j'hésite encore. J'ai plusieurs propositions très intéressantes...

Elle riait. Ils riaient tous. Ils n'avaient aucun regret, aucune tristesse de quitter la terre natale et d'aller se fixer parmi des étrangers dont ils ignoraient la langue et les coutumes. Au contraire, ils sentaient leur cœur déborder d'allégresse. Ils vivraient désormais dans des pays civilisés où l'on ne fait aucune différence entre les Juifs et les autres hommes, où les libertés sont presque illimitées, où l'on voyage sans passeport, où l'on s'assemble, où l'on parle, où l'on publie librement, où les révolutionnaires qui, en Russie, ne peuvent subsister que sous terre, prêchent leurs doctrines au grand jour et réussissent parfois à faire de leur apostolat une profession très lucrative.

Sans doute, ils seraient encore privés de droits politiques, mais on se passe si bien de voter quand il est permis d'ouvrir boutique sans l'autorisation de personne et de s'enrichir sans avoir de comptes à rendre à qui que ce soit ! Voter ? À quoi bon ? Porter le titre de citoyen et d'électeur dans un pays déterminé, à

quoi bon quand s'ouvre devant vous, avec ses plaines fertiles, ses capitales luxueuses, ses industries, ses ports, ses banques et son or qui roule partout en flots incalculables, l'univers immense et hospitalier où la seule peine qu'on ait à prendre est de choisir les meilleurs endroits ?

CHAPITRE X

– C'est curieux, observa Ménaché, dans ce pays qu'on dit surpeuplé, il n'y a pas de villages.

Depuis que le train direct pour Berlin, où ils avaient pris place à la gare-frontière, roulait dans les vastes plaines, hérissées de forêts, de la Prusse orientale, ils n'avaient encore rien vu qui rappelât ces groupes d'isbas pitoyables, recouvertes de chaume pourri, qui portent en Russie le nom de villages. Toutes les habitations qu'ils apercevaient élevaient orgueilleusement, sur un ou deux étages, des toits de tuiles rouges comme le sang ou d'ardoises bleues comme l'acier. Çà et là, de hautes cheminées inscrivaient sur le ciel gris, en volutes noires, les signes incontestables de la puissance et de la prospérité d'un peuple.

Ménaché pointa l'index : un porc poursuivi par un gamin venait de traverser le chemin au galop, près d'un passage à niveau.

– Quels gaillards, s'écria-t-il, que ces *Deutschlich* (Allemands) ! Chez eux, les cochons eux-mêmes sont propres !

Il avait encore dans l'œil les pourceaux couverts d'immondices qui se vautrent librement au milieu des villages russes. À ce moment, le train ralentit sa marche et à petite allure traversa une gare grouillante de voyageurs.

– Regarde, dit Haïkélé, comme tous ces gens sont bien habillés ! Comme ils sont gras et resplendissants de santé

– Oui, répondit-il avec un sourire, on voit qu'ils jeûnent moins souvent que le rabbin de Habaravké et que l'*oilem haba*

(l'autre monde) les préoccupe moins que *l'oilem hasé* (ce monde-ci)

– Nous allons nous en payer, de l'*oilem hasé*, à Paris ! s'exclama Haïkélé en trépignant de joie comme une petite fille. Pendant qu'elle énumérait toutes sortes de projets concernant l'arrangement de leur nouvelle vie, Ménaché la couvrait d'un regard plein d'amour et en oubliait le paysage.

– Tu comprends, disait-elle, pour commencer il faudra être raisonnable. Nous n'aurons qu'une chambre et nous nous priverons de théâtre jusqu'à ce que nous soyons tout à fait à la hauteur.

– Qu'appelles-tu être à la hauteur, ma chérie ?

– Je ne sais pas, moi... Avoir deux ou trois cents roubles à la Caisse d'Épargne, par exemple...

– À Paris, ce ne sont pas les roubles qui servent de monnaie. Du reste, avec un millier de roubles, à Moscou et à Pétersbourg, on ne va pas loin. Qu'est-ce que ça doit être à Paris, ma pauvre petite !

– La somme importe peu, reprit-elle. Ce serait un malheur si, travaillant tous deux, nous n'arrivions pas à mettre de l'argent de côté. Gaston ne nous a-t-il pas écrit qu'à Paris un tailleur pour dames gagne tout ce qu'il veut ?

– Nous verrons cela quand nous serons sur place, répondit Ménaché.

Les routes, les magnifiques routes allemandes, larges et lisses comme les allées de la promenade publique d'Apukorsovo, ne provoquaient pas moins leur admiration que les maisons confortables et les usines en plein travail.

– À la bonne heure ! murmurait Ménaché. Voilà ce que j'appelle la civilisation !

À Koenigsberg leur échange d'impressions fut interrompu par l'irruption de deux Allemands dont on n'aurait su dire à quelle catégorie sociale ils appartenaient. Dans un wagon russe,

les ouvriers, les paysans et les bourgeois se signalent par leurs vêtements, mais en Allemagne, où tout le monde leur paraissait porter des habits bourgeois, comment s'y reconnaître ? En outre, la langue que ces Allemands employaient leur rappela que le yiddish n'est en réalité qu'un jargon tudesque. Toute conversation intime leur devenait impossible devant ces étrangers. Ils gardèrent donc le silence jusqu'à Berlin où ils arrivèrent à quatre heures du soir, un peu fatigués, à la vérité, de la monotonie du spectacle qui s'était déroulé depuis le matin.

– Rappelez-vous, leur avait dit Bérélé, rappelez-vous qu'à Berlin, vous devez changer non seulement de train, mais de gare, et, pour cela, traverser presque toute la ville d'un bout à l'autre. Sans être aussi forts en allemand que Henri Heine, ce fils de rabbin, dont vous lirez le nom inscrit sur la maison qu'il habitait, vous en savez assez pour vous adresser à un commissionnaire. N'avez-vous pas en poche un interprète capable de comprendre les soixante-dix langues (*shivim leshoness*), je veux dire : de la monnaie ? Avec cela, il ne vous sera pas difficile de vous expliquer et de vous faire conduire de la gare de Silésie à celle de Charlottenburg.

À la descente du train, ils eurent pourtant quelques minutes d'affolement. Jamais ils ne s'étaient trouvés dans un tumulte semblable. Jamais tant de bruits n'avaient frappé leurs oreilles, jamais ils n'avaient vu tant de gens réunis, au milieu de tant de fracas et de sifflements qu'accompagnait le roulement des chariots à bagages répercuté par des voûtes assurément plus majestueuses que celles du temple de Salomon. Dans cette foule, dans ce vacarme, on avait toutefois une impression d'ordre que nos deux voyageurs n'avaient ressentie ni à la gare d'Apukorsovo, ni à celle de Vilna. Cette foule était en réalité quasi muette. Elle évoluait militairement sous l'œil sévère des employés de chemin de fer en brillant uniforme, ou bien, debout devant de longues tables chargées de victuailles, elle absorbait avec voracité des charcuteries innombrables.

Ménaché et Haïkélé firent l'emplette de deux sandwiches énormes et les dévorèrent sur place, ce qui les réconforta et leur donna la hardiesse de s'aventurer hors de la gare.

Dieu est un père : voici qu'un inconnu s'approcha d'eux et dit à Ménaché dans le plus pur yiddish de Habaravké

– N'avez-vous pas besoin d'un service, mon cher jeune homme ?

Ménaché sursauta :

– Vous êtes juif ? Ah ! tant mieux ! Figurez-vous que nous arrivons de...

– Vous arrivez de Russie, cela se voit. Mais où voulez-vous aller ?

– À Paris, dit Ménaché, où mon beau-frère est établi soldeur.

– À Paris ? Bon ! Et quand comptez-vous prendre le train ?

– Ce soir même, si c'est possible.

– C'est très possible. Le train de Paris part de Charlottenburg vers dix heures. Vous avez donc six bonnes heures pour visiter Berlin. Je ne voudrais pas m'imposer à vous, mais enfin, si vous avez besoin d'un guide... Personne n'a jamais eu à regretter de s'être confié à moi... Et je connais un excellent petit restaurant *casher*...

Abraham Bernstein avait été dans sa jeunesse *mekler* (courtier) à Élisabethgrad. Après les pogroms de 1883, il avait quitté la Russie, sa femme et ses cinq enfants, et il était venu chercher fortune à Berlin. C'était un guignard (*schlim mazel*). Il avait tâté de tous les métiers : assurances, émigration, exportation de cigares, contrebande de marchandises diverses ; rien ne lui avait réussi. Maintenant, il guettait les émigrants dans les gares et s'offrait à leur servir de guide moyennant quelques marks.

– Vous êtes notre Providence ! s'écria Ménaché. Nous vous suivrons les yeux fermés.

– Non, pas les yeux fermés, ce serait dommage ! plaisanta Bernstein. Ce que je vais vous faire voir est plus beau que tout ce

que vous avez pu admirer déjà à Kiev ou à Moscou. Permettez-moi de vous débarrasser de votre valise et montons dans ce tramway qui va nous conduire jusqu'au Dôme.

Un tramway splendide, tout étincelant de glaces, tout capitonné de velours, les accueillit, confus et presque rougissants, et s'élança en bondissant sur les rails.

– Voilà la civilisation ! se répétait Ménaché.

De temps en temps, leur guide leur donnait une brève indication appuyée d'un geste.

– La Sprée est là derrière... Tout au bout, là-bas, la Frankfurterstrasse... Le Rathaus... La Königstrasse... Maintenant, nous y sommes. Descendons. C'est ici la Wilhelmstrasse.

Devant eux, un édifice gigantesque, casqué d'un dôme de pierre blanche, s'élevait entre la masse sombre d'un vieux château et le perron monumental d'un bâtiment de style grec. Leur guide les entraîna devant une statue équestre qu'entouraient des allégories pompeuses.

– Frédéric-Guillaume.

– Ah, bien, fit Ménaché qui n'avait jamais entendu parler de ce grand homme.

Ce qui les frappait principalement, c'était la diversité et la richesse des uniformes, la propreté des chaussées, des trottoirs et des pelouses, l'ordre auquel obéissait d'instinct ce peuple débonnaire et cossu, et la grande quantité d'enfants luisants de fraîcheur, presque aussi sages que leurs parents.

– Unter den Linden ! dit Bernstein en leur désignant une majestueuse avenue dans le lointain de laquelle se profilait, sur l'horizon du couchant, une colonnade triomphale.

Ils s'y engagèrent avec respect, car les mots Unter den Linden n'étaient pas sans avoir déjà frappé leurs oreilles et ils savaient que cette avenue faisait l'orgueil de toute l'Allemagne. Sur la chaussée roulaient de petits fiacres assez misérables, conduits par des cochers obèses en chapeaux blancs. Ils remar-

quèrent aussi des taxis automobiles, encore peu nombreux dans ce temps-là. Une compagnie d'infanterie défila, hérissée de pointes étincelantes et dont les dragonnes s'agitaient d'une façon comique à la poignée des baïonnettes. Elle était précédée d'un officier à cheval, raide comme un pieu, qu'on eût dit vissé sur sa selle. Des bourgeois, des femmes s'arrêtaient pour l'admirer, puis repartaient aussitôt, craignant sans doute de déranger la circulation ou de perdre leur place dans la file dont des agents de police herculéens réglaient la marche à tous les carrefours.

Ils venaient de croiser un groupe d'officiers aux tuniques multicolores devant lesquels la foule s'écartait avec empressement.

– Ce sont les rois de l'Allemagne, dit Abraham Bernstein qui déposa la valise sur un banc, et il demeura un instant silencieux, son œil suivant de loin le groupe d'uniformes qui se perdait peu à peu dans la foule. – Oui, répéta-t-il, les rois de l'Allemagne...

Et, en lecteur assidu du *Vorwärts*, il débita un petit discours sur le militarisme, « ce chancre purulent qui ronge l'âme allemande », et les junkers « qui écrasent le pauvre prolétaire sous leurs bottes éperonnées ».

– Pourtant, fit observer Ménaché, l'Allemagne est un pays civilisé, le peuple y jouit de toutes les libertés !

– De toutes les libertés en effet, y compris la liberté d'être idiot et de se laisser écorcher vif, répondit l'amer cicerone. Je vois, cher ami, que, comme tous ceux qui arrivent de Russie, vous êtes plein de candeur et d'illusions, mais vous ne tarderez pas à vous apercevoir que cette fameuse civilisation dont on parle tant n'est bien souvent qu'un voile sous lequel se cachent des horreurs et des turpitudes sans nom, et que les prétendues libertés démocratiques ne profitent guère qu'à une petite minorité de privilégiés et de parasites.

Ils avaient repris leur marche et atteint la porte de Brandebourg au-delà de laquelle s'étendaient les frondaisons cuivrées

du Tiergarten. Bernstein leur proposa de leur montrer les monuments de Mozart, de Goethe, de Wagner, de Haydn.

– Assez de statues ! implora Haïkélé. Maintenant, nous voudrions voir les magasins.

Ils prirent à gauche, vers la Potsdamerplatz. Un édifice de style gothique s'y dressait, arrogant et disproportionné comme toute l'architecture berlinoise.

– Une église ?

– Pas du tout ! C'est précisément le magasin où je vous conduis.

À l'intérieur de la colossale bâtisse régnait le même ordre que partout. Près de la porte, dans de petites alvéoles métalliques, les clients déposaient cigarettes et cigares pour les reprendre en sortant, ce qui plongea Ménaché dans une stupéfaction profonde. Haïkélé acheta de menus objets de toilette dont le besoin s'était fait sentir depuis leur départ de Vilna et comme elle avait déjà faim malgré le sandwich avalé en gare de Silésie, ils entrèrent dans une pâtisserie dont l'une des vitrines s'enorgueillissait d'un château fort en nougat, l'autre d'un berceau de chocolat où, sur des oreillers de crème fouettée, se prélassait un bébé de sucre rose. Des gens mangeaient debout, avec une précipitation gloutonne, les gâteaux les plus variés, et les jeunes filles aux candides yeux bleus et aux somptueuses nattes blondes ne mastiquaient pas avec moins de fureur que les hommes moustachus, aux bajoues comprimées par de luisants et tranchants faux cols.

– Quelle vitalité ! s'étonnait Ménaché. Quel appétit ! Ce peuple est de taille à avaler l'univers !

Il manifesta le désir de visiter une de ces brasseries berlinoises dont la réputation était parvenue jusqu'au fond de l'Ukraine. Leur guide les conduisit donc dans un établissement voûté où, autour de petites tables à napperons blancs et rouges, des consommateurs buvaient de la bière dans de grosses chopes de grès en engloutissant force cervelas, saucisses, jambons, chou-

croute, etc. Certains chantaient à voix haute des airs religieux qu'un orchestre de femmes accompagnait avec une pieuse application. Deux portraits en pied de Guillaume II, l'un en uniforme de cuirassier blanc, l'autre en redingote d'amiral, dominaient l'assemblée. L'atmosphère, saturée de la fumée des pipes et des émanations de victuailles, était épaisse, presque irrespirable. Ici la rigueur prussienne semblait se détendre et faire place à une bonhomie naïve, mais encore pleine de force. Ménaché comprit que l'on pût se plaire dans cette vie allemande où l'imagination et la rêverie tenaient d'autant plus de place que toute fantaisie extérieure en était sévèrement bannie. Mais comme un Hauptmann venait de pénétrer dans la brasserie, arborant sous sa casquette une paire de moustaches évidemment copiées sur le modèle impérial, trois jeunes lieutenants, qui fumaient en silence des cigarettes à bout doré, se dressèrent brusquement, firent sonner les talons et s'immobilisèrent dans la position du salut militaire jusqu'à ce que le nouvel arrivant leur eût fait signe de se rasseoir. Agacé, Ménaché paya les chopes à la servante et donna le signal du départ.

Haïkélé se déclarant fatiguée, le guide arrêta un fiacre et lança au cocher l'adresse du restaurant *casher* dont il avait déjà parlé. À ce moment, où la nuit tombait, toutes les lumières de la ville s'allumèrent ensemble. Ce fut une féerie. Ménaché et sa femme avaient rabattu les glaces et regardaient, bouche bée, se dérouler à droite et à gauche de la Leipzigerstrasse les boutiques aux devantures flamboyantes et les hauts lampadaires dont la lueur laiteuse faisait paraître plus brillants les boutons des uniformes, le vernis des bottes, la soie des chapeaux hauts de forme et les yeux des prostituées sorties toutes ensemble de leurs retraites comme sur un ordre.

À la Leipzigerstrasse succédèrent des voies moins fréquentées et bientôt ce ne fut plus que d'interminables lignes de hautes maisons neuves et de spacieux trottoirs entre lesquels circulaient, parmi de rares voitures, des tramways aux perches

grésillantes. Puis leur guide prononça un mot : Hochbahnhof, en indiquant du doigt une gare aérienne toute rehaussée de pilastres et de fleurons. Puis une rivière, où vacillaient les lumières des quais, s'étendit loin vers leur droite. Un instant après, le fiacre s'arrêta, Ménaché vit un quartier sordide et malodorant, des hangars, des ateliers, des entrepôts, et il regretta de ne pas avoir dit qu'il préférait manger dans un restaurant du centre. Mais déjà Bernstein les entraînait à travers une cour humide, encombrée de futailles, au fond de laquelle le restaurant *casher* occupait un étroit rez-de-chaussée.

Ses clients habituels étaient des boutiquiers juifs du quartier. On y rencontrait aussi ces agents des compagnies de navigation qui essaient de placer des billets aux émigrants et rêvent tous d'avoir un jour la fortune du fameux Herr Balin, de son vrai nom Balinski. Avant d'être l'ami personnel de l'empereur et le directeur de la Hamburg-Amerika, n'avait-il pas fait lui-même le racolage des émigrants pour le compte de la Hansa ? Des clients d'un soir, comme Ménaché et Haïkélé, complétaient la figuration du lieu.

Quand Bernstein lui eut dit un mot à l'oreille, le patron, Leib Herschkovitch, s'empressa vers le jeune couple :

– Vous êtes d'Apukorsovo ? Eh bien, mais, nous sommes presque pays !

Sa grosse jovialité les mit tout de suite à l'aise.

– Quoi de neuf en Russie ? Pas eu de chance, hein ? La révolution a raté encore une fois ! Ah ! vous savez, j'ai des *latkess* épatants (crêpes de farine de sarrasin nageant dans la graisse d'oie). Poissons farcis pour commencer ? Bon ! Et comme boisson ? Du thé ? Pauvre Russie ! Non, vraiment, ce n'est pas de chance ! Surtout, je vous recommande mes *latkess*, vous m'en direz des nouvelles ! Et vous allez à Paris ? Ah ! vous en avez de la veine, vous ! La France, voilà une belle patrie, comme disent les *goïm* ! En fait de patrie, il n'y a pas mieux ! Le proverbe a bien

raison : *leben wie Gott in Frankreich* (vivre comme Dieu en France) ![1]

– Vous ne vous plaisez donc pas à Berlin, vous autres ? s'étonna Ménaché. C'est pourtant une belle ville.

– Jeune homme, intervint alors un vieux *maskil* qui rêvait d'être un nouveau Salomon Maimon[2], vous ne pourrez vous rendre compte que quand vous serez en France de la différence qu'il y a entre une république et une monarchie. Les Juifs ont théoriquement les mêmes droits en Allemagne qu'en France, c'est entendu, mais de la théorie à la pratique, des principes aux mœurs, il y a loin ! Je vous assure que pour nous autres Juifs, et surtout pour nous autres Juifs intellectuels, aucune comparaison n'est possible entre l'Allemagne et la France. Pour nous, la France sera toujours une sorte de Mecque, car nous savons que notre émancipation civile date de la Révolution française et qu'elle n'a pas été un privilège, une faveur révocable au gré de celui qui nous l'aurait accordée, ainsi que nous en avons vu maints exemples depuis Joseph, mais un droit imprescriptible et naturel que nous n'avons pas eu à demander, ni même à mériter, puisque notre participation à la Révolution de 1789 a été nulle. Ce n'est que bien plus tard, peu à peu, par degrés, que les mêmes droits nous ont été accordés dans les autres pays...

---

1 Expression populaire qui date de l'empereur Maximilien, mort en 1519, et que les Juifs ont adaptée à leur usage. Les *Apophtegmata* de Zwiegref Weidner (Leipzig, 1693) prêtent à Maximilien I[er] les paroles suivantes : « *Wann es mög1ich wäre, dass ich Gott sein könnte und zwei Söhne hätte, so müsste mir der Älteste Gott nach mir und der andere König in Frankreich sein* (S'il était possible que je fusse Dieu et que j'eusse deux fils, le premier me succéderait comme Dieu et le second serait roi en France). » De là, par une corruption apparemment due à la tradition orale, le dicton *leben wie Gott in Frankreich*, vivre comme Dieu en France.

2 Juif lituanien élevé dans un milieu très fanatique d'où il s'évada pour passer à pied en Allemagne. Il y devint quelques années plus tard un philosophe d'une certaine notoriété.

Comme la plupart des Juifs, le *maskil* était un terrible bavard. Il avait quitté sa place pour s'asseoir en face de Ménaché dont il avait saisi la manche, et sa main, agrippée à cette manche, la suivait dans tous les mouvements que faisait le bras du jeune homme.

– Je vous ai dit, reprit-il implacable, que notre émancipation civile accomplie en France pour la première fois n'a pas eu le caractère d'un privilège et que c'est ce qui en fait le prix inestimable aux yeux de tous les Juifs conscients. Mais d'un autre point de vue...

– Excusez-moi..., tenta d'interrompre Ménaché.

– Laissez-moi continuer, vous me ferez ensuite vos objections. D'un autre point de vue, vous dis-je, il est à considérer que tout mouvement universel et humanitaire ne peut que profiter d'abord et surtout aux Juifs, car voilà deux mille ans qu'ils ne sont plus que des hommes, des individus. Il en résulte que, de toute extension des droits de l'homme, sans distinction de religions, de races et de couleurs, les Juifs sont appelés à profiter plus que d'autres. J'ajouterai que l'égalité des droits pour tous constitue un véritable privilège israélite...

– Comment cela ? questionna par pure politesse Ménaché qui n'avait pas très bien suivi la pensée du *maskil*.

Celui-ci ne demandait qu'à s'expliquer :

– La Révolution française a proclamé l'égalité des droits, mais, pratiquement, cette égalité n'existe pas et n'existera jamais. Pratiquement, le plus intelligent, le plus apte, a toujours le dessus, en dépit du suffrage universel et de toutes les belles proclamations. Or, les Juifs, surtout ceux de l'Europe occidentale, appartiennent de naissance à la classe des intellectuels et des bourgeois, c'est-à-dire à la classe qui, dans tous les régimes démocratiques, est la classe dirigeante. De sorte, mon cher jeune homme, que quand vous criez : « Vive la République ! » ou : « Vivent les droits de l'homme ! » c'est exactement comme si

vous criiez : « Vivent les Juifs ! » Mais, je vous le répète, vous ne vous rendrez compte de tout cela que quand vous serez en France et connaîtrez la douceur de vivre *wie Gott in Frankreich* !

Sur ces mots, le *maskil* daigna lâcher la manche de Ménaché et se rengorgea. Le patron en profita pour inviter le jeune tailleur à raconter comment ils avaient passé la frontière sous la direction de Bérélé. Ce dernier était bien connu chez Leib Herschkovitch, où pourtant il n'était jamais venu ; les récits des émigrants l'y avaient rendu populaire.

– Sacré Bérélé ! s'écria le restaurateur. J'espère bien que son tour viendra de venir goûter à mes *latkess* !

Puis Ménaché raconta l'histoire du *gaon* de Vilna que justement personne ne connaissait et le dîner passa ainsi joyeusement. Il était loin, le Berlin pompeux et froid des Linden et de l'allée de la Victoire !

Cependant l'heure du train approchait.

– Allons, en route

– Au revoir et bonne chance !

– Qui sait ? Nous nous reverrons peut-être ! L'univers est petit pour nous autres Juifs !

– Chers amis, fit le patron, faites-moi le plaisir d'emporter à titre de souvenir ce petit paquet de *stroudels* pour le voyage. À moins que Madame ne préfère quelques saucisses... Et pensez quelquefois à Leibé Herschkovitch et aux pauvres Juifs berlinois qui n'ont pas la chance de pouvoir aller avec vous à Paris !

Il s'était mis à pleuvoir. Sous la froide averse d'automne, Berlin, aux rues trop larges et trop droites, avait pris une physionomie dévastée, lugubre. Impossible de trouver un fiacre dans ce quartier perdu. Les voyageurs et leur guide n'eurent d'autre ressource que de courir jusqu'à la plus prochaine station de métro. L'extrême rapidité de ce moyen de transport replongea Ménaché dans l'émerveillement d'où il n'était guère sorti depuis son entrée en Prusse.

– Ah oui, c'est beau, la civilisation !

Et ce fut Charlottenburg et les formalités habituelles du départ, dans le même affairement discipliné et silencieux qui les avait tant frappés à la gare de Silésie. Et ce fut l'adieu d'Abraham Bernstein demeuré sur le quai, son salaire dans la main, tandis que le train de Paris s'ébranlait avec un sourd grondement

– Bonne chance, les amis ! Soyez heureux ! Comme Dieu en France !

Deuxième partie

Comme Dieu en France

CHAPITRE PREMIER

Lorsqu'ils débarquèrent à Paris, Ménaché Foïgel et sa femme n'étaient pas encore revenus de leur surprise. À la frontière belge, une simple visite de leur valise les avait mis en règle avec les autorités ; le mot passeport n'avait même pas été prononcé. À la frontière française, ce fut mieux : ils eurent l'impression d'entrer en France comme un paisible citadin rentre chez lui après un petit tour en banlieue. Personne n'eut seulement l'air de les remarquer.

Les premières effusions échangées, Ménaché fit part de son agréable étonnement à Gaston Lif, son beau-frère, qui était venu les attendre à la gare.

– Des passeports ? dit ce dernier en haussant les sourcils. Pour quoi faire ? Pour enrichir les agences d'émigration ? Quand il était parti de Russie à l'âge de dix-huit ans, non pas précisément, comme Ménaché Foïgel, afin d'échapper au service militaire, mais pour aller travailler de son métier de fourreur dans des pays libres et civilisés, Gaston Lif s'appelait Zoreh Lifschitz. C'était un grand garçon de faible intelligence, à la physionomie peu expressive, mais avenante, aux cheveux bruns frisottants, aux moustaches soyeuses, au teint pâle, aux joues rondes et pleines. Tout annonçait en lui un homme fait pour le plaisir et les gâteries des femmes. Dès son arrivée à Paris, il y avait retrouvé un vague parent, Baruch Lévitzki, émigré de Russie comme lui et qu'on avait surnommé l'*Adressné Stol*, nous dirons plus loin pourquoi. Avec son aide, Gaston n'avait pas tardé à se tirer d'affaire, mais travailler du matin au soir, surtout à Paris, lui

était désagréable. Comme il avait fait, avec la connaissance de Baruch, celle de beaucoup d'autres Juifs arrivés aussi pauvres que lui et parvenus en peu de temps à s'établir dans le métier le plus ordinaire et le plus accessible, celui de soldeur, il réunit sans trop de peine plusieurs centaines de francs, changea de nom sur le conseil d'un camarade et se fit soldeur à son tour : il achetait chez les soldeurs en gros des rues du Caire et d'Aboukir des coupons de tissus ou de la bonneterie qu'il allait, trois ou quatre fois par semaine, revendre sur les marchés suburbains, à Pantin, à Aubervilliers, à Montrouge.

Son commerce marchait assez bien et lui eût procuré à bref délai un petit capital s'il n'avait été paresseux et coureur. Ce beau garçon mettait son point d'honneur à courtiser toutes les femmes. Chaque nouvelle conquête lui créait vis-à-vis de lui-même l'obligation d'en tenter immédiatement une autre. Pris dans son propre engrenage, il s'embarrassait sans cesse d'intrigues sentimentales où s'absorbaient son argent et son temps.

Informé d'ailleurs par Haïkélé du caractère de Gaston, Ménaché vit tout de suite à quel homme il avait affaire, cependant que le soldeur, amusé par l'air effaré et la mise insolite des nouveaux arrivants – Haïkélé portait une toque d'astrakan et un long manteau bordé de la même fourrure, Ménaché une casquette trop ample, pareille à un béret, et un pardessus qui ressemblait à une capote militaire – se livrait sur leur compte à des réflexions un peu méprisantes. Il avait facilement reconnu Haïkélé qui, de son côté, lui avait sauté au cou sans hésitation. Sa première impression sur Ménaché fut que celui-ci n'était guère bavard et que sa sœur ne devait pas s'amuser souvent en compagnie de ce garçon timide et soucieux.

Sous la marquise de la gare du Nord, face au boulevard de Denain qui s'ouvrait devant eux comme un large vestibule conduisant par une pente douce au centre de la ville, Gaston eut un geste empreint de fierté :

– Paris ! dit-il du ton dont il eût fait les honneurs de son propre domaine.

Ménaché et Haïkélé demeurèrent muets, mais ce n'était pas d'admiration, c'était d'étourdissement et un peu de déception. Ils ne retrouvaient pas ici la discipline et la belle ordonnance qui les avaient tant frappés à Berlin. De hautes maisons grises et plates, des arbres rabougris et prématurément dépouillés de leurs feuilles, des affiches aux couleurs vulgaires, des passants qui se jetaient au hasard dans tous les sens, des camelots déguenillés hurlant d'une voix monotone et canaille des mots incompréhensibles, c'était donc cela, Paris ?

– Vous devez avoir faim, reprit Gaston. Nous allons entrer dans un café.

Alors que la traversée des larges rues de Berlin leur avait paru si aisée, ils s'effrayèrent d'avoir à franchir au milieu des fiacres, des omnibus, des taxis et des tramways, le médiocre espace qui les séparait de l'autre trottoir.

– Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ? Il n'y a aucun danger ! les encouragea le soldeur qui prit la valise des mains de Ménaché et, leur donnant l'exemple, s'élança sur le pavé gluant.

Mais quand ils furent assis à la terrasse d'une brasserie, au milieu des petites tables rondes cerclées de cuivre que des garçons juponnés de blanc frottaient avec entrain en poussant de joyeux appels, Ménaché crut avoir deviné soudain ce qu'était Paris : une ville où des hommes libres passent leur temps à boire en plein air des breuvages qui engendrent la douceur de vivre.

Comme Dieu en France ! Le proverbe disait vrai. La douceur de vivre était partout autour d'eux, dans ce ciel d'un bleu léger où couraient des nuages élégants et frisés comme des plumes, dans cet air tiède, dans le déhanchement de cette petite fleuriste si aguichante malgré ses épaules pointues et son teint de papier mâché, dans la démarche de toutes ces femmes qu'on eût dites parées pour une éternelle fête, dans l'aisance avec laquelle les

hommes s'arrêtaient pour causer et rire au milieu du trottoir, déployer des journaux qu'ils parcouraient d'un coup d'œil, ou allumer une cigarette avec des gestes vifs et capricieux. Et tous ces consommateurs, à toutes ces terrasses, qui se penchaient pour frôler de leurs moustaches l'oreille des femmes aux cheveux artistement ondulés, et aux yeux chargés de langueur sous l'ombre de leurs grands chapeaux ! Et tous ces gamins qui se poursuivaient au plus épais de la foule sans que la police songeât à les rappeler à l'ordre ! Justement, un sergent de ville déambulait devant la terrasse où tous trois dégustaient maintenant un chocolat au lait et des brioches. Les mains dans son ceinturon, il se dandinait, débonnaire, en causant avec une marchande de journaux dont on n'apercevait que la tête dans l'ouverture de son kiosque tout tapissé de dessins licencieux. Quelle étrange ville que ce Paris !

Gaston venait de dire qu'il logeait à Montmartre, rue Ramey, dans un hôtel où il leur avait retenu une chambre près de la sienne

– À Montmartre ? se récria Haïkélé. Tu veux nous faire habiter Montmartre ?

– Ah ! je comprends ce qui t'effarouche ! Tu te représentes Montmartre comme on l'imagine généralement à l'étranger, sous l'aspect d'un vaste lupanar ! Détrompe-toi, ma chère petite sœur, et apprête-toi à perdre les préjugés et les idées toutes faites qui ont cours en Russie au sujet de Paris. Nous avons Montmartre et Montmartre. Nous avons le Montmartre où les étrangers font la noce, et nous avons, de l'autre côté de la Butte, le vrai Montmartre, le Montmartre juif.

Autant que son complet de bonne coupe, ses boutons de manchette à chaînette, sa montre d'or et le rubis qui brillait à sa cravate, l'assurance de son frère Gaston remplissait d'admiration Haïkélé.

– Moi, disait-il encore, je ne me fais pas de bile. À quoi bon ? Je pourrais gagner plus d'argent, mais, à Paris, pourvu qu'on ait de quoi vivre...

Ménaché se taisait, écoutait, observait et comparait ce qu'il avait sous les yeux avec le tableau grotesque que lui avait fait de Paris, dans la boutique de Bassi Rivka, à Apukorsovo, la mère de celui qui était établi boulanger rue des Écouffes.

– Rue des Écouffes, où est-ce ? demanda-t-il à son beau-frère.

– En plein quartier juif de la Bastille, là-bas, près de la rue de Rivoli. Encore un coin où vous vous trouverez en pays de connaissance !

Et questionnant à son tour :

– Quoi de neuf à Apukorsovo depuis la révolution ? Tout le monde va bien ? Et la mère ? Et la pâtisserie ? Toujours aussi bons, les *stroudels* ? Et David ?

Mais on voyait bien qu'Apukorsovo n'intéressait plus beaucoup Gaston. Il revint à Montmartre et à la vie qu'il y menait :

– Je suis célibataire : donc, pas besoin d'appartement ! Pour cinquante francs par mois, j'ai une chambre très confortable avec électricité, eau chaude, cabinet de toilette, et le garçon à ma disposition à toute heure du jour et de la nuit. Je n'ai qu'à appuyer sur un bouton et je suis servi. Pour vous autres, c'est différent ; je vous conseille de prendre un logement que vous meublerez et où vous serez chez vous. À Montmartre, il y en a d'épatants, avec vue sur tout Paris. Dès demain, nous chercherons cela. Je suppose qu'aujourd'hui vous avez surtout envie de vous reposer ?

– Oh, oui ! soupira Haïkélé.

Les hautes falaises de la rue de Dunkerque, du boulevard de Magenta, du boulevard Barbès, le pont sonore du Métro, les lourds tramways qui grimpaient en soufflant vers la porte de Clignancourt, les étalages des magasins de meubles et de vête-

ments débordant jusqu'au milieu des trottoirs, les bars où des individus à casquette et des femmes en cheveux semblaient installés comme chez eux, les petites voitures des quatre-saisons attroupant autour d'elles des commères en peignoir chargées de gosses, les camelots bavards debout sur des estrades à l'entrée des rues barrées, les marchands de marrons et de pommes de terre frites, les échoppes pavoisées de journaux et de chansons, les colonnes où s'étalaient en chiffres énormes le nombre de représentations des pièces en vogue, les portraits des chanteurs en cravate blanche et des gommeuses en robe décolletée, les marques d'apéritifs, de chocolats, de savons, de poêles, de cycles et d'autos, tout ce kaléidoscope du Paris faubourien défila sous les yeux de Ménaché et de sa femme sans leur causer d'autre sensation que celle d'un désordre, d'un fourmillement hostile. Quand le fiacre pris boulevard Denain les déposa rue Ramey, devant le Select Hôtel, ils étaient complètement ahuris et désemparés.

Une grosse femme brune les accueillit sur le seuil et appela un garçon en tablier blanc qui se précipita pour les débarrasser de leur valise et les conduire aussitôt à leur chambre, par un escalier décoré d'iris mauves. C'était, au troisième étage, une pièce propre, mais fort exiguë et prenant jour sur une courette de prison. Il y avait, près de la cheminée garnie de deux vases, un fauteuil Louis-Philippe où Haïkélé s'écroula, les bras ballants.

– Enfin, nous y sommes !

Promenant alors son regard autour d'elle, elle s'aperçut dans l'armoire à glace et se trouva laide. Elle eut honte de sa toque d'astrakan et de son lourd manteau qui lui donnait l'air d'une vieille femme. Ce fut son premier accès de parisianisme, et elle n'était à Paris que depuis une heure ! Quant à Ménaché, les mains dans les poches, il contemplait la cour d'où montait la voix nasillarde d'un phonographe.

– À quoi penses-tu ? lui demanda sa femme.

Il fut sur le point d'avouer qu'il regrettait Berlin, mais il se rappela tout ce que lui avait dit le vieux *maskil* du restaurant Herschkovitch, et il se contenta de répondre :

– Je pense que, si les services de recrutement de S.M. le tsar de toutes les Russies parviennent à me dénicher ici, c'est qu'ils seront bien malins !

Les draps leur parurent délicieux après tant de nuits passées dans les taudis de Vilna et de Libau, en wagon et sur la terre battue de l'isba enfumée, mais c'est en vain qu'énervés de fatigue ils essayèrent de dormir. Le soir était tombé, l'ombre emplissait la chambre et le phonographe nasillait toujours. De temps à autre, la maison vibrait au passage d'un autobus, et, continuellement, c'était un bruit de sabots et de roues qui, à travers les minces cloisons de l'hôtel, montait du pavé de la rue.

Ménaché tourna le bouton électrique pour consulter sa montre. Il avait été convenu que Gaston viendrait les prendre à sept heures pour dîner. Six heures et demie ! Ils se rhabillèrent en hâte.

Haïkélé estima que la douceur de la température la dispensait de remettre son manteau garni de fourrure.

– Gaston ne nous fera pas rentrer tard, je suppose ! Car elle se jugeait moins inélégante sans son manteau.

Sept heures un quart ! Gaston se faisait attendre. Ils décidèrent de descendre dans le salon de l'hôtel.

– Il viendra sûrement, disait Haïkélé, puisqu'il sait que nous ne pouvons pas nous débrouiller sans lui.

Il vint en effet sur le coup de huit heures moins un quart.

– Excusez-moi, j'ai été retenu... J'avais prévu que vous ne seriez pas prêts pour sept heures. Je n'ai pas oublié les chères habitudes russes.

– Tu continues même à les pratiquer, observa malicieusement sa sœur.

L'inexactitude aux rendez-vous était le moindre défaut du beau Gaston. Elle faisait le désespoir de ses maîtresses.

– Si vous ne tenez pas à dîner dans un restaurant *casher*... J'en connais deux ou trois dans le quartier. Mais, pour ce premier soir, je me propose de vous faire goûter à la cuisine française. Venez ! C'est à deux pas d'ici. Et ne manquez pas de remarquer au passage les belles têtes de youpins que nous allons rencontrer. Ce n'est pas ça qui manque !

Le revers oriental de la Butte Montmartre n'était pas encore à cette époque le quartier presque exclusivement israélite qu'il est devenu depuis la guerre. Pourtant, Gaston avait raison, l'élément juif y foisonnait déjà, composé en majeure partie de tailleurs, de fourreurs, de soldeurs et de brocanteurs de la foire aux puces, qu'on voyait gesticuler avec fièvre devant les comptoirs de zinc ou aux terrasses des mastroquets, à l'abri des stores décorés d'enseignes transparentes : À la Mominette, Chez Albert, Aux Quatre Coins, Modern Bar, etc. C'était un vendredi soir et le sabbat commençant répandait dans tout le quartier une vague allégresse. Ménaché eut de nouveau la vision grisante de Paris, ville libre, ville insouciante et gaie.

Haïkélé le tira par la manche :

– Oh ! retourne-toi, regarde !

Avant son beau-frère, Gaston devina ce qui avait provoqué l'exclamation de sa sœur :

– Une jupe entravée. La nouvelle mode de cet hiver.

Et appuyant la main sur le bec de cane d'un marchand de vins à la terrasse duquel s'entassaient des paniers d'huîtres :

– C'est ici.

On entrait d'abord dans une salle de café qui servait aussi de bureau de tabac. Au comptoir, le débitant, en bras de chemise, distribuait des timbres, des paquets de tabac et de cigarettes.

– Un paquet de cigarettes caporal, patron ! lança Gaston pardessus l'épaule d'un client occupé à timbrer des lettres. Et je

vous amène du monde ! Tâchez de nous mettre une bonne bouteille de vouvray au frais !

Ses enveloppes timbrées, le client fit face à Gaston :

– Tiens, Baruch !

– Tiens, Gaston ! Comment ça va ?

Baruch était ce Baruch Lévitzki, surnommé l'*Adressné Stol* (bureau, ou plus exactement, table d'adresses, nom donné, dans toutes les grandes villes de Russie à un bureau où sont enregistrées les adresses de tous les habitants), qui avait aidé Gaston à ses débuts dans Paris. Sous un chapeau poussiéreux de forme indéterminée il exhibait une figure chafouine où des poils gris tirant sur le jaune laissaient voir des plaques de peau rosâtre. Les yeux, dont l'un était fermé plus qu'à demi, virevoltaient derrière des lunettes teintées de bleu.

Gaston et lui échangèrent encore quelques mots en français puis adoptant le yiddish et désignant d'un léger mouvement de tête Ménaché et Haïkélé restés derrière lui :

– J'ai là des Polaks, dit le soldeur, de la famille arrivée aujourd'hui de Russie. Je compte aller vous les présenter demain ou après-demain. Vous vous tenez toujours au Bar Moderne, dans la salle du fond ?

– Toujours, et à votre disposition, répondit l'*Adressné Stol* qui s'esquiva dans un glissement silencieux.

– Amédée, ordonna le patron sans quitter son comptoir, une table pour M. Lif et une bouteille de vouvray bien fraîche. Comme huîtres, qu'est-ce que ce sera, monsieur Lif ? Des portugaises supérieures ?

– Oui, trois douzaines, acquiesça Gaston.

D'un regard sévère, il inspecta les tables de l'arrière-boutique, en désigna une au garçon et fit passer ses invités sur la banquette. L'endroit était déjà plein de dîneurs : clientèle bien montmartroise, artistes, gens de théâtre et de concert, Parisiens attirés des autres quartiers par la réputation culinaire et le bon

marché de l'établissement. Des rires, des appels s'entrecroisaient. Une jeune personne bondit de sa chaise, furieuse, parce qu'un verre de vin venait de se répandre sur son costume tailleur. Son voisin voulut la faire rasseoir, et, comme elle continuait de se débattre et de protester, il lui donna une tape sur les reins, l'assit de force sur ses genoux et la cajola.

– Je reviens tout de suite, dit Gaston, je vais faire un tour à la cuisine.

Sa sœur et Ménaché s'aperçurent à peine de sa disparition.

– Que d'ivrognes ! se disait le tailleur. Et toutes ces femmes ; encore plus ivres que les hommes ! Dans quel endroit sommes-nous tombés !

– C'est une plaisanterie que nous a faite Gaston, songeait Haïkélé. Je me demande s'il ne serait pas plus digne de partir tout de suite.

Mais le soldeur revint et dit en se frottant les mains :

– Après les huîtres, nous aurons un chateaubriand aux pommes paille. Si vous le désirez un peu cuit...

– Je désire surtout m'en aller, dit sèchement Haïkélé. Je ne comprends pas que, pour un premier soir, tu aies cru bon...

– Qu'est-ce que j'ai cru bon ?

– Je t'assure que Ménaché et moi nous ne trouvons pas cela drôle ! N'est-ce pas, Ménaché ?

Ménaché haussa les épaules.

– Enfin quoi ? s'impatienta Gaston. Explique-toi. Qu'est-ce qu'il y a ici qui te choque ? C'est un des meilleurs bistrots de la Butte ? Tiens, regarde-moi ces huîtres !

Le garçon venait de déposer entre leurs trois couverts une pyramide de coquilles au parfum amer.

– Tu m'excuseras de ne pas faire honneur à tes huîtres, dit Haïkélé, leur seule vue me soulève le cœur.

– Et vous, Ménaché ?

– J'essaierai de les trouver bonnes, répondit le tailleur, mais ces bestioles visqueuses me rappellent ce qu'une vieille amie de ma belle-mère me disait de toutes les choses immondes qu'elle avait vu manger à Paris, chats, grenouilles et escargots.

Gaston se montra vexé.

– Soit ! J'ai assez d'appétit pour manger ces trois douzaines sans me faire aider !

– Je ne te reproche pas tes huîtres, reprit Haïkélé. Tu t'y es habitué, nous nous y habituerons sans doute aussi. Mais je suppose qu'il n'eût pas été impossible d'en manger d'aussi bonnes dans un lieu plus honnête. Pour un premier soir, nous aurions préféré une autre compagnie que celle de ces prostituées.

Le soldeur eut un éclat de rire.

– Mais, ma petite sœur chérie, ces femmes ne sont pas des prostituées ! Ce sont, pour la plupart, des femmes aussi respectables que toi !

– Gaston, je vous en prie ! intervint Ménaché que la comparaison offensait.

– Mettons que j'exagère un peu, mais vous pouvez me croire, ces femmes ne sont pas des prostituées. Les plus légères d'entre elles sont ce qu'on appelle des « poules ». Les autres, des maîtresses d'artistes, des femmes indépendantes, et même des épouses légitimes...

– Drôles d'épouses ! coupa Haïkélé.

– En tout cas, constata Ménaché, vos « poules » sont ivres. Gaston se retourna sur sa chaise pour embrasser la salle du regard :

– Personne n'est ivre ici, prononça-t-il avec conviction.

– Comment ! fit Ménaché penché vers lui. Vous osez soutenir que tous ces gens n'ont pas bu ? Tenez, cette grande blonde... Non, non, n'ayez pas l'air de faire attention à elle, vous nous attireriez des histoires !

– Quelles histoires ? Jamais une Parisienne ne se fâche parce qu'on la regarde, surtout si elle se sait jolie. Cette grande blonde n'est pas ivre du tout, et la preuve : c'est de l'eau qu'elle a dans son verre. Tranquillisez-vous, mon cher beau-frère, je ne vous ai pas conduit dans un mauvais lieu, mais dans un simple restaurant qui n'est même pas un endroit où l'on vient pour s'amuser. Allons, attaquons les huîtres et rapportez-vous en à moi pour votre initiation parisienne... Ah ! voici le vouvray !

Gaston remplit les trois verres et levant le sien

– À ta santé, Haïkélé ! À ta santé, Ménaché ! Car il est temps, n'est-ce pas, que je te tutoie ? À votre prompte réussite ! Demain soir nous irons voir Baruch, le vieux que vous avez aperçu tout à l'heure, et il se chargera de vous trouver du travail, ce ne sera pas long !

Le vouvray aidant, le tailleur et sa femme finirent par se laisser convaincre. Haïkélé daigna même goûter aux huîtres sans trop de grimaces. Quand ils sortirent vers dix heures pour regagner la rue Ramey, elle avoua de bonne grâce que, s'il n'y avait eu ce soir dans le restaurant qu'une femme coupable d'avoir trop bu, c'était elle assurément. Ménaché convint que lui non plus ne se sentait pas les jambes très fermes.

– À la bonne heure ! s'écria Gaston. Vous voilà baptisés Parisiens !

Et sous les étoiles de cette douce nuit de Montmartre, il entonna d'une voix où ne subsistait presque aucune trace d'accent juif, la scie de café-concert à la mode :

C'est la danse nouvelle,
Mademoiselle
La danse qui vous aguiche,
C'est la matchiche...

Et en manière de conclusion :

– À Paris, comme vous voyez, il serait déplacé de dire *kinoss* (les lamentations).

CHAPITRE II

Baruch, l'*Adressné Stol*, était originaire de la sainte communauté de Bashlik, réputée dans tout le gouvernement de Kiev comme une pépinière de *iabednikess* (diffamateurs, calomniateurs, dénonciateurs, surnom donné par les Juifs pieux aux hommes d'affaires et avocats-conseils israélites).

Avant la propagation de l'*Hascala*, cette maladie de l'esprit, ce Fléau du Savoir qui, à partir de 1865, détermina dans toute la population israélite de Russie un irrésistible mouvement d'émancipation intellectuelle, les saintes communautés ne connaissaient ni hommes d'affaires ni avocats. C'était un métier ignoré des Juifs pour la raison bien simple qu'aucun Juif n'eût eu l'audace et l'impiété de citer un de ses coreligionnaires devant des juges chrétiens, il aurait été noté d'infamie pour le reste de ses jours. Mais dès l'apparition de l'*Hascala*, le nombre des Juifs renégats qui s'adressaient aux tribunaux officiels ne cessa d'augmenter, entraînant dans la même proportion l'augmentation du nombre des *maskilim* (intellectuels) assez familiarisés avec la langue russe et la procédure pour guider leurs clients dans le labyrinthe judiciaire.

Pour quiconque a pratiqué quelque peu cette chicane des chicanes qu'est le *pilpoul* (casuistique talmudique), la chicane juridique est un jeu d'enfant. Beaucoup d'avocats et d'hommes d'affaires juifs ne tardèrent pas à acquérir une grande réputation, même parmi les *goïm*, et à gagner beaucoup d'argent.

Le hasard ayant voulu que les premiers *maskilim* enrichis dans la chicane fussent originaires de la sainte communauté de

Bashlik, il arriva que tous les *maskilim* de Bashlik voulurent tenter la fortune par le même moyen et s'établirent *iabednikess*.

Quand le père de Baruch, Reb Nahmenn Lévitzki, qui exerçait la profession de *shohet* (sacrificateur), sentit pour la première fois que l'âge faisait trembler sa main, il lui parut naturel d'inviter son fils à s'instruire du métier paternel et à se tenir prêt pour remplacer dans ses fonctions l'auteur vénéré de ses jours.

Baruch refusa net :

– Mon cher papa, malgré le respect que je vous dois, je ne saurais me résigner à n'être toute ma vie qu'un égorgeur de bœufs, de veaux et de volailles. Et puis, vous l'avouerai-je ? J'ai horreur des cérémonies religieuses.

– Malheureux, tu ne crois donc plus au Dieu d'Israël ?

– Ni à celui-là ni aux autres, mon cher papa. Il vous faut abandonner l'espoir de me voir faire partie des instruments de sainteté.

– Tais-toi, impie, et renonce toi-même à me désobéir ! Ce que j'ai dit est dit !

– Mon cher papa, je n'ai d'ordre à recevoir que de ma conscience.

– *Ben sorer émoré* (fils rebelle), je te maudis ! Tu as mérité la lapidation !

Sur ces mots, le vieux sacrificateur, écumant d'une sainte colère, chassa son fils de sa maison.

Cette mesure extrême ne surprit ni n'affligea Baruch. Il savait qu'un conflit de cette sorte éclaterait un jour entre son père et lui et il s'était préparé à quitter Bashlik de son plein gré si Reb Nahmenn Lévitzki ne l'y avait forcé. Il boucla son maigre bagage et se rendit à Kharkov, grande ville universitaire où les *maskilim* tenaient le haut du pavé.

Dès lors, pour lui comme pour beaucoup de ses semblables, l'unique occupation fut, non pas de poursuivre des études méthodiques en vue de l'obtention d'un diplôme et de l'accès à

une profession plus ou moins rémunératrice, mais d'apprendre par plaisir et par besoin, pour embrasser en esprit l'ensemble de cette merveilleuse civilisation dont on parle tant dans les ouvrages interdits. Il dévorait tous les livres que le hasard plaçait sous sa main et se plongeait avec ivresse dans l'examen de tous les problèmes. Toute pâture intellectuelle lui était bonne et il l'absorbait sans effort. Mais ce qu'il recherchait avec le plus d'avidité, c'était les œuvres de polémique dirigées contre le fanatisme et les fanatiques. Le fils du pieux Lévitzki fut le plus terrible mangeur de prêtres que comptât à cette époque la ville de Kharkov.

Peu de temps après son arrivée dans cette ville, il avait eu la chance, grâce à sa remarquable calligraphie, de trouver un emploi de clerc chez un *iabednik*. Ses matinées étaient employées à rédiger des *procheniess* (requêtes) aux autorités tsaristes, besogne qui lui permettait de vivre à l'aise et lui laissait beaucoup de loisirs pour ses lectures. Mais la Russie, pays d'ignorance et d'oppression, convenait mal à un jeune *maskil* assoiffé de savoir et de liberté. « Si nous allions dans cette partie du globe qu'on appelle la France, dans ce Paris, berceau et foyer de la civilisation moderne ? », se dit un jour Baruch. Il est vrai qu'il ne savait pas un mot de français, mais, jusqu'à l'âge de quinze ans, il n'avait pas su un mot de russe et à présent il écrivait et parlait fort convenablement cette langue. Il apprendrait le français comme il avait appris le russe, voilà tout ! Il s'en alla donc, sans le moindre regret de cette Russie où un caprice aveugle du destin l'avait fait naître, vint à Paris et s'y débrouilla tout de suite le mieux du monde.

Dans les premiers temps, il donna des leçons d'hébreu et de mathématiques aux enfants juifs du quartier Saint-Paul. Quelques mois après, il savait assez de français pour rédiger des *procheniess* au comité de bienfaisance israélite et à M. le baron de Rothschild. Par malheur, ce métier d'écrivain public pour *schnorrers* (mendiants) se trouvait fort encombré. Chaque café

juif du quartier Saint-Paul abritait pour le moins un rédacteur de *procheniess*, souvent deux, quelquefois trois. Baruch eut alors une idée géniale. Il décida de dresser, sur fiches, une sorte de répertoire secret contenant, avec toutes les adresses des Juifs et des Juives signalés pour leur générosité, l'indication des préférences, manies, travers et ridicules propres à être exploités chez ces charitables personnes. Certaines d'entre elles étaient connues pour leur prédilection à l'égard des familles nombreuses ; d'autres ne prenaient intérêt qu'aux orphelins ; d'autres aux femmes en couches ; d'autres aux vieilles filles nécessiteuses, etc. Baruch avait noté toutes ces particularités sur ses fiches et s'en servait pour aiguiller presque à coup sûr les démarches de ses clients. D'où un succès foudroyant qui fit bientôt de sa petite industrie une véritable agence de renseignements pour tapeurs professionnels. À chacun il était à même de signaler le bienfaiteur qui lui convenait le mieux, se chargeant en outre de rédiger la requête qu'il relevait de citations de la *Thora* et d'apologues talmudiques subtilement choisis. Peu à peu sa compétence s'étendit aux demandes d'emploi. Son agence s'adjoignit un bureau de placement. Les casquettiers du quartier Saint-Paul s'adressaient volontiers à lui pour recruter de la main-d'œuvre. Mais sa propre et inimitable spécialité resta toujours le répertoire de la charité israélite à Paris.

Les années avaient passé. Montmartre était devenu, par l'effet d'une immigration sans cesse accrue, et en attendant de surpasser le quartier Saint-Paul, le second quartier juif de Paris. Baruch sentit que l'avenir était de ce côté. Il y transporta ses fiches et s'établit chez un marchand de vins de la rue Marcadet où, tenant séance tous les après-midi, il ramassait pièce à pièce des honoraires bien supérieurs à ses besoins. Il n'avait même pas de frais généraux, puisque le tenancier du lieu, trop heureux de voir affluer la clientèle, ne lui comptait pas ses consommations personnelles. Quels n'auraient pas été les bénéfices de

l'*Adressné Stol* s'il avait consenti à étouffer ses scrupules, à être, pour tout dire d'un mot, moins honnête ?

Lif et Foïgel allaient être précisément témoins d'une scène où l'honnêteté professionnelle de l'*Adressné Stol* devait éclater dans toute sa pureté. Le désintéressement philosophique n'avait pas déserté l'âme de Baruch depuis les beaux jours de son initiation intellectuelle, à Kharkov. Il était resté essentiellement un homme d'idées, de principes, et la vérité, même sous ses formes les plus humbles, n'avait pas de plus zélé défenseur.

Il somnolait doucement sur la banquette du bistro, car il se ressentait encore de la fatigue de la nuit précédente passée jusqu'à trois heures du matin à poursuivre la traduction de Voltaire en yiddish, sa grande pensée et l'œuvre capitale de sa vie, quand un jeune homme se présenta humblement devant lui, la casquette à la main :

– Bonjour, monsieur Baruch.

– Bonjour. Qu'est-ce que tu veux, toi ? C'est pour une *prochenie* ?

– Oui, monsieur Baruch.

– Assieds-toi. Comment t'appelles-tu ? Où habites-tu ?

Le jeune homme dit son nom et son adresse.

– Célibataire ?

– Célibataire.

– Qu'est-ce que vous prenez ? fit le tenancier du bar en posant familièrement sa main sur l'épaule du nouveau venu.

– Un ballon.

– Tu as besoin d'argent ? reprit Baruch. Tu n'as pourtant pas l'air misérable. Tu as bonne mine, tu as du linge... Enfin, parle ! Tu cherches une situation ?

– J'en ai une, monsieur Baruch. Je suis ouvrier coiffeur au « Salon Rochechouart ».

– Alors, pourquoi viens-tu ici ?

– Ah ! monsieur Baruch, c'est que je suis bien ennuyé. Il me faudrait deux ou trois cents francs, et je ne les ai pas. Avec deux ou trois cents francs, je serais tiré d'embarras. Je me suis déjà arrangé avec ma concierge...

Baruch fronça le sourcil.

– Elle est disposée à dire tout ce que je voudrai, à condition, naturellement, que je lui graisse la patte. Mais ça ne suffira pas si vous ne consentez pas à me rendre un petit service. Monsieur Baruch, je voudrais une bonne *prochenie* pour un philanthrope qui s'intéresserait aux familles nombreuses.

– Aux familles nombreuses ? fit Baruch en relevant ses lunettes bleutées sur son front. Mais ne viens-tu pas de me dire que tu es célibataire ?

– Rassurez-vous, je me suis procuré le nécessaire : une vieille maman tuberculeuse et cinq petits orphelins rachitiques, loqueteux... Ma concierge attestera tout ce qu'on voudra quand viendra l'enquêteur.

L'Adressné Stol prit un air très digne et, rassemblant ses fiches, les mit à l'écart sur la banquette :

– Mon garçon, tu t'es trompé, je ne m'occupe pas d'affaires de ce genre.

– Monsieur Baruch !

– Tout ce que je puis faire pour toi, c'est de t'indiquer, rue des Nonnains-d'Hyères, le vieux Feldstein que je crois parfaitement capable de s'intéresser à ton histoire de vieille maman tuberculeuse et d'orphelins rachitiques. C'est tout à fait sa spécialité, au vieux Feldstein. Moi, je ne marche pas. Inutile d'insister ! Tu penses bien que si j'avais voulu me faire le complice de tous les mensonges inventés par les *schnorrers* pour soutirer de l'argent aux « poires » – ce mot, Baruch le proponça en français – je ne t'aurais pas attendu et serais maintenant assez riche moi-même pour recevoir des *procheniess* au lieu d'en rédiger. La main que voici, jeune homme, est vierge de tout mensonge. Va

voir le vieux Feldstein. Ta petite combinaison ne peut qu'être de son goût. Il est même homme à t'en suggérer une autre encore plus ingénieuse. Allons, va !

Le jeune garçon coiffeur se retira, la tête basse, oubliant de boire son bock et cédant la place à Gaston et Ménaché survenus depuis un instant. Haïkélé était restée au Select-Hôtel pour y vaquer à quelques petits travaux de couture.

À peine les présentations faites :

– Vous avez vu ce gamin qui sort d'ici ? fit l'*Adressné Stol*. Celui-là est un débutant qui manque encore d'expérience et de malice, mais j'en connais des douzaines, beaucoup plus débrouillards, qui vivent uniquement de subterfuges analogues. Le coup de la famille nombreuse est classique. Que voulez-vous ? L'enquêteur ne peut rapporter que ce qu'il a vu et ce que lui a dit la concierge. Pourtant, à la longue, les fricoteurs finissent par être connus. Il leur reste alors un dernier stratagème, inventé par le vieux Feldstein. Ils annoncent leur intention de quitter la France pour retourner en Russie et présentent au comité de bienfaisance une requête sollicitant une somme qui leur permettra de prendre le train. Les premières fois, le comité, trop heureux de voir disparaître d'incorrigibles fainéants, s'est empressé de leur verser le montant d'un billet de troisième jusqu'à Cologne ou à Berlin, en y ajoutant un peu d'argent pour la route ; mais ce billet, ils ne le prenaient pas, bien entendu, ils se gardaient bien de partir ! Le comité s'en est aperçu et a décidé qu'un secrétaire serait chargé d'accompagner les voyageurs à la gare, de les mettre dans le wagon et de ne leur délivrer leur billet qu'à l'instant où le train se mettrait en marche. Eh bien, la précaution n'a servi à rien ! Ces lascars ont trouvé le moyen de rouler quand même le comité !

À demi indigné, à demi admiratif, Baruch faisait tourner ses petits yeux derrière ses lunettes et tirait d'un geste nerveux sa barbiche de chien.

– Oui, ils ont imaginé un dernier truc ! Ils s'arrangent pour trouver des voyageurs ayant réellement l'intention de se rendre en Allemagne. Ceux-ci prennent un billet pour la station la plus voisine de Paris et l'échange des billets a lieu dans le train, à un prix qui laisse à chacun son avantage. À la première station, celui qui avait le billet pour Cologne descend et revient à Paris avec le ticket de retour de l'autre qui poursuit sa route à frais réduits. C'est très simple, mais il fallait toute la fertilité d'esprit du vieux Feldstein pour y penser !

Les trois hommes rirent de bon cœur et l'on aborda l'objet de l'entretien, non sans que Ménaché eût été invité une fois de plus à raconter pour quel mobile et dans quelles circonstances il avait quitté la Russie.

– Vous ne vouliez pas être soldat ? dit Baruch. Ça, c'est une bonne raison que les Français les plus patriotes peuvent à la rigueur comprendre. Mais moi, quand on me demande pourquoi je suis parti de Russie, qu'est-ce que vous voulez que je réponde ? Je leur dis que j'en suis sorti parce que je n'avais aucune raison d'y rester, ce qui leur fait ouvrir des yeux grands comme des portes cochères. « Comment ? Aucune raison d'y rester ? Mais la Russie est votre pays ! On n'abandonne pas son pays sans raison ! » Allez donc leur expliquer que notre pays, à nous autres Juifs, c'est le globe terrestre !... Bref, cher monsieur Foïgel, ce qu'il vous faut à présent, c'est une bonne place de tailleur. Eh bien, nous allons tâcher de vous trouver cela. Le mieux sera de vous adresser à mon ami Lévine, chef d'atelier chez Powels, un garçon très obligeant qui se mettra en quatre pour m'être agréable. Il prend tous les jours son Pernod à la brasserie du Pont-Neuf, près des Halles. Vous ne connaissez pas Powels ? Une grande maison de vêtements confectionnés et sur mesure. Ce serait bien le diable si, dans cette immense usine, il ne se trouvait pas un coin pour vous, une place de début, s'entend, car je suis sûr que vous n'y resterez pas, vous vous établirez bientôt à votre compte. En tout cas, Lévine vous mettra le pied à l'étrier.

Powels était un Juif d'origine anglaise, mort l'année dernière, mais je me suis laissé dire que la maison qui porte son nom appartient aux jésuites. Ach ! les belles pages qu'aurait écrites Voltaire sur les jésuites fabricants de complets à l'enseigne du Juif Powels !

– M. Baruch, expliqua le soldeur à son beau-frère, a entrepris la traduction de Voltaire en yiddish.

– Un travail de Titan, précisa modestement le vieux *maskil.*

– Mes compliments, dit Ménaché.

– Ach ! Ce Voltaire ! soupira Baruch en hochant la tête. Le voilà bien, le roi des *maskilim* ! À côté de lui, tous nos Zederbaum et nos Frischmann ne sont que des avortons ! Et Diderot ! Et Helvétius ! Quels hommes ! Quelles intelligences ! Quelles lumières au sein du fanatisme et de l'ignorance ! J'espère vivre assez vieux pour achever ma traduction de Voltaire, mais aurai-je le temps d'aborder Diderot ? J'aurais dû commencer plus tôt ; j'ai perdu trop de temps, sans compter celui que me prendront la recherche d'un éditeur et la correction des épreuves...

Un consommateur minable s'était assis à une table proche de la leur et jetait dans leur direction des regards anxieux. Baruch l'aperçut, lui fit signe de patienter un peu.

– Monsieur Baruch, nous vous laissons, dit Gaston. Qu'est-ce qu'on décide pour Lévine ?

– Je vous accompagne à la brasserie du Pont-Neuf. Laissez-moi expédier ce client. Ce ne sera pas long.

Ce ne fut pas long en effet.

– Nous allons maintenant descendre dans Paris, dit le soldeur à son beau-frère quand ils furent sur le trottoir de la rue Marcadet. Tu verras les grands boulevards, l'Opéra, le Louvre et, ce soir, la fête du Lion de Belfort !

Ménaché avait entendu parler des boulevards, du Louvre et de l'Opéra, mais la fête du Lion de Belfort, ces mots frappaient ses oreilles pour la première fois.

– C'est une fête populaire qui se tient tous les ans, à cette saison, sur une place où s'élève un lion de bronze, symbole du patriotisme français. À ce propos, poursuivit Gaston, en se penchant à l'oreille de Ménaché, j'ai l'intention de vous présenter ce soir une jeune fille... Je ne voudrais pas te faire croire ce qui n'est pas, et je mentirais si je te disais que je la considère comme ma fiancée, mais elle n'est pas encore ma maîtresse... Ce sont des nuances que tu ne peux pas sentir parce que tu n'es pas familiarisé avec les mœurs parisiennes. Tu comprendras mieux quand tu connaîtras Marcelle. Je vous l'aurais forcément présentée un jour ou l'autre. Alors, n'est-ce pas, autant que je vous la présente aujourd'hui ! C'est une vraie Parisienne de Paris, dont les conseils seront utiles à Haïkélé. Pour ta femme, Marcelle sera ma fiancée, mais à toi je peux bien avouer que je n'ai pas l'intention de l'épouser, malgré le grand désir qu'elle en a. À Paris, un homme ne doit pas se marier avant trente ans. Sinon, au bout de quelques années de vie conjugale, l'envie le reprend de s'amuser : les tentations sont trop nombreuses.

– Ton avis, dit Ménaché, est donc que je me suis marié trop jeune pour être heureux en ménage à Paris ?

– Que tu te sois marié trop jeune, ça, c'est certain ! À dix-sept ans, pour un homme, c'est de la folie ! Au point de vue parisien, du moins. Mais j'ai confiance en Haïkélé. Stylée par Marcelle, elle saura bien empêcher qu'une autre lui prenne son mari.

Les femmes étaient un sujet de conversation dont l'ami des encyclopédistes affectait de se désintéresser, ainsi qu'en témoigna son silence tandis que conversaient les deux beaux-frères.

Par la rue Caulaincourt, ils avaient atteint la place Clichy où Ménaché retrouva le désordre et le tumulte de la gare du Nord. À la gare Saint-Lazare, ce fut bien pis. Au fond de ces rues ouvertes comme des crevasses dans la pierre des hautes maisons uniformément grises, le jeune tailleur se sentait comme roulé, bousculé par un torrent.

– Attention !... À gauche !... Halte !... Courons !... lui disait Gaston qui, plusieurs fois, fut obligé de l'empoigner par le bras pour le guider au milieu des voitures. Mais plus que par les voitures, Ménaché était troublé par toutes ces femmes dressées sur de hauts talons et balançant doucement les hanches, dans des jupes étroites qui leur faisaient une démarche d'esclaves. Des plumes ondulaient à leurs chapeaux, des jabots de lingerie s'étalaient sur leurs poitrines rebondies. L'une d'elles s'étant arrêtée devant la glace d'une boutique, le regard du jeune homme y rencontra le sien. Elle lui sourit. Il s'empourpra jusqu'aux oreilles.

L'Opéra se profilait dans le lointain de la rue Auber, assombri par le crépuscule. Tailleurs anglais, compagnies de navigation, banques, bars... Quand ils eurent devant eux la perspective spacieuse de l'avenue de l'Opéra et à leur droite celle de la rue de la Paix :

– Hein ? fit Gaston Lif. Nous sommes loin d'Apukorsovo et de Habaravké ?

Ce mot évoqua pour Ménaché son village natal perdu au milieu de la plaine ukrainienne, l'unique rue conduisant en ligne droite à un bois de sapins qui fermait l'horizon du côté du nord, les maisons juives aux toits de tôle groupées autour de l'humble synagogue, les chaumières russes, leur église à la coupole en forme d'oignon renversé, et la neige, et le silence troublé seulement par les abois des chiens ou les grelots des traîneaux... Ménaché ne regrettait point Habaravké, oh ! non, mais il eut une pensée de pitié vers les Juifs restés là-bas, surtout vers sa pauvre mère réduite, depuis la mort de son mari Mottle la Loterie, aux subsides du comité de bienfaisance et aux quelques kopecks dont on récompensait ses talents de cuisinière à l'occasion des repas de noce...

– Lévy ! Blumenthal ! Aron ! Meyer !

Baruch prononçait au passage les noms juifs inscrits au fronton des magasins de luxe et l'on n'aurait su dire s'il mettait dans cette énumération du sarcasme ou de la fierté.

– Venez voir les belles fourrures ! dit-il.

Les trois hommes s'approchèrent d'un étalage où un manteau de zibeline formait le centre d'un ensemble décoratif composé de peaux somptueuses.

– Maintenant, fit l'*Adressné Stol* à voix basse quand ils eurent le visage collé à la glace, tâchez d'apercevoir dans le fond de la boutique le nommé Meyerovitch dont le père vivait de ramasser du bois mort à Dalissovké, dans le gouvernement de Kherson. En réalité, il était à la charge de la communauté. On le considérait comme un pauvre d'esprit, incapable de tout travail sérieux. *Ach* ! Je crois bien reconnaître son fils près de la caisse, en train de sourire à une cliente... Il a commencé par être casquettier. Après cela, il a été fourreur et il a épousé la fille de Haimovitch... Comme vous le voyez, il est aujourd'hui un gros commerçant de l'avenue de l'Opéra. Vous l'avez vu ? Bien ! Saluons et passons à la bijouterie Valens. M. Valens est justement sur le pas de sa porte. Non, il rentre, nous n'aurons pas la chance de pouvoir l'admirer de près... Son vrai nom est Valensky. Quand il est venu à Paris, c'était un pauvre bougre de socialiste révolutionnaire ayant fait vaguement quatre ou cinq classes dans un lycée, et tellement fanatique qu'il voulait devenir prolétaire. Il apprit le métier de cordonnier et se mit à ressemeler les chaussures des camarades, au grand regret de ceux qui commettaient l'imprudence de les lui confier : il ne leur restait qu'une consolation, celle de se dire que le jeune Valensky aurait pu tout aussi bien avoir la fantaisie de se faire ouvrier coiffeur et leur couper la gorge, ce qui eût été beaucoup plus grave. Il était à Paris depuis deux ans quand il devint l'amant d'une petite ouvrière. Elle avait un frère et ce frère tenait un restaurant dont il louait la salle du premier étage pour des réunions. Sur son conseil, le cordonnier de malheur s'établit marchand de reconnaissances du Mont-de-Piété et il ne fut plus question pour lui de révolution sociale. De temps en temps, ses ex-camarades du parti demandent des nouvelles de Valensky, mais personne ne

se doute qu'il s'appelle Valens et qu'en vingt-cinq ans il est devenu, de marchand de reconnaissances, bijoutier avenue de l'Opéra. On suppose généralement qu'il a péri dans une émeute en Russie.

Et Baruch de rire.

Puis ce furent le Louvre, les arcades de la rue de Rivoli, leur animation de bazar oriental, et, comme il n'était pas encore dix heures, le soldeur et le philosophe emmenèrent Ménaché jusqu'au Pont-Neuf pour lui faire admirer le panorama de la Seine et de la Cité.

– Mais, croyez-moi, le Louvre, les Tuileries, la Tour Eiffel et Notre-Dame, je donnerais tout ça, tenez, pour cette petite !

Gaston désignait une jeune femme qui passait et que Ménaché se mit à dévorer des yeux.

– Vous la connaissez ? Qui est-ce ?

– Je ne l'ai jamais tant vue, répondit le soldeur. Je l'ai choisie au hasard. Les rues sont pleines de ses semblables. Ce que j'ai voulu dire, c'est que ce qu'il y a de mieux à Paris, tout compte fait, ce sont les femmes.

– Les femmes ? fit l'*Adressné Stol*. À ma connaissance, il n'y a rien de changé en elles depuis les prophètes ! Toutes ces gaillardes qui nous lancent des œillades et raccrochent les passants n'ont rien inventé, même en perversité, qui ne fût déjà usité au temps d'Ezéchiel et d'Isaïe. Les courtisanes juives d'alors pratiquaient déjà ce qui se fait de mieux dans le genre. Les costumes seuls ont changé.

Assis dans une des demi-lunes du Pont-Neuf, ils se turent. Il semblait à Ménaché que ses poumons respiraient mieux, que son cœur battait dans sa poitrine avec une fierté inconnue. Il ressentait comme un élargissement de sa conscience, une augmentation de sa personnalité intime, une aisance et une agilité de pensée comparables à l'effet d'une drogue. Oui, c'était bien cela : comme Dieu en France !

Mais la nuit était venue, ils se rendirent à la brasserie du Pont-Neuf. Ainsi que l'avait prévu Baruch, Lévine se montra plein d'obligeance. Il portait une longue tête de cheval qu'ornait une barbe de mage assyrien, et sucrait son absinthe avec une minutie de sorcier. Ce rite de l'absinthe étonnait beaucoup Ménaché. Gaston le lui enseigna séance tenante. Après le vouvray, l'absinthe ! Quel régime !

Il fut convenu que le surlendemain – la journée suivante devait être consacrée à la recherche d'un appartement – Ménaché viendrait chez Powels se mettre à la disposition d'un chef d'atelier à qui Lévine promettait de le recommander. Puis, avec Gaston et Baruch, le jeune tailleur reprit le chemin de Montmartre où Haïkélé l'attendait avec impatience.

Baruch habitait, rue des Abbesses, un petit rez-de-chaussée comblé de livres, de paperasses et comme saturé de poussière, où les deux beaux-frères eurent le loisir de jeter un coup d'œil avant de se séparer du vieux *maskil*. Une lampe fumeuse et puante y éclairait un grabat malpropre, des vaisseaux de toilette débordants et, sur la cheminée, un Voltaire de plâtre auquel le nez manquait.

Ménaché, sa femme et le soldeur dînèrent ensuite dans un bouillon populaire de la rue Clignancourt où, à neuf heures, Marcelle vint les rejoindre.

CHAPITRE III

– Bonsoir, m'sieurs, dames ! Bonsoir, Gaston !

Marcelle, la main tendue au soldeur, faisait un sourire à Ménaché et à sa femme.

– Ma fiancée, présenta Gaston en yiddish. Asseyez-vous, ma chérie. Je vous préviens que ma sœur et mon beau-frère ne savent pas un mot de français.

– Ça va être gai !

– J'espère que ce ne sera pas triste. Je compte sur vous pour mettre ma sœur à la page. Elle en a besoin.

– Merci de l'honneur ! dit Marcelle à qui un coup d'œil avait suffi pour détailler la tenue de Haïkélé. Je vous promets de faire mon petit possible, mais il y aura du boulot.

– Allons, Marcelle, soyez aimable et n'oubliez pas que je vous ai présentée comme ma fiancée.

– Mince ! La fiancée de M. Gaston Lif ! On ne se refuse plus rien ! Mais soyez tranquille, mon cher fiancé, on est du monde, on sait se tenir.

– Qu'est-ce qu'elle dit ? questionna Ménaché.

– Elle dit que vous lui plaisez beaucoup tous les deux. Et vous, comment la trouvez-vous ?

Haïkelé avoua qu'elle ne se l'était pas représentée ainsi.

– Moi non plus, fit le tailleur.

– Je vous avais pourtant prévenus : une petite blonde, un peu maigre, avec beaucoup de cheveux et un entrain de tous les diables.

À la vérité, Ménaché ni sa femme ne pouvaient comprendre tout de suite d'où venait à la jeune fille un si fort ascendant sur Gaston. Bien qu'elle eût passé vingt et un ans, elle n'en paraissait guère plus de seize. La bouche était grande, le nez rond et retroussé, les épaules maigres, la poitrine plate, l'ensemble chétif, mais tout cela était racheté par une chevelure luxuriante, couleur d'éternel été, et des yeux de chat d'un vert pailleté d'or, extraordinairement vifs et spirituels. Elle avait mis ce soir-là tout ce qu'elle avait de mieux : une mouette rose ouvrait les ailes sur son chapeau et le jabot de sa chemisette constituait un véritable chef-d'œuvre de l'art du repassage. La jeune fille était blanchisseuse. Orpheline, elle travaillait chez sa tante, Mme Girodot, rue Ordener.

– Et alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-elle.

– Nous les emmenons à la fête du Lion de Belfort.

– Bonne idée ! Probable que des trucs comme ça, y en a pas des tas dans leur bled !

– Tu parles ! répliqua Gaston qui, sous l'influence de Marcelle, s'initiait au jargon parisien.

Ils prirent le métro à la station Barbès et, vingt minutes après, remontaient à l'air libre, place Denfert-Rochereau. Le lion de bronze raidissait sa puissante encolure dans un quadrilatère de guirlandes lumineuses. À ses pieds, la foule grouillait avec des remous et des cris qui suggérèrent d'abord à Ménaché l'idée d'une émeute, d'une révolution. Les énormes tramways de Montrouge s'ouvraient à coups de timbre une trouée au milieu de cette cohue contre laquelle invectivaient joyeusement les voyageurs penchés sur la rampe des impériales.

– Eh bien, dit Marcelle à Haïkélé, comment trouvez-vous le bouillon ?

Haïkélé dut se contenter de sourire, mais Ménaché s'adressant à Gaston :

– La révolution, dit-il.

– Il dit, traduisit Gaston à Marcelle, que ça le fait penser à la révolution.

La jeune fille fut surprise. Elle n'imaginait pas le Grand Soir sous cette forme pacifique. Elle ne pouvait se rendre compte de ce que, pour un Russe, ce débordement de peuple dans la rue avait de subversif et de contraire à tous les règlements de police.

– Dites-lui, fit-elle à Gaston, que, quand les Français se décideront à faire la révolution sous la conduite de Jaurès, ce ne sera pas pour rire et qu'ils ne se laisseront pas rouler par les bourgeois, comme vous autres par le tsar et les grands-ducs en 1905.

Car Marcelle était socialiste, mais d'un socialisme qui consistait surtout dans une admiration éperdue pour Jaurès. Un soir, un cousin à elle, un petit plombier, fervent syndicaliste, l'avait emmenée à une conférence de Jaurès. Elle y avait été frappée de la grâce. Quand, de sa voix mugissante, l'orateur avait fait le tableau de la misère humaine, elle avait pleuré comme un enfant, et, quand il avait dressé l'image du monde futur, du paradis que serait bientôt la cité socialiste, elle avait été ravie en extase. Depuis ce soir-là, elle était convaincue que, si tous les hommes avaient pu entendre la parole de Jaurès, l'univers eût été immédiatement transformé comme par miracle. Elle n'aurait su dire ce qu'eût été cette transformation, mais il n'y aurait eu qu'à faire ce qu'aurait dit Jaurès et tout aurait été parfait.

Le socialisme de Marcelle avait, il est vrai, une autre base : sa haine des prêtres – des « ratichons » comme elle disait –, des « pipelettes » et des « flics ». Si elle détestait les prêtres, ce n'était point qu'elle fût anticléricale ou athée : elle les détestait parce qu'ils prétendaient pouvoir se passer de femmes. Pour elle, la chasteté était synonyme de vice, de débauche. Elle n'admettait pas qu'un homme pût être chaste sans être vicieux. À ses yeux, un prêtre était nécessairement « un homme qui avait des vices ». Dans les « flics » elle ne voyait que des fainéants – Marcelle avait horreur de la paresse – et, quant aux « pipelettes », il

suffisait pour faire éclater sa colère de lui demander ce qu'elle avait contre elles : « Toutes des vipères ! s'écriait-elle. Toutes des vampires ! » Comme on le voit, il n'y avait dans le socialisme de Marcelle rien de commun avec le matérialisme historique, la lutte des classes et la dictature du prolétariat...

Marcelle se disant socialiste, Gaston, subjugué par elle, l'était aussi, mais il n'était pas mieux informé que la jeune fille de ce qu'était exactement le socialisme. Il s'était affilié depuis peu à un groupe d'ouvriers israélites appartenant au Bund (parti socialiste-démocrate juif de Russie) et payait régulièrement sa cotisation en faveur de la bibliothèque du Bund établie à Montmartre et qu'il fallait reconstituer tous les six mois environ. Elle se rouvrait ordinairement avec deux ou trois cents volumes que l'on prêtait à domicile et dont deux ou trois seulement revenaient (l'habitude de ne pas rendre les livres est générale parmi les Russes). Inutile d'ajouter que Gaston Lif n'était pas de ceux entre les mains de qui les livres disparaissaient. *L'Humanité* et *la Bataille syndicaliste* suffisaient amplement à sa nourriture intellectuelle. De son côté, Marcelle n'absorbait que des feuilletons et des livraisons policières. Elle n'avait pas retrouvé à lire Jaurès l'émotion qu'elle avait éprouvée à l'entendre, ce qui ne l'avait pas empêchée de découper quelques-uns de ses articles et de les épingler au mur de sa chambre à côté d'un portrait du tribun auquel elle envoyait des baisers du bout de ses doigts brûlés par les fers.

– Un tour de cochons ? proposa-t-elle à Haïkélé en traduisant son offre d'un geste vers le manège où des quadrupèdes d'espèces diverses tournoyaient aux accents de *Viens poupoule* jaillis d'un orgue électrique plus puissant que celui de la synagogue réformée d'Apukorsovo.

Haïkélé consulta les deux hommes du regard.

– Vas-y donc ! lui dit Gaston en la poussant.

Elle regimba et alla s'abriter derrière Ménaché.

– Qu'est-ce qu'elle a, ta frangine ? s'enquit Marcelle. Allons, décide-la, c'est ma tournée.

– Marcelle dit que ce n'est pas poli de ta part de ne pas vouloir faire un tour avec elle, insista Gaston. Je t'en prie, accepte ! Sinon elle sera fâchée !

Avec un soupir, Haïkélé se résigna et gravit les marches de bois du manège. Marcelle, qui l'avait devancée d'un bond et s'était installée entre les cornes de cuivre d'une vache d'où elle dominait triomphalement la foule, la fit asseoir sur le dos du même animal :

– Cramponnez-vous, madame, v'là que ça se déclenche !

La formidable machine se mit à tourner. Plus morte que vive, Haïkélé eût donné tout ce qu'elle possédait pour qu'il lui fût permis de disparaître immédiatement dans les entrailles de la terre. À côté de leur monture et galopant comme elle, ou plutôt voletant à la façon d'un animal fabuleux, un cochon portait un monsieur d'une cinquantaine d'années, en compagnie d'une jeune fille accrochée à lui sur la croupe, et ce monsieur barbu, le nez orné d'un binocle, avait emprunté à la jeune fille son chapeau fleuri de pâquerettes, cependant qu'elle, rieuse, tenait à la main le chapeau melon du grisonnant cavalier. Ce spectacle étrange avait frappé l'attention de Ménaché.

– Cette fois, dit-il à Gaston, tu ne me feras pas croire que cet homme n'a pas bu !

– Pourquoi tiens-tu tant à ce qu'il ait bu ?

– Parce qu'il n'est pas normal qu'un homme de cet âge, qu'à sa tenue et à sa physionomie sérieuse on peut supposer employé dans une grande administration, s'affiche affublé sur un manège de foire en compagnie de sa maîtresse ! Ce sont des extravagances auxquelles on ne se livre pas quand on est à jeun.

– Pardon ! Qu'est-ce qui te prouve que cette jeune fille soit sa maîtresse ? Je parierais plutôt que c'est sa fille. Après une semaine de travail, ils ont bien le droit de s'amuser comme il

leur plaît. À t'entendre, mon cher Ménaché, tous ces gens seraient ivres, car il n'en est pas un qui ne fasse plus ou moins le fou comme le monsieur à binocle.

– C'est bien ce que je pensais...

– Rien de plus rare, dans les rues de Paris, qu'un ivrogne et, à plus forte raison, qu'une ivrognesse, même les soirs de fête, même le soir du 14 juillet ! Le 14 juillet ! Tu verras alors comment un peuple peut danser et s'amuser toute une nuit sans se saouler !

Ménaché hochait la tête, incrédule :

– Je ne puis pas croire que ce monsieur à barbe et à lorgnon n'ait pas bu.

Le manège venait de s'arrêter. Le monsieur, descendu du cochon, rendit son chapeau à la jeune fille qui l'embrassa sur les deux joues et recoiffa le sien fort tranquillement.

Le jeune tailleur n'en revenait pas.

– Rigolo, hein ? lui cria Marcelle qui se croyait obligée d'élever la voix pour se faire comprendre.

À tout hasard, il fit de la tête un signe approbateur.

– La tête me tourne, se plaignit à voix basse Haïkélé.

– Marchons, ça va passer, lui dit Gaston. Tu comprends, il t'était impossible de venir à la fête sans faire un tour de cochons, c'est l'usage.

Marcelle allait devant, le nez en l'air, riant de toutes ses dents et flairant le plaisir à pleines narines. De temps à autre, elle se retournait vers ses compagnons pour leur montrer une attraction particulièrement curieuse, la « fillette colosse », la « femme morte de faim » « ou l'homme sans tête ». Fille du peuple, on la sentait chez elle au milieu de cette foule à laquelle elle ne se gênait pas pour rendre ses bourrades. La croyant seule, un jouvenceau esquissa le geste de la prendre par la taille. Elle lui échappa d'une simple torsion du corps, sans se fâcher. Cette liberté de manières, ces garçons qui poursuivaient les filles et

parfois les embrassaient de force, ces couples enlacés, cet air de gaieté amoureuse qu'affichaient toutes les femmes, les regards de convoitise que leur lançaient les hommes au passage, dérangeaient les notions de moralité acquises par Ménaché à Habaravké et à Apukorsovo. Déjà, lors de son arrivée dans cette ville, à l'âge de la puberté, il se souvenait d'avoir eu la révélation d'une vie inconnue des Juifs demeurés fidèles aux traditions austères des saintes communautés. Mais qu'étaient les privautés anodines que se permettaient son cousin Herschel et ses camarades à l'égard de leurs petites amies, sur la promenade du Dniepr, à côté de ce qu'il avait maintenant sous les yeux ? Sans doute Paris n'était pas le mauvais lieu maudit dans toutes les langues par les Pharisiens du monde entier, mais nulle part, assurément, le plaisir que des hommes et des femmes peuvent éprouver à être ensemble ne se manifestait avec plus de franchise.

– C'est une roue comme celle-ci qu'il aurait fallu à ton père !

Gaston s'était arrêté devant une loterie où, moyennant deux sous, les amateurs pouvaient courir la chance de gagner un paquet de bonbons, un morceau de nougat, un rond de serviette ou un vase. La roue blanche et rouge, avec une flèche étincelante qui indiquait le numéro gagnant, tournait sans interruption, dans un bruit de crécelle. Près d'elle, un homme bouffi, au teint pâle, aux moustaches de tzigane, vomissait un flot de paroles inintelligibles.

– Je dis à Ménaché, traduisit Gaston à Marcelle, qu'une belle roue comme celle-ci eût été bien utile à son père.

– Son père tenait donc une loterie ?

– Oui, mais il n'avait ni roue, ni baraque. Il portait tout son attirail sur lui, dans ses poches, et il allait de village en village pour placer ses billets. Il était admiré parce qu'il avait inventé un nouveau moyen de gagner de l'argent sans travailler.

– C'est vrai que vous avez presque tous un poil dans la main ! railla Marcelle en saisissant la main de Gaston qu'elle feignit d'examiner avec attention.

Alors un individu bizarre se précipita sur elle à l'improviste. Il était chauve avec une barbe brune taillée en carré, des lunettes dorées et une robe d'avocat parsemée d'étoiles d'argent. Il attira Marcelle sous un parapluie rouge, près d'une petite table où une femme compulsait un jeu de tarots, dans l'aveuglante clarté d'une lampe à acétylène. Cet homme qui paraissait muet fit comprendre à la jeune fille que la tireuse de cartes désirait lui lire dans la main.

– Allez-y, mais pas de bobards, hein ? Avec moi, ça ne prendrait pas.

Elle fit signe à Gaston et aux deux autres de s'approcher, mais ils se contentèrent d'assister de loin à l'opération. Quand ce fut fini, elle mit dix sous sur la table et les rejoignit toute joyeuse :

– Je lui ai demandé quand je me marierais.

– Et qu'est-ce qu'il vous a répondu ?

– Dans trois mois.

Gaston se tut, rêveur.

Ils firent d'autres stations : devant la boutique du marchand de guimauve, étincelante de glace ; devant le jeu de massacre aux cent têtes de chêne sculpté ; devant la baraque des lutteurs, sordide et toute retentissante de clameurs. Soudain, Marcelle poussa un cri de joie : elle avait aperçu le marchand de pommes de terre frites et de moules. Elle y courut

– Quatre saladiers de moules et un litre de bière ! commanda-t-elle. C'est mon fiancé qui régale !

Le soldeur, se rappelant les huîtres de la veille, fit observer que sa sœur et son beau-frère préféreraient probablement des pommes frites.

– Va pour les frites ! Après, nous irons voir la danse du ventre !

Une Algérienne molle et langoureuse jouait du tambourin sur une estrade, devant des chaises de fer inoccupées pour la plupart. À l'entrée de Marcelle et de ses amis, elle agita plus fort son instrument et, comme prise d'un grand froid, se mit à frissonner de tout le buste. Féline, elle arpentait l'estrade d'un pas long et souple cependant que son ventre commençait à tourner sous sa ceinture qu'on eût dite près de se défaire, et Ménaché se rappela Miriam qui dansait en jouant du tambourin devant le peuple de Dieu, lors de la traversée de la mer Rouge. Quelle différence entre le spectacle qu'il avait devant les yeux et la poésie du texte biblique !

La séance de danse terminée :

– J'aime mieux Miriam, dit-il.

Mais Gaston ne comprit pas l'allusion.

– Maintenant, où va-t-on ? fit Marcelle infatigable.

– Maintenant, dit le soldeur, on va se coucher.

La jeune fille venait d'apercevoir un photographe :

– Un groupe ? proposa-t-elle.

Et poussant Gaston du coude :

– Ce sera un souvenir pour nos enfants !

– Non ! Assez pour ce soir ! Allons-nous-en !

Marcelle était assez fine pour se rendre compte qu'elle avait été maladroite. Elle n'insista pas. Aurait-elle pu dire elle-même quels étaient à l'égard de Gaston ses sentiments vrais ? Sans illusion sur ses capacités intellectuelles, elle l'admirait pour ce qu'elle appelait son beau physique et ne répugnait pas à l'idée de lui appartenir, une fois passé le délai d'usage ; mais l'inclination qui la portait vers lui ne comportait pas cet abandon, cette tendre confiance qu'elle avait connue naguère dans les bras d'un premier amant. Avec Gaston, elle avait eu dès le premier jour l'avertissement d'un jeu à jouer, d'une partie à gagner. La pré-

diction de la devineresse et le ton sur lequel Gaston lui refusa la photographie, souvenir de leurs « fiançailles », la décidèrent ce soir-là : « Toi, mon bonhomme, tu ne m'auras pas sans y mettre le prix. Ou bien ce sera avec la permission de M. le maire, ou bien bernique ! Et, si jamais je deviens ta femme, compte sur moi pour te tirer du lit tous les matins et t'empêcher de faire la grasse matinée ! »

Ils reprirent le métro et se retrouvèrent sur le quai près du personnage à binocle et de sa fille. L'homme affectait maintenant un port de tête sérieux et autoritaire.

– Ton ivrogne est bien dégrisé ! dit Gaston à Ménaché.

Il ajouta :

– Des hommes saouls, je vous en montrerai un autre jour, dans une boîte de Montmartre. Ce seront presque tous des étrangers. Mais là encore vous verrez une grande différence entre la noce montmartroise et celle qui se fait à Pétersbourg, dans ces cabinets particuliers dont les glaces et les cristaux doivent être remplacés tous les jours...

Et devant le Select-Hôtel, rue Ramey :

– Montez sans moi, je reconduis Marcelle chez sa tante. Bonne nuit !

– Bonne nuit ! répéta la blanchisseuse, qui, après une courte hésitation, embrassa Haïkélé.

Elle et Gaston marchèrent en silence un petit instant.

– Comment la trouvez-vous ? finit-il par lui demander. Croyez-vous que ma sœur puisse faire une Parisienne passable ?

– Bien sûr !

– Alors, je puis toujours compter sur vous pour son éducation ? J'aimerais que vous la conduisiez lundi matin dans un grand magasin !

– Entendu ! Ma tante n'y verra pas d'inconvénient si je lui dis qu'il s'agit de ma future belle-sœur... Ah ! bas les pattes, mon cher !

– Vous m'en voulez, Marcelle ?... À cause de la photo ?... Écoutez, je vous promets que nous irons chez un photographe, un vrai, quand vous voudrez, nous deux tout seuls, et nous tenant comme ça...

– Je vous dis de me laisser !

– Enfin, Marcelle...

– Au revoir ! Nous sommes arrivés !

Il avait laissé tomber les bras et la contemplait d'un œil fixe dont elle fut troublée.

– Vous ne m'aimez plus, murmura-t-il.

– Ne faites pas l'idiot. Vous savez bien que je vous aime beaucoup...

Elle ne le lui avait jamais avoué si nettement.

– Mais je n'ai pas confiance... Je ne suis pas assez sûre de votre fidélité.

– Oh ! Marcelle !

Il n'avait pour le moment que deux maîtresses : une femme mariée, corsetière aux Batignolles, et une jeune caissière de restaurant. Cette double liaison, qu'il laissait se relâcher depuis qu'il connaissait Marcelle, ne lui procurait plus aucun plaisir. Aussi crut-il être sincère en jurant à la jeune fille qu'elle était « la seule ». Elle secoua la tête.

– Nous en recauserons ! Bonsoir, mon cher !

Il entrevit qu'il allait la perdre :

– Marcelle, comment vous prouver que je suis sincère ?

Dans son esprit, la corsetière et la caissière étaient condamnées sans rémission.

– Nous en recauserons, dit encore Marcelle d'un ton moins réticent.

Pendant ce temps, le tailleur et sa femme, la tête sur l'oreiller, échangeaient leurs impressions. Ils comparaient la triste Russie avec l'insouciante et joyeuse France dont ils avaient eu la vision sous les girandoles du Lion de Belfort :

– Comme on voit bien, disait Ménaché, que tous ces Français ne manquent de rien ! Je me demande pourquoi certains d'entre eux se disent socialistes et souhaitent la révolution ! Pour quoi faire, la révolution ? Ils ne s'amusent donc pas assez ?

CHAPITRE IV

– Cette espèce de tranchée percée de petits trous que vous avez à droite, ce sont les maisons du faubourg Saint-Denis, en bordure du chemin de fer par lequel vous êtes arrivés avant-hier... Voici le dôme de Dufayel. Dufayel est un excellent homme qui vous prêtera de l'argent pour vous installer, et il n'y perdra pas, puisque c'est en rendant le même service à des millions d'autres qu'il a pu faire construire ce dôme magnifique... Les tours de Saint-Vincent-de-Paul... Tout au fond, là-bas, dans le brouillard, le Panthéon, plus gros mais moins doré que le dôme de M. Dufayel... Les tours de Notre-Dame... Vous les voyez ?... Celles de Saint-Sulpice... Tout ça, c'est la rive gauche de la Seine, de l'autre côté de l'eau, comme disent les Parisiens... L'Opéra devant lequel nous avons passé hier, le quartier de Valens et de Meyerovitch... Enfin, la Tour Eiffel dont la pointe se perd dans la brume. Nous y monterons un jour que le temps sera clair...

« Paris, la Mecque des esprits libres », rêvait Ménaché devant le panorama que leur détaillait Gaston du haut de la butte Montmartre.

– Maintenant, reprit le soldeur, retournez-vous et vous verrez le Sacré-Cœur. Ça, c'est la statue d'un jeune homme que les prêtres ont brûlé parce qu'il avait refusé de saluer une procession. Les républicains l'ont mise ici comme *léhachless* (taquinerie) contre les cléricaux.

– Encore une victoire de l'*Hascala* ! dit Ménaché ironiquement.

– Si tu veux, dit Gaston que l'histoire et la philosophie laissaient fort indifférent.

Ils restèrent encore quelques minutes à contempler l'océan de pierre où les lourds édifices évoquaient des navires à l'ancre, puis ils remontèrent vers la place du Tertre et s'assirent chez un marchand de vins pour se reposer des fatigues de cette matinée employée à grimper des escaliers et à visiter des appartements.

Ménaché et sa femme avaient le choix entre deux locaux : l'un de deux pièces et d'une cuisine, au cinquième étage d'une maison assez médiocre, rue du Mont-Cenis, avec une échappée sur la banlieue septentrionale ; l'autre, de dimensions à peu près égales, mais d'un loyer plus élevé, avec chauffage central, à l'entresol d'un immeuble neuf, rue Becquerel. Ils auraient plus de confort rue Becquerel, mais plus de lumière rue du Mont-Cenis, ce qui était à considérer, puisque, selon toute vraisemblance, ils ne tarderaient pas à travailler chez eux, à leur compte.

– À notre place, qu'est-ce que tu déciderais ? questionna le tailleur.

Le plaisir de vivre chez soi, auquel Gaston n'avait jamais songé, le tentait pour la première fois. Il se voyait dans le logement de la rue du Mont-Cenis, fumant des cigarettes au coin de la cheminée, les pieds chaussés de confortables pantoufles tandis que la pluie d'hiver ferait rage au dehors et que, près de lui, une gentille femme lui cuisinerait des douceurs.

– À votre place, je prendrais l'entresol de la rue Becquerel, dit-il au hasard, en versant quelques gouttes d'eau sur le sucre de son absinthe.

Haïkélé eût préféré la rue du Mont-Cenis à cause du bon air.

– Il est vrai, reconnut Ménaché, que la concierge de la rue Becquerel s'est montrée particulièrement aimable.

– Et pour des étrangers, renchérit le soldeur, on ne saurait exagérer l'importance de la concierge.

Haïkélé suggéra l'idée de consulter Marcelle.

– La question du logement doit la préoccuper aussi, puisque vous êtes sur le point de vous mettre en ménage...

– En ménage ?

– Eh bien, oui, voyons... À quand la noce ? Ménaché observait l'embarras de son beau-frère et le partageait, étant un peu son complice.

– Dans trois mois, décida le soldeur.

Et il avala une gorgée d'absinthe comme pour se donner du courage.

Le tailleur en était bouche bée.

– Tu as raison, fit-il en lui serrant la main. Ta femme te rendra heureux.

– Marcelle est très gentille, approuva Haïkélé. Mais qu'est-ce qu'on va encore dire, à Apukorsovo, quand on y saura que Zoreh Lifschitz a épousé une *goïé* ?

– On dira ce qu'on voudra, articula brutalement Gaston.

Et il ajouta en français :

– Je me f... d'Apukorsovo.

Après le déjeuner qu'ils firent sur place :

– Attendez-moi ici, dit-il, je vais chercher Marcelle.

Ce n'était pas dans le programme de la journée, mais il éprouvait le besoin d'annoncer immédiatement à la jeune fille la grande décision qu'il avait prise. Il se réjouissait d'avance de sa joie et se sentait lui-même transformé, pénétré d'une vertu nouvelle.

La boutique de Mme Girodot était fermée. La concierge lui dit que Mlle Marcelle devait être dans sa chambre, elle ne l'avait pas vue descendre. Gaston escalada d'un seul élan les six étages et frappa à la porte où, fixée par deux punaises, se lisait la carte de visite de Mlle MARCELLE GIRODOT. La porte s'ouvrit, ce fut le visage de la tante qui apparut.

Gaston n'en fut pas décontenancé.

– Je voudrais parler à Mlle Marcelle.

La vieille blanchisseuse le toisait :

– De la part de qui ?

– Je suis son fiancé, M. Gaston Lif.

– Son fiancé ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Tu as un fiancé, maintenant ? fit-elle en se retournant vers Marcelle qui cousait en peignoir, près de la lucarne.

La jeune fille se dressa, s'avança toute pâle, aperçut le soldeur et sa pâleur fit place au plus beau rouge.

– Excusez-moi, balbutia-t-il, si je vous dérange...

– Mais vous ne me dérangez pas, entrez donc !

– Je vous laisse, dit Mme Girodot, je vois que je suis de trop ! Mais une autre fois, ma petite, j'espère que tu me préviendras.

– Je t'assure, ma tante, que je suis aussi surprise que toi !

– Madame, dit Gaston, je viens justement demander à Mlle Marcelle si elle veut se marier avec moi.

Marcelle sauta au cou du jeune homme et l'embrassa sur les deux joues, et, la tête sur son épaule, elle se mit à pleurer, mais Mme Girodot ne partagea pas cet attendrissement :

– Vous êtes étranger, il me semble ?

– Je suis Russe.

– C'est épatant, je vous aurais cru Juif.

– Juif russe, précisa-t-il.

– C'est bien ce que je pensais, grogna la blanchisseuse d'un ton qui n'était rien moins qu'affable.

Ses yeux rencontrèrent le portrait de Jaurès épinglé à la muraille.

– Ah, celui-là ! lança-t-elle avec un mouvement de l'épaule. Si tu es malheureuse, ce sera bien de sa faute, à cette canaille de socialo ! Il t'a tourné l'esprit, il t'a dénaturée

Sans un regard de plus à Gaston, Mme Girodot quitta la mansarde de sa nièce.

– Ne faites pas attention, mon chéri ! Ma tante est une brave femme, mais il ne faut pas lui demander de comprendre ce qui n'est pas à sa portée. Alors, vrai de vrai, vous voulez bien que je sois votre femme ?

Et Marcelle pleurait de plus belle contre la poitrine de Gaston qui enfouissait sa bouche dans l'énorme touffe de ses cheveux blonds.

Si gaie d'habitude, la jeune fille se montra cet après-midi-là d'une réserve pleine de douceur et de gravité. Elle aussi se sentait transformée, renouvelée, meilleure. Tous quatre descendirent aux grands boulevards qu'ils suivirent jusqu'à la Madeleine. La Concorde, les Champs-Élysées, l'Arc de Triomphe achevèrent de convaincre Ménaché que, sous le rapport de la magnificence, Paris ne laissait pas de valoir Berlin. Mais les petits soldats en pantalon rouge qui traînaient un peu partout leurs pas désœuvrés ne lui rappelèrent que de fort loin l'insolence cosaque et la pompe militaire prussienne. Des soldats, ces bonshommes timides, fagotés dans des capotes trop larges ? Les descendants de ceux que Napoléon avait entraînés à sa suite à travers l'Europe terrifiée, ces paysans lourdauds, mal à l'aise dans leur uniforme de drap grossier ?

Comme on voyait bien que depuis cent ans les idées de démocratie et de progrès avaient eu le temps de faire leur œuvre dans la Mecque des esprits libres ! Le militarisme y apparaissait diminué, humilié, réduit à une existence sans gloire. Il avait eu raison de dire, le vieux *maskil* de Berlin, qu'il fallait être en France pour se rendre compte de la différence qu'il y a entre une république et une monarchie ! Ah, oui, vive la République !

De nouveau ce fut l'inévitable cérémonie de l'apéritif, le rite de l'absinthe sucrée minutieusement et dégustée pendant deux heures à une immense terrasse de café ou les crieurs de journaux circulaient sans gêne en offrant aux consommateurs les résultats des courses. Liberté, douceur de vivre, politesse, aménité... Et l'exclamation qui était venue si souvent à Ménaché durant

son court passage dans la capitale de la Prusse, lui vint de nouveau aux lèvres, mais avec un sens bien différent :

– La voilà, la civilisation !

Ils allèrent dîner dans un restaurant *casher* de la rue Francœur. Ce fut pour Marcelle une sorte d'initiation à l'intimité des mœurs juives. Les quelques gouttes d'absinthe qu'elle avait bues dans le verre de Gaston lui avaient rendu toute sa gaieté. Elle s'amusa follement de ces plats aux noms inconnus et bizarres qu'elle aurait voulu, comme elle disait, « échantillonner » tous. La carpe farcie, les foies de volaille et le hachis de viande au gruau de sarrasin obtinrent particulièrement ses faveurs.

– Vous verrez, mon chéri, je vous en ferai tant que vous voudrez, des plats juifs, et ils seront encore meilleurs qu'ici !

Dans ce restaurant, Lif connaissait beaucoup d'habitués, fourreurs, tailleurs, revendeurs. À tous il présenta sa fiancée, sa sœur et son beau-frère, et, comme les propos s'échangeaient surtout en yiddish, le soldeur dit à Marcelle :

– Ne vous en faites pas. Dès que ma sœur et Ménaché sauront baragouiner un peu de français, on remisera définitivement le yiddish.

– Je vous en prie ! Il ne faut pas vous gêner pour moi ! Qu'est-ce que vous voulez, tout le monde ne peut pas être volapuk !

Pour Marcelle, le volapuk était une langue merveilleuse, parlée dans une contrée légendaire dont les habitants avaient le privilège de se faire comprendre sans effort de tous les peuples de l'univers.

Gaston promit à Ménaché de lui indiquer un jeune étudiant qui venait souvent dans ce restaurant et avec qui, en un mois, il apprendrait assez de français pour se débrouiller n'importe où.

– Et quant à toi, Haïkélé, tu t'arrangeras avec Marcelle. Comme professeur, tu ne trouverais pas mieux chez Berlitz !

Il disait ces mots quand parut un adolescent rose, joufflu, au cheveux roux et crépus, dont les yeux, qu'on eût dits enfoncés dans la tête à coups de poing, brillaient d'une intelligence à la fois hardie et secrète.

– Voilà justement Nekrassov ! s'écria Gaston. Bonsoir, Nekrassov ! J'ai un élève pour toi, mon beau-frère, Ménaché Foïgel, que voici, et qui arrive de Russie avec sa femme. Assieds-toi, nous allons causer.

Le petit Nekrassov était moins jeune qu'il ne le paraissait, il avait en réalité dix-huit ans. À cause de son apparence enfantine on l'avait surnommé le Poussin.

Lors de la fameuse révolte qui avait eu lieu en 1905, à Moscou, il avait été pris, un fusil à la main, dans la fabrique de meubles Schmidt, et en avait été quitte, à cause de son jeune âge, pour huit ans de travaux forcés. Au bout de deux ans, il avait réussi à s'évader, la santé ruinée, à demi mort de faim, et avait passé en France où il vivait de leçons de français. Il fut convenu que celles qu'il donnerait à Ménaché auraient lieu trois fois par semaine, à partir du lendemain, à l'hôtel de la rue Ramey.

– En attendant, dit le tailleur, que nous ayons emménagé rue Becquerel.

Il était fier de pouvoir déclarer déjà qu'il avait un domicile, quoi qu'il n'y eût rien encore d'arrêté de ce côté. Avec quel plaisir il aurait ajouté : « Et puis, vous savez, nous avons le chauffage central ! » Mais Nekrassov se moquait bien du confort moderne !

Marcelle, qui avait saisi au passage le mot Becquerel, apprit alors seulement l'intention qu'avaient les Foïgel de louer un entresol dans cette rue.

– Eh bien, et nous ? fit-elle. Où habiterons-nous ?

– J'ai notre affaire, répondit-il d'un air entendu.

– Vrai ? Vous avez pensé à notre petit nid ? Oh ! vite, dites-moi où c'est ! Que j'aille le voir dès demain matin !

– C'est rue du Mont-Cenis, deux pièces au cinquième, avec une vue superbe sur Saint-Ouen. Nous y serons comme des princes !

– Que je suis contente ! Que je suis contente ! Rue du Mont-Cenis ! Ça doit être rudement palace ! Ah ! vivement qu'on soit demain ! Et les meubles ? Avez-vous pensé aux meubles ? Moi, je me charge du linge et des ustensiles ! J'ai huit cents francs dans mon armoire. Excellente occasion de s'en servir ! Sans compter ce que me donnera ma tante ! Elle a beau dire, elle ne pourra pas faire autrement !

– Ce n'est pas tout, dit encore Gaston, nous allons avoir besoin de Dufayel et nous ne présentons aucune garantie puisque nous habitons en garni, Ménaché et moi... Hep ! Salomon !

Un client qui s'apprêtait à sortir du restaurant se retourna en s'entendant appeler. Gaston le rejoignit et engagea avec lui une conversation à voix basse, soulignée de force gestes à la manière juive. Salomon était un homme d'une cinquantaine d'années, de mise cossue, moins élégant pourtant que Gaston dont il était un des fournisseurs pour les articles de bonneterie. Ménaché le vit faire plusieurs signes affirmatifs et s'en aller rapidement, non sans lui avoir adressé de loin un sourire de connivence.

– C'est entendu, expliqua Gaston de retour à table, Salomon marche. Je l'ai invité à prendre le café avec nous, mais il était pressé, ce sera pour une autre fois. En tout cas, il est à notre disposition pour signer ce que nous voudrons. Il a compris qu'il n'aurait pas affaire à un ingrat.

Le lendemain donc, Haïkélé et Marcelle, à qui Mme Girodot affecta d'opposer un mutisme absolu quand elle lui demanda la permission de la matinée pour des courses personnelles, se rendirent ensemble d'abord rue du Mont-Cenis. Le logement baigné de soleil jeta Marcelle dans l'enthousiasme. Mais un incident faillit tout gâter. La concierge ayant fait des réserves sur

la possibilité d'emménager au demi-terme, la jeune fille fut sur le point de la traiter de vieille toquée.

– Elle a de la chance que je tienne tant à son local, je ne lui aurais pas caché qu'elle a tout d'une tourte, déclara-t-elle, mais bien inutilement, à Haïkélé qui n'avait rien compris à la discussion.

Après quoi, elles se transportèrent aux Galeries pour y acheter ce qui était indispensable à la transformation de Mme Foïgel en une fringante Parisienne. Outre qu'elles s'entendirent fort bien par gestes, Haïkélé apprit immédiatemment et comme d'instinct le sens des termes les plus usuels en matière de toilette féminine. Quand elle revint rue Ramey, la patronne de l'hôtel ne la reconnut pas tout de suite.

– Eh bien, madame Foïgel, j'espère que vous en avez, du chic, à présent ! s'exclama-t-elle avec le plus pur accent de Toulouse. On peut bien le dire, que vous n'avez pas été longue à vous y mettre, vous !

Tous ces compliments étaient accompagnés d'une mimique destinée à les faire entrer dans l'entendement de la jeune femme.

– Une jupe entravée, ma chère !

– C'est bien simple, fit Marcelle, aux Galeries il n'y a plus que ça !

– Et le chapeau ! Il est ravissant ! C'est vous, mademoiselle, qui l'avez choisi, je suppose ?

– C'est moi, oui, avoua Marcelle. La robe aussi. Ce fut un redoublement d'éloges.

Au déjeuner qui les réunit tous les quatre au bouillon de la rue Clignancourt, Ménaché lui non plus ne reconnut pas sa femme. Un embellissement si imprévu le troubla au point qu'il ne pouvait plus en détacher les yeux et qu'il en oublia d'abord de raconter la déception éprouvée par lui chez Powels.

– Ce n'est pas du travail pour moi, dit-il, j'y perdrais la main. Il faut que je trouve autre chose.

– Patiente un peu, conseilla Haïkélé, et tu t'installeras chez nous, rue Becquerel.

– Nous reverrons Baruch, dit Gaston, il t'indiquera une place chez un grand tailleur.

Le soir même Ménaché annonça qu'il ne retournerait pas chez Powels. Lévine lui avait donné un mot d'introduction pour un grand couturier du boulevard Haussmann.

Marcelle et Haïkélé avaient employé leur après-midi à choisir chez Dufayel des meubles et des articles de ménage. Ils rentrèrent au Select-Hôtel comme s'y présentait Nekrassov, exact au rendez-vous de la première leçon de français.

CHAPITRE V

Depuis deux mille ans, la vie du peuple élu n'a été qu'une continuelle adaptation. À l'exemple d'un nombre incalculable de leurs semblables, Ménaché et Haïkélé s'adaptèrent avec facilité aux mœurs parisiennes. Au bout d'un mois déjà le tailleur réussissait à se faire comprendre en français et les progrès de Haïkélé étaient encore plus sensibles. Gaston avait eu bien raison de dire qu'il n'y avait pas de meilleur professeur que Marcelle ! Il est vrai que sur les lèvres de Haikélé l'argot de la petite blanchisseuse avait une saveur toute particulière, mais tant d'autres Juifs avaient fini par perdre à Paris leur accent d'origine que Haïkélé pouvait espérer de passer bientôt pour une authentique Parisienne. Elle portait maintenant la toilette aussi bien que Marcelle et même avec plus de bonheur. À côté de sa beauté brune, éclatante, le blond de la jeune fille paraissait un peu fade.

C'est chez eux, rue Becquerel, que Foïgel et sa femme travaillaient pour le couturier du boulevard Haussmann. Leur intérieur, meublé à crédit avec la garantie du bonnetier Salomon, comportait une chambre à coucher garnie d'un lit de cuivre à courtepointe de beau satin rouge, et une salle à manger de style hollandais où ils se tenaient pour coudre et piquer à la machine, car M. Dufayel avait fourni aussi une machine à coudre. Ah ! la bonne petite existence, quiète et confortable, qu'ils s'étaient organisée dans l'entresol de la rue Becquerel ! Ils vivaient là tout à fait « comme Dieu en France ».

Rue du Mont-Cenis, l'installation du futur ménage se faisait peu à peu. Le mariage était fixé au samedi précédant Noël. Et,

pour qu'aucun nuage ne gâtât le bonheur des fiancés, l'animosité de Mme Girodot fondait de jour en jour. Ce Juif, qu'elle avait pris d'abord pour un méchant rastaquouère, lui apparaissait sous un tout autre aspect depuis qu'elle le savait comme elle « dans les affaires » et décidé à ouvrir une boutique de soldeur en gros dans le quartier du Mail. L'événement ne tarderait pas, surtout si Mme Girodot consentait à prélever, sur le petit avoir qu'elle réservait à Marcelle, une partie des fonds nécessaires.

Une fois par semaine, les deux couples se retrouvaient dans une brasserie du boulevard de Clichy pour de longues parties de cartes, la seule distraction que Ménaché et Haïkélé pussent se donner au dehors, ne sachant pas encore assez de français pour prendre plaisir au café-concert ou au théâtre. Un soir, ils s'étaient payé le cirque Médrano, mais ce spectacle trop simple et trop direct leur avait fait une impression de tristesse navrante. Parfois, le vieux Baruch venait leur serrer la main à la brasserie. Un autre jour, c'était eux qui passaient par la rue Caulaincourt avec Marcelle et Gaston pour souhaiter le bonjour au vieux *maskil* et s'enquérir poliment des progrès faits dans l'intervalle par sa grande traduction de Voltaire. Baruch était une relation à ne pas « laisser tomber », comme disait la blanchisseuse.

Manquant de fournitures et n'osant prier Marcelle de les accompagner, comme elle l'avait fait la première fois, dans les merceries du boulevard de Sébastopol, Foïgel et sa femme eurent un après-midi l'idée de recourir au *maskil* et de l'emmener comme interprète.

– Avec plaisir, leur dit-il. J'en profiterai pour aller au Canon de la Bastille où j'ai quelqu'un à voir, et puisque vous ne connaissez pas encore le quartier juif de l'Hôtel de Ville, je vous en ferai les honneurs. Montmartre est la nouvelle Jérusalem, mais vous devez voir aussi la vieille. Saint-Pierre d'un côté, Saint-Paul de l'autre ! D'instinct, les Juifs de Paris se sont mis sous la protection de ces vénérables ancêtres !

Leurs emplettes faites, tout de suite Baruch les entraîna rue du Prévôt.

– C'est ici, dit-il, que j'ai descendu à mon arrivée à Paris, en 1875.

Il leur montrait une vieille bâtisse, fléchissante et noirâtre, par l'étroite porte de laquelle s'échappaient des relents de moisissure et d'humidité.

– Les trois fenêtres du deuxième étage étaient à cette époque celles de la fameuse hôtellerie Cosaque.

Et Baruch de dévider l'histoire du père Ventzenberg, surnommé le Cosaque à cause de son peu de malice, et mort, ainsi que sa femme, une quinzaine d'années auparavant.

Pourquoi Ventzenberg avait-il, en 1864, quitté avec sa femme et leurs quatre gosses la petite ville de Lituanie où il était né ? Lui-même n'aurait su le dire. Une force mystérieuse l'avait poussé. Que risquait-il, le pauvre bougre, à s'en aller de la triste et froide Lituanie ? Aux premiers temps de son séjour à Paris, il avait fait du colportage dans les pensions de famille et les restaurants. Il vendait du papier à lettres, des crayons, des images populaires représentant la famille impériale, les chefs du parti républicain, des vues de l'Exposition universelle ou les malheurs de Geneviève de Brabant. On lui achetait sa marchandise comme on lui eût fait l'aumône et ses gains étaient pitoyables. Pourtant, après la Commune, l'établissement de la République attira tout de suite à Paris une immigration juive considérable. Le père Ventzenberg eut alors l'idée de se mettre aubergiste, industrie où tout autre que lui fût devenu riche en peu de temps. Hélas ! le père Ventzenberg n'avait pas le sens du commerce... Il loua dans la rue du Prévôt un logement composé de deux chambres et d'une cuisine, et meubla l'une des pièces d'une douzaine de sacs remplis de paille et serrés les uns contre les autres. Le tarif était de quatre sous la nuit. Deux grands lits de deux personnes remplissaient la seconde chambre dite des « princes ». Pour cinquante centimes on pouvait s'offrir le luxe d'occuper

une place dans un de ces lits. La cuisine était réservée au logement de Ventzenberg et de sa famille. L'hôtellerie Cosaque comportait en outre une annexe non officielle située dans un grenier, au-dessus d'un atelier de menuiserie, rue Saint-Antoine. Pour trois sous, en vertu d'un accord avec le gardien de l'atelier, il était permis d'y dormir sur des monceaux de copeaux, de laine, de varech, de toutes sortes de matières poussiéreuses utilisées pour le rembourrage des matelas et des meubles, mais l'accès n'en était possible qu'à l'aide d'une corde et à la force du poignet.

En principe, ces prix donnaient droit seulement au sommeil et à l'abri, mais les Ventzenberg étaient de braves gens et quand la vieille faisait du thé, il lui arrivait souvent d'en verser une tasse gratis à quelque client bronchiteux ; ou bien, si la mine affamée d'un adolescent avait ému sa pitié, elle lui glissait un morceau de pain en cachette. Le règlement voulait que chaque nuit fût payée d'avance, mais dans la pratique on n'observait guère cette prescription que pour la première nuit, les ressources de la plupart des clients n'allant pas plus loin. De nature coléreuse, le père Ventzenberg envoyait à tous les diables les malheureux qui sollicitaient un peu de crédit. Il les mettait à la porte, mais la leur rouvrait au bout d'une heure ou deux, pendant lesquelles ils s'étaient conformés à son ordre en battant le pavé boueux ou en s'abritant de la pluie sous l'auvent d'une boutique voisine.

La mère Cosaque avait souvent l'occasion d'intercéder auprès de son généreux mais irascible époux.

– Un chien, lui disait-elle, on ne le mettrait pas dehors par un temps pareil ! Et puis, quoi, est-ce que nous n'avons pas justement un sac ou deux inoccupés ?

Dans de telles conditions, les bénéfices de l'affaire n'étaient pas gros. II est vrai que le père Cosaque avait d'autres ressources. Durant la semaine, il était finisseur de casquettes et chaque

dimanche il allait les vendre à Pantin, au marché des *Ketchmein* (Quatre-Chemins).

Rien de plus amusant, disait encore l'*Adressné Stol*, que les histoires racontées par la mère Cosaque sur le siège de Paris et la Commune. C'était un chapelet d'atrocités abominables qui s'achevait sur cette question posée par la vieille :

– Vous savez comment elle a fini, la Commune ?

Et sur la réponse négative qui lui était faite :

– Eh bien, ils continueraient encore à se battre, et aujourd'hui même ce ne serait pas fini, si la *Keisserté* – elle désignait de ce nom S.M. Victoria, reine d'Angleterre – n'avait pas eu la clef des eaux. Oui, la clef de toutes les eaux, vous comprenez ? – c'est ainsi que la mère Cosaque se représentait la maîtrise des mers. – Alors la *Keisserté* a déclaré aux combattants que, s'ils ne cessaient pas immédiatement de se taper dessus, elle fermerait les eaux. Comme l'on ne peut pas vivre sans eau, ils ont été bien obligés d'obéir.

Elle branlait sa tête grise en signe d'affirmation répétée, et ses lèvres, en se serrant, reculaient derrière son nez proéminent et humide qu'elle essuyait du revers de la main. On finissait du reste par apprendre que, pendant toute la Commune, elle était demeurée prudemment cachée avec son mari dans une cave. Toutes ses histoires provenaient d'une amie qui les avait apprises on ne savait comment, car elle ne comprenait pas le français, d'une concierge dont le fils avait été garde national.

– Ach ! faisait Baruch, si on faisait la biographie de tous les locataires qui ont passé par le purgatoire de l'hôtellerie Cosaque, ce serait le plus beau volume de l'histoire juive, tout au moins pour Paris ! Tenez, par exemple, Sokolsky, le richissime fabricant de meubles : un ancien client du père Cosaque ! Et Scribe, de son vrai nom Schreiber, dont le cabinet d'affaires est un des plus importants de la place : hôtellerie Cosaque ! Et tant

d'autres ! On n'en finirait pas ! Le plus beau volume de l'histoire juive, vous dis-je !

Ce volume, le *maskil* eût été certainement le seul à pouvoir l'écrire. Pas un Juif de quelque importance venu à Paris depuis une trentaine d'années dont il ne sût les origines et les diverses étapes vers la fortune et la puissance. Pas une boutique, dans ce vieux quartier où il avait fait ses premières armes comme écrivain public, qui ne lui rappelât une anecdote cocasse, un mot, une silhouette, un trait de mœurs où éclatait le subtil et tenace génie d'Israël. Le flot de ses paroles coulait infatigablement de sa bouche tout hérissée de poils roussâtres et mouillée d'une abondante salive qu'il avalait avec une grimace ou crachait sur le pavé sans interrompre son bavardage. Foïgel et sa femme l'écoutaient en souriant et en s'affligeant tout ensemble de la misère empreinte autour d'eux. Certes, ce quartier avait plus que Montmartre un caractère proprement, ouvertement juif. Alors que le Montmartre juif reniait plus ou moins ses origines, le peuple du quartier Saint-Paul prenait une sorte de cynique plaisir à étaler ses tares et sa crasse. Ménaché en était gêné dans son amour-propre de Parisien fraîchement promu. Qu'attendait donc la municipalité pour jeter bas toutes ces masures pourries, repaires d'une vermine à laquelle il se félicitait d'avoir échappé en fuyant l'empire des tsars ? Cette complaisance, en plein Paris, pour l'incurie orientale était indigne de la civilisation française ! Était-il admissible que dans les rues de la Ville-Lumière pussent encore circuler des Juifs à papillotes et à caftans, pareils à ceux qui provoquaient les quolibets des gamins à Apukorsovo ?

– La rue des Écouffes, dit l'*Adressné Stol*.

Et il se mit à raconter des histoires dont cette rue avait été le théâtre.

Ménaché se garda bien de dire qu'il connaissait la mère d'un boulanger établi dans cette rue. Baruch lui aurait proposé de l'aller voir et il aurait été embarrassé pour avouer sa répugnance

à nouer des relations dans ce quartier où le *maskil* témoignait au contraire d'un certain plaisir à se retrouver.

– Je crains, fit le tailleur en tirant sa montre et en clignant de l'œil vers Haïkélé, que nous ne finissions par nous mettre en retard.

– Ce sera comme tu voudras, mon chéri.

Mais l'*Adressné Stol* ne l'entendait pas de cette oreille.

– Vous êtes à deux pas de la Bastille d'où un tramway vous ramènera directement à Montmartre.

Ils durent se résigner à le suivre par la rue Saint-Antoine jusqu'au café où il disait être sûr de trouver un *iabednik* de ses amis. L'*iabednik* n'y était pas, mais le garçon affirma qu'il viendrait, comme tous les soirs, prendre son apéritif sur le coup de cinq heures. Il n'était que trois heures et demie.

– Je l'attendrai, dit le *maskil* en adressant un bonjour de la main à un jeune homme assis dans le fond de la salle, derrière un bock vide et une pile d'annuaires.

– Ce jeune *meckler* (courtier), dit-il, je l'ai connu, criant *la Presse* et *la Patrie* à côté de sa mère, aux environs du Châtelet. À présent, comme vous voyez, il porte cache-col de soie et souliers vernis. Son histoire est banale, mais on ne pourrait pas en dire autant de celle de son père qui, sous le nom de Iossel le Cracheur (*der spaïere*), fut, il y a vingt ans, une célébrité de ce quartier.

À cette époque, un médecin juif, spécialiste des maladies pulmonaires, avait persuadé des philanthropes de créer à l'usage des Juifs indigents du quatrième arrondissement un dispensaire antituberculeux. On y traitait de préférence les prédispositions, l'anémie, l'affaiblissement, les bronchites chroniques et en général tous les symptômes morbides dont un air pur et une bonne nourriture sont capables de venir à bout. Dès qu'un de ces symptômes était constaté chez un individu venu à la consultation, vite on lui prescrivait un régime de suralimentation. S'il habitait un taudis insalubre, on lui payait une chambre

à l'hôtel et on lui remplissait les poches de bons de viande, d'œufs et d'autres fortifiants. Au besoin, on l'envoyait pour un mois ou deux à la campagne.

La nouvelle ne tarda pas à se répandre, parmi les nombreux *schnorrers* du quartier Saint-Paul, qu'il existait un endroit où il suffisait de tousser pour obtenir gratuitement une chambre luxueuse avec d'abondantes nourritures dont on pouvait se défaire à moitié prix chez les boulangers, bouchers et épiciers. Une foule de gens se trouvèrent immédiatement atteints de tuberculose et se présentèrent à la clinique.

La méthode y était la suivante. Un homme se plaignait-il de points de côté, de douleurs ? Il recevait un petit pot de verre fermé d'un bouchon avec la recommandation d'y cracher chaque fois qu'il tousserait : « Vous nous le rapporterez demain, nous ferons l'analyse de vos crachats et dans huit jours vous saurez le résultat. » Au petit pot était joint un flacon de sirop.

Or, il arriva que, sur cent candidats à l'hospitalité et aux bons de nourriture du dispensaire, deux seulement, en moyenne, rapportèrent des crachats infectés de bacilles. Pour les autres, le résultat de l'analyse était négatif.

Parmi les heureux à qui il suffisait de cracher dans le petit pot pour être gavé de nourriture et dorloté au bon air sans bourse délier, figurait le père Iossel. Depuis vingt-cinq ans, le père Iossel gagnait sa vie, si l'expression n'est pas trop forte, à veiller les morts et à réciter auprès d'eux les psaumes. Un jour, le bruit courut que le bonhomme était de retour d'un séjour à la campagne et qu'il en rapportait une mine vermeille malgré laquelle les bons biftecks du dispensaire continuaient d'emplir ses poches. On accourut chez lui, on le harcela de questions.

– Il faut croire que tout le monde ne sait pas cracher convenablement, répondit-il avec laconisme.

– Allons, père Iossel, donnez-nous votre secret !

– Non, je ne vous donnerai pas mon secret, mais puisque vous êtes si peu dégourdis, je veux bien cracher à votre place. Ce sera cinquante sous par pot.

La proposition fut acceptée. Peu de temps après, la chambre ensoleillée où Iossel était nourri et logé aux frais des philanthropes était transformée en un véritable laboratoire de bacilles.

Une vingtaine de flacons, dans lesquels le vieux crachait consciencieusement du matin au soir, s'alignaient sur sa cheminée.

– Grâce à ce système, conclut Baruch, Iossel serait devenu aussi riche que le baron de Rothschild si la direction du dispensaire, mise en éveil par l'épidémie de tuberculose aiguë qui ravagea subitement le quartier, ne s'était aperçue de la supercherie. Iossel mourut, laissant une femme et deux enfants qui n'eurent d'autre ressource que de vendre les journaux du soir. La mère et l'un des fils sont morts de la maladie qui, avec un peu plus de chance, aurait pu leur rapporter une fortune. Vous avez sous les yeux le dernier survivant de la famille. Il ira loin si les microbes paternels ne le mangent pas !

Dans le courant de décembre, Ménaché et Haikélé commencèrent à fréquenter les cabarets de Montmartre. Ils ne comprenaient pas encore tout ce qui s'y disait, les chansons qu'on y débitait étaient pleines d'allusions à mille choses qu'ils ignoraient, mais trois ou quatre soirées suffirent à leur rendre familière l'atmosphère de ces petites « boîtes », lieux privilégiés, réservés, croyaient-ils, au culte du parisianisme le plus raffiné et où il leur semblait que le seul fait d'être admis à boire un bock constituât une rare faveur. C'est ainsi que bientôt le tailleur et sa femme purent parler de toutes les vedettes de la Butte comme de vieilles connaissances, s'enhardissant jusqu'à discuter avec Marcelle des mérites comparés de Fursy et de Dominique Bonnaud, et à soutenir leurs préférences personnelles contre celles de Gaston et de sa fiancée.

L'installation de ceux-ci était terminée. Il ne leur restait plus qu'à se marier et à se mettre en ménage, ce qu'ils firent par un beau samedi d'hiver, froid, sec, sonore et bleu, d'un bleu de nacre tirant sur le gris de perle, où la douceur de vivre « comme Dieu en France » enveloppait la ville entière d'une confuse et fine allégresse. Ce matin-là, les violettes embaumaient plus que d'habitude dans les paniers des petites fleuristes, les passants frappaient d'un pas léger l'asphalte que le pâle soleil humectait çà et là d'un peu de dégel. De boutique en boutique, les ménagères de Montmartre s'affairaient, nu-tête, des peignes de luxe dans les cheveux et le nez dans leurs renards roux. Il était dix heures moins un quart quand Marcelle, Gaston, Mme Girodot, Ménaché, Haïkélé, Baruch – celui-ci devant servir de témoin ainsi que Mme Girodot – et le petit cousin de Marcelle, maintenant soldat au 117e d'infanterie, se formèrent en cortège pour pénétrer sous la haute voûte de la mairie du XVIIIe. La tante de Marcelle avait pris le bras du *maskil* qui s'était mis en tête de la séduire et avait fait dans ce dessein des soins de toilette extraordinaires. Sa pelisse à col de castor teigneux lui appartenait en propre, mais la provenance du chapeau haute-forme dont il avait coiffé sa tête de vieux barbet et de ses gants jaune clair empestés de benzine était beaucoup plus douteuse. Du bas de la pelisse dépassait un pantalon à damiers, d'une fraîcheur tout estivale, qui tombait en tire-bouchonnant sur des bottines à tiges de daim non moins étrangères sans doute à la garde-robe de l'*Adressné Stol* que le haute-forme et les gants. À l'aspect de l'étrange cavalier qui lui était dévolu, Mme Girodot avait failli protester, mais Baruch ne lui en avait pas laissé le temps. Dès l'abord il lui avait tenu un long discours à la louange du mariage civil, discours auquel elle n'avait, comme disait Marcelle, « entravé que pouic » et qui, dans le cas contraire, n'eût guère été propre à provoquer sa sympathie, car Mme Girodot avait des principes et elle blâmait l'irréligion comme le signe d'une éducation négligée. Ah ! si Marcelle lui avait été confiée plus tôt,

jamais elle n'aurait épousé un youpin ! Mais à quoi bon récriminer ? L'espoir restait qu'avec un Juif Marcelle connût au moins le bonheur de ne manquer de rien. On les disait si pratiques, si habiles à faire rentrer l'argent, ces descendants d'Abraham ! Elle en avait quelques-uns dans sa clientèle. Ils payaient tous fort régulièrement leur blanchissage et beaucoup de chrétiens qui leur reprochaient d'être sales auraient pu recevoir d'eux des leçons de propreté. Marcelle, qui poussait le soin de son corps et de son linge jusqu'à la superstition, n'aurait pu aimer un homme sale, elle tenait bien de sa tante sous ce rapport... Ainsi rêvait Mme Girodot sur la banquette du vestibule où, assise entre l'*Adressné Stol* et le petit soldat, elle attendait que l'huissier les introduisît dans la salle des mariages.

La cérémonie, si ce mot peut être appliqué à une formalité où Baruch se réjouissait de voir un simple enregistrement administratif, fut suivie de l'inévitable apéritif dans un café de la place Clichy. Après la tournée de Gaston, ce fut la tournée de Ménaché, puis celle de Mme Girodot, qui s'était d'abord fait prier pour accepter un quinquina, mais qui se chargea de vider le troisième verre de Marcelle, et c'était une absinthe des mieux « tassées ». Aussi l'excellente femme pesait-elle assez lourdement au bras de l'*Adressné Stol* quand la noce s'engouffra dans deux taxis pour aller déjeuner à Saint-Cloud. Il y eut des chansonnettes poussées par le petit soldat, et des anecdotes grivoises dont Mme Girodot, de plus en plus énervée, fournit sa bonne part. Elle était à peu près ivre quand Baruch entreprit de lui décrire le cérémonial d'une noce juive dans les saintes communautés de Russie et comment le jeune marié, ordinairement un adolescent fort ignorant des réalités du mariage, y reçoit d'un vieux parent les instructions réclamées par son inexpérience.

– Et savez-vous ce qu'on fait le lendemain de la noce, dans ces milieux encore abrutis par quarante siècles d'obscurantisme ? poursuivit Baruch en lui soufflant au visage sa vineuse haleine. On porte au rabbin le drap nuptial pour qu'il soit à

même de constater de ses propres yeux la réalité du sacrifice accompli.

– Ah ! ah ! le sacrifice ! éclata Mme Girodot. Ah ! parlez-moi du sacrifice ! Tu as entendu, Marcelle ? Le sacrifice ! Qu'est-ce que tu dis de ça, toi ? Entre nous, je ne te vois pas obligée de fournir tes preuves au rabbin de Montmartre !

– Ça, ma tante, c'est pas tes oignons, répliqua Marcelle, moitié rieuse, moitié fâchée.

CHAPITRE VI

Gaston Lif racheta donc, dans le haut de la rue d'Aboukir, le bail d'une petite crémerie chaude que la clientèle avait désertée pour deux grands bouillons populaires ouverts depuis peu de temps, et s'y établit soldeur en gros, sans prendre toutefois cette dénomination trop modeste. Sur le conseil de Marcelle, il fit peindre au fronton de sa boutique ces mots bien plus prestigieux : Dépôt de fabriques.

Il avait décidé que Marcelle quitterait la blanchisserie de sa tante pour seconder son mari dans les affaires. Révélant un sens commercial et une activité insoupçonnés d'elle-même, la jeune femme s'institua la pourvoyeuse du « dépôt ». Deux ou trois jours par semaine, elle était en voyage, visitant les places de fabrique où elle avait chance de trouver de la « camelote » à bon marché : Troyes pour la bonneterie, Rouen pour la rouennerie et les tissus de coton imprimés, Saint-Quentin pour les rideaux de guipure et les tissus de Picardie, Caudry pour le tulle, etc. Un flair infaillible la dirigeait vers les usines où une crise de mévente ou de surproduction la mettait à même d'obtenir à vil prix des stocks qu'elle revendait ensuite à la clientèle des marchands de place et des petits boutiquiers. Son aplomb, sa verve garçonnière, son langage pittoresque et argotique la servaient beaucoup. Elle était si gaie, si drôle, elle avait la langue si bien pendue, il y avait tant de charme et d'espièglerie dans son rire et ses réparties de gavroche en jupon, que certains, conquis malgré eux, prenaient plaisir à se laisser « rouler » par elle. « Et puis, concluait-elle, je paie comptant, moi » et elle faisait sonner mali-

cieusement une petite sacoche pleine de pièces de cent sous. Auprès des fabricants en difficulté d'argent, ce dernier argument manquait rarement son effet.

« Ah ! lui disaient-ils, vous êtes pire qu'une Juive, madame Lif !

– Mais mon mari est juif, répliquait-elle, c'est tout comme ! »

Pendant ce temps, dans la boutique de la rue d'Aboukir, Gaston, assis sur le comptoir, fumait force cigarettes en se polissant les ongles. La clientèle venait le voir à domicile, ce qui le changeait bien agréablement de l'époque où il était obligé de se lever de grand matin pour courir les marchés de la banlieue. Comme pour Salomon dont il était maintenant le concurrent et presque le voisin, c'est pour lui qu'on se dérangeait, c'est à lui qu'on faisait des sourires et des flatteries, c'est lui qui, devant les marchands forains et les petits merciers de la périphérie ouvrière, prenait des airs fermés et supérieurs.

Très satisfait de sa nouvelle existence, des bénéfices qui, grâce à Marcelle, tombaient régulièrement dans sa caisse, et des mille gâteries dont sa femme le comblait, le beau Gaston ne regrettait pas de s'être laissé « passer la corde au cou ». II ne pensait même pas à tromper Marcelle et pourtant ce n'est pas les occasions qui lui eussent manqué pour cela. Il se laissait vivre doucement, bourgeoisement. Il engraissait. Il tournait de plus en plus au pacha.

Quant à Ménaché et à Haïkélé, ils étaient devenus de vrais Parisiens. À peine, au bout de trois ans, une petite pointe d'accent dénonçait-elle encore leur origine. Dans leur logement de la rue Becquerel, ils continuaient de travailler pour le couturier du boulevard Haussmann. Les salaires qu'ils touchaient – trente ou quarante francs de façon pour une jaquette – leur suffisaient largement. Pourquoi Ménaché aurait-il rêvé, comme la plupart des prolétaires juifs, de s'établir patron ? C'est un état qui comporte bien trop de risques et de frais, sans compter les

grèves toujours menaçantes et l'hostilité des ouvriers pour qui l'on fait figure de capitaliste. Non, le patronat n'était pas l'affaire de Ménaché. Au lieu d'économiser de l'argent, il prenait plaisir à couvrir Haïkélé de bijoux. De son côté, elle lui avait fait un soir la surprise d'un chronomètre en or. Car ils s'aimaient comme au premier jour.

Suivant l'expression de Marcelle, c'était la « bonne vie ». Les deux couples étaient, chacun à sa manière, vraiment heureux « comme Dieu en France », jouissant de tous les plaisirs de Paris et ne se privant du superflu que dans la mesure où il était hors de leur portée. Par l'entremise de Marcelle. ils avaient lié connaissance avec quelques Français, commerçants et employés, et c'étaient des manilles et des pokers à la brasserie, et c'étaient des soirées au théâtre et au café-concert. Un après-midi de dimanche, dans le logement de la rue du Mont-Cenis que Gaston projetait d'abandonner pour un appartement plus confortable et moins éloigné du centre, Marcelle eut l'idée de donner un thé. On s'y trouva tellement à l'étroit qu'il fut décidé le soir même de quitter le haut de Montmartre. Un appartement de quatre pièces fut loué dès le lendemain boulevard de Clichy.

Le soir du déménagement, comme Gaston réglait leur salaire aux hommes de corvée, un individu dont l'arrivée n'avait été remarquée de personne se planta soudain devant le soldeur qui le dévisagea sans le reconnaître.

– Ai-je tellement changé ? fit l'inconnu en yiddish.

Il était de petite taille, avec des jambes torses et un visage émacié où brûlaient des yeux fiévreux.

– Ai-je donc tellement changé ? répéta-t-il.

Et son sourire, qui découvrait les dents d'une blancheur éblouissante, exprimait une ironie tranquille et douce.

– David ! s'écria Gaston.

Les deux frères tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Ils ne s'étaient pas rencontrés depuis le départ de Gaston d'Apukorsovo, mais sans doute le soldeur aurait-il reconnu tout de suite son aîné si celui-ci, qui d'ailleurs s'était coupé la moustache, n'avait porté sur le visage et dans toute sa personne les traces des épreuves par lesquelles il venait de passer. Les journaux d'alors étaient pleins de dépêches relatant des troubles qui avaient lieu en Russie : soulèvement de paysans, et grèves d'ouvriers dans les centres textiles de Pologne, grèves presque toujours sanglantes, car le gouvernement s'efforçait de les réprimer par la force, ce qui n'allait pas sans de nombreuses arrestations et de terribles représailles révolutionnaires. Un jour qu'aux environs de Lodz les policiers étaient descendus dans une cave pour y procéder à une perquisition, une formidable explosion avait déchiqueté une douzaine d'entre eux. Or, dans cette cave avait habité David, membre du parti socialiste révolutionnaire. Il y avait installé une imprimerie clandestine et pendant un an environ, claustré volontairement dans les ténèbres, avait imprimé des proclamations que ses camarades distribuaient ensuite aux ouvriers. La cave contenait un dépôt de bombes et d'explosifs, mais ce danger permanent était le moindre souci de David : il avait fait depuis longtemps le sacrifice de sa vie. Aussi bien sa consigne était-elle de se faire sauter avec l'imprimerie et les explosifs si une descente de police venait à se produire inopinément. Par chance, un camarade avait pu l'avertir une demi–heure avant l'arrivée des policiers et, comme presque toutes les bombes placées sous sa garde étaient des bombes à mouvement d'horlogerie, il en avait mis quelques-unes en mouvement avant de s'enfuir avec les papiers les plus importants. On possédait son signalement. Le séjour en Russie, même en « Russie souterraine », lui devenait désormais impossible ; il lui fallait partir, et au plus tôt. C'est ce qu'il avait fait, sans être obligé de recourir, comme sa sœur Haïkélé et son beau-frère Ménaché, à une agence d'émigration : le parti révolutionnaire avait son organisation propre qui dispensait ses mem-

bres de se confier, eux et leurs bagages d'imprimés, à des mercenaires toujours suspects.

Mais David ne crut pas nécessaire de raconter à Gaston ses aventures avec tant de détails.

– Le séjour là-bas était devenu mauvais pour moi, énonça-t-il simplement après une quinte de toux qui avait fait affluer le sang à ses pommettes.

– Mon pauvre David ! Tu n'as pas bonne mine ! s'apitoya son frère.

– Tranquillise-toi, ma santé en vaut une autre.

– Depuis quand es-tu à Paris ?

– Depuis cinq jours. J'ignorais ton adresse et celle de Haïkélé. C'est ce matin seulement que j'ai eu la tienne par Sara Gouriévitch, la secrétaire du Bund de Montmartre. Elle te croyait toujours rue du Mont-Cenis. Ton ancienne concierge m'a dit que tu avais emménagé ici aujourd'hui même.

– Comment donc as-tu réussi à te faire comprendre d'elle ?

– Il y a deux ans, à Odessa, j'ai été obligé de me cacher chez un ami qui avait étudié à Paris. J'ai mis à profit mes loisirs en apprenant un peu de français.

Il était logé rue de la Glacière, dans la chambre d'un camarade.

– Au cas où tu voudrais m'écrire ou venir me voir, je te préviens qu'ici je ne m'appelle pas David. Ici, je m'appelle Maxime.

À ce moment parut Marcelle, dont les cheveux d'or portaient encore des brins de paille du déménagement.

– Ma chérie, lui dit son mari, je te présente Maxime, mon frère Maxime. Embrasse-le pendant que je vais me laver les mains...

– Excusez– moi, monsieur, dit la jeune femme toute confuse, je ne suis vraiment pas présentable... Un jour comme aujourd'hui, vous comprenez... Ah ! le pauvre type ! se disait-elle. Ah ! mince alors, il en a une dégaine, le beau-frère !... Et

alors, vous êtes de passage à Paris ?... Mais je vous en prie, asseyez-vous... Seulement, voilà, je ne sais pas où sont les chaises...

– Ne vous dérangez pas, répondit Maxime.

Marcelle n'avait eu jusqu'alors qu'une idée fort vague de la famille de son mari. Tous ces parents par alliance, affublés de « noms à coucher dehors », elle les confondait sans cesse. Elle n'avait donc pas été trop étonnée d'entendre Gaston lui présenter à l'improviste un frère dont il ne lui avait jamais parlé. Elle connaissait de réputation le révolutionnaire David et elle l'admirait comme un « type à la redresse ». Maxime était un inconnu pour elle. Mais avec tous ces Juifs russes, aux innombrables parentés et cousinages, un « frangin » de plus ou de moins n'avait pas grande importance.

– Alors, fit-elle, vous vous appelez Maxime ?

Et David, votre autre frère, avez-vous de ses nouvelles ?

– Oui, dit en souriant Maxime, des nouvelles excellentes, comme vous pouvez vous en rendre compte, puisque David, c'est moi. Pour des raisons particulières, à Paris je m'appelle Maxime.

– Vous êtes David ? Dans ce cas, je vous connais bien, allez ! Mais c'est votre sœur qui va être contente, elle qui vous croit « sous terre ».

À la vérité, Marcelle était déçue ; elle ne s'était pas représenté le terroriste sous cet aspect de gnome souffreteux. Pour elle, un révolutionnaire devait nécessairement ressembler à Jaurès, porter la barbe et donner une grande impression de puissance et d'autorité. Avec David-Maxime, elle était loin de compte !

– Avez-vous fait connaissance ? dit Gaston qui reparaissait en rabattant ses manchettes à jumelles d'or. Écoute, ma petite, ajouta-t-il pour sa femme, puisqu'il n'y a pas de chaises ici, mets ton chapeau et filons tous trois chez Haïkélé...

Et à David :

– Nous ferons route à pied si tu n'es pas trop fatigué...

– Fatigué de quoi ? Voilà cinq jours que je ne fais que me prélasser comme un rentier.

En route, Gaston mit, non sans vanité, son frère au courant de son ascension rapide et lui raconta comment de soldeur forain il était devenu soldeur en gros. Puis, comme s'il eût cru nécessaire de s'excuser :

– Mais tu sais, ça ne m'empêche pas d'être toujours socialiste !

– Bien sûr ! fit ironiquement Maxime. On peut être riche et socialiste tout ensemble, ou ne pas avoir le sou et être un sale bourgeois. Ce n'est pas une question d'argent, c'est une question de tempérament.

– Évidemment, répondit Gaston sans comprendre l'intention de son frère. Chez moi, c'est surtout une question de tempérament. Tiens, Marcelle, par exemple, est une révolutionnaire enragée !

Maxime regarda sa belle-sœur d'un œil curieux :

– Est-ce vrai ?

– Pour sûr que c'est vrai ! s'écria-t-elle. Je n'en ai peut-être pas l'air, mais quand tu me connaîtras mieux... Tu permets, n'est-ce pas, que je te tutoie ? On n'est pas des princes, on est des copains... Quand tu me connaîtras mieux, tu sauras que le père Lépine avec tous ses flics ne m'a jamais fait peur. Ici, ce n'est pas comme dans ton pays de sauvages. Ici, on peut tranquillement, librement, travailler avec Jaurès à la révolution sociale et préparer l'assaut contre le capitalisme.

Et, avec sa verve naïve d'enfant du peuple, Marcelle expliqua longuement à son beau-frère comment Jaurès, « le plus grand homme des temps modernes », l'avait rendue socialiste.

Le terroriste l'écouta sans l'interrompre. Il ne lui avait pas fallu plus d'une minute pour juger à sa valeur le socialisme de Gaston. Marcelle, au contraire, l'intriguait. Sa tournure d'esprit

lui plaisait beaucoup et il se demanda s'il n'allait pas essayer de faire d'elle une militante. Pour lui comme pour tous les vrais apôtres, comme pour tel personnage de Péguy, le monde se partageait en deux grandes catégories d'individus : les propagandistes d'un côté, les « propagandables » de l'autre. Son admirable intuition l'avertit toutefois que, s'il y avait une propagande à tenter auprès de Marcelle, ce n'était pas lui qui pourrait la mener à bonne fin. Un être de cette sorte devait nécessairement lui échapper. D'ailleurs, telle qu'elle était, Marcelle lui semblait parfaite. À quoi bon la transformer ?

Chez les Foïgel, où Gaston, sa femme et Maxime arrivèrent pour dîner, les bras chargés de charcuterie, l'apparition du terroriste fit plus d'impression encore que boulevard de Clichy.

– Nous te croyions mort depuis longtemps ! s'écria Haïkélé qui pleurait de joie.

Prenant entre ses mains la figure ravagée de son frère, elle le couvrait de baisers.

– Mon Dieu, comme tu as maigri ! Si ce n'est pas à faire pitié ! Finies, n'est-ce pas, toutes ces bêtises ! Tu vas te tenir tranquille maintenant ? Tu vas être sérieux ?

– Ma petite sœur, je ne crois pas avoir cessé de l'être.

– En tout cas, tu vas changer d'existence, j'espère ! Tu en as fait assez pour la révolution ! Tu vois bien que tu as perdu inutilement ton temps et ta santé !

– Ce n'est pas mon avis, répondit-il doucement.

– Ménaché, je t'en prie, parle-lui, toi !

À l'idée de son pacifique beau-frère essayant de le sermonner, Maxime ne put s'empêcher de rire. Mais Ménaché se garda bien de tenter pareille entreprise.

S'il n'était pas socialiste, ce n'était pas qu'il eût des objections à faire à la doctrine. Il trouvait légitime d'abolir l'exploitation de l'homme par l'homme. Les syndicalistes voulaient substituer à ce système un autre système moins cruel, plus équi-

table ? Libre à eux ! Ménaché n'y voyait pas d'inconvénient, mais, quant à payer de sa personne, ça, non ! Ils se trouvait trop heureux pour cela. Aucun bouleversement social ne pourrait lui apporter plus de bien-être. Il ne s'occupait pas de politique. Il ne lisait que *le Matin*, de préférence les faits divers et les feuilletons. Zigomar et Rouletabille tenaient beaucoup plus de place dans son esprit que Karl Marx, Jaurès et Jouhaux. Cependant, il s'était fait inscrire au syndicat de l'habillement, car il ne voulait pas qu'on pût lui reprocher d'être un faux frère. Il versait régulièrement ses cotisations et se mettait en grève avec ponctualité au premier signal, pour ne reprendre le travail qu'avec l'autorisation des chefs du mouvement. Mais à cela se bornait sa participation à la lutte des classes.

Haïkélé, ayant pris Marcelle à part, lui disait à l'oreille

– Je t'en prie, ma chérie, toi qui es socialiste, aide-moi ! Mon frère t'écoutera, j'en suis sûre, mieux que personne ! Persuade-le de rester chez nous pendant quelque temps, de se reposer ! Il a l'air tout à fait malade, le pauvre !

– Laisse-moi faire, répondit Marcelle. Tu ne sais pas t'y prendre. Il ne faut pas le brusquer, il faut l'apprivoiser. Ne t'inquiète pas ! Dans quinze jours, ton frangin sera méconnaissable.

Au bout de quinze jours, en effet, Maxime avait repris meilleure mine, mais quant à obtenir de lui qu'il renonçât à l'action révolutionnaire, Marcelle s'aperçut bientôt qu'il était plus sage d'y renoncer.

CHAPITRE VII

À l'opposé de Montmartre, de l'autre côté de Paris, dans l'austère quartier de Port-Royal, aux chaussées désertes, aux longues murailles d'hôpitaux et de couvents, Maxime loua, au rez-de-chaussée, un logement de deux pièces et d'une entrée, au loyer annuel de 240 francs. C'était au fond d'une cour – au fond d'un puits. Encore la petite pièce ne prenait-elle le jour, si l'on peut dire, que sur une courette plus étroite encore : la fenêtre ouverte, on pouvait, en avançant le bras, toucher le mur humide et noir de l'immeuble voisin. Cette petite pièce servirait de chambre à coucher, de cuisine, de librairie et d'épicerie ; l'autre, de bibliothèque.

Pour son installation, Maxime emprunta cent francs au parti. Son terme payé, comme il lui restait quarante francs, il acheta un lit-cage garni de son matelas, une grande table, des chaises et des tabourets de paille pour la pièce principale, une petite table, un buffet de bois blanc et un petit poêle en fonte pour la cuisine, le tout livré à domicile par un brocanteur de la rue Mouffetard, au prix de 33,50 F. Aidé de quelques camarades, il eut vite nettoyé et remis à neuf le logement. Un menuisier juif anarchiste de la Bastille lui fabriqua gratuitement deux étagères-bibliothèques et un banc où pouvaient s'asseoir une demi-douzaine de personnes. Au bout de huit jours, il avait rassemblé un lot assez considérable de brochures et de livres de propagande socialiste, de périodiques et de journaux politiques divers, rédigés en russe, en français et en yiddish. La bibliothèque pouvait s'ouvrir.

Maxime se trouvait, en somme, dans la situation d'un ouvrier en chômage. Il aurait pu vivre, pendant son séjour à Paris, des subsides que le parti accordait à ses chômeurs. Le parti appréciait beaucoup son intelligence, son dévouement et les services rendus par lui à la Cause. Mais Maxime avait pour principe de ne puiser à la caisse commune qu'en cas de nécessité absolue, pour son évasion, par exemple. Le désœuvrement lui faisait horreur. Il n'admettait ni le repos, ni les vacances. Les vacances c'était bon pour les bourgeois et les rentiers. Le repos, on en prendrait après la Révolution, à condition d'être encore de ce monde. Il avait donc imaginé une combinaison qui, tout en lui permettant de gagner les quarante ou cinquante francs par mois nécessaires à sa subsistance, lui créerait un centre d'action et de propagande. C'est pourquoi il avait installé rue Pascal cette bibliothèque-épicerie.

La bibliothèque était ouverte tous les jours, sauf avis contraire affiché sur la porte, de deux heures de l'après-midi à dix heures du soir. En réalité, on pouvait s'y présenter à n'importe quelle heure et il n'était pas rare que les réunions s'y prolongeassent jusqu'à deux heures du matin. L'accès en était gratuit, mais un écriteau fixé au mur priait les lecteurs de souscrire dans la mesure de leurs moyens une somme mensuelle destinée à couvrir les frais de loyer, d'éclairage et de chauffage. Aucun livre n'était prêté à domicile, Maxime sachant bien que toute tolérance sur ce point eût voué sa bibliothèque à une prompte disparition. Il avait d'ailleurs une autre raison d'obliger ses habitués à lire sur place : il les avait ainsi sous les yeux, à sa disposition, et pouvait exercer sur eux une propagande commode.

Les souscriptions suffisaient à l'entretien et au ravitaillement de la bibliothèque, mais l'entretien personnel de Maxime devait être assuré par un autre système. Dans la cuisine qui servait en même temps de chambre à coucher, il avait installé une librairie-épicerie où il était possible de se procurer, avec des brochures, des périodiques et des journaux de propagande, du thé

russe, du halva (sorte de nougat fait avec de la graine de potiron pulvérisée), du pain noir, des pâtes, des crayons, du papier à cigarettes, etc. Il arrivait parfois que la bibliothèque-épicerie se transformât en restaurant, les lecteurs prenant de temps à autre la liberté de s'y faire cuire une omelette ou des pâtes... Enfin, l'épicerie avait une succursale – une succursale ambulante – située dans les poches du camarade Martinof, de son vrai nom Goldstein, jeune ouvrier ferblantier d'Odessa, surnommé par Maxime la « Gloire de l'Anarchie ». Agé de dix-huit ans et depuis deux ans seulement dans le mouvement, il avait déjà récolté sous des noms divers sept condamnations formant un total de trente-sept ans de travaux forcés. Jamais la police n'avait réussi à connaître seulement sa véritable identité. Sa dernière condamnation, pour participation à un attentat manqué contre le gouverneur de Kherson, l'avait décidé à quitter le territoire russe pendant quelque temps et à se réfugier à Paris. Au thé, au halva, aux pâtes, Martinof joignit les harengs. Ceux-ci parfumaient ses poches et, quand un des clients qu'il visitait à domicile lui faisait remarquer que son thé sentait le poisson, il répondait en riant que ses harengs sentaient le thé et que cela faisait compensation.

En un mois, Maxime constitua un groupe d'études dont faisaient partie une dizaine de personnes des deux sexes. Elles se réunissaient le mardi soir dans la salle de la bibliothèque. Dès la première séance, un programme élaboré par Maxime avait été voté, où figuraient toutes les questions de doctrine et de tactique à traiter dans le courant de la saison. D'un mardi à l'autre, les membres du groupe se documentaient, lisaient tout ce qui avait trait à la question inscrite au programme de la prochaine discussion. Maxime ne prenait part à celle-ci qu'avec réserve. Privé d'éloquence, il n'élevait pas volontiers la voix, à moins qu'il n'eût des précisions à donner sur quelque point de doctrine ou d'histoire. D'autre part, il avait un sens remarquable pour découvrir, au cours de l'entretien le plus insignifiant, les jeunes hommes ou les jeunes filles propres à devenir des adeptes

sérieux et à être investis de la confiance du parti. Il avait du reste décidé qu'en France il se consacrerait exclusivement à ce qu'il appelait la « pêche aux âmes ». Il ne manquait aucune réunion de socialistes russes, mais il n'écoutait jamais les orateurs, que ceux-ci fussent Lénine, Trotzky ou d'autres militants de moindre importance. Il détestait les discours jusqu'à la nausée et enrageait intérieurement de voir des centaines d'auditeurs se presser à ces meetings avec la même curiosité qu'ils eussent apportée à venir entendre des cabotins de la Comédie-Française. Lui n'était là que pour distribuer des brochures et des tracts, et surtout pour « pêcher des âmes », pour découvrir dans la cohue des proies d'élection.

Il fit ainsi de nombreux adeptes. On l'aimait beaucoup.

Qualité rare chez un Juif, il était plein de tolérance. D'une rigueur absolue à l'intérieur de ses propres idées, il admettait fort bien que les autres eussent des opinions différentes, voire contraires. Aussi bien toutes les théories sur la constitution de la société future lui paraissaient-elles d'un piètre intérêt par rapport au travail énorme qui restait à faire avant d'en arriver aux réalisations pratiques. C'est pour ce travail qu'il enrôlait des ouvriers sans s'attacher à scruter de trop près leurs partis pris de doctrine. Personnellement, Maxime était plus anarchiste que marxiste. Il s'était pourtant fait inscrire au parti socialiste révolutionnaire parce que celui-ci représentait à ses yeux « un parti qui travaille », en d'autres termes un parti terroriste.

C'est justement sur le terrorisme qu'avait été mise la discussion, dans la bibliothèque-épicerie de la rue Pascal, un mardi soir que Ménaché, inquiet d'être sans nouvelles de son beau-frère depuis plus de trois semaines, vint à tout hasard y frapper.

La porte s'ouvrit. Maxime parut, mais à cause de l'obscurité, les deux hommes ne se reconnurent pas tout de suite :

– Maxime est ici ?

– C'est moi... Ah ! c'est toi, Ménaché ?

– Eh bien, oui... Qu'est-ce que tu deviens, voyons !... Je te dérange ?... Tu as du monde, à ce que je vois ?

– Entre, entre donc ! Nous sommes ici entre amis, tu n'es pas de trop...

De la table placée au milieu de la bibliothèque, une lampe au verre noirci de fumée, d'où s'exhalait une âcre odeur de pétrole, répandait une lueur douteuse sur les visages des assistants. Ils étaient une dizaine, dont quatre assis sur le banc, les coudes sur la table, les autres sur des chaises, des escabeaux ou des livres mis en tas. Personne ne buvait, mais une épaisse fumée de tabac aggravait encore la demi-obscurité entretenue par l'unique lampe. À travers cette fumée, des yeux aux orbites sombres dévisagèrent le nouveau venu. Ménaché se sentit intimidé, d'autant plus qu'il y avait là des femmes et que l'une d'elles lui parut, autant qu'il en pouvait juger, fort belle, dans une robe noire qui ne laissait voir que sa figure et ses mains d'une finesse et d'une pâleur d'ivoire. Cette femme, connue sous le nom de Lisa, était fille d'un hetman de Cosaques du Kouban et membre du parti socialiste révolutionnaire.

– Lisa, dit Maxime quand Ménaché se fut assis entre un géant blond au regard d'un bleu candide et une jeune fille qu'il sut plus tard être une couturière juive de Montmartre, Lisa, vous pouvez continuer, Ménaché Foïgel est mon beau-frère. Et à l'intention de celui-ci :

– Nous discutons sur un article où Lénine combat le principe du terrorisme. C'est une question très importante puisqu'elle est à la base de notre méthode révolutionnaire, à nous membres du parti SR.

Ménaché indiqua d'un signe qu'il comprenait l'importance de la question, mais recula un peu son siège pour marquer qu'il entendait se faire oublier dans toute la mesure possible.

– Nous admettons, reprit Lisa d'une voix étrange, à la fois suave et rauque, que la terreur soit considérée comme un non-sens dans les pays civilisés...

– Qu'appelez-vous pays civilisés ? fit quelqu'un.

– La France et l'Angleterre, par exemple.

– Il n'y a pas de pays civilisés, ajouta le même interrupteur.

– Il y a du moins des pays où toutes les opinions peuvent s'exprimer librement. Dans ces pays, qui sont la majorité, il est évident que le terrorisme n'a pas de raison d'être...

– Cela serait à prouver, Lisa, coupa un jeune homme chevelu, à la barbe annelée.

Il s'appelait Ivanof. Étudiant à l'Université de Kharkof et gravement compromis en Russie, il avait émigré en Argentine et y avait fondé un groupe socialiste révolutionnaire. Arrêté pendant une grève de dockers, puis expulsé, il était venu en France où l'avait accompagné comme son ombre un petit fourreur juif du nom de Jacob. Jacob, assidu comme Ivanof aux mardis de la rue Pascal, ne manquait jamais de s'asseoir à côté de lui et de le soutenir dans toutes les discussions.

– Parfaitement ! lança le petit Jacob. Ce serait à prouver.

Ménaché s'étonna de l'aspect enfantin de celui qui venait de dire ces mots.

– En dehors de l'ordre mathématique, répliqua Lisa sans se laisser décontenancer, je n'ai jamais vu prouver quoi que ce soit.

– Je ne crois pas plus aux preuves mathématiques qu'aux autres, prononça dans l'ombre un nommé Pétrof, de son véritable nom Schlossberg, jeune anarchiste de Bialistok, entré dans le mouvement à l'âge de dix-sept ans et qui avait mené pendant quatre ans une vie de galérien, ne mangeant jamais à sa faim, ne dormant jamais dans un lit, toujours sur la brèche au poste le plus dangereux et réussissant à glisser entre les mailles de la police jusqu'au jour où, à la suite des grèves sanglantes de Lodz, il avait été pris avec plus de cent de ses camarades ; mais il avait

encore eu la chance de s'échapper de prison. C'est à cette époque que Maxime l'avait connu. Il appréciait fort son dévouement à la Cause et surtout son infatigable endurance, la remarquable capacité qu'il avait de vivre sans boire, manger ni dormir.

– Ne nous égarons pas, intervint Maxime. Il faut laisser parler notre camarade Lisa. Elle disait que dans les pays où règne la liberté de parler et d'écrire...

– Plaisanterie ! coupa de nouveau Ivanof. Cette liberté n'existe nulle part. Quels moyens avons-nous, je vous le demande, de faire connaître notre pensée aux quarante millions de Français parmi lesquels nous vivons ? C'est une liberté qui n'appartient qu'aux financiers, maîtres de tous les grands journaux.

– Exagération ! reprit la voix douce et rauque. Malgré la mainmise du capitalisme sur la presse et sur le gouvernement, il existe quand même une certaine liberté de la parole et de la plume. Vous en avez la preuve dans les nombreux journaux socialistes et anarchistes qui se trouvent ici, ainsi que dans les meetings tenus chaque semaine aux quatre coins de Paris. En Russie, la bombe est le seul moyen de parler assez haut pour être entendu de la foule. Voilà ce que Lénine ne semble pas comprendre ! Mais il y a d'autres arguments en faveur du terrorisme, il y a l'argument humain et sentimental. Comment voulez-vous que les milliers de paysans knoutés, fustigés jusqu'à perdre connaissance, puissent conserver une lueur d'espoir s'il ne se lève pas de temps en temps un justicier pour châtier leurs bourreaux ? Et tous nos camarades enchaînés et torturés dans les mines de Sibérie, ne doivent-ils pas être vengés ? Vous connaissez le martyre de Marie Spiridonova. C'était presque une fillette, elle avait à peine dix-huit ans. Des officiers, après l'avoir déshabillée et ligotée, lui ont brûlé le bout des seins avec leurs cigares...

À ces mots, le géant blond à côté de qui Ménaché s'était assis, se dressa comme un bloc, les poings serrés, et poussa un rugis-

sement de fauve qui devait être sa façon habituelle de formuler sa pensée, car personne n'en parut surpris. Il s'appelait Nicolas. Ancien ouvrier mécanicien de Toula, d'une timidité d'enfant dans le train ordinaire de la vie, il faisait preuve d'une férocité et d'une témérité sauvages quand il s'agissait de défendre la Cause. Le parti SR l'avait chargé de la contrebande de la « littérature » à la frontière austro-russe. Un agent provocateur l'avait dénoncé, mais il l'avait assommé d'un coup de massue et avait réussi à prendre la fuite.

– Que valent tous les sophismes de la dialectique hégélienne pratiquée par Lénine contre l'histoire de Spiridonova ? reprit Lisa. Le terrorisme n'est pas seulement une question de méthode et de raisonnement, il est aussi affaire de nerfs. Il faudrait être de bois...

– Argument de femme ! ricana Martinof, surnommé la « Gloire de l'Anarchie ».

Les yeux de Lisa lancèrent un éclair. Elle se tut et un silence plana sur la petite assemblée.

– Rappelez-vous, camarades, reprit Lisa, ce qu'écrivait Bakounine à Herzen à propos de l'attentat de Berezovski contre Alexandre II : « Comment, toi, Herzen, qui comprends si bien l'âme humaine, toi dont la sensibilité est si délicate, comment ne sens-tu pas que ce serait à désespérer de tout progrès humain s'il ne se trouvait pas un homme pour venger les victimes de Mouravief ? »

– La camarade Lisa me permettra-t-elle de lui poser une question ? dit Ivanof.

– J'ai fini, répondit-elle.

– Au nom de quel principe Bakounine réprouvait-il les atrocités commises par Mouravief pour faire « régner l'ordre à Varsovie » ?

La jeune femme hésita, elle flairait un piège.

– Au nom de quel principe ?

– Oui.

– Je vous entends, Ivanof. Pour vous, si la vie des malheureux torturés par Mouravief était sacrée, la vie de leurs bourreaux l'était aussi. C'est bien, n'est-ce pas, votre objection ? Mais je voudrais savoir sur quoi, sur quel principe est basée cette sainteté de la vie humaine ? D'ou résulte-t-elle ? Elle ne peut évidemment avoir pour base que le contrat social sans lequel il n'y aurait pas de vie possible. Eh bien, je refuse à ces monstres, qui s'appellent Trépof et Stolypine, le droit de se réclamer du contrat social. Je refuse de profaner le sentiment d'humanité en l'appliquant à de pareils tigres

– Bien répondu ! dit Ivanof.

Mais une des couturières juives, qui n'avait encore rien dit, fit observer que cette apologie du terrorisme, excellente en ce qui concernait les attentats au revolver, cessait d'être valable pour les bombes.

Les bombes tuent souvent les innocents et laissent parfois échapper le coupable.

Martinof, qui lui tournait le dos à demi, renversa la tête du côté de la jeune femme et, lançant au plafond la fumée de sa cigarette :

– Il n'y a pas d'innocents, proféra-t-il.

Et il attendit une contradiction, qui ne vint pas.

– Dans tout groupement, continua-t-il, dans toute collectivité, tout le monde est responsable dans la mesure où il ne réagit pas contre l'état de choses qu'il importe de faire cesser. Non, il n'y a pas d'innocents !

– Mais... les enfants ? s'effraya une autre couturière qui, n'osant regarder Martinof, fixait sur sa voisine des yeux agrandis d'horreur.

– L'innocence des enfants, déclara Martinof, n'est pas discutable. Aussi évite-t-on autant que possible d'atteindre les enfants, mais si par hasard...

À ce moment, plusieurs personnes parlèrent à la fois et bientôt le désordre de la discussion fut à son comble. Mais quelqu'un interrogea Maxime vers qui l'attention générale convergea aussitôt.

– D'après toi, Maxime, au nom de quel principe est-il permis de tuer quelqu'un ?

Il eut son habituel sourire, plein d'ironie et de bonté.

– Au nom de quel principe il est permis de tuer quelqu'un ? Sur ce point, je suis, je vous l'avoue, exactement du même avis que ceux qu'on tue.

– Ne plaisante pas, Maxime !

– Je parle très sérieusement.

– Alors, explique-toi !

– Je dis que je suis du même avis que les victimes du terrorisme sur la question de savoir au nom de quel principe le terrorisme les tue. S'il y a un principe dont elles se moquent, c'est bien celui-là ! Tout ce qu'elles souhaitent, c'est de ne pas être tuées. Moi non plus, je ne me suis jamais inquiété du principe au nom duquel je tuais. Je n'étais préoccupé que d'une chose, c'était de tuer les monstres que j'avais reçu mission de supprimer. Vous aussi, Lisa, je suppose ? conclut-il en jetant à la jeune femme un regard qui la fit rougir de plaisir et peut-être d'amour.

– Moi aussi, dit-elle avec élan.

– Nous aussi, dirent d'une seule voix Ivanof et le petit Jacob.

Un pauvre casquettier juif du quartier de l'Hôtel de Ville, assis sur des livres dans une encoignure et que Ménaché n'avait pas encore aperçu, se dressa péniblement sur ses jambes engourdies par deux heures d'immobilité et sollicita des éclaircissements au sujet des noms propres qui avaient été prononcés dans le cours de la discussion : Bakounine, Herzen, Mouravief. Qui était-ce ?

– Tu trouveras cela dans la bibliothèque, lui répondit avec aménité Maxime, le doigt tendu vers les rayons. Il faut t'ins-

truire, mon ami, ajouta-t-il en lui tapant amicalement sur l'épaule.

Il fondait de grands espoirs sur ce casquettier.

« Mais enfin, avait été plusieurs fois sur le point de s'écrier Ménaché, il n'a été question que de la vie des autres, dans tout cela ! Votre vie, à vous, doit pourtant compter aussi ! Au nom de quel principe la risquez-vous ? Voilà ce que je serais curieux de savoir ! »

Il jugea préférable de se taire. Il se disait que l'étrangeté et la diversité de l'espèce humaine sont infinies et qu'on est exposé à rencontrer sur cette terre toutes sortes de types invraisemblables. Il avait entendu parler des martyrs religieux et notamment de Rabbi Akiba, de Reb Yehouba ben Bava et de leurs disciples, horriblement torturés par les Romains. Ces martyrs croyaient à la vie éternelle et à des délices infinies dont ils devaient être payés par l'Éternel après leur mort. Aussi, quand Rabbi Gamaliel, manquant de courage, se mit à pleurer, Rabbi Schimon lui dit : « Comment, Gamaliel, dans un instant tu seras dans le sein du Juste et tu pleures ! » Mais Maxime et ses camarades révolutionnaires ne croyaient pas au surnaturel. Au nom de quel principe faisaient-ils donc si bon marché de leur existence ?

Ménaché se disait aussi que des individus de cette sorte étaient bien dangereux et que, s'ils avaient été plus nombreux, la vie serait devenue impossible, et il frissonnait à la pensée que Haïkélé, endoctrinée par son frère, pourrait se convertir au socialisme comme les trois ouvrières assises auprès de lui et être envoyé en mission pour assassiner quelqu'un...

– Maxime, il est temps que je vous laisse...

Il s'était levé et tendait la main à son beau-frère, cependant que, dans la bibliothèque de plus en plus obscurcie par la fumée, la discussion reprenait de plus belle.

Maxime l'invita à demeurer pour prendre un verre de thé.

– Non, merci, il se fait tard et Montmartre est loin d'ici, je craindrais d'inquiéter Haïkélé. Dis, quand nous feras-tu le plaisir de venir déjeuner ou dîner à la maison ?

– Mes occupations ne me laissent guère de loisir, tu sais...

– Ta sœur m'a chargé de reproches pour toi. Elle t'en veut de nous négliger à ce point...

– Allons, promets-lui que la semaine prochaine... ou plutôt non, la semaine d'après... Tiens, j'aime mieux que tu ne lui promettes rien, mais, si je pars pour Londres, j'irai certainement vous embrasser avant.

– Que diable vas-tu faire à Londres ? N'es-tu pas tranquille à Paris ?

– Je suis à la disposition du parti, répondit Maxime.

Revenu chez lui où il trouva Haïkélé cousant sous la lampe :

– Ma pauvre chérie, s'écria le tailleur, ton frère est fou !

– Enfin, tu l'as vu ? Que t'a-t-il dit ?

– S'il part pour Londres, il viendra nous embrasser avant son départ, c'est tout ce que j'ai pu obtenir.

– Ah ! Et que t'a-t-il dit encore ?

– Nous n'avons guère pu causer. Ils étaient là une dizaine qui, pendant toute la soirée, n'ont parlé que d'assassiner leurs semblables !

Un mois après, Maxime se présenta rue Becquerel. Il s'embarquait le lendemain pour l'Angleterre.

CHAPITRE VIII

Suivant son habitude, Gaston, assis sur son comptoir, la cigarette aux lèvres, balançait les jambes dans le vide. Au fond de la boutique, Marcelle vérifiait des écritures. On ne voyait d'elle que sa chevelure blonde, dont la pénombre était éclairée. Salomon, le soldeur, venu en voisin, nu-tête, avait pris une chaise et lisait en silence un journal du soir. Il flottait dans l'étroit local, mêlée au parfum oriental du tabac que fumait Gaston, une odeur rêche de coton fraîchement apprêté. Au dehors, c'était un bel après-midi d'été, languissant et chaud.

Gaston proposa d'aller prendre un demi au bar où il avait ses habitudes, rue Réaumur. Salomon ne répondit pas.

– J'ai soif, insista Gaston en sautant du comptoir, et il passa dans l'arrière-boutique pour y prendre son chapeau de paille.

Salomon, non plus que Marcelle, ne semblait l'avoir entendu.

– Ah ! fit-il encore, ce que vous pouvez être assommants avec vos histoires de guerre !

Il s'approcha de Salomon toujours absorbé dans sa lecture et lui mit la main sur l'épaule

– Vingt-cinq louis qu'il n'y aura pas la guerre !

Salomon laissa tomber son journal et tourna vivement la tête vers la porte devant laquelle deux hommes s'étaient arrêtés : Ménaché Foïgel et Baruch.

– Tiens, fit-il, ton beau-frère ! S'il parie dix louis contre toi, j'en parie quinze. Monsieur Foïgel, croyez-vous que nous aurons la guerre ?

– Justement, répondit le tailleur, je venais vous le demander.

– Alors, toi aussi, tu marches ? s'écria Gaston. Bonjour, Baruch ! Vous, du moins, j'espère que vous ne coupez pas, dans les bobards des journalistes ? Mais par quel hasard avons-nous l'honneur de votre visite ?

– J'ai rencontré M. Foïgel, je l'ai suivi.

– Vous tombez bien, c'est ma tournée !...

Et à Marcelle qui avait quitté la caisse pour accueillir les nouveaux arrivants :

– Si Biétrat, des Galeries Nouvelles...

– Ne t'inquiète pas, fit-elle, j'arrangerai l'affaire.

– Allez boire sans moi, dit Salomon, je n'ai pas soif.

– Et sans moi, fit Ménaché.

– Alors, Baruch, à nous deux !

– Excusez-moi, Gaston, mais je trouve qu'il serait plus galant de notre part de tenir compagnie à Mme Lif.

– C'est bon, je vais faire venir de la bière ici, mais à condition qu'on ne parlera pas de la guerre. J'en ai assez, à la fin !

– Et Baruch et moi qui ne sommes ici que pour cela ! fit Ménaché.

Gaston, les poings aux hanches, se planta devant son beau-frère :

– Alors, toi aussi, tu y crois, à la guerre ? Toi, un homme intelligent ! Alors, toi aussi, tu te figures que les ouvriers de l'Europe entière vont s'entretuer parce qu'un archiduc autrichien a été assassiné par des fous ? Tu te crois donc au Moyen Âge ?

– Non, mais...

– As-tu lu au moins l'ordre du jour du dernier congrès socialiste ?

– J'avoue que...

– Il est formel ! Il préconise, comme un remède particulièrement efficace contre la guerre, la grève générale ouvrière « simultanément et internationalement organisée ». As-tu compris ? La grève générale internationale ! Voilà pourquoi nous n'aurons pas la guerre, malgré les criailleries des journaux à la solde du capitalisme. Car c'est le capitalisme qui voudrait la déchaîner, la guerre ! Dans ses mains, le comte Berchtold n'est qu'un jouet. Le prolétariat ne le laissera pas faire...

– Tu crois ?

– J'en suis sûr... Mais, nom d'un chien, que j'ai soif ! Émile, écoute un peu ici !

Émile était le petit garçon de la concierge. Le soldeur lui mit une pièce de quarante sous dans la main et le chargea d'aller chercher de la bière.

– Tout de même, reprit-il, les ouvriers français ne sont pas des moujiks russes, les ouvriers allemands non plus. Il ne suffira pas à Guillaume II et à Poincaré de décréter la guerre pour que le peuple obéisse. Non, le peuple ne marchera pas, et ils le savent bien. S'ils osaient, ce serait la Révolution !

– Tu as lu tout cela dans *la Bataille syndicaliste* et dans *l'Humanité*, dit Ménaché, sceptique. Malheureusement, rien n'est moins sûr. Qu'en pensez-vous, monsieur Baruch ?

Pour toute réponse, le *maskil* tira de sa poche une feuille de papier pliée en quatre, la déplia et lut ce qui suit :

« Les multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit. Il se trouve à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'attaquant tour à tour ; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible. Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef

meurtrier fait bénir ses drapeaux et invoque Dieu solennellement avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu ; mais lorsqu'il y a en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu et par le fer, et que, pour comble de grâce, quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, et de plus toute farcie de barbarismes... »

Gaston haussa les épaules et, comme Émile revenait les bras chargés de canettes, il s'empressa de l'en débarrasser. Mais Baruch le tira par la manche :

– Écoutez encore ceci, Gaston : « Ce qu'il y a de pis, c'est que la guerre est un fléau inévitable... »

– Quel est l'imbécile qui a dit ça ? s'écria le soldeur, furieux.

– Cet imbécile, mon cher, c'est Voltaire. Et, si vous voulez l'opinion d'un autre imbécile, je vais vous citer celle de Diderot : « L'intérêt a engendré les prêtres, les prêtres ont engendré les préjugés, les préjugés ont engendré les guerres et les guerres dureront tant qu'il y aura des préjugés, les préjugés tant qu'il y aura des prêtres et les prêtres tant qu'il y aura de l'intérêt à l'être. »

– C'est idiot ! Les prêtres ne sont pour rien dans les événements actuels...

– En êtes-vous sûr ? fit le *maskil* en fronçant ses sourcils roussâtres. D'après mes renseignements personnels, les jésuites n'ont jamais été plus puissants à la Cour d'Autriche...

– Des bêtises, dit le soldeur en remplissant les verres que Marcelle avait disposés sur le comptoir.

Une idée trottait dans la tête de Ménaché depuis que son beau-frère avait comparé les moujiks aux ouvriers français et allemands.

– Connais-tu bien les ouvriers français ? questionna-t-il quand ils eurent bu.

– Il me semble ! fit le soldeur.

– Si je te pose cette question, c'est que je ne suis pas du tout de ton avis à leur sujet. Je reconnais qu'ils sont beaucoup moins abrutis et moins maniables que les moujiks, et qu'ils ne se laisseraient pas conduire à coups de pied dans le derrière là où ils n'auraient pas envie d'aller, mais ils sont aussi beaucoup plus patriotes et militaristes que les moujiks. Ce qui m'a frappé dans les conversations que j'ai eues ces jours-ci avec beaucoup d'entre eux, c'est de constater que les plus enragés internationalistes sont au fond des patriotes.

– Patriotes, les ouvriers français ! sursauta Gaston qui éclata de rire et se tapa les cuisses avec jubilation. Je t'en prie, Marcelle, écoute ça !

– Je ne sais pas si les ouvriers français sont plus patriotes que les moujiks, répliqua la jeune femme, mais ce que je sais, c'est que j'ai lu ce matin un article de Jaurès qui m'a fichu le trac. Tu ne crois pas à la guerre, et tu as raison. Avec Jaurès, on peut être tranquille : si la guerre éclate, c'est que vraiment il n'y aura pas eu moyen de l'éviter. Mais j'ai l'impression que Jaurès lui-même a peur, et dans ce cas qui est-ce qui peut ne pas avoir peur ?

– On n'évite pas la guerre, déclama sentencieusement le *maskil*. Tout au plus la retarde-t-on. Entre Diderot qui compare la guerre à une maladie, et Hobbes qui soutient que les hommes sont sans cesse en état de guerre de tous contre tous, je penche plutôt du côté du philosophe anglais. La maladie et la santé ne sont au fond que des combinaisons différentes des mêmes éléments. La santé, comme la paix, n'est qu'un état provisoire et instable...

– Taisez-vous, vieux Jérémie ! Prophète de malheur !

Et Gaston Lif tira sa montre :

– Biétrat est en retard, constata-t-il... Entre nous soit dit, j'attache beaucoup plus d'importance à la visite de ce client qu'à celle de Poincaré à notre petit père le tsar.

Ménaché demanda qui était ce Biétrat.

– Peut-on le leur dire ? fit le soldeur à sa femme.

Mais celle-ci lui désigna du regard Salomon toujours plongé dans son journal. Le soldeur devina sans doute que sa présence devenait importune, car il se leva, vida son verre d'un trait et s'en alla sans autre adieu qu'un léger salut de la main et un « À tout à l'heure, peut-être ! » auquel Gaston ne prit même pas la peine de répondre.

– Biétrat, dit alors celui-ci, est l'acheteur du rayon de bonneterie des Galeries Nouvelles... Comprenez-vous ?

– Non, dit Baruch.

– Vous ne pouvez pas comprendre, en effet, puisque vous ne savez pas que jamais, jusqu'à ce jour, un acheteur de la nouveauté n'a mis les pieds rue d'Aboukir. C'est chez moi, Gaston Lif, que, pour la première fois, un de ces messieurs va venir passer une commande. Je ne sais pas encore ce que ça me coûtera...

– Gaston, tu parles trop, je t'assure ! lui reprocha Marcelle.

– Tu n'as pas peur, j'espère, que Baruch et Ménaché aillent crier sur les toits ce que je leur aurai dit !

– D'ailleurs, fit Ménaché, nous partons.

Rien de ce qu'il venait d'entendre n'était propre à le rassurer, ni les citations empruntées par Baruch à ses amis les encyclopédistes, ni les poncifs démagogiques dont était farcie l'étroite cervelle de Gaston. La guerre ! Ce mot, vide de sens et tout ensemble plein de menaces, s'était installé dans sa tête et n'en sortait plus. Mais il se gardait bien de communiquer son inquiétude à sa femme. Haïkélé, qui ne lisait jamais un article de journal, ne se doutait aucunement des mauvais bruits qui commençaient de circuler. Elle travaillait et vaquait aux soins de son ménage avec la même gaieté, la même conviction heureuse

et tranquille ; c'est sans arrière-pensée qu'elle nouait ses beaux bras d'ambre au cou de son mari et reposait câlinement la tête sur sa poitrine quand il revenait de ses courses, la serviette de lustrine bourrée de commandes et les poches pleines de friandises dont ils se régalaient ensuite, tête à tête, à leur petite table d'amoureux. Etait-il possible qu'un bonheur aussi parfait pût être gâté, détruit, par ces forces lointaines et mystérieuses dont Ménaché sentait confusément qu'elles travaillaient à sa perte et contre lesquelles, malgré les phrases ronflantes de Gaston, il était fort probable que la volonté du prolétariat international serait sans effet ? Le prolétariat international ? Quelle plaisanterie !

– Tu as l'air préoccupé, ce soir, lui dit Haïkélé tandis qu'ils dégustaient, après le dîner, leur tasse de café devant la fenêtre ouverte sur le tiède crépuscule d'été.

– Moi ? Pas du tout ! Pourquoi ? fit-il avec un léger trouble.

Elle le considéra fixement, puis glissa vers lui la main, sur la toile cirée à fleurettes rouges :

– Tu ne crois pas à la guerre, au moins ?

– La guerre ? Qui t'a parlé de la guerre ?

– On ne parle que de ça dans le quartier.

– Ah ! oui ! fit-il, feignant l'insouciance et l'ironie. Je sais... Comme Gaston, ils répètent ce qu'ils lisent dans les journaux.

– Alors, ton opinion ?...

– Mon opinion est qu'il ne vaut même pas la peine d'y penser.

Haïkélé avait tant de confiance en Ménaché que pendant trois jours, en effet, elle cessa de penser à tout ce qu'elle avait entendu dire chez les commerçants de la rue Ramey.

Mais la tournure des choses n'allait pas tarder à empirer de telle sorte qu'il n'y aurait bientôt plus à se faire la moindre illusion sur le danger dont le conflit austro-serbe menaçait l'Europe. Le 25 juillet, un article alarmiste de Jaurès, dans

l'Humanité, reconnaissait le caractère exceptionnellement grave de la note envoyée par le comte Berchtold au gouvernement de Belgrade. Le lendemain, c'était la nouvelle de la rupture entre les deux puissances. Le vieux roi Pierre abandonnait sa capitale, l'armée serbe était mobilisée, les socialistes autrichiens manifestaient contre la guerre, ceux d'Allemagne protestaient par l'organe du *Vorwärts*, Jaurès adjurait le gouvernement français de sauver la paix, les troupes autrichiennes se mettaient en marche, Vienne n'acceptait pas de prolonger le délai fixé à la Serbie... On revit Ménaché rue d'Aboukir.

– Eh bien, refuses-tu toujours de croire à la guerre ? dit-il à Gaston.

– Plus que jamais ! D'ailleurs, c'est bien simple, il y a ce soir réunion rue de la Grange-aux-Belles. Viens-y avec moi. Tu seras tout de suite fixé. As-tu lu au moins le manifeste des socialistes autrichiens ? Non ? Marcelle, passe-moi *l'Humanité* !

Le soldeur lut : « *Il n'est pas donné aux peuples d'hésiter entre la paix et la guerre. Le Parlement est muet. La liberté politique de réunion et de presse est enchaînée...* »

– Et tu trouves cela rassurant ? s'écria Ménaché.

– Je t'en prie, laisse-moi continuer : « *Dans la pleine conscience de la gravité d'une heure où se décident les destins, nous crions encore une fois : la Paix est le bien le plus précieux de l'humanité, le plus grand besoin des peuples ! Nous déclinons toute responsabilité pour cette guerre, et solennellement, formellement, nous déclarons responsables ceux qui, des deux côtés de la frontière, l'ont provoquée et la déchaînent. Nous nous savons unis au prolétariat conscient du monde entier et notamment* (et Gaston Lif appuya triomphalement sur ces mots) *aux socialistes serbes.* » Hein, es-tu convaincu maintenant ?

– Pas le moins du monde.

– Qu'est-ce qu'il te faut alors ? Les socialistes autrichiens se déclarent solidaires des socialistes serbes, et tu les crois capables de leur tirer des coups de fusil ?

– Oui, j'avoue que je les en crois capables.

Cet aveuglement mit le soldeur hors de lui.

– Va-t'en ! Tu m'ennuies ! Et à ce soir rue de la Grange-aux-Belles. Mais tu sais, personne ne te force à y venir...

– Eh bien ? questionna anxieusement Haïkélé au retour de son mari.

– Ma pauvre chérie, j'ai bien peur qu'il n'y ait quelque chose de sérieusement détraqué dans le monde.

Il avait décidé d'abord de ne pas aller à la réunion de la Confédération Générale du Travail, mais après le dîner il n'y tint plus ; il éprouvait le besoin de sortir, de marcher, d'entendre des paroles. Il se rendit avec sa femme dans le quartier de l'hôpital Saint-Louis.

C'était la première fois qu'il entrait dans la maison de la CGT. Il lui trouva un air sinistre que ne démentait guère la physionomie des gens venus comme lui pour se faire une opinion des événements. Dans cette foule presque silencieuse, il remarqua beaucoup de Juifs. Les femmes étaient aussi en quantité insolite. Gaston et Marcelle, arrivés précédemment, et qui occupaient des places assises, faisaient des signes de loin au tailleur et à sa femme. Des drapeaux rouges pendaient aux murs, des mains symboliques s'étreignaient au-dessus de la tribune. « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » proclamait une banderole poussiéreuse. Tout cela parut à Ménaché d'une futilité grotesque.

Un homme en bras de chemise escalada l'estrade, des mains se levèrent, un autre parut qui prit place derrière une table. D'autres le rejoignirent. Il y en avait de barbus, avec des cravates d'artistes. Certains montraient des mines tendues d'amateurs appliqués à jouer un rôle ou bien les mains dans les poches, la

pipe à la bouche, ils affectaient des allures dégagées, un peu cyniques. Quelqu'un s'avança vers le public et se mit tout de suite à brandir les poings

– Camarades, haut les cœurs ! Le capitalisme joue sa dernière carte. C'est à vous de faire en sorte qu'il perde définitivement la partie !

Après quelques minutes, ce fut le tour du suivant. Il portait comme une relique sa tête décorée d'une respectable barbe blanche :

– L'anarchie fondamentale du système social, commença-t-il d'une voix caverneuse, la compétition des groupes capitalistes, les convoitises coloniales, les intrigues et les violences de l'impérialisme, la politique de rapine des uns, la politique d'orgueil et de prestige des autres, ont créé depuis dix ans, dans toute l'Europe, un risque constant et croissant de guerre...

– À bas Poincaré ! cria une voix.

– Le péril a été subitement accru par la démarche agressive de la diplomatie austro-hongroise. Quels que puissent être les griefs de l'État austro-hongrois contre la Serbie, quels qu'aient pu être les excès du nationalisme panserbe...

– Vive l'Internationale !

– Vive la grève générale !

– Vive l'insurrection !

– ... l'Autriche, comme l'ont dit bien haut les camarades autrichiens, pouvait obtenir les garanties nécessaires sans recourir à une note comminatoire et brutale qui a fait surgir soudain la menace de la plus révoltante et de la plus effroyable des guerres...

– À bas la guerre !

– À bas toutes les guerres !

– Contre la politique de violence, contre les méthodes de brutalité qui peuvent à tout instant déchaîner sur l'Europe une catastrophe sans précédent...

– Ils n'oseront pas !

– À bas Poincaré !

– À bas Guillaume !

– ...les prolétaires de tous les pays se lèvent et protestent...

– Penses-tu, chéri ?

– Ils signifient leur horreur de la guerre et leur volonté de la prévenir. Les socialistes, les travailleurs de France font appel au pays tout entier...

– Le pays s'en f... ! Le pays ne les écoutera pas !

– Le pays vous écoutera, camarades ! Car vous saurez vous faire entendre...

Et l'éloquence de l'orateur de rebondir et de s'enfler :

– Procédure de conciliation... Impérieuse volonté de paix... Commune volonté du prolétariat européen... Vigoureuse action de l'Internationale... Condamnation et honte de tout régime...

Applaudissements, mais peu nourris et sans chaleur.

« Hein ! qu'est-ce que tu en dis ? » exprimait la physionomie de Gaston, tournée vers son beau-frère.

L'orateur suivant fut bref, mais il obtint un succès considérable :

– Si les bandits capitalistes déclarent la guerre, articula-t-il avec énergie, nous ferons la grève générale et l'insurrection. C'est bien entendu, n'est-ce pas ?

– Oui, oui, oui ! Vive la grève générale ! Vive l'insurrection ! À bas le capital ! Vive la Révolution !

Alors l'orateur, qui avait été jusque-là sobre de gestes et de paroles, eut un mouvement du bras gauchement emphatique :

– À bientôt donc ! lança-t-il.

Et, se rasseyant, il roula une cigarette.

Le visage de Gaston exprimait maintenant une satisfaction sans mélange.

Il y eut encore deux discours. La chaleur était devenue suffocante.

– À toi, père Nicolas !

Le père Nicolas était un vieux terrassier à moustaches de Gaulois, tout habillé de velours côtelé, qui se proclamait anarchiste et ne manquait pas une réunion. Son nom ne figurait jamais au programme, mais, plutôt que de se colleter avec lui, on préférait le laisser parler. Son apparition à la tribune était généralement le signal du départ. On savait d'avance ce qu'il allait dire. Après avoir déblatéré contre les députés, qu'il appelait les « bouffe-galette », les syndicalistes, les fonctionnaires et les ronds-de-cuir, il se mettait à insulter les assistants, qu'il traitait de lâches et d'idiots. On lui répondait par des éclats de rire et des approbations ironiques.

Ce soir-là, l'intervention du père Nicolas ne provoqua pas l'habituel mouvement de retraite

– Moi, commença-t-il sur un ton de gouaille agressive et en tordant comiquement sa bouche sous sa moustache imbibée de nicotine, moi, je ne vous appelle pas « camarades ». Je ne suis pas le camarade d'abrutis pareils !

– Il a raison ! Bravo ! Vive le père Nicolas !

– Je choisis mes amis, moi ! Tous les orateurs qui m'ont précédé ont menti sciemment. Ils savent très bien que vous ne refuserez pas de marcher. Et non seulement vous marcherez, mais vous courrez ! C'est moi, Nicolas, qui vous le dis !

– Ta gueule !

– Ma gueule vaut bien la tienne, eh ! patriote ! D'ailleurs, si vous n'étiez pas tous des pleutres et des crétins, est-ce que vous auriez besoin de protester contre la guerre ? Est-ce qu'il serait question de guerre si vous n'aviez pas les foies blancs ! Voulez-vous que je vous dise une chose ?

– Vas-y, père Nicolas !

– Vous êtes tous empoisonnés jusqu'à la moelle des os par le militarisme et le patriotisme. Il y en a plus d'un parmi vous que j'ai vu marcher, samedi dernier, derrière la retraite militaire...

On rit, et le président en profita pour mettre aux voix dans le brouhaha un ordre du jour « invitant les travailleurs organisés à se montrer à la hauteur des circonstances... Faire taire les clameurs guerrières... L'heure est tragique... Lourdes responsabilités... Attentat contre la classe ouvrière... Moyen sanglant de diversion... Droits acquis par le travail dans la paix... La plus effroyable des calamités humaines... »

Sortis parmi les premiers, Ménaché et Haïkélé attendirent Marcelle et Gaston sur le trottoir. Le soldeur avait perdu un peu de son assurance.

– Eh bien, qu'en penses-tu ? fit son beau-frère.

– Je persiste à croire qu' « ils » n'oseront pas

– Et moi, je suis à peu près certain qu'ils oseront.

– Si tout le monde était de ton avis...

– Sois tranquille, mon opinion ne pèsera pas plus que la tienne dans la balance. Et tous les discours que nous venons d'entendre ne pèseront pas lourd non plus. Retiens ceci et tu reconnaîtras bientôt que c'est l'exacte vérité : les beaux jours sont révolus ; c'en est fini, pour nous, de vivre « comme Dieu en France ».

Haïkélé, terrifiée, serrait convulsivement le bras de son mari ; Marcelle, un pli au front, s'inquiétait de ce qu'un orateur avait appelé « l'attitude expectative » de Jaurès.

CHAPITRE IX

Depuis trois jours, Paris n'était plus reconnaissable. Son insouciance, sa gaieté, sa gentillesse avaient fait place à une expression hagarde, comme si la ville entière eût été prise d'un mauvais vin : elle titubait au bord du gouffre. Le soir où l'on avait appris que la France adhérait sans réserve à la proposition de médiation de sir Edward Grey, proposition acceptée en principe par l'Italie, mais sur laquelle l'Allemagne différait de se prononcer, une grande manifestation pacifiste avait parcouru les boulevards aux accents de *l'Internationale* et aux cris de « À bas la guerre ! » La police avait chargé, il y avait eu des coups de canne et des arrestations. Ménaché et Haïkélé avaient eu juste le temps de s'abriter sous la voûte de la cité Bergère, pour laisser passer la trombe des manifestants aux visages en sueur, aux bouches grimaçantes et aux yeux exorbités derrière lesquels, coudes au corps, silencieux, furieux, dévalaient les agents de police. C'était la première fois que Ménaché assistait à un spectacle de ce genre. Il se rappela les récits de pogroms entendus dans son enfance, aux veillées de Habaravké, et ressentit une pénible impression d'insécurité.

– Rentrons, proposa-t-il à sa femme, je crois que ça vaudra mieux.

À peine avait-il dit ces mots qu'une violente bourrade lui arrivait dans le dos et qu'un individu de haute taille, tête nue, front sanglant, la chemise déchirée, le dépassait en courant et s'enfuyait vers une autre issue de la cité dont sa voix formidable emplissait la pénombre du cri de : « À bas la guerre ! » Si les

pacifistes eux-mêmes ont cette allure de forcenés, songea Ménaché, que doit être celle des autres ? » Et il hâta le pas, sa main dans celle de Haïkélé, vers la Butte où un calme relatif régnait encore malgré les conciliabules parfois animés qui se tenaient dans les bars et devant les portes des immeubles. Il semblait que personne n'eût envie de s'aller coucher. En dépit de l'heure tardive, des enfants jouaient au milieu des rues. D'autres dormaient sur les genoux de leurs mères accroupies au seuil des boutiques, tandis que leurs pères, en bras de chemise, prenaient déjà des postures avantageuses. La plupart des hommes se taisaient. Au-dessus des toits, où brillaient de rares lucarnes, le ciel n'était qu'indifférence et douceur.

Rentré chez lui, Ménaché s'assit près de la fenêtre ouverte, où, après sa toilette de nuit, Haïkélé vint le rejoindre. Elle posa la tête sur sa poitrine, et il respirait avec amertume le capiteux parfum qui montait de la chevelure profonde et ténébreuse.

– Mon chéri, lui dit-elle, je voudrais savoir à quoi tu penses.

– Je pense, répondit-il, que nous avons peut-être cessé d'être heureux.

Elle releva brusquement la tête et lui jeta un regard qu'il ne voulut point voir.

– Alors, c'est ton impression, à toi aussi ? Figure-toi que, depuis deux jours, il y a en moi une sorte de pressentiment. C'était trop beau, n'est-ce pas ? Ça ne pouvait pas durer ?

– Je ne désespère pas encore, mais j'ai peu de confiance, j'avoue...

– S'il y a la guerre, dis-moi, qu'est-ce que nous deviendrons ?

– Comment le saurais-je ? Nous continuerons de travailler, probablement.

– Crois-tu que Paris sera assiégé ?

– Non, il y aura une grande bataille et tout sera fini ensuite très rapidement.

– Et qui la gagnera, cette bataille ?

– Supposons que ce soit l'Allemagne : la France sera toujours assez grande pour nous, nous n'avons pas besoin de tant de place...

– Tu n'as pas peur que notre qualité d'étrangers ne nous attire des désagréments ?

– Bah ! répondit-il après une hésitation, quoi qu'il arrive, nous pourrons toujours nous dire que nos pères ont été plus malheureux. Mais tranquillise-toi, nous sommes sujets du tsar, et, à ce titre, la France nous traitera toujours en amis.

Une pensée venait de se former en Haïkélé, qu'elle n'osait formuler de crainte de lui donner plus de consistance et de réalité.

– J'ai peur, osa-t-elle dire enfin, que les autorités russes ne te fassent rechercher pour faire de toi un soldat.

Il haussa les épaules comme à l'énoncé d'une éventualité dérisoire.

– Les autorités tsaristes ont autre chose à faire que de s'occuper de moi.

– Pour le moment, oui, mais plus tard ?

– Plus tard, ma chérie, il sera encore temps d'aviser.

Et il quitta sa chaise pour se pencher sur la barre d'appui de la fenêtre. Il croyait avoir entendu des cris du côté de la rue Custine.

Une harmonie si profonde le reliait à Haïkélé que, plus expansive que lui, elle disait souvent tout haut ce qu'au même instant il roulait obscurément dans sa tête.

– Ces gens sont fous, murmura-t-elle en s'accoudant auprès de lui, épaule contre épaule.

Tout à l'heure, dans la rue Clignancourt, ils avaient passé près d'un groupe au milieu duquel pérorait une commère hideuse dont les mèches grises semblaient darder autour de sa tête des serpents. Elle brandissait le poing et Ménaché l'entendit qui s'écriait :

– Ah ! si je le tenais, quel plaisir j'aurais à lui sortir les tripes du ventre avec mes ongles !

Menace qui, de toute évidence, s'adressait à l'empereur d'Allemagne et que les badauds avaient écoutée avec le plus grand sérieux.

– Couchons-nous, dit Ménaché.

Il ferma les rideaux, mais laissa la fenêtre ouverte à cause de la chaleur.

– Je crois qu'on a frappé, fit Haïkélé en se dirigeant vers la porte du petit logement.

C'était la concierge, une excellente femme, fort obligeante, mais fort indiscrète :

– Excusez-moi, madame Foïgel... Bonsoir, monsieur Foïgel. Je ne vous ai pas entendus rentrer... Je voulais vous dire... Vous savez bien, M. Lattrape, l'électricien du sixième...

– Oui.

– Eh bien, il a reçu sa feuille ! Il part demain matin !

Ménaché ne saisit pas tout de suite le sens de ces paroles.

– Quelle feuille ?...

– Sa feuille de route, voyons ! La feuille qui le rappelle à son régiment ! Cette fois ça y est, hein ! Plus de doute ! C'est la guerre ! Du moment qu'on commence à convoquer les réservistes... Madame Foïgel, vous me croirez si vous voulez, au fond j'aime mieux ça !

– Qu'est-ce que vous aimez mieux, madame Brivon ?

– Qu'on se flanque une bonne peignée et qu'après on n'en parle plus ! Voilà trop longtemps que ça dure !

– Vous voulez dire, madame Brivon, qu'on vit en paix depuis trop longtemps ? questionna le tailleur.

Elle le dévisagea furtivement et répondit après un petit silence, la voix changée :

– C'est vrai que vous ne pouvez pas comprendre, vous autres !

Et elle redescendit l'escalier en oubliant de leur souhaiter le bonsoir.

– Qu'est-ce que nous ne pouvons pas comprendre ? songea Ménaché.

Puis il se dit que cette femme avait raison : il y avait beaucoup de choses que, depuis quelques jours, il se sentait dans l'impossibilité de comprendre. S'étant couché, il demeura un long moment les yeux ouverts, en proie à une angoisse indéfinissable. Immobile près de lui, Haïkélé ne dormait pas non plus.

C'était le soir du 27 juillet.

Le lendemain, l'Autriche-Hongrie déclarait la guerre à la Serbie, l'Allemagne avait refusé de s'entremettre. Le groupe socialiste de la Chambre rédigea une déclaration tendant à empêcher que la France fût entraînée malgré elle dans le conflit. Il y eut encore des charges de police sur les boulevards, mais Foïgel et sa femme ne quittèrent point le haut de Montmartre. Le tailleur se contenta de téléphoner à la rue d'Aboukir de chez un marchand de vins de la rue Francœur. Ce fut Marcelle qui répondit. Le départ de l'électricien ne parut pas l'étonner outre mesure. Elle ne dit pas, comme Mme Brivon, qu'au fond elle ne serait pas fâchée qu'il y eût la guerre, mais on devinait en elle une déconcertante adaptation aux circonstances.

– Enfin, ma chère Marcelle, lui cria Ménaché dans l'appareil, vous ne trouvez pas que c'est de la folie, tout ça ?

– Bien sûr, mais qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? D'ailleurs, Gaston est toujours plein de confiance, vous savez ? Avez-vous lu *l'Humanité* ?

Ménaché raccrocha le récepteur avec humeur.

Le lendemain, un pneu de Gaston donna rendez-vous à Ménaché pour le grand meeting de la salle Wagram. « Le bureau international se réunit aujourd'hui à Amsterdam, ajoutait le soldeur. Les choses vont changer de face, c'est moi qui te le dis ! » On apprit le lendemain que le gouvernement interdisait le mee-

ting et les nouvelles diplomatiques n'étaient pas plus rassurantes.

Le soir du 31 juillet, Marcelle et Gaston, qui avaient dîné d'un peu de charcuterie, achevaient fiévreusement leur inventaire annuel dans leur boutique dont ils avaient laissé la porte ouverte. Il était environ dix heures. Soudain, l'attention du soldeur fut attirée par deux passants qui couraient sur la chaussée. L'un d'eux lança un cri, d'autres passants s'arrêtèrent. Cessant d'appeler les numéros que Marcelle pointait sur un registre, Gaston s'avança sur le seuil du magasin.

– Qu'est-ce qu'il y a encore ? fit-elle. Allons, je t'en prie, dépêchons-nous. Si ça continue de ce train, nous en avons pour jusqu'à cinq heures du matin.

Mais Gaston ne l'écoutait pas. Elle le vit sortir, interpeller un inconnu, puis rentrer précipitamment, et il lui dit d'une voix étranglée :

– Jaurès est assassiné !

Elle se dressa d'une seule pièce, très pâle.

– Quoi ?

– Jaurès, oui ! Jaurès est assassiné !

– Qu'est-ce que tu dis ? Ce n'est pas possible ! Jaurès, voyons... Jaurès...

Il prit son chapeau et se jeta dehors en criant

– Au café du Croissant, rue Montmartre !

Demeurée seule, Marcelle tremblait si fort qu'elle dut se rasseoir, et elle restait là, derrière le comptoir, les mains à plat sur son registre, la bouche crispée, la tête vide.

Quand elle sortit à son tour, en cheveux, elle ne remarqua rien d'anormal. Elle allait vers les boulevards d'un pas rapide, avec l'impression de ne pas toucher le sol, de voler. Au-delà de la rue Réaumur, le pavage était en réparation. Des gens stationnaient parmi les cubes de bois amoncelés en tas irréguliers. Des agents essayaient de les disperser, mais sans conviction. On

enjambait les cordes tendues, on se haussait sur la pointe des pieds pour voir, par-dessus plusieurs rangs d'épaules, ce qui se passait à l'intérieur d'un café faisant le coin d'une étroite rue adjacente. Une consternation planait.

– J'ai oublié de fermer la porte, se dit Marcelle.

Et, sans que sa volonté y eût aucune part, elle allait revenir sur ses pas quand Gaston s'approcha d'elle :

– Il était là, près de la fenêtre, en train de dîner avec des rédacteurs de *l'Humanité*. L'assassin lui a tiré une balle dans la tête. Il est mort tout de suite.

Marcelle fixait sur son mari des yeux qui ne semblaient pas le voir.

– J'ai oublié de fermer la porte, fit-elle comme en rêve.

– Alors dépêchons-nous de rentrer.

Mais elle ne bougeait pas.

– Où est-il ? demanda-elle.

– On a dû l'emmener chez lui. Peu importe ! Viens !

– Non, je veux voir l'endroit.

La foule, repoussée par les agents, se mit à refluer violemment de leur côté.

– Je veux voir l'endroit, que je te dis ! C'est pas les flics qui m'en empêcheront.

Un agent s'approcha et leur ordonna de circuler.

– Pourquoi voulez-vous que je circule ? Je ne fais rien de mal ici ! Laissez-moi tranquille.

L'homme insista.

– Et puis, ajouta-t-elle, vous n'avez rien à dire ! Vous n'avez même pas pu empêcher qu'on le tue, tas de feignants ! À quoi servez-vous donc ?

Gaston tenta de lui imposer silence.

– Marcelle, je t'en prie ! Tu vas nous attirer des histoires ! Excusez-la, monsieur l'agent. Elle a du chagrin. Jaurès, vous comprenez, c'était son Dieu ! Allons, ma chérie, viens, partons !

– Je veux voir l'endroit où il était assis, répétait-elle obstinément.

– Vous reviendrez un jour où il y aura moins de monde, dit l'agent avec bonhomie. Ce soir, c'est impossible.

Ce ton paternel eut raison de la résistance de Marcelle. Revenue rue d'Aboukir, elle s'écroula sur le comptoir et fondit en larmes tandis que son mari fermait les volets.

Dans l'après-midi du lendemain, Ménaché vit sur le mur de la mairie du XVIII^e^ l'affiche de la mobilisation. « *La mobilisation n'est pas la guerre... Dans les conditions actuelles, c'est le seul moyen de l'éviter...* » Le tailleur haussa les épaules et chercha les autobus qui stationnaient ordinairement en cet endroit. Il apprit qu'eux aussi avaient été mobilisés.

– Pour éviter la guerre, naturellement ! se dit-il.

Et il rentra pour annoncer à Haïkélé la nouvelle. Gaston et Marcelle qui avaient monté l'escalier derrière lui survinrent au même instant. Les deux femmes éclatèrent en sanglots.

– C'est la faute des Allemands ! déclara le soldeur en tirant de sa poche *l'Humanité* encadrée de noir. Sans eux, il n'y aurait pas eu la guerre. Ce sont de faux frères ! Nous n'avons plus qu'à nous défendre contre le militarisme.

Il alluma une cigarette.

– C'est tout ce que tu trouves à dire ? railla Ménaché.

– Dame !

Marcelle s'était laissée tomber dans un fauteuil.

– Et vous, Marcelle ? questionna son beau-frère. Quelle est votre opinion ?

Marcelle se taisait.

– Mais la guerre ? insista le tailleur. Qu'est-ce que vous pensez de la guerre, vous, une socialiste ?

Elle haussa les sourcils et fit un geste de résignation.

– Oh ! la guerre, vous savez, moi, ça ne m'épate pas ! Je ne sais pas comment vous avez appris l'histoire, vous autres, mais

pour nous, à l'école, l'histoire, ce n'était qu'une suite de guerres, aussi bien en France que partout ailleurs. Des victoires, des défaites, des traités, et encore des victoires, et encore des défaites, et encore des traités ! Je me doutais bien qu'un jour la série recommencerait. Mon grand-père a fait la guerre de 70. Toute môme, je l'ai entendu raconter sa captivité en Allemagne.

On les avait empilés dans des wagons découverts, et comme ils avaient la dysenterie... Enfin, c'était la guerre ! La guerre ? Rien de plus naturel, au fond. Jaurès lui-même proclame que la défense de la patrie est un devoir sacré. Et puis, quoi, les Prussiens ne bombardent pas encore la Tour Eiffel. Il sera toujours temps de s'en faire à ce moment-là.

Haïkélé, le visage brillant de larmes, écoutait Marcelle avec stupeur.

Le jour suivant, qui était le dimanche 2 août, elle apprit chez la boulangère que de nouvelles affiches avaient été posées, où il était dit que tous les étrangers alliés et neutres habitant Paris devaient, dans les quarante-huit heures, se présenter, munis de pièces d'identité, passeports, actes de naissance, etc., à la mairie de leur arrondissement pour s'y faire délivrer un permis de séjour. Ceux qui, passé ce délai de deux jours, seraient trouvés non porteurs de leur permis, seraient passibles du conseil de guerre.

– Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ?

Elle remonta précipitamment auprès de Ménaché qui eut beaucoup de peine à calmer son inquiétude. Elle avait passé la nuit à pleurer, à gémir.

Son mari était à bout de nerfs. Il s'empressa de la conduire chez Gaston, boulevard de Clichy. Une animation singulière remplissait les rues. Dans tous les magasins de chaussures, des hommes en proie à une gaieté factice essayaient des brodequins dont ils frappaient le sol résolument. D'autres se promenaient avec des paquets de linge dans les bras, ou bien ils entraient chez

les marchands de vins et faisaient remplir des bidons neufs achetés au bazar du coin. Tous parlaient haut, s'interpellaient les uns les autres sans se connaître, et les femmes se souriaient comme à une fête. Haïkélé remarqua un gamin de cinq ans que coiffait un képi reçu sans doute pour ses étrennes. Il gambadait, tenu à la main par son père en ceinture de flanelle bleue. Elle n'en revenait pas. Comment ? Il avait suffi d'une affiche pour transformer à ce point les gens ? Des catastrophes, certes, elle en avait vu, elle avait vu le choléra. Mais le choléra, personne n'en manifestait de la joie, tout le monde en avait peur et faisait de son mieux pour y échapper. Ici, au contraire, on chantait, personne ne pleurait, les visages marquaient plutôt du contentement que de l'affliction, exception faite de quelques pères de famille qui se faisaient rabrouer à cause de leurs yeux rouges.

C'est Guillaume, Guillaume, Guillaume !
C'est Guillaume qu'il nous faut !

hurlait une troupe de jeunes gens qui, mêlés à de jeunes femmes non moins ardentes qu'eux à réclamer la déchéance du Hohenzollern, barraient dans toute sa largeur le trottoir de la rue Caulaincourt.

– À Berlin ! cria sur leur passage l'obèse tenancier d'un bureau de tabac.

– Ménaché, je t'en supplie, explique-moi...

Mais qu'aurait-il pu lui expliquer ? Une explication fait appel à la raison, et la raison n'avait rien à voir dans cette affaire. Sacrifier sa vie à la patrie n'est en effet pas raisonnable. La raison, l'intérêt personnel le plus puissant ne conseillent-ils pas de tout subir pour sauver sa vie ? Religieux, au fond, le sentiment patriotique ne comporte pas d'explication pour ceux qui l'éprouvent et c'est en vain que les Haïkélé et les Ménaché, qui depuis deux mille ans vivaient sans patrie, lui en cherchaient une.

Le tailleur n'était pas moins troublé que sa femme par le spectacle de cette foule en liesse qui se préparait au carnage comme à une partie de plaisir.

– Marcelle, dit-il à sa belle-sœur, je vous amène Haïkélé. Distrayez-la, remontez-lui le moral, elle en a besoin. Quant à moi, je vais aux renseignements. Il paraît que nous allons être obligés de nous faire tous inscrire à la mairie. Tu viens avec moi, Gaston ?

Ils remontèrent vers l'autre versant de Montmartre, où l'affiche concernant les étrangers était dans tous les bars l'objet de commentaires passionnés. D'abord, des actes de naissance ou des passeports, personne n'en avait. Et puis, que contenait cet article du code militaire auquel le texte officiel faisait allusion ? De quelles peines s'agissait-il ? Amende ? Travaux forcés ? Fusillade ? Personne n'aurait su le dire ; de sorte que, lorsqu'ils revinrent boulevard de Clichy pour déjeuner, Gaston et Ménaché n'étaient pas mieux renseignés qu'avant.

– Ne vous inquiétez donc pas ! dit Marcelle. En France, tout finit par s'arranger. Je suis sûre que le gouvernement vous laissera tranquilles. Du reste, vous êtes russes et la Russie est avec nous, sapristi !

– Toi aussi, tu es russe, ma chérie, fit observer Gaston en aiguisant le couteau dont il s'apprêtait à découper le gigot.

– Je suis russe, moi ? C'est ma foi vrai, je n'y pensais plus. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, aujourd'hui ça me fait un drôle d'effet.

Dès lors, l'idée que par son mariage elle avait cessé d'être française l'occupa secrètement et jeta une ombre sur sa bonne humeur naturelle.

Quant à l'assassinat de Jaurès, elle n'y pensait plus guère. Dans cette période intense chaque heure nouvelle creusait un abîme où tombait aussitôt l'heure précédente. L'assassinat de Jaurès, c'était déjà d'un autre âge.

CHAPITRE X

– Ah, zut ! s'écria Marcelle. Y a plutôt quelqu'un !

Au coin de la rue Ramey et de la rue Marcadet, tous quatre furent figés sur place par le spectacle de la foule agglomérée contre le mur de la mairie. Encore n'en voyaient-ils qu'une faible partie.

– Nous sommes frais !

– C'est du propre !

– Il y en a pour huit jours !

Ménaché ne disait rien, il essayait de comprendre. Où était le commencement de cette queue qui s'enroulait autour de l'édifice et se prolongeait de l'autre côté de la rue du Mont-Cenis, le long de l'école de filles ? Par où s'introduisait-elle dans la mairie ? La porte de la Justice de paix était fermée. L'entrée principale, rue Ordener. était gardée par deux sergents de ville manifestement chargés d'en interdire l'accès à qui que ce fût. Devant le poste de police, un petit intervalle avait été ménagé pour faciliter les allées et venues des occupants, mais ce n'était évidemment pas derrière cette porte que fonctionnait le service des permis de séjour. Restaient deux hypothèses : la bibliothèque et la salle des fêtes. Elle étaient closes comme pour des siècles.

Après avoir fait le tour de la mairie, les deux couples s'étaient retrouvés au bas de la rue Ramey, devant la Justice de paix. La foule avait ceci d'étrange qu'elle observait une immobilité et un silence presque complets. Sur la bordure du trottoir, un rang de personnes se tenait assis, les pieds dans le ruisseau, des femmes

pour la plupart, et parmi elles se reconnaissaient quelques vieilles Juives à calottes de peluche, à physionomies inquiètes de bêtes traquées. Marcelle s'avança vers deux d'entre elles :

– Par où entre-t-on dans la mairie ?

L'une détourna la tête, l'autre fixa sur la jeune femme un regard éteint.

– Par où entre-t-on dans la mairie ? répéta Marcelle aux voisins et voisines des deux vieilles.

– Nous ne le savons pas plus que vous, lui dit un bredouillant personnage, couleur de poussière et d'âge indéfinissable, dans lequel il n'était pas impossible de distinguer un Juif polonais.

Au reste, la plupart des individus présents étaient juifs, polonais ou russes. Quelques Italiens se signalaient dans le tas par leur jacasserie volubile et coléreuse. Les Juifs se taisaient et leur silence exprimait la terreur.

– Enfin, les questionna Marcelle, qu'est-ce que vous avez tous à faire des têtes pareilles ? Ce n'est pas la fin du monde !

– Venez, Marcelle, dit Ménaché à sa belle-sœur qu'il tira par la manche de sa chemisette, je vais vous montrer quelque chose.

Il la conduisit, avec Gaston et Haïkélé, dans la rue du Mont-Cenis, un peu plus haut que la rue Duc, devant une boutique jaune de la société Maggi.

– Ah, mince, alors ! Qu'est-ce qui s'est passé ? s'exclama Marcelle.

– La même chose qu'à la brasserie Pschorr.

Béante, la devanture de la boutique en laissait voir l'intérieur consciencieusement dévasté.

– Pogrom, dit Gaston Lif.

– Pogrom, dit Haïkélé d'un ton qui fut une révélation pour Marcelle.

– J'y suis ! Je comprends pourquoi maintenant vous faites tous cette tête-là. Ça vous rappelle les pogroms !

– Eh oui, dit Ménaché, ça nous rappelle les pogroms. Mais les pogroms, à la rigueur, nous les comprenions. On nous assassinait pour nous voler, c'était humain. Mais ça ? Ce saccage inutile ? Ces bouteilles de champagne qu'on jetait, au lieu de les boire, du premier étage de la brasserie Pschorr sur le trottoir, pourquoi ?

– Pour s'amuser, pour se détendre les nerfs, répliqua la jeune femme. Il me semble que, si j'avais été là, ça m'aurait amusée aussi de casser des bouteilles de Mumm !

Ménaché haussa les épaules et Gaston, qui se montrait plus réservé depuis que les événements avaient donné un si cruel démenti aux prédictions de ses journaux, ne répondit rien non plus.

– Ce n'est pas tout ça, reprit Marcelle, il faut savoir ce qu'il en est de cette histoire de permis de séjour... Ah ! voici un flic qui, par hasard, n'a pas l'air trop abruti ! Il saura peut-être nous renseigner... Monsieur l'agent, s'il vous plaît, pour les permis de séjour...

Mais l'agent marqua d'un geste que cette question ne l'intéressait en aucune façon et se dirigea d'un pas nonchalant vers un but plus digne d'occuper ses méditations.

– Monsieur l'agent, pour les permis de séjour, s'il vous plaît...

Un autre représentant de l'autorité, en tenue cycliste celui-ci, venait de sortir du poste.

– Vous êtes étrangère ? demanda-t-il à Marcelle. Et il la toisait d'un œil soupçonneux.

– Non... C'est-à-dire que... je suis française, je suis même angevine, mais j'ai épousé un Russe. Alors, il paraît que je suis russe aussi. Je trouve ça crevant...

– Mettez-vous à la suite des autres, dit l'agent cycliste en enfourchant sa machine.

– Mais où est-elle, la suite des autres ?

Il était déjà loin.

– Les salauds ! Je vais leur faire voir de quel bois je me chauffe !

– Marcelle, je t'en prie ! tenta de s'interposer Gaston.

– Laisse-moi ! Ce n'est pas parce que je suis devenue russe qu'on a le droit de se payer ma tête à ce point-là...

– Marcelle !

Elle avait ouvert la porte du poste de police.

– On n'entre pas ! hurla une voix à l'intérieur.

– Ça m'est égal ! J'ai besoin d'un renseignement. Ce n'est pas parce que je suis devenue russe...

– Qu'est-ce que vous voulez ?

La pipe à la bouche, un brigadier enfilait prestement sa tunique en même temps qu'il barrait le passage à la jeune femme.

– C'est pour les permis de séjour...

– Faites la queue comme les autres.

– Mais je voudrais savoir par quelle porte...

– Par la porte de la salle des fêtes.

– Et quelles sont les pièces qu'il faut présenter ?

– II y a une affiche. Vous n'avez qu'à la lire.

– Mais où est-elle cette affiche ?

– Sur la porte de la salle des fêtes, que je vous dis, n...de D... !

– Ah ! mais, dites donc, tâchez d'être poli, vous ! Ce n'est pas parce que je suis devenue russe... D'abord, les Russes sont nos alliés. Vous leur devez des égards !

– Allez, madame, allez faire la queue comme les autres.

La porte du poste se referma brutalement sur Marcelle, qui, rouge de fureur, s'en fut dans la direction indiquée. Gaston, Ménaché et Haïkélé la suivaient à distance. Sur la haute porte de chêne verni, une affiche manuscrite, et de tout petit format, était en effet collée, mais six rangs de personnes assises ou debout, et

dont quelques-unes commençaient à dévorer des provisions de bouche apportées par des voisins ou des amis, empêchaient qu'on en approchât. Des papiers gras, des épluchures de bananes parsemaient le trottoir sous elles.

Marcelle ayant fait mine de vouloir se glisser dans cette masse humaine, des protestations en diverses langues s'élevèrent

– En arrière ! À la queue !

– Nous sommes là depuis cinq heures du matin ! Il fallait venir aussi tôt que nous !

Un grand type, nu-tête, à longs cheveux couleur de chanvre et aux yeux clairs, se jeta sur Marcelle et engagea une courte lutte avec elle.

– Mais vous ne comprenez donc pas le français ! lui cria-t-elle. Je vous dis que je veux voir seulement ce qu'il y a sur l'affiche.

Mais lui, sans rien entendre, d'une voix sourde et obstinée qui ressemblait à un aboiement :

– À la queue ! À la queue ! À la queue !

La jeune femme dut battre en retraite.

– Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ? fit un agent survenu en hâte.

– Il se passe, monsieur l'agent, que je voudrais approcher de l'affiche pour la lire, et qu'on m'en empêche.

– Et pourquoi est-ce que vous voulez la lire, cette affiche ? Elle vous intéresse donc ?

– Dame, puisque je suis russe, à ce qu'il paraît !

– Vous n'en avez pas l'air.

– Possible, mais je le suis tout de même, et je veux savoir les pièces dont on a besoin pour se faire inscrire.

– Votre passeport ?

– Je n'en ai pas, puisque je n'ai jamais quitté la France.

– Votre extrait de naissance ?

– Je vais écrire à la mairie de mon patelin, mais la réponse demandera au moins trois ou quatre jours.

– Votre certificat d'emploi !

– Mon mari et moi sommes établis à notre compte.

Gaston, Ménaché et Haïkélé s'étaient rapprochés de Marcelle, prêts à exhiber leur « ville de Paris » – c'est le nom que donnent les Juifs au certificat d'inscription délivré aux étrangers par la Préfecture de police. L'agent ne témoigna aucun désir d'en prendre connaissance.

– L'extrait de naissance et le passeport sont indispensables, prononça-t-il.

Marcelle se tourna vers la foule qui suivait de loin la discussion.

– Holà, vous autres, y en a-t-il parmi vous qui aient un passeport ?

Personne ne broncha.

– Là, vous voyez bien !

– Moi, je m'en f..., dit l'agent.

Et il s'éloigna, paisible, les mains dans son ceinturon. Marcelle aperçut alors un employé de la mairie qu'elle connaissait pour s'être laissé faire un peu la cour par lui au temps où elle était jeune fille. Moins renseigné encore que les agents de service, il eut l'obligeance d'aller s'informer auprès de ses collègues des bureaux. Revenu au bout de quelques minutes, il déclara que ce que l'on demandait, c'était un certificat de domicile, une simple attestation de la concierge. L'acte de naissance, le passeport et le certificat d'emploi n'étaient pas nécessaires, le certificat de la Préfecture pouvait en tenir lieu.

– Dans ces conditions, tout est pour le mieux ! Merci, monsieur Grollet ! Nous reviendrons demain nous faire inscrire, il sera encore temps.

Et Marcelle entraîna ses compagnons vers la rue Caulaincourt où ils se séparèrent, car il était l'heure du déjeuner. Boule-

vard de Clichy, dans la loge où Marcelle pénétra de cette allure agressive qu'elle avait toujours pour aborder sa « pipelette », une discussion se déroulait entre cette dernière et un de ses locataires, de nationalité suédoise, précisément au sujet du certificat de domicile réclamé par les autorités.

– Je veux bien donner des certificats aux Russes, disait la concierge, mais pas aux Boches !

– Boches ? Boches ? répétait le Scandinave à lunettes d'or. Qu'est-ce que c'est ça, Boches ?

– Les Boches sont des Allemands, monsieur ! Vous le savez bien, vous faite la bête pour avoir du son...

– Mais, madame, je ne suis pas allemand, je suis suédois !

– Allemands, Suédois, tout ça, pour moi, c'est pareil ! C'est tous des Boches !

– Madame Lestinat, intervint Marcelle d'un ton fort aigre, j'ai l'impression que vous feriez bien de retourner aux cours du soir.

La concierge darda sur la nouvelle arrivante un regard noir, acéré.

– Vous dites, madame Lif ?

– Je dis, madame Lestinat, que vous auriez besoin de prendre quelques leçons de géographie.

– Mais, madame Lif, de quoi vous mêlez-vous ? Je sais mieux que vous ce que j'ai à faire, je suppose !

– Ce n'est pas prouvé, madame Lestinat !

– En tout cas, je vous prie de me laisser tranquille. Je ne fourre pas le nez dans vos affaires, moi !

– Ce n'est pas prouvé non plus, ça ! Justement, je vous soupçonne d'y fourrer le nez un peu plus souvent qu'à votre tour.

– C'est une histoire que vous me cherchez, madame Lif ? Le moment serait mal choisi ! Vous allez avoir, vous aussi, besoin d'un certificat de domicile. Votre mari n'a pas ses papiers en règle, hein ?

– Ça ne vous regarde pas, à moins que vous ne soyez de la police, ce qui est possible, après tout !

– Non, je ne suis pas de la police, mais il n'est pas nécessaire d'en être pour faire son devoir de bonne Française. Je vous garantis que s'il y a un espion dans la maison...

– En attendant, on ne vous demande qu'une chose, c'est de signer des certificats de domicile à ceux qui vous en réclament.

Là-dessus, Marcelle sortit de la loge dont elle fit claquer la porte derrière elle, sans se mettre davantage en peine du succès de son intervention. Mais, le soir, la concierge la vit paraître, l'air parfaitement digne :

– Madame Lestinat, je viens vous réclamer un certificat de domicile pour mon mari et pour moi.

Et Mme Lestinat s'exécuta sans difficulté.

Le lendemain était le dernier jour accordé, aux termes de l'affiche officielle, pour la délivrance des permis de séjour. Ménaché, Gaston et leurs femmes se rendirent vers deux heures à la mairie, dans l'espoir que la presse y serait moins grande et moins longue l'attente qu'ils auraient à faire. Mais, au contraire, la queue encerclant l'édifice se prolongeait maintenant d'une cinquantaine de mètres dans la rue Ordener. Rares étaient ceux qui se tenaient encore debout. Beaucoup étaient couchés de tout leur long sur le trottoir et semblaient dormir, des journaux dépliés leur servant d'abri contre le pesant soleil de ce torride après-midi d'été. Sans la fumée des cigarettes qui s'élevait çà et là de cet amas de corps indistincts, on aurait cru voir des cadavres abandonnés après une fusillade en masse. Des vagissements de marmots ajoutaient à l'impression sinistre qui se dégageait de ce spectacle devant lequel des gamins se tenaient en contemplation comme devant un parc d'animaux d'une espèce inconnue et sauvage. L'asphalte et le pavé de bois étaient parsemés de détritus et d'ordures. Une aigre odeur d'urine s'élevait des ruisseaux.

Gaston, Ménaché, Haïkélé et Marcelle elle-même étaient atterrés.

Celle-ci crut soudain reconnaître Baruch dans un personnage accoutré de la plus étrange façon : il était couvert de rubans tricolores, de cocardes et d'autres insignes patriotiques. Il en avait à son chapeau et à sa chemise, au revers de son veston, sur les épaules et sur les manches. Comme c'était depuis trois jours une fureur, parmi les camelots, d'imposer aux passants le port de ces emblèmes à bon marché, l'individu dans lequel Marcelle, muette de stupéfaction, croyait reconnaître l'ami des encyclopédistes passait pour un vendeur d'insignes et personne ne faisait attention à lui. C'était pourtant Baruch, en effet, Baruch, ses lunettes bleues et son museau de vieux barbet. Mais aux signes d'amitié que lui adressa Marcelle, il se garda bien de répondre. Il se contenta de mettre un doigt sur sa bouche, ce qui, dans sa pensée, voulait dire : « Silence ! Méfiance ! Nous sommes entrés dans une période où toute parole peut recevoir des interprétations dangereuses. Il souffle un vent de haine et de destruction. Gardons-nous, protégeons-nous ! Le malheur rôde et menace de fondre sur nos têtes. La folie souffle partout. Ce n'est plus le moment de revendiquer cette douce liberté que seule nous offrait naguère la patrie de Voltaire, prince des *maskilim*. La patrie de Voltaire est malade, elle a ses nerfs. Les arrière-petits-neveux du père de Candide, gens d'ordinaire si aimables et si spirituels, sont devenus subitement aussi cruels que des Peaux-Rouges. Ils hurlent à la mort et saccagent laiteries et brasseries. C'est qu'ils sont atteints de *kadohess* (forte fièvre) patriotique. Avec une température pareille, Voltaire lui-même aurait certainement commis les pires extravagances et proféré les plus étranges divagations. Mais patience ! Une fois l'accès passé, les Français redeviendront ce qu'ils étaient auparavant. Jusque-là, traitons-les comme des malades, soumettons-nous à toutes leurs exigences, couvrons-nous de leur camelote patriotique, soyons de leur avis aussi souvent que cela sera nécessaire, évi-

tons surtout de leur adresser la parole. On ne discute pas avec des gens qui ont 41 degrés de fièvre... Silence ! Méfiance et discrétion ! *Passeh shin sha* ! »

Marcelle ne comprit pas tout ce que disait le doigt de Baruch, mais elle en devina l'essentiel.

– Baruch est là, dit-elle à Gaston. Derrière toi, le type couvert d'insignes... Mais il m'a fait signe de ne pas le reconnaître. Il doit avoir ses raisons.

À Gaston, Baruch fit du doigt la même recommandation muette et, d'un commun accord, il ne fut plus question du *maskil*. D'ailleurs il leur fallut bien se mettre à la suite des derniers arrivés, sur le trottoir de la rue Ordener, à cent mètres au moins derrière Baruch.

Marcelle était profondément mortifiée de se voir comme parquée en pleine rue avec des étrangers de mauvaise mine. Elle, une Française, et une commerçante ! Il était loin, le socialisme de Marcelle ! Elle n'avait pas du tout la passion de l'égalité, à ce moment ! Aussi ne laissa-t-elle échapper aucune occasion de quitter la place dans la file. D'abord, ce fut pour aller chercher de la bière au bar le plus proche, puis des gâteaux à la pâtisserie, et peu à peu elle se mit à faire les commissions de tout le monde, et c'est ainsi qu'autour d'elle les esprits se ranimèrent, les langues se délièrent, les visages s'éclairèrent. Son entrain, sa bonne humeur, plus forte que les circonstances, firent merveille une fois de plus.

– Savez-vous ce que je viens d'apprendre ! dit-elle à son retour du bureau de tabac où elle avait fait « chou blanc », les fumeurs ayant depuis le début de la mobilisation épuisé toutes les provisions des débitants, savez-vous ce que je viens d'apprendre ? Eh bien, les pièces d'identité dont il est question sur l'affiche, c'est de la blague !

Vingt visages curieux, tendus, l'interrogeaient

– De la blague, parfaitement ! Les employés de la mairie ne les regardent même pas. Ils ne font attention qu'au certificat de domicile. Pour eux, il n'y a que ça qui compte ! Un simple coup de tampon sur le certificat de la Préfecture, et à un autre. Ça défile, vous pouvez me croire. Tenez, regardez, voilà qu'on avance...

Un mouvement venait de se produire dans la foule. Les anneaux du serpent se mettaient à ramper. Un soupir de soulagement s'éleva de toutes les poitrines. De nouveau, Marcelle s'élança en quête d'autres renseignements.

Elle ne tarda pas à reparaître, tout à fait rendue cette fois à sa gaieté naturelle :

– Ohé, les aminches ! Je vais vous dire le plus bath ! Il y a des dessalés, en tête, qui ont trouvé un truc épatant. Comme ils font la queue depuis hier et qu'ils ont passé la nuit sur le trottoir, ils n'ont pas voulu perdre leur place pour aller demander un certificat à leur concierge. Alors, c'est le même certificat qui a servi pour trois cents personnes au moins ! Les employés n'y ont vu que du feu. Ils sont six maintenant au lieu de trois seulement qu'ils étaient ce matin, et je te tamponne, et je te tamponne...

– Vingt-deux ! coupa Gaston. V'la un flic !

L'homme au képi jeta un rapide coup d'œil sur la file qui se déplaçait maintenant d'un mètre environ toutes les cinq minutes.

– Je le reconnais, murmura un ouvrier fourreur, c'est un des deux qui m'ont arrêté hier.

– Arrêté ! s'inquiéta Ménaché. Et pourquoi donc ?

– Je n'en sais rien. Ils m'ont fait passer la nuit au poste et, ce matin, ils m'ont relâché sans aucune explication.

– La ferme ! dit Gaston. Le v'là qui revient !

– Serrez ! Serrez donc ! ordonna l'agent.

Et tous d'obéir avec une docilité de troupeau.

– Si c'est pas malheureux ! grondait Marcelle. Moi, une Française !

Mais, bon gré, mal gré, elle suivait le mouvement.

Ce n'est que vers sept heures du soir qu'ils furent introduits dans la grande salle des mariages où siégeait la commission. En moins d'une minute, tous leurs papiers furent tamponnés et ils n'eurent qu'à s'esquiver en courant à travers les couloirs de la mairie.

Malgré leur satisfaction d'en être quittes, une ombre plana sur la fin de la soirée.

– Mais, ne put s'empêcher de leur dire Marcelle, qu'est-ce que vous avez tous les trois à faire cette mine d'enterrement ?

– Si tu trouves que c'est drôle, ce qui se passe ! répliqua Gaston dont le regard prit à témoin sa sœur et son beau-frère.

Une expérience millénaire parlait par la bouche inconsciente du soldeur. Car les Juifs savent d'instinct qu'à chaque fois qu'un bouleversement se produit, guerre, révolution, peste ou choléra, bouleversement dont ils sont tenus immédiatement pour responsables, ils sont exposés à être frappés comme tels. Comment la guerre européenne n'eût-elle pas été pour eux le signal de recevoir des coups ? Hélas ! seuls savent recevoir des coups ceux qui ont l'habitude d'en donner, et il y a deux mille ans que les Juifs ont dû cesser de recourir à la violence pour se défendre. Dans une bataille à coups de poing ou de fusil, leur écrasement serait certain d'avance. Voilà ce que Gaston et Ménaché lui-même eussent eu de la peine à expliquer à Marcelle, mais qui assombrissait leur esprit, en ces jours pleins de folie, de cris, de chants, de drapeaux brandis, de fleurs piquées au bout des fusils, de roulements de canon, de cliquetis de sabres, d'appels à la ruée guerrière et à l'extermination.

– Comme Dieu en France ! murmurait Ménaché avec une douloureuse ironie.

CHAPITRE XI

Après tant de jours obscurcis par la folie et la mort et où il avait eu à maintes reprises l'impression que sa raison sombrait dans une catastrophe sans limites, une lueur de joie, une promesse de paix parvint enfin à Ménaché : les journaux de ce matin-là publiaient le décret du gouvernement impérial russe stipulant que les sujets de S.M. le tsar qui se trouvaient à l'étranger au moment de la déclaration de la guerre, ne seraient pas appelés sous les drapeaux et resteraient libres de résider où bon leur semblerait jusqu'à la fin des hostilités. Certes, Ménaché n'avait jamais imaginé qu'il pût avoir un jour besoin de la permission de Nicolas II pour ne pas être soldat. Pour ne pas l'être, il lui avait suffi naguère de décider qu'il ne le serait pas et de se transporter subrepticement de cette partie du globe qu'on appelle la Russie dans cette autre partie qu'on appelle la France. Mais du jour au lendemain, et par un phénomène inexplicable, la France était devenue un séjour plus dangereux que l'empire des tsars. Les révolutionnaires, les antimilitaristes eux-mêmes y proclamaient que le devoir sacré de tout homme valide était de se battre. Il fallait donc prévoir que bientôt le gouvernement français forcerait les Russes à regagner la Russie afin d'y être mobilisés. Or, voici que sans aucune raison apparente, en pleine guerre et pour tout le temps que durerait celle-ci, le tsar les tenait quittes du service militaire. Étrange renversement des choses ! Le tsar se faisait le protecteur de Ménaché contre le gouvernement français !

Soulagé d'un grand poids, il laissa rue Becquerel Haïkélé toute réconfortée elle aussi par la bonne nouvelle, prit le métro rue Custine, le quitta au Châtelet et, les oreilles encore pleines des cris de guerre dont retentissaient lugubrement les voûtes du tunnel, s'achemina vers le quartier de l'Hôtel de Ville. Là au moins il était sûr de rencontrer des gens sensés. Dans cette portion de l'Europe orientale enclavée au cœur de Paris, la contagion de la folie belliqueuse n'avait certainement pas pénétré. Mais quel ne fut pas son étonnement de voir, rue Saint-Antoine, Hatzkel Finkelstein, connu de tout le monde pour exercer la double profession de marchand de reconnaissances et de *sadchen* (agent de mariage), s'avancer au milieu de la chaussée, porteur d'un drapeau tricolore haut de quatre mètres dont le rouge balayait le pavé. Une centaine de Juifs sordides le suivaient, chantant *la Marseillaise* ou plus exactement un chant assez semblable à *la Marseillaise*, dont le rythme rappelait le *Lehou Doïde*, l'*Anime Zemirosse* et le *Mi Sheberah*. Ce cortège baroque se dirigeait vers la rue François-Miron où le drapeau tricolore s'inclina pour passer sous la voûte d'un étroit corridor. Les Juifs s'y engouffrèrent à sa suite. Ils se trouvèrent alors dans un logement misérable à peu près nu, composé de trois petites pièces en enfilade. Malgré les fenêtres ouvertes sur la rue, il y flottait une odeur triste de poussière et de renfermé. Des toiles d'araignée pendaient aux encoignures.

Hatzkel Finkelstein déposa son drapeau dans un coin, se hissa sur un escabeau et commença son discours en ces termes :

– Nous avons décidé à quelques-uns de constituer un bureau de recrutement pour les engagés volontaires...

Et comme il voyait l'ahurissement des assistants, il se reprit :

– Je dis engagés volontaires, parce que, n'étant pas Français, vous n'êtes pas mobilisés. En réalité, votre engagement s'impose. Vous ne vous imaginez pas, je pense, que vous allez pouvoir rester tranquillement à Paris pendant que tous les autres jeunes gens iront se battre... Vous seriez massacrés dans

un pogrom et ce ne serait pas long... Ce qui s'est passé pour les boutiques Maggi doit vous être un avertissement...

Ces paroles appuyées d'une abondante gesticulation, Finkelstein les répéta deux ou trois fois sous des formes diverses, en insistant avec force sur le danger d'un pogrom, mais comme ces arguments ne paraissaient pas convaincre l'auditoire :

– Après tout, ajouta-t-il, qu'est-ce que vous risquez en vous engageant Ce n'est pas au front qu'on vous enverra puisque vous êtes tous ouvriers, tailleurs, casquettiers, cordonniers. Vous serez utilisés comme tels par l'autorité militaire. Vous fabriquerez des képis, des pantalons, des capotes, des bottes...

Ainsi Finkelstein, qui avait émigré de Roumanie pour échapper à la caserne, s'était transformé en sergent recruteur ! Cela paraissait à Ménaché d'un burlesque énorme.

– Allons, qui est-ce qui veut s'engager ?

Des mains se levèrent.

Ménaché en avait vu assez. Il tourna le dos et gagna la porte où il se heurta contre un lunetier de la rue Charlot, fournisseur de Baruch Lévitzki.

– Qu'en pensez-vous ? questionna-t-il en l'entraînant dans la rue.

Le marchand de verres eut une moue énigmatique.

– Croyez-vous qu'il soit sincère ?

– Je crois qu'il est un peu fou.

– Il n'est pas plus fou que vous et moi. Seulement, voyant qu'il n'y a plus rien à faire dans le commerce des reconnaissances et des mariages, il essaie d'un nouveau métier. Je me demande pour le compte de qui, par exemple...

Quelque chose de plus imprévu attendait Ménaché dans le métro qui le ramena vers la Butte. En face de lui, un petit soldat engoncé dans une vaste capote et coiffé d'un képi où son visage poupin disparaissait jusqu'aux yeux, se tenait adossé à la portière du wagon. Le tailleur l'observait et songeait : « J'ai vu cette

tête-là quelque part... Cette cicatrice près de la bouche... Où donc ai-je vu cette tête-là ? » Le regard du troupier ayant rencontré le sien, il y eut entre eux quelques secondes d'hésitation, puis, la main tendue dans une geste d'une spontanéité charmante :

– N'êtes-vous pas le beau-frère de Maxime ? fit le jeune homme. Il me semble vous avoir vu rue Pascal...

– Ménaché Foïgel, se présenta le tailleur.

– Et moi, Jacob, l'ami d'Ivanof, dit le petit avec cet accent de fierté qu'il avait toujours en parlant de son ami.

Pourquoi, comment, par quelle suite de circonstances absurdes, inimaginables, un révolutionnaire russe avait-il été amené à endosser l'uniforme français ? Un des anciens habitués de la rue Pascal en capote bleue et pantalon rouge, et la figure encore marquée d'une blessure reçue au cours d'une manifestation antimilitariste !

– Alors... vous aussi ? dit Ménaché, les yeux arrondis d'étonnement.

– Vous ne le saviez pas ? C'est une décision qui a été prise avant-hier chez Lydia.

Mais la rame atteignait la station où devait descendre Jacob. Ils n'eurent que le temps d'échanger une brève poignée de main, et le petit soldat s'élança sur le quai. Ménaché ne devait plus le revoir.

Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il apprit ce qui s'était passé.

Rue Daviel, à la Glacière, dans l'appartement de Lydia Ouspensky, une réunion s'était tenue à laquelle avaient assisté une dizaine de révolutionnaires russes dont Lisa, grande amie de Lydia, pour y décider de la conduite à tenir.

Lydia incarnait la beauté moscovite dans toute sa pureté : peu de charme, peu de grâce, mais des traits, des proportions de statue. Avec cela, l'intelligence la plus vive, une émouvante voix de contralto et de grandes dispositions pour le théâtre, principa-

lement pour la comédie. Elle était fille unique d'un général de gendarmerie en retraite qui, veuf, vivait avec sa sœur dans un immense domaine du gouvernement de Kazan et, même aux yeux des réactionnaires, passait pour un personnage extravagant, un forcené. Dans les imitations qu'elle faisait des diatribes paternelles contre les professeurs, les étudiants et tous les intellectuels en général, Lydia était impayable, et c'était un succès de fou rire chaque fois que, tirant sur une paire de moustaches imaginaire, elle criait d'une voix sourde et cassante : « La Sainte Russie, que diable, n'a pas été créée, cimentée, rendue glorieuse et invincible par les professeurs, les poètes, les écrivains et autres radoteurs, mais par la grâce de Dieu, par le fer et par le feu ! Alors, que diable, le mieux serait de fermer toutes les écoles ! » À cause de la perturbation qu'une mesure si radicale eût entraînée, le général Ouspensky admettait qu'on les laissât ouvertes, à condition toutefois que la direction en fût confiée à la gendarmerie : les doyens, les recteurs d'Universités seraient tous des capitaines ou des colonels de ce corps d'élite. Dans des salles spéciales seraient dressées des estrades, où à la moindre incartade, les étudiants seraient knoutés et fustigés. Et quand Lydia demandait ironiquement à son père si on fustigerait aussi les étudiantes, il répondait avec le plus grand sérieux qu'il n'en serait pas besoin puisqu'elles seraient fouettées par leurs parents et que cela suffirait à leur enlever toute envie de mettre les pieds dans une école. On se représenterait difficilement les luttes que Lydia avait eu à soutenir contre son père pour aller d'abord à l'Institut des jeunes filles nobles de Pétersbourg, d'où elle était sortie avec la médaille d'or, puis à l'étranger afin d'y faire ses études de médecine. À Genève elle tomba dans un milieu composé presque exclusivement de socialistes et, enivrée de respirer un air libre, adhéra bientôt au parti SR, qui convenait à ses goûts, bien qu'il fût terroriste, parce qu'il était formé en majeure partie d'intellectuels. Après une année passée en Suisse, elle vint à Paris, et grâce à ses talents, y devint l'âme du

groupe *sodéïstvo* (coopérateur, sympathisant). Dans les années d'avant-guerre, chaque parti russe avait à l'étranger un groupe de ce genre, dont, pour des raisons diverses, les adhérents ne pouvaient êtres des militants, mais leur activité, bien qu'elle se bornât aux formes légales – quêtes, organisation de spectacles, placement de billets, etc. – n'en était pas moins fort utile. Chanteuse, comédienne, Lydia avait en outre un don tout particulier pour soutirer de l'argent aux bourgeois. Parce qu'elle recevait par mois trois cents roubles de son père, ses camarades étudiantes la considéraient un peu comme une milliardaire. Elle occupait un coquet appartement de trois pièces dans une maison moderne de la rue Daviel, et y vivait avec une amie. Depuis le 1er juillet, toutes deux, d'ailleurs, séjournaient au bord de la mer, en Bretagne, laissant leur logis à la disposition d'Anna Rabinovitch, fille d'un riche commerçant juif de Pétersbourg et anarchiste, avec qui Lydia s'était liée à Genève et qu'elle aimait beaucoup pour son talent de musicienne. Anna venait de s'échapper de Russie où elle avait dû se cacher pendant quatre mois dans des conditions invraisemblables. Les nerfs détraqués, la santé gravement compromise, elle avait été recueillie par Lydia qui l'eût emmenée avec elle en villégiature si le médecin ne lui avait interdit l'air marin.

Les premiers arrivés à la réunion furent Malinof, étudiant de Moscou, menchevik, Sirkine, Juif anarchiste, ouvrier mécanicien, et Matcheveriani, étudiant de Kiev, bolchevik. Tous trois habitaient la maison. Anna les reçut, étendue sur le divan qui servait de lit à Lydia, et la conversation fut mise immédiatement sur le sujet qui les préoccupait tous.

– Ce matin, dit amèrement Sirkine, j'ai causé avec des camarades d'atelier, syndicalistes révolutionnaires enragés. J'ai été stupéfait de constater à quel point ils sont empoisonnés de nationalisme. Ils tenaient exactement le même langage que les camelots du roi, à part la phraséologie qui n'était pas tout à fait la même, puisque les uns lisent *la Bataille* et les autres *l'Action*

française. Voilà ce que vos rhéteurs et vos politiciens ont fait du prolétariat le plus intelligent et le plus révolutionnaire du monde !

– Allons, du calme, répondit en souriant Malinof. Vous enfourchez déjà votre dada ! Écoutez-moi : j'ai rencontré Olga Margouliès, qui m'a dit avoir lu une lettre de Pierre Kropotkine, où le vieux pontife de l'anarchie déclare en propres termes que tous les camarades, y compris les femmes et les vieillards, doivent employer leurs forces à écraser le militarisme allemand.

Il ajoutait que, si le militarisme allemand est victorieux, l'espoir d'une révolution socialiste sera perdu pour un siècle peut-être.

– Kropotkine est un nationaliste, répondit Sirkine d'un ton de colère. Je le lui ai dit personnellement il y a deux ans !

– Pourtant, il est le chef des anarchistes !

– Les anarchistes n'ont pas de chef !

– Ne jouons pas sur les mots, mon cher Sirkine. Kropotkine est votre chef moral.

– Moral, soit ! Personne n'admire plus que moi le savoir et la conscience de Kropotkine, mais il n'en est pas moins homme, et sujet à se tromper. Sa faiblesse, à lui, est d'être nationaliste.

À ce moment survinrent Ivanof, accompagné de son inséparable Jacob, un matelot bolchevik du nom de Vassili Koudravine et deux tailleurs juifs, Kozlovsky et Polonsky, mencheviks. Une discussion en règle s'ouvrit aussitôt.

Avant que la guerre fût déclarée, tous étaient persuadés qu'elle n'éclaterait pas sans provoquer en France, à Paris du moins, des soulèvements, des émeutes, peut-être une révolution. Dans cette éventualité, chacun se tenait prêt à se faire tuer au premier rang. Mais la déclaration de guerre n'avait engendré aucun trouble, la mobilisation s'accomplissait dans le plus grand ordre, et les antimilitaristes les plus ardents, les chefs de la CGT, voire des dirigeants anarchistes, touchés comme de la

grâce, criaient maintenant qu'il fallait repousser d'envahisseur et détruire le militarisme allemand. Devant cette situation imprévue, quel était le devoir des socialistes révolutionnaires russes ?

Deux tendances se manifestèrent. Les partisans de Lénine soutenaient que, sous aucun prétexte, des révolutionnaires ne devaient prendre part à une guerre capitaliste. Et non seulement ils devaient refuser d'y prendre part, mais il leur était commandé de faire tout ce qui dépendait d'eux pour que leurs pays respectifs subissent une défaite, à la suite de laquelle la révolution sociale ne serait plus qu'un jeu d'enfant. Affaiblir par tous les moyens l'autorité existante, tel était le principe tactique d'où découlait, avec une implacable logique, la doctrine léniniste. Pour la justifier, les précédents ne manquaient pas : la Commune après 70, la révolution en 1905 après la victoire du Japon sur la Russie... Cette théorie eût été valable, répliquaient ses adversaires, si la défaite avait été partout possible. Mais pour qu'il y eût des vaincus, il fallait qu'il y eût des vainqueurs. Comment des ouvriers français et russes travailleraient-ils à la défaite de la Russie et de la France sans travailler par le fait même au triomphe de l'Allemagne et des junkers prussiens ?

Combattre le militarisme prussien avait peut-être un sens en France, rétorquaient ironiquement les léninistes ; en Russie, non ! Défendre l'autocratie russe contre l'impérialisme allemand, quelle sottise ! Comparativement à l'état social de la Russie, celui de l'Allemagne était bien préférable. L'Allemagne était un pays civilisé, constitutionnel, pourvu d'un parti socialiste de deux millions de votants et d'une représentation parlementaire socialiste extrêmement nombreuse... Simple apparence, objectaient les mencheviks. En réalité, la Russie se révélait beaucoup mieux préparée que l'Allemagne à la révolution. Les deux millions de votants socialistes allemands étaient infectés de l'esprit petit-bourgeois. Jamais ils ne feraient la révolution, tandis que les Russes s'en étaient déjà montrés capables.

Quelle que fût l'issue de la guerre, la révolution russe était certaine. Sur ce point, du moins, tous étaient d'accord.

– Je voudrais bien m'entendre expliquer, dit Sirkine d'un ton sarcastique, comment ceux qui soutiennent maintenant la nécessité de détruire le militarisme allemand ont pu, avant la guerre, faire de la propagande antimilitariste. Imaginaient-ils donc qu'il serait possible de combattre la formidable armée allemande avec des formules cabalistiques ? Qu'ils reconnaissent donc au moins qu'en prêchant l'antimilitarisme ils mettraient en danger toute la civilisation !

Ivanof n'avait pris qu'une faible part à la discussion. Il gardait le silence. Près de lui Jacob se taisait aussi, n'attendant qu'un signe de son ami pour opiner immédiatement dans le même sens.

– Parle, Ivanof, fit Matcheveriani, tu n'as encore rien dit ce soir.

– Eh bien, dit Ivanof, en caressant nerveusement sa barbe, voici ce que j'ai à dire.

On vit Jacob tourner vers lui un visage éclairé de ferveur.

– Écoute, Sirkine, je crois en effet qu'il est impossible de réfuter ton objection. Hier encore j'étais de d'avis de Lénine. Mais après de longues réflexions, j'ai changé d'opinion. À Paris, à l'heure présente, il n'y a rien à faire, absolument rien, sinon à crier en pleine rue : « À bas l'armée ! Vive la révolution sociale ! » et se faire écharper immédiatement par la foule. Ce serait un sacrifice ridicule et inutile. Or, dans un pareil bouleversement, j'estime que rester les bras croisés n'est pas une attitude digne d'un révolutionnaire. Il y a 99 chances sur 100 pour qu'en France comme partout, dans les pays vainqueurs comme dans les pays vaincus, la guerre finisse par la révolution. Eh bien, puisque nous nous trouvons actuellement en France, et obligés d'y être, sans possibilité de rentrer en Russie où nous serions coffrés, nous devons nous tenir prêts à participer à la révolution

française le jour où elle se produira, c'est-à-dire dans quelques semaines, et pour cela, pour ne pas être regardés comme suspects par les révolutionnaires français qui auront fait la guerre, nous devons la faire aussi ! Nous devons gravir le même calvaire que les ouvriers et les paysans qui demain vont se révolter contre l'oppression capitaliste. C'est à cette seule condition que nous aurons de l'autorité sur eux, qu'aucun d'eux n'osera mettre en doute notre sincérité. Quelles que soient nos opinions théoriques, pratiquement je ne vois pas d'autre parti à prendre.

Anna Rabinovitch donnait depuis quelques instants des signes d'impatience. Aux derniers mots d'Ivanof, elle se leva du divan, livide, le visage convulsé, les mains tremblantes.

– Ah ! prononça-t-elle très vite et d'une voix un peu haletante, comme peu de sophismes suffisent pour vous donner le triste courage d'aller tirer dans le tas, sur les prolétaires et les paysans allemands !

– Mais, Anna Rabinovitch... voulut protester Malinof.

– Non, non, je vous en supplie... Je m'en vais, je n'en puis plus, il m'est impossible d'en entendre davantage.

Et, s'appuyant aux meubles, elle gagna la chambre voisine.

– Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, dit Ivanof après son départ.

À son tour il se leva, serra les mains à la ronde et s'en alla, suivi de Jacob.

Le lendemain, sans un retour d'esprit en arrière, ils se rendaient aux Invalides et, avec des milliers de volontaires étrangers, signaient leur engagement d'une main tranquille.

CHAPITRE XII

« L'homme n'est pas un cochon, il s'habitue à tout et peut tout supporter, » dit un proverbe yiddish, et le fait est que Ménaché et Haïkélé s'accoutumèrent peu à peu aux nouvelles conditions d'existence que leur faisait la guerre. Après le départ des mobilisés et des volontaires, un grand calme s'était étendu sur Paris. Tout était rentré dans l'ordre, un ordre paisible, intime, presque provincial. Les lieux de plaisir étant fermés, les gens restaient davantage chez eux, quand ils ne vaguaient pas, en quête de bruits sensationnels, à travers la ville rendue plus vaste par son silence, ses chaussées désertes, ses longues files de magasins aux devantures closes.

Le couturier du boulevard Haussmann avait fermé ses ateliers, mais le chômage n'inquiétait pas Ménaché. Bientôt la guerre serait finie et le travail reprendrait comme auparavant. Dans l'intervalle, lui et sa femme se rationneraient et vivraient au besoin sur l'argent qu'ils avaient mis de côté pour s'acheter des fourrures l'hiver suivant. Ce serait d'autant plus facile que les occasions de dépenser de l'argent étaient plus rares. Quant à Gaston et à Marcelle, s'ils tenaient leur boutique ouverte l'après-midi, c'était par simple curiosité et pour guetter plus commodément les nouvelles.

Le matin, le soldeur, repris par ses habitudes d'autrefois, gardait le lit et paressait avec délices, la cigarette aux lèvres, parmi les journaux étalés. Marcelle, qui prenait moins facilement son parti d'un genre de vie où tout contrariait sa bonne humeur et son besoin d'activité, ne s'avouait pas à elle-même

qu'au milieu de ces Juifs russes, si différents d'elle par leurs façons de réagir, elle se sentait étrangement dépaysée. Elle n'avait même pas la ressource d'aller de temps à autre respirer auprès de sa tante un air moins déprimant. Dès la déclaration de guerre, Mme Girodot avait fermé sa blanchisserie et pris le train pour Angers.

Renfrognée, boudeuse, Marcelle avait de longs silences qui parfois inquiétaient Gaston.

– Mais enfin, à quoi penses-tu ?

– Je pense, répondait-elle, que je m'embête.

L'approche des Allemands, le départ du gouvernement pour Bordeaux firent planer durant quelques jours une stupeur résignée sur la capitale abandonnée de ses bourgeois. Les Lif et les Foïgel seraient partis eux aussi très volontiers, mais où chercher un refuge ? Ils n'avaient pas de parents à qui demander l'hospitalité en province et Marcelle sentait bien que son arrivée à Angers, en compagnie de Gaston, de Ménaché et de Haïkélé, n'était pas désirée de sa tante et de ses cousins. Aussi bien, Baruch, qui se piquait de science diplomatique, affirmait-il que l'entrée des Allemands à Paris apporterait au moins quelque chose de bon : la fin de la guerre, le retour des mobilisés et la reprise des affaires.

Mais les Allemands furent repoussés, le gouvernement français revint de Bordeaux, les magasins rouvrirent leurs portes, voire les théâtres et les cinémas, et Ménaché et Haïkélé reçurent de nouveau des commandes du boulevard Haussmann, car il y avait déjà des profiteurs dont les femmes et les maîtresses avaient à remonter leur garde-robe. Une animation extraordinaire s'empara de la rue d'Aboukir. Ne parlait-on pas d'une campagne d'hiver ? L'industrie de la bonneterie avait à cœur de ne pas se laisser prendre au dépourvu. En dépit de la difficulté des déplacements, et des transports, Marcelle se remit en voyage. La « bonne vie » recommençait. Sans doute n'oubliait-on pas complètement que des gens se battaient du côté de la

Somme, de l'Aisne et des Vosges. Mais quoi ? En ce bas monde, chacun court sa chance comme il peut...

Le communiqué quotidien n'était guère pris au sérieux. On avait adopté, pour le désigner, un mot yiddish ayant le sens de bourde, de baliverne, de « bobard » : *bové maissé*. Peu à peu se forma un vocabulaire spécial où *tranchées* se traduisait par *kevorim* (tombes), *paix* par *hass vesholun* ! (formule de conjuration), *récupéré* par *schlim mazel* (guignard), *réformé* par *mazel tov* (formule de félicitations pour les fiançailles, mariages, naissances, etc.), *soldat de couleur* par *shohet* (sacrificateur), *Guillaume II* par *Velvélé der metouref* (Wilhelm le louftingue), *embusqué* par *hohem* (sage), *défaitiste* par *manger* (bâtard, intelligent), *engagé volontaire* par *oïver boutle* (gâteux), etc.

Hélas ! Jéhovah n'aime pas laisser ses créatures trop longtemps en paix. Le *Talmud* se demande quelque part pourquoi le patriarche Jacob, ce saint personnage, fut, dans son extrême vieillesse, si durement frappé en la personne de son fils Joseph. Quel crime avait-il donc commis ? Et voici la réponse du *Talmud* : le crime de Jacob fut de se dire qu'après avoir travaillé toute sa vie comme berger chez son beau-père Laban et y avoir amassé une petite fortune, il finirait tranquillement sa vie, en rentier. Les justes, a dit l'Éternel, les justes qu'attend dans l'autre monde une félicité sans bornes, n'ont pas le droit de goûter le repos ici-bas. Jusqu'à la dernière minute, ils doivent se garder de dire : « J'en ai assez. » C'est pourquoi Jéhovah suscita le désir dans le cœur de la femme de Putiphar et tous les ennuis qui s'ensuivirent pour le futur ministre du pharaon. Ainsi fit-il de nouveau quand il vit que les Juifs de Russie, de Pologne et de Roumanie, réfugiés en France, s'étaient installés tranquillement dans la guerre. Mais, au lieu de la femme de Putiphar, il choisit le député du IV^e^ arrondissement et lui suggéra de déposer une demande d'interpellation afin d'inviter le gouvernement à faire cesser le scandale insupportable dont étaient le théâtre les rues de sa circonscription pleines de jeunes gens d'âge militaire, bien

portants, livrés à toutes sortes de trafics, parlant une langue suspecte et ne se doutant point apparemment qu'on se battait quelque part. C'étaient pourtant des alliés, puisqu'ils avaient obtenu des permis de séjour à ce titre ; il était vrai que S.M. Nicolas II les avait dispensés de faire la guerre, la Russie regorgeant d'hommes et n'ayant pas besoin d'eux, mais on avait besoin d'eux en France ! Le gouvernement devait leur mettre le marché en main : ou s'engager ou s'en aller !

Ce député n'ignorait pas que son intervention demeurerait inefficace pour l'excellente raison qu'il n'y aurait rien à tirer de soldats à ce point dépourvus d'esprit guerrier. Les Juifs russes d'humeur à porter les armes avaient pris du service dès le premier jour. Mais le député n'avait, en déposant son interpellation, considéré que son devoir de patriote. Le reste, sans doute, lui importait peu. Cependant, il n'en fallut pas davantage pour jeter l'effroi parmi le peuple d'Israël.

– Eh bien, qu'en penses-tu ? dit un dimanche matin Ménaché à Gaston, encore couché bien qu'il fût midi.

– Aucune importance, répondit le soldeur dans un bâillement.

Il se pencha hors du lit et ramassa sur le tapis un numéro de *l'Humanité*.

– Tu as lu la mort de Jacob ?

– Quel Jacob ?

– Le fourreur, l'ami d'Ivanof.

– Le petit Jacob ? s'écria Ménaché. Il a été tué ? Ah ! le pauvre gosse !

Et l'image du petit fourreur, dans sa capote trop large, sous le képi où sa tête s'enfonçait jusqu'aux oreilles, traversa la mémoire du tailleur comme elle l'avait fait si souvent depuis le jour de leur rencontre dans le métro, mais ce fut, cette fois, si intense, si douloureux, que Ménaché, l'œil vague, en oubliait de lire l'article de l'*Humanité* où, après une courte biographie de

Jacob, on donnait quelques détails sur sa belle conduite au feu. Toujours le premier à s'offrir pour les missions les plus dangereuses, toujours plein d'entrain, il avait réussi, en quelques semaines de campagne, à devenir légendaire parmi ses camarades. Il venait de recevoir les galons de caporal et accomplissait sa huitième reconnaissance quand une balle l'avait atteint en pleine poitrine et tué net. Le bataillon, officiers en tête, avait défilé devant son cercueil[1].

– Un héros, hein ? fit Gaston en refermant le beau briquet de platine auquel il venait d'allumer sa cigarette.

– Je ne me connais pas en héroïsme, répondit Ménaché, mais j'ai tout lieu de croire que le petit Jacob est en effet ce qu'on appelle un héros. Je te ferai seulement remarquer qu'il n'avait pas attendu la guerre... Ne s'était-il pas engagé, dès l'âge de seize ans, dans l'armée révolutionnaire ? Il vient d'être tué par une balle allemande, mais le sacrifice de sa vie était fait depuis longtemps. Quand je te disais, autrefois, que tous ces révolutionnaires étaient des fous, tu étais de mon avis. À présent, tu les appelles des héros...

– Ah ! mais, pardon, mon vieux ! Ça n'a aucun rapport !

– Soit ! N'en parlons plus. Revenons à cette histoire d'interpellation. Tu as beau prétendre qu'elle est sans importance...

---

1 Ivanof, l'ami du petit Jacob, n'en fut pas quitte si rapidement. Il ne fut tué que beaucoup plus tard, à la fin de 1917, et sans avoir quitté le front un seul jour, sans avoir pris une seule permission de détente. Cas unique, peut-être, dans l'armée française. C'est qu'il avait été vite désillusionné et que son beau rêve d'une guerre finissant par une révolution où il se serait élancé avec ses anciens compagnons d'armes à l'assaut du capitalisme lui était presque tout de suite apparu chimérique. Alors le séjour de la tranchée était devenu pour lui pire que la mort. S'il l'avait quittée seulement une journée, il n'y serait pas revenu. Certes, le peloton d'exécution ne lui faisait pas peur, au contraire, mais il ne se reconnaissait pas le droit de déserter, aussi longtemps que ses camarades engagés avec lui supporteraient la misère et les souffrances de la guerre. Il fut un soldat d'une extraordinaire témérité. Mais la mort le fit attendre trois ans.

– Absolument sans importance ! Tiens, laisse-moi te montrer encore ceci.

C'était un autre article de *l'Humanité* où le député du IV^e^ arrondissement était pris violemment à partie au sujet de sa demande d'interpellation sur les Juifs russes. Aucune comparaison, expliquait la feuille socialiste, n'était à faire entre ceux-ci et les autres sujets alliés. Venus d'un pays où, persécutés, massacrés, ils ne jouissaient d'aucun droit, ils détestaient le service militaire et c'était bien naturel. Leur cas, tout à fait exceptionnel, exigeait qu'on usât à leur égard de grands ménagements et surtout qu'on ne les enrégimentât point malgré eux. À quoi bon ? Beaucoup de Juifs russes s'engageraient certainement au premier signe qu'on leur en ferait.

– Toi ou moi, par exemple ?

– Il ne s'agit pas de nous, mais il y en a d'autres...

– Quels autres ? Hatzkel Finkelstein que j'ai rencontré hier chez Salomon où il est en train d'arranger une commandite pour un atelier de cercueils ?

– Admettons que personne ne s'engagera. En tout cas, on ne nous prendra pas de force. Il n'y a donc, je te le répète, aucun danger.

– C'est ce que tu soutenais déjà à la fin du mois de juillet, répliqua Ménaché. Décidément, ton journal ne m'inspire aucune confiance.

Vexé, Gaston se retourna vers la ruelle comme pour dormir. Ménaché s'approcha de la fenêtre dont il écarta les rideaux et, pensif, contempla l'animation du boulevard extérieur, maussade sous un ciel de pluie.

– Marcelle n'est pas là ? questionna-t-il après un petit instant.

– Tu as quelque chose à lui dire ? grogna Gaston dans le traversin.

– Oui, je voudrais lui parler de la décision que nous avons à prendre.

– À propos de quoi, une décision ?

– À propos de ce que nous venons de dire, précisément.

– Et il y a de l'indiscrétion à te demander quelle décision tu proposes ?

– Non, mais comme je vois que tu n'es pas disposé à causer...

– Très disposé, au contraire.

Gaston se redressa, s'assit sur le lit et alluma une nouvelle cigarette.

– Parle, je t'écoute.

– Voici : je propose que nous quittions la France où notre situation commence, quoi que tu en dises, à devenir mauvaise.

– Tu es louftingue, ma parole !

– Je suis très raisonnable.

– Tu sembles oublier que j'ai un magasin, un commerce, une clientèle, que je ne puis pas emporter tout cela dans une valise...

– Non, mais tu peux vendre ton fonds. Ce ne sont pas les amateurs qui manqueraient, puisque les affaires reprennent.

– Si les affaires reprennent, raison de plus pour ne pas nous en aller !

– Tu seras bien avancé le jour où on lira sur la devanture de ta boutique : Fermé pour cause de mobilisation.

– Nous n'en sommes pas là ! Pars si tu veux, puisque rien ne te retient à Paris. Moi, je reste. je suis sûr que Marcelle sera de mon avis.

Gaston n'avoua pas qu'il ruminait toutes sortes de projets. L'exemple de Salomon lui donnait la fièvre. Depuis deux mois, le bonnetier commanditait un autre Juif originaire de Roumanie, propriétaire avant la guerre d'un petit atelier de mécanique et qui, depuis quelque temps, gagnait beaucoup d'argent à fabriquer des obus. Gaston en perdait le sommeil.

– Tiens, la voici justement !

Un bruit de clefs dans l'antichambre annonçait le retour de Marcelle qui, sur un appel de son mari, apparut, toute rose d'avoir monté l'escalier, rieuse, un paquet de gâteaux se balançant à son petit doigt.

– Marcelle, écoute donc, Ménaché a une proposition à te faire.

– Je parie qu'il s'agit encore d'aller se taper la tête au restaurant ! Impossible, mon petit, j'ai commandé un poulet...

– Tu n'y es pas ! Écoute-le plutôt. Allons, Ménaché, vas-y, explique-toi.

– Marcelle, déclara fort tranquillement Ménaché, je suis venu vous annoncer notre décision de quitter Paris.

– Et ton intention de nous emmener avec vous, s'empressa de compléter Gaston.

Le regard de Marcelle, stupéfaite, se portait de son mari à son beau-frère et de son beau-frère à son mari, dans une indécision comique.

– C'est un charre ? interrogea-t-elle enfin, avec un demi-sourire.

– C'est très sérieux ! Tu sais bien, ma chérie, que Ménaché ne plaisante jamais.

– Je n'ai jamais eu moins envie de plaisanter, reconnut le tailleur. Nous sommes bien décidés à partir, Haïkélé et moi.

– Mais pour aller où ? Et pourquoi ? Qu'est-ce qui vous chasse ?

– Ce qui nous chasse, c'est la guerre.

– Ça vous gêne donc, vous autres, qu'il y ait la guerre ?

– Il y a tout à craindre à vivre au milieu de fous.

– Ah ! Ménaché, vous exagérez ! Je viens de faire un tour dans la rue Lepic. Je vous assure que tout le monde y a l'air bien tranquille. C'est même épatant à quel point les gens sont peinards, pendant que les copains se font casser la tête à quelques kilomètres d'ici.

– Enfin, nous partons, et si j'étais à la place de Gaston...

– Tu vendrais ton fonds et, avec les quatre sous que tu en tirerais, tu irais crever de faim ailleurs ! Merci bien !

Et le soldeur rouvrit *l'Humanité* et s'y plongea.

– Où irez-vous ? s'enquit Marcelle. Il y a la guerre à peu près partout.

– En Angleterre où l'on ne force pas à se faire tuer ceux qui n'en ont aucune envie.

– En Angleterre ? Chez les Angliches ? Eh bien, je vous y souhaite du plaisir ! Un peuple que je n'ai jamais pu blairer ! ricana la jeune femme en tapotant sa chevelure blonde, et elle passa dans la cuisine pour s'y débarrasser de ses gâteaux.

Ménaché, qui avait une vive amitié pour elle, souffrit de la voir si indifférente.

– Au revoir, dit-il à Gaston d'un ton bref et fâché.

– Au revoir.

– Au revoir, Marcelle.

Et il s'en alla.

– Ils ne partiront pas, se disait le soldeur.

Mais ils partirent, ils appliquèrent le remède séculaire tant de fois employé par Israël : quand on est mal quelque part, on se transporte ailleurs où l'on est bien. Et comme l'Europe était devenue une sorte de grand Habaravké où régnait une tyrannie irrésistible, où tout était interdit, où l'on n'avait même plus la liberté de se mouvoir, ils eurent recours au système en vigueur à Habaravké, ils écrivirent à David en le priant de payer le *habar* (*bakchich*, pourboire) qu'il faudrait pour leur procurer un parent malade auprès de qui leur présence serait indispensable à Londres, et David versa en effet un *habar* – oh ! un bien petit *habar* ! – et leur fit parvenir la pièce exigée par le consulat britannique.

Et ils remirent leur logement de la rue Becquerel à la garde de Marcelle, et Haïkélé pleurait, pleurait, et Marcelle pleurait tout autant, car les deux belles-sœurs s'aimaient beaucoup.

– Nous reviendrons dès que la guerre sera finie, promit Ménaché encore incapable de croire que cette folie sanglante appelée guerre pût se prolonger longtemps.

Un matin, à la gare du Nord encombrée de soldats bleus et kaki, à cette même gare où ils avaient débarqué, enivrés d'espoir, quelques années auparavant, Ménaché et Haïkélé montèrent dans le train de Boulogne. Que de changements dans leur vie et en eux-mêmes depuis 1908 ! Quels changements autour d'eux et dans le monde entier ! Quels changements en France surtout, et à Paris ! La France accueillante, bienveillante et libérale, la France bruissante de rires et de chansons, la France galante, la France pensante, la France des femmes et des philosophes, la France de la liberté, la France paradisiaque du vieux dicton germanique, n'était plus qu'usines à fabriquer de la mort, ou que ruines flambantes, terres grondantes, labourées d'obus et arrosées du sang des hommes. Et pourquoi tout cela, mon Dieu, pourquoi ? Assis sur la banquette du wagon, en face de Haïkélé qui, à travers la portière, serrait une dernière fois la main de son frère, de Marcelle et de Baruch, Ménaché, abruti de tristesse et d'effarement, eut le geste qui lui était devenu familier depuis qu'il sentait s'appesantir sur sa vie une inintelligible fatalité : il se prit la tête à deux mains et ferma les yeux pour ne plus penser à rien, pour ne plus rien voir...

Troisième partie

Le lion, l'ours et le serpent

Il fuit devant le lion et se heurte contre un ours ; il se précipite dans sa maison, s'appuie contre un mur et voici qu'il est mordu par un serpent.

(Amos)

CHAPITRE PREMIER

Quatre ou cinq « poilus » occupaient le même compartiment que Ménaché Foïgel et sa femme. Ils fumaient, la plupart en silence, d'un air résigné, mais avec une force et une régularité en quelque sorte organiques. L'atmosphère du compartiment fut bientôt suffocante. Haïkélé pencha la tête à la portière pour aspirer l'air du dehors.

– La fumée vous gêne, madame ? lui demanda son voisin, heureux de l'occasion qui s'offrait d'échanger quelques mots avec une jolie femme.

– Mais non, répondit-elle, pas du tout...

Son mari s'empressa d'allumer une cigarette.

– Vous voyez, dit-il au soldat, je fume, moi aussi, et ma femme ne se gêne pas pour en griller une de temps en temps. Vous n'avez donc pas à vous gêner.

– Vous êtes étranger ? fit son interlocuteur après avoir examiné Ménaché un petit instant.

– Oui, nous sommes russes.

À ces mots, toutes les têtes se tournèrent de leur côté, le compartiment parut sortir de sa torpeur.

– Des Russes, dis donc !

– Chouette ! Ils vont nous donner des nouvelles du fameux rouleau compresseur !

– Et les Cosaques, demande-leur donc si c'est vrai qu'ils ne sont plus qu'à cinq étapes de Berlin !

Le voisin de Haïkélé reprit la parole.

– Si vous êtes russes, vous devez savoir comment ça va là-bas. Quand croit-on que finira la guerre ?

– Nous habitons Paris depuis plusieurs années, dit Ménaché, nous n'en savons pas plus que vous.

– Personne ne sait rien, fit un des soldats qui n'avait pas encore ouvert la bouche. Poincaré, le tsar et Guillaume sont logés à la même enseigne que les copains.

– Ah ! tu exagères !

Une longue discussion s'engagea entre les soldats. Les souverains, les ministres, les députés étaient-ils mieux informés que le commun des pauvres bougres sur la date probable à laquelle finiraient les hostilités ?

Se rappelant le *passeh shin sha* (taisez-vous, méfiez-vous) de Baruch Lévitzki, Ménaché renversa la tête contre la cloison de bois et fit semblant de sommeiller. Déjà, la conversation déviait. On parla d'une récente offensive qui, disait-on, avait lamentablement échoué. Un des soldats présents donna des détails, qu'on devinait grossis à plaisir et dont l'horreur contrastait d'une façon bizarre avec le ton d'insouciance tranquille sur lequel ils étaient débités. Après quoi, à l'extrémité du compartiment, quelqu'un entonna une chanson grivoise que les autres reprirent en chœur, en clignant de l'œil malicieusement du côté de la jeune femme rougissante. Le tailleur eut, plus forte que jamais, l'impression de se trouver parmi des fous. Comment expliquer que des hommes vivant depuis plusieurs mois dans la crasse et la vermine et sous la menace constante de la mort, pussent chanter et plaisanter au moment de rejoindre le front ?

En gare de Longueau. les « poilus » quittèrent le compartiment avec un grand bruit de brodequins ferrés et d'exclamations goguenardes.

– Au revoir, messieurs-dames.

– Vive la Russie !

– Vous en faites pas, les Russes, on les aura !

– Vivement la guerre, qu'on se tue !

Resté seul avec sa femme, Ménaché éprouva un immense soulagement. Il lui sembla qu'il s'évadait d'un cauchemar. Encore quelques moments, et il quitterait, pour une île où on lui avait dit que régnait encore un peu de raison et de liberté, ce continent en proie aux convulsions de la folie et du carnage.

La traversée se fit sans incident. La mer était déserte et calme sous une pluie fine qui tissait son tulle entre le ciel et l'eau à l'infini. On avait conseillé à Haïkélé de s'étendre dès qu'elle aurait mis le pied sur le bateau et elle suivit d'abord cet avis scrupuleusement, mais comme personne autour d'elle n'était malade, elle se leva au bout d'un quart d'heure et vint s'accouder au bastingage près de Ménaché ruisselant d'eau. Ils se serraient l'un contre l'autre avec tendresse, rapprochés, confondus dans un sentiment de solitude morale qu'ils n'avaient jamais éprouvé si fort. Leur vie tout entière s'évoquait à leur esprit et ils se voyaient tels qu'ils étaient avec une netteté singulière, fuyant le mauvais sort, en perpétuel vagabondage à travers le vaste monde, mais ils n'éprouvaient en réalité ni regret de leur éternelle condition d'étrangers, ni envie pour ceux que des racines ethniques attachaient à une partie quelconque du globe. Certes, non, ils n'enviaient pas le triste privilège d'avoir une patrie ! Ce qu'ils regrettaient de laisser derrière eux, ce n'était pas la France que sa fureur guerrière rendait méconnaissable, presque haïssable, c'était tout au plus leur petit logement de la rue Becquerel, c'était Gaston et Marcelle, c'était la petite bande de leurs amis. Mais quoi ! ils n'auraient pas de mal à s'en faire d'autres à Londres, où vivaient tant de leurs pareils !

Les voici sur le sol anglais, ce pays béni de Dieu où n'existe pour personne l'obligation du service militaire. Mais à peine ont-ils débarqué qu'un danger nouveau se présente. Un inspecteur de police, trouvant à Ménaché une mine suspecte, le fait entrer dans une chambre du bâtiment de la douane.

– Déshabillez-vous !

Le jeune tailleur, qui ne comprend pas, écarquille des yeux effarés. Alors le policier lui arrache son pardessus des épaules et achève de lui traduire son ordre par signes. Ménaché obéit, rouge de honte. Pendant ce temps, dans une pièce voisine, Haïkélé se déshabille aussi et des larmes coulent de ses beaux yeux quand les doigts de la matrone violent sans ménagements les replis les plus secrets de son corps.

– Et nous sommes ici, songe avec horreur Ménaché, sur la terre sacrée de la liberté individuelle !

Ils se sont rhabillés précipitamment, ils ont monté dans le train de Londres, d'où ils descendent en gare de Victoria. Hélas ! David n'est pas là pour les attendre.

– Eh bien, ce voyage s'est bien passé ?

Ils se retournent, ils ont devant eux un petit homme vêtu d'un long pardessus à boutons de cuivre dont les pans traînent sur ses talons, et coiffé d'une casquette de toile cirée à visière de cuir. De grosses lunettes jaunes chevauchent son nez camus et laissent apercevoir fort peu de sa figure martelée de petite vérole.

– David ! C'est toi !

Et ce sont des effusions qui ne finissent plus.

Depuis la déclaration de guerre, David se consacre uniquement à la propagande défaitiste. Pour aider, dit-il, le capitalisme à se suicider. Car c'est bien le suicide de la société capitaliste qu'annonce la guerre, c'est bien l'avènement du socialisme. David travaille dans un journal édité par Tchitchérine. Il y est à la fois rédacteur, typographe, brocheur, distributeur.

– Mais pourquoi cet accoutrement ? s'étonne son beau-frère.

– Venez avec moi, dit-il en les entraînant hors de la gare, je vais tout vous expliquer.

Et quand ils sont dans le taxi qui les emporte vers White Chapel, il leur explique en effet que, se sachant surveillé par la police

de Sa Gracieuse Majesté, dont les agents infestent toutes les gares et spécialement celle de Victoria, il s'est déguisé, pour ne pas les compromettre, à l'aide de cette livrée que lui a prêtée un camarade chauffeur.

Haïkélé s'effraye.

– Mais pourquoi donc la police te surveille-t-elle ?

– Parce qu'elle est payée pour cela.

– Mon petit David, je t'en prie, sois sérieux ! Tes folies me donnent la chair de poule.

– Ma petite sœur chérie, tu as vraiment tort de t'inquiéter à mon sujet. Par le temps qui court, je suis infiniment moins exposé que quatre-vingt-dix pour cent de mes semblables ayant le même âge que moi.

Haïkélé est obligée de s'avouer que, dans cette démence universelle qu'est la guerre, la démence particulière de David et de ses camarades révolutionnaires devient un phénomène presque normal. Mais les paroles de son frère ne lui paraissent guère rassurantes pour son mari.

– Tu penses donc que Ménaché ne sera pas en sûreté ici ?

– Ménaché ? Je le mets dans les dix centièmes qui ne risquent à peu près rien parce qu'ils sont bien décidés à ne rien risquer. Et maintenant, ajoute-t-il, changeons de conversation, voulez-vous ? Donnez-moi des nouvelles de Marcelle et de Gaston.

Le tailleur apprend à son beau-frère que Gaston est devenu jusqu'au-boutiste.

– Je le savais, dit le terroriste.

– Comment l'as-tu appris ?

– Par les journaux... Eh bien, oui, par *l'Humanité* et par *la Bataille syndicaliste*. Comme ces deux feuilles ont tourné au patriotisme, j'en ai conclu que Gaston y avait tourné aussi.

– Tu plaisantes de tout, intervient Haïkélé, mais moi, je n'en ai pas envie. J'ai peur que la lecture des journaux ne finisse par

déranger complètement la tête de Gaston et qu'il ne laisse aller à faire des bêtises.

– Quelles bêtises ?

– Je ne sais pas. S'engager, par exemple...

David éclate de rire.

– Oh ! de ce côté, tu peux être tout à fait tranquille. Je connais notre frère, son jusqu'au-boutisme est aussi inoffensif que l'était son socialisme !

À ce moment, le taxi s'arrête devant la pension Epstein.

CHAPITRE II

C'était dans Turner Street une petite maison de briques pareille à tant d'autres. Séparée de la rue par une fosse grillée où plongeait un escalier donnant accès au sous-sol, elle ouvrait sa porte principale sur un perron que surmontait un fronton soutenu sur deux colonnes.

David sonna. Un fantôme surgit de l'ombre, porteur d'une longue barbe blanche.

– Bonsoir, père Isaïe, dit en yiddish le terroriste. Je vous amène ma sœur et mon beau-frère, pour qui vous avez bien voulu me promettre une chambre.

Le fantôme s'effaça et David pénétra dans le vestibule, suivi des deux voyageurs.

L'électricité brilla, ils montèrent au premier étage et comme l'hôtesse les attendait sur le palier, David répéta la présentation :

– Ma sœur Haïkélé, mon beau-frère Ménaché Foïgel, qui arrivent de Paris.

– Soyez les bienvenus dans cette maison, dit Mme Epstein, et elle conduisit Ménaché et Haïkélé à leur chambre, tandis que David rejoignait au rez-de-chaussée Isaïe le prophète (*Ishaié Hanovi*).

C'était le surnom sous lequel Isaïe Epstein était connu dans tout White Chapel. On l'appelait ainsi à cause de son aspect vénérable, de sa longue barbe et de ses façons de parler prophétiques. Il était originaire du Kichinof, en Bessarabie, et fils d'un précepteur de *Talmud*, métier devenu peu lucratif, étant donné

le grand nombre de Juifs pauvres capables d'enseigner le *Talmud* et le nombre de plus en plus petit de Juifs riches qui recherchaient un précepteur de science talmudique pour leurs enfants : ils préféraient envoyer ceux-ci faire leurs études dans les universités. Comme son père, Isaïe était un talmudiste des plus savants, mais la terrible maladie de l'*Hascala*, le Fléau du savoir, n'avait pas tardé à l'atteindre et à le dégoûter du *Talmud*. Quand il prit femme, son beau-père, horloger-bijoutier, s'engagea, selon l'usage, à lui donner cinq années de *keste* (pension), mais il ajouta :

– Comme, après ces cinq années, tu risques de ne pas être à même de gagner ta vie malgré toutes tes connaissances en *Talmud*, je te conseille, mon garçon, d'apprendre un métier, le mien, qui est un métier fort propre et nourrit convenablement son homme. Kichinof est une ville cossue où l'on ne trouve pas un Juif qui n'ait une montre, pas une Juive qui n'ait des bijoux. Le travail ne te manquera pas. Du reste, ajoutait-il en souriant, cette profession jouit d'avantages que ne possède aucune autre, à l'exception de la médecine. Quand, pour une réparation, tu t'adresses à un tailleur, à un cordonnier, à un menuisier, il n'y a pas moyen de te tromper, tu vois où est le trou, la réparation à faire. Les malades, au contraire, ignorent ce qui se passe à l'intérieur de leur corps, et ils sont obligés de croire tout ce que leur raconte le médecin. Il en est de même pour l'horlogerie. Un client t'apporte une montre dont un simple grain de poussière a immobilisé les rouages : tu peux lui dire n'importe quoi, qu'il y a un ressort ou un pivot cassé, un rubis à remplacer, etc. Il est bien obligé de te croire et de te payer le prix que tu lui demandes. Je ne dis pas cela pour toi, qui es un honnête garçon, mais, tout de même, ce n'est pas à dédaigner.

Isaïe se mit donc à apprendre le métier d'horloger, et comme son beau-père, ainsi que la plupart des artisans juifs de Russie, était un excellent ouvrier, il fit un bon apprentissage, devint à

son tour un horloger-bijoutier fort habile et put gagner largement sa vie en travaillant peu.

Vers 1903, toute sa famille était déjà dispersée. Ses quatre filles étaient mariées dans diverses villes de la Russie. De ses trois fils, deux vivaient à New York, tandis que le plus jeune, socialiste révolutionnaire, purgeait en Sibérie une condamnation aux travaux forcés. C'est à cette époque qu'un changement profond s'était produit dans l'esprit d'Isaïe. Jusqu'alors, il n'avait prêté qu'une faible attention à la politique. Sans doute n'ignorait-il pas que son fils Haïm appartenait à un groupement révolutionnaire, mais cela lui paraissait d'un faible intérêt. Dès que son fils fut arrêté, ce dont il s'affligea d'autant plus qu'il le savait incapable d'une action malhonnête et trop intelligent pour se laisser entraîner à des bêtises, il fut frappé de cette idée : pour que Haïm s'exposât aux travaux forcés, il avait fallu des raisons d'une extrême gravité. Ces raisons, il voulut les connaître. Il entreprit l'étude de toute la littérature révolutionnaire qu'il lui fut possible de se procurer à Kichinof, en y appliquant la dialectique talmudique à laquelle il était rompu depuis son jeune âge, et c'est ainsi qu'il devint anarchiste tolstoïen et partisan de la « non-résistance au mal ». À l'entendre, cette doctrine se trouvait tout entière chez les prophètes, particulièrement chez Isaïe, plus tard chez le célèbre talmudiste Hilel, puis chez le Christ et ses disciples.

Lors de la terrible répression qui suivit la révolution de 1905, Isaïe, cet être inoffensif qui prêchait le devoir de tout subir sans faire le moindre mal au prochain, fut sur le point d'être emprisonné. Averti par un camarade, il trouva le moyen de quitter la Russie et d'aller se fixer à Londres. Là, se trouvant sans ressources, il écrivit à l'un de ses fils, fabricant de confection à New York, pour lui demander une petite somme. Elle lui permit d'ouvrir une pension de famille, car ses yeux fatigués commençaient à lui rendre difficile le métier d'horloger.

À la pension Isaïe, unique en son genre, étaient seuls admis les réfugiés politiques, mais sans distinction de parti. Les prix y étaient calculés au plus juste et de façon à ne laisser à Isaïe et à sa femme que le bénéfice strictement nécessaire. Quand un nouveau pensionnaire se présentait, on ne lui demandait pas de rien verser d'avance, ce que le plus souvent d'ailleurs il eût été incapable de faire, et lorsqu'il s'en allait sans payer, on ne lui retenait point ses bagages, si par hasard il en avait. Malgré cela les affaires de la pension marchaient d'une façon très satisfaisante. Aucun des clients d'Isaïe ne négligeait de le payer quand il avait les moyens de le faire, et, s'il manquait d'argent, il finissait presque toujours par s'acquitter dans la suite.

Il était rare que les pensionnaires d'Isaïe fussent d'accord avec leur hôte. Les tolstoïens ne foisonnaient pas à Londres. Isaïe n'en avait pas moins d'amitié pour tous les réfugiés qui venaient lui demander un abri. Leur idéal était différent du sien, mais en somme, c'étaient des idéalistes puisqu'ils prétendaient travailler au bonheur de l'humanité. À ce titre, on devait les tenir pour des gens respectables et ne pas désespérer de les ramener un jour au bon chemin.

Dans la salle à manger située au sous-sol de la maison, près de la cuisine, Isaïe et David s'assirent en attendant que les nouveaux arrivants eussent achevé leur installation. Une lampe éclairait faiblement la pièce mal chauffée par un petit poêle sur lequel chantait une bouilloire pleine d'eau pour le thé. Face à face, le prophète à la longue barbe blanche et le petit David aux jambes torses, au visage grêlé, faisaient un singulier contraste.

Le terroriste n'avait pas essayé de faire passer son beau-frère pour un réfugié politique.

– La politique, avait-il dit à Isaïe, Ménaché ne s'en occupe pas, mais il est mieux qu'un réfugié politique, il a un titre plus sérieux à votre hospitalité, père Isaïe : Ménaché Foïgel et sa femme sont des victimes de la violence.

Et reprenant ce thème :

– Je ne voudrais pas vous tromper, père Isaïe. je pourrais vous faire croire que mon beau-frère ne veut pas être soldat par horreur de faire du mal à son prochain. Non, ce n'est pas cela ! S'il refuse de porter les armes, c'est surtout par crainte du mal qui pourrait en résulter pour lui-même. Il est donc permis de le considérer comme un ennemi de la violence, mais à condition de sous-entendre qu'il s'agit de la violence exercée contre sa propre personne. Ce sera à vous, père Isaïe, de lui inculquer l'horreur de la violence exercée contre les autres !

Le prophète sourit faiblement en se peignant la barbe du geste lent et souple qui lui était habituel.

– Ton paradoxe, mon petit David, est peut-être moins paradoxal que tu ne crois. Tout compte fait, les idées de ton beau-frère sont plus proches des miennes que des tiennes, et je me sens plus en communion d'esprit avec lui qu'avec toi qui, faisant bon marché de ta propre vie, n'attaches pas plus d'importance à celle des autres. Je ne suis pas éloigné de croire, vois-tu, que l'amour du prochain commence par l'amour de soi-même, puisque ceux qui exercent la violence s'exposent nécessairement à la subir en retour et qu'à jouer le rôle de justicier on court le risque de jouer tôt ou tard celui de victime. Comment toi, qui prétends combattre le mal par le mal, l'assassinat par l'assassinat, ne t'es-tu pas encore rendu compte de l'absurdité d'une pareille méthode ? Voyant un jour une tête de noyé qui flottait à la surface de l'eau, Hilel s'écria : « C'est parce que tu as noyé autrui que tu as été noyé toi-même, et ceux qui t'ont noyé seront noyés à leur tour ! » Comment, mon petit David, n'as-tu pas encore compris la parole du maître ? Comment n'as-tu pas encore compris que seul l'amour peut sauver le monde ?

La tête inclinée, David taquinait du bout des doigts la frange du tapis de table.

– Étrange métier que le vôtre ! murmura-t-il. Prêcher l'amour aux hommes ! Autant jeter des perles aux cochons ! À quoi, je vous le demande, ont servi les discours d'Isaïe, de Hilel

et du Christ ? À quoi bon toutes leurs nobles maximes ? Cinquante millions d'hommes en train de s'égorger, voilà, ma foi, un beau résultat !

– Ton objection peut se retourner contre toi. Bien plus médiocre encore sont les résultats obtenus par ton système. Le progrès humain est lent, mon cher David, et bien courte la vie de chacun de nous. Qu'est-ce que des milliers d'années ? Un clin d'œil dans l'histoire des hommes ! Mesuré à l'aide du calendrier, la réussite de tout effort, quel qu'il soit, ne peut que paraître vaine et dérisoire...

– Père Isaïe, interrompit David, j'ai, vous le savez, trop de sympathie à votre égard pour prendre plaisir à vous contredire longtemps. D'ailleurs, cette discussion ne nous conduirait à rien, nous le savons par expérience. Causons d'autre chose, si vous le voulez bien.

Et ils se mirent à parler de la campagne faite par certains journaux anglais en faveur de la conscription. Le prophète avait rencontré la veille un ami, membre influent de l'association des quakers, qui lui avait affirmé son espoir de voir cette honte épargnée à l'Angleterre.

– Je crois, au contraire, opina David, que la conscription ne tardera pas à être votée et je serai le premier à m'en réjouir. Cette mesure augmentera le mécontentement du public et hâtera la fin du régime capitaliste.

Malgré leur décision de ne pas retomber dans leur vieille querelle philosophique, le père Isaïe ne put se retenir de protester.

– Ainsi, gémit-il douloureusement, tu trouves qu'il n'y a pas encore assez de victimes, pas encore assez de familles en deuil ! Tu voudrais décupler leur nombre par la conscription ? Et cela, pourquoi ? Pour recommencer après la guerre de nouveaux massacres sous le nom de révolution ?

Les bras au ciel, il s'écria :

– Toujours cette maudite et criminelle folie de prétendre combattre la violence par la violence !

David répliqua que, s'il souhaitait le conscription, puis la révolution, c'était afin de créer un ordre de choses qui mît fin pour toujours à la violence et aux massacres.

– Les capitalistes, riposta le prophète, disent la même chose que toi quand ils se vantent de faire la guerre pour tuer la guerre.

Leur conversation fut interrompue par la rentrée de Ménaché et de Haïkélé. Isaïe leur demanda s'ils avaient trouvé la chambre à leur goût.

– Certainement, dit Ménaché. Du reste, nous n'avons pas l'intention d'abuser de votre hospitalité.

– Je vous en prie, fit le prophète avec bonté, abusez-en si cela peut vous être utile et considérez-vous ici comme chez vous.

Tandis qu'on prenait le thé servi par Mme Epstein, Ménaché, consulté sur l'état de l'opinion en France, décrivit les scènes auxquelles il avait assisté dans les premiers jours de la guerre et exprima son ahurissement du fait qu'il avait suffi d'une toute petite affiche blanche annonçant la mobilisation générale pour transformer instantanément les gens les plus paisibles en de véritables fous furieux. Le père Isaïe écoutait sans mot dire. Quand se fut tu le jeune tailleur :

– Mon cher ami, sachez que la brute ancestrale qui dort en chacun de nous a le sommeil bien léger. Un rien suffit pour la réveiller. Notre devoir consiste à ne pas nous laisser dominer par elle.

Sur ces mots, il se leva, leur souhaita le bonsoir et se retira dans sa chambre. David en fit autant après leur avoir promis de s'employer à leur trouver un logement.

Le lendemain matin, à leur réveil, ils allumèrent l'électricité et furent effrayés de voir la pièce remplie de brouillard.

– Il y a le feu ! s'écria Haïkélé en sautant du lit.

– Je ne le pense pas, dit Ménaché, j'entends qu'on cause tranquillement dans la salle à manger.

– Alors, d'où vient cette fumée ?

– C'est sans doute le fameux brouillard de Londres dont nous a parlé Baruch.

Sur ces mots, Ménaché ouvrit la fenêtre et une fumée noire, opaque, piquante, sous laquelle toute la ville était comme submergée et qui empêchait de rien distinguer au-dehors, s'engouffra dans la chambre.

– Comment faire ? s'inquiétait déjà Haïkélé. Si nous sortons, nous allons certainement mourir asphyxiés.

Son mari la rassura.

– Bah ! Puisque les six millions de Londoniens n'en meurent pas, nous n'en mourrons pas non plus, sans doute...

Le brouillard persista durant trois jours. Entre les murs de la pension Isaïe, Ménaché et sa femme purent se croire claustrés jusqu'à la mort. Un écrasant ennui les accablait. La pension, qui ne manquait pas d'un certain confort malgré la modicité des prix, était, à l'exception de quelques magazines insipides traînant sur le guéridon du petit salon, totalement dépourvue de distractions. La plupart de ses locataires étaient toute la journée dehors et n'apparaissaient qu'à l'heure des repas où ils ne faisaient que causer politique. Les époux Epstein s'efforçaient de divertir le tailleur et sa femme, mais sans succès. Ils étaient trop vieux et trop sérieux pour que le jeune ménage pût trouver de l'agrément à les écouter.

– Ah ! gémissait Haïkélé, cela me rappelle Vilna et l'hôtel aux punaises, où nous avons été enfermés pendant huit jours avant de passer la frontière. Tu t'en souviens ?

Si Ménaché s'en souvenait !

Le troisième jour, il n'y tint plus :

– Habille-toi, nous allons faire quelques pas dans la rue pour nous dégourdir les jambes.

– Surtout, tâchez de ne pas vous perdre, leur recommanda Mme Epstein.

– Nous ne ferons qu'une centaine de mètres, dit-il, et nous reviendrons.

Quand ils se retrouvèrent dehors, l'épaisseur du brouillard leur parut si redoutable qu'ils furent tentés de rentrer. Cependant, des ombres circulaient dans cette ouate jaunâtre que ponctuait çà et là le feu d'une lanterne.

– Hasardons-nous jusqu'au bout de la rue, proposa Ménaché.

Ils suivirent le trottoir et le brouillard était si dense qu'ils apercevaient à peine leurs pieds et manquèrent de tomber au premier coin de rue transversale où le sol manqua sous eux.

– Rentrons, dit Haïkélé qui s'arrêta, vaguement effrayée. Ménaché s'estompait déjà dans l'obscurité. Elle courut à lui et saisit violemment son bras.

– Je t'en prie, ne me quitte pas !

Suivant toujours Turner Street, ils traversèrent encore une autre rue et vinrent buter contre un mur qu'ils surent plus tard être celui du London Hospital. Ils le longèrent avec précaution jusqu'à White Chapel Road. Là ils firent halte, ayant l'impression d'un large espace où il eût été vraiment trop dangereux de s'aventurer malgré les globes électriques dont la lumière lunaire luttait faiblement avec le brouillard et les falots tenus par des spectres qui s'entrecroisaient autour d'eux.

– Rentrons, répéta Haïkélé. J'ai peur que nous ne finissions par nous égarer.

– Rentrons, dit Ménaché.

Mais ils eurent quelque peine à retrouver l'angle de Turner Street dont ils n'étaient pourtant éloignés que de quelques mètres. Le mur de l'hôpital les rassura, puis leur parut interminable et l'angoisse les saisit de nouveau.

– Ne penses-tu pas que nous nous sommes trompés de rue ?

Ménaché le croyait, mais ne l'avoua point. Ah ! le doux ciel bleu et le tiède soleil de Paris ! Soudain le trottoir de nouveau céda sous leurs pieds et ils durent se cramponner l'un à l'autre pour ne pas tomber. Maudite ville ! Maudit brouillard ! Maudite idée qu'ils avaient eue de s'aventurer dehors sans guide, et pour voir quoi ? Ils avaient maintenant à leur gauche une rangée de maisons toutes pareilles, avec une avant-cour en contre-bas, une grille et un perron. Et ils ne se souvenaient plus du numéro de la pension Isaïe ! De toutes ces maisons dont la similitude avait quelque chose d'infernal, laquelle était-ce ?

Avec cela, pas un mot d'anglais qui leur permît de questionner un passant ! À tout hasard Ménaché accosta une ombre surgie à leur rencontre. Béni soit l'Éternel ! C'était un Juif et qui connaissait fort bien *Ishaïé Hanovi*. Il leur indiqua obligeamment sa maison dont ils étaient éloignés d'une cinquantaine de mètres et qu'ils n'eussent jamais retrouvée sans cette intervention providentielle.

Le brouillard dura deux jours encore et Haïkélé commençait à désespérer de revoir jamais le soleil quand celui-ci se décida enfin à se montrer. Avec quelle joie impatiente la jeune femme entraîna son mari à la découverte de Londres !

Le soir même, elle écrivit à Gaston Lif :

« Mon cher Gaston,

« Nous avons un peu tardé à vous envoyer de nos nouvelles et cependant ce n'est pas le temps qui nous a manqué. Nous venons de rester plusieurs jours sans rien faire, emprisonnés dans la pension de famille où nous a conduits David. Un brouillard terrible nous a empêchés de sortir. Pour nous être aventurés jusqu'à White Chapel Road qui se trouve tout près d'ici, à l'extrémité de Turner Street, nous avons failli nous perdre. Je n'ai jamais eu si peur depuis notre traversée de la frontière russe avec Bérélé, en 1908... Il faut donc nous excuser de ne pas vous avoir écrit plus tôt, nous n'aurions presque rien eu à vous dire. Nous aurions pu, il est vrai, vous raconter comment s'était effec-

tué notre voyage, mais il n'a rien eu d'intéressant, sauf au débarquement, à Folkestone, où on nous a déshabillés tout nus pour nous fouiller. Cela nous a paru amer, je t'assure, et notre première impression était bien différente de celle que nous avions espérée. On nous avait tant parlé de la liberté qui règne en Angleterre malgré la guerre !

« Notre pension de famille s'appelle un *boarding-house*. Elle est tenue par des braves gens d'une espèce tout à fait particulière. Le père Isaïe a des opinions politiques assez bizarres, il est partisan, dit-il, de la « non-résistance au mal ». Ménaché, qui s'entend fort bien avec lui, t'expliquera mieux que moi ce que cela signifie.

« Vous n'avez aucune idée à Paris de ce qu'est le brouillard de Londres. C'est quelque chose de noir comme la suie et d'épais comme le coton. Il semble qu'on y respire de la vapeur de soufre. Aussi toute la ville est-elle d'une couleur foncée, grise, rougeâtre, marron, bien triste à l'œil pour qui arrive de Paris où tout est clair et transparent. Londres est un immense labyrinthe. Chaque détail vous y rappelle qu'on est dans la capitale du plus vaste empire qui ait jamais existé.

« Ici les autobus sont en nombre extraordinaire. Ils ont des impériales et forment des files interminables. La plupart sont rouges. Pas de gaieté dans les rues comme à Paris. Pas de cafés, pas de terrasses. Les gens ont une démarche soucieuse et affairée qui ne rappelle nullement la flânerie des Parisiens. J'ai été frappée par la quantité de petites voitures de quatre-saisons. Elles sont plus longues, plus plates que celles de la rue Lepic et de la rue Clignancourt, et circulent très tard dans la soirée.

« Dans les boutiques, beaucoup de commis portent des blouses, peut-être pour que le brouillard ne salisse pas leurs vêtements. Des édredons et des pardessus imperméables se balancent à l'extérieur des magasins, au-dessus de la tête des passants. Au coin des rues il y a de grosses bornes, et l'on m'a dit

qu'elles sont là pour servir de support aux ivrognes le samedi soir.

« Les agents de police sont magnifiques et d'une obligeance incroyable. On les appelle des « bobbies ». Marcelle elle-même, qui déteste tant les « flics », ne pourrait avoir que de la sympathie pour eux.

« Ce matin, nous sommes allés jusqu'au palais de Buckingham par le Strand, et nous avons assisté à la relève de la garde royale. L'après-midi, nous avons visité White Chapel où nous habitons et qui est ici le quartier juif par excellence, comme à Paris le quartier de l'Hôtel de Ville. Mais plutôt qu'un quartier, White Chapel est une véritable ville juive, dont l'importance n'est pas à comparer avec celle du quatrième arrondissement. Des théâtres juifs, des pâtisseries juives, des bibliothèques juives, des journaux juifs ! Tout, à White Chapel, est pour les Juifs. Un vrai Juif peut y vivre sans jamais avoir besoin d'en sortir. Une véritable Jérusalem !

« À présent que le soleil brille, nous sommes bien contents d'être à Londres. Ménaché dit qu'on y est plus libre qu'en France, qu'il y règne une atmosphère de liberté dont on ne se doute pas à Paris, et en effet nous avons remarqué beaucoup d'enfants qui se battent sans que les parents songent à les séparer. D'autres sont déguisés en clowns, en pierrots, et mendient, le visage couvert de plâtre. Pourtant, on se sent ici loin de la guerre, malgré les menaces des zeppelins qui obligent à éteindre de bonne heure. On y jouit encore de la liberté de la presse et des réunions, ce qui fait admirablement l'affaire de David, comme tu peux bien le supposer. Il n'a pas changé, David. Il a plutôt meilleure mine qu'à l'époque de son séjour à Paris. Il trouve que tout va pour le mieux et que la révolution s'annonce à merveille... »

CHAPITRE III

Au bout de huit jours, Ménaché annonça au vieil Isaïe qu'ayant trouvé dans Church Street un logement à sa convenance, il se disposait à quitter la pension de famille. Isaïe voulut le retenir, mais le tailleur insista :

– Votre bonté, monsieur Epstein, ne doit pas nous faire perdre de vue que nous ne sommes pas des réfugiés politiques et que, par conséquent, notre place n'est pas ici. D'ailleurs, si bien que nous soyons sous votre toit, l'espace nous y manque pour notre travail...

– Puisqu'il en est ainsi, céda le prophète, je ne vous retiens plus, mon cher ami. Je garderai de vous un bon souvenir et j'espère avoir le plaisir de vous revoir souvent.

– Je vous le promets, dit Ménaché qui éprouvait une réelle amitié pour le père Isaïe.

Grâce à un certain Tischler, camarade de David et membre du « Bund », il avait obtenu du travail chez Franck, la plus importante maison de confection de Commercial Road et aussitôt s'était mis en quête d'un logement définitif qu'il n'avait pas tardé à découvrir chez un cordonnier originaire de Cracovie, nommé Weinberg, individu énorme, aux épaules de cyclope, au type ruthène plutôt que juif, à la barbe taillée en rond. Il approchait de la cinquantaine. Bon ouvrier, gagnant bien sa vie, il avait épousé récemment une femme jeune et belle, de son métier finisseuse en jupes, mais que, par amour-propre, il empêchait de travailler. Comme elle était industrieuse, elle lui avait fait louer dans Church Street, au fond d'une cour, deux étages com-

posés chacun de trois pièces, qu'elle sous-louait. La maison était vieille, noire, obscure, tout imprégnée de tristesse et de suie. Situé au premier étage, le logement de Ménaché ne recevait du ciel qu'une lumière brumeuse, ce qui obligeait de tenir le gaz allumé toute la journée. L'ameublement était misérable : un lit-cage, quelques sièges boiteux, une table de bois blanc au badigeon jaunâtre écaillé, un buffet plein d'une persistante odeur d'épices fermentées et dont une des glaces avait été remplacée par un panneau de carton. Un plancher nu, un plafond crasseux et surbaissé, peu de vaisselle, peu de linge, des ustensiles de cuisine malpropres et estropiés... Cher logement de la rue Becquerel, si douillet, si coquet, comme Haïkélé te regrettait !

L'avant-corps de la maison, en bordure de la rue, était occupé au rez-de chaussée par un *pawn-shop*, une de ces boutiques de prêteurs sur gages, si nombreuses et si florissantes dans tout le quartier de White Chapel. Elles débordent d'un invraisemblable bric-à-brac mais la majeure partie de leurs marchandises est composée de vieux vêtements. Au *pawn-shop* de Church Street, dont presque toute la clientèle provenait d'un *pub* (*public house*) situé à l'extrémité de la rue et où la paie du samedi soir se muait avec une facilité étonnante en alcool et en bière, Haïkélé acheta une machine à coudre. Ailleurs elle fit l'emplette de quelques bibelots et d'une descente de lit destinée à mettre dans leur intérieur maussade une note de confort. Hélas, c'était surtout le soleil qui leur manquait.

À Paris, leur alimentation était française. Les mœurs, l'esprit, les façons de sentir de France, les investissaient, les pénétraient de partout sans aucune résistance de leur part. Aussi étaient-ils devenus en l'espace de quelques années de véritables Parisiens. Ils en avaient du moins l'illusion. Ici, à White Chapel, bien loin de s'adapter aux coutumes anglaises, ils se sentirent tout de suite repris par une ambiance authentiquement juive. L'Orient rentra en eux d'abord par la bouche. Au lieu de vin, ils se mirent à boire du thé, et les harengs, les cornichons,

les *grivenes* (ce sont les pellicules restées de la graisse d'oie, fondues et bien rissolées, qu'on appelle dans certains quartiers de Paris des fritons), le *cacha* (gruau de sarrasin), le pain noir, les *koïlitchen* (pain tressé) remplacèrent le veau jardinière, l'entrecôte Bercy et la côte de porc à la sauce tomate. Tous les samedis soir, Haïkélé allait aux provisions dans un marché qui se tenait non loin de Church Street. Des fruits admirables y resplendissaient de mille couleurs sous les lumières des lampes et des torches. Elle ne manquait jamais de rapporter à Ménaché des *fried fish* (poissons frits), car il en était très friand.

Ils prirent aussi l'habitude d'aller au Pavilion qui est le plus important théâtre juif de White Chapel. Des acteurs débordant de verve comique y jouaient avec un naturel plein de cynisme des opérettes et des vaudevilles yiddish. Ils criaient et se démenaient comme des démons, et chaque plaisanterie qu'ils lançaient soulevait dans la salle des ouragans de rires, d'applaudissements et de trépignements. Quelle différence avec le théâtre et le music-hall anglais ! Quelle vie, quelle gaieté, quelle franchise dans le plaisir ! Quelle avidité, durant les entractes, pour dévorer des oranges, des bananes et des sucreries ! Quelle satisfaction dans l'étalage des bijoux et des fourrures ! Quelle familiarité entre gens qui ne se connaissaient pas ! Comme on avait bien l'impression que tous les Juifs de White Chapel, des plus riches aux plus pauvres, ne formaient qu'une grande famille !

Un jour, passant par Queen Elizabeth Street, Ménaché se rappela que dans cette rue était située l'imprimerie et le bureau de la *Volks Stimme*, journal yiddish syndicaliste-anarchiste, et il eut la curiosité d'aller jeter un coup d'œil sur les locaux qu'ils occupaient. C'étaient deux maisons dont l'une contenait au rez-de-chaussée une grande salle de réunion et de spectacle, capable de recevoir un millier de personnes. Un buffet y attenait où se vendaient de la charcuterie, des viandes froides, de la bière, des boissons alcooliques ; aux étages, de petits bureaux étaient

loués aux syndicats ouvriers juifs de Londres ; un *club committee*, élu par la Fédération des groupes anarchistes juifs, assurait la gestion de l'établissement. Quant à la *Volks Stimme*, elle occupait l'immeuble voisin, de dimensions identiques. Le tirage du journal se faisant ailleurs, l'imprimerie ne possédait qu'une salle de composition. Toutefois une petite presse permettait d'exécuter les menus travaux de ville, cartes, programmes, prospectus, etc. La *Volks Stimme* acceptait toutes sortes de commandes, et même celles de la clientèle bourgeoise.

L'âme du club de Queen Elizabeth Street était Johan Schmidt, un ancien ouvrier relieur, d'origine allemande, et chrétien. Pour des raisons politiques, Johan Schmidt avait quitté l'Allemagne vers 1885, et il était venu d'abord à Paris où, son ignorance de la langue française le tenant à l'écart des meetings socialistes français, il avait eu un soir l'idée de se rendre à une réunion de socialistes juifs du quartier de la Bastille. Un tailleur anarchiste, avec lequel il lia connaissance, l'encouragea vivement à apprendre le yiddish dont seul l'alphabet constituait pour un Allemand une réelle difficulté. Schmidt se mit donc au yiddish qu'il ne tarda pas à lire et à parler fort aisément, et, comme il était naturellement éloquent et d'une remarquable intelligence, il devint l'idole des Juifs socialistes et anarchistes de Paris. Mais sa propagande attira sur lui l'attention de la police française. Il fut expulsé, passa en Angleterre, acquit dans les milieux juifs de Londres une popularité plus grande encore qu'à Paris et devint rédacteur en chef de la *Volks Stimme* à laquelle il adjoignit une revue économique et littéraire rédigée comme la *Volks Stimme*, en yiddish : *Die Neue Welt*.

À la déclaration de guerre, Johan Schmidt, sujet allemand, avait été arrêté et interné à bord d'un bateau, en rade de Southampton, mais son invisible présence continuait à se faire sentir dans le journal et dans toute la maison de Queen Elizabeth Street.

À la porte de celle-ci, Ménaché remarqua des affiches annonçant diverses réunions sur le caractère desquelles il était impossible de se méprendre. C'étaient, toutes, des réunions de protestation contre la guerre. Les articles publiés par la *Volks Stimme* étaient inspirés du même esprit.

Ménaché, qui se souvenait des sévères mesures de police et de censure prises en France, en alla marquer sa surprise au père Isaïe que, selon sa promesse, il retournait voir fréquemment dans Turner Street.

– Ne crois pas, lui répondit le prophète, que cette liberté soit générale en Angleterre. On ne l'accorde qu'aux Juifs de White Chapel, dont on sait que le patriotisme est hors d'atteinte, pour la bonne raison qu'il n'existe pas. Qu'un journal anglais se permette de publier la dixième partie de ce qui est toléré dans les pages de la *Volks Stimme*, et tu verras comme on se chargera de le ramener à l'orthodoxie !

Ménaché avait à Londres bien d'autres sujets d'étonnement. Le grand nombre des engagés volontaires, par exemple, lui causait une véritable stupeur. Quand il avait lu dans les journaux de Paris que l'armée anglaise se recrutait par engagements volontaires, il n'avait vu là qu'un de ces « bobards » dont la presse française était pleine. Ceux qui s'engagent, s'était-il dit, ne peuvent être que des vagabonds, des sans-travail. Mais il avait dû, sur place, se rendre à l'évidence et reconnaître que de véritables ouvriers, gagnant de hauts salaires et syndiqués depuis l'âge de quinze ans, avaient quitté en foule femmes et enfants pour aller défendre sur le continent le royaume et les possessions lointaines de Sa Gracieuse Majesté Britannique. Il avait vu mieux encore : il avait vu des hommes originaires de l'Australie, nés à des milliers de kilomètres du théâtre de la guerre et qui n'avaient ni pour eux-mêmes ni pour leurs biens rien à craindre de l'Allemagne, il avait vu ces hommes accourus volontairement par dizaines de mille d'un pays qui, bien que situé aux antipodes, fournissait une plus forte proportion de combattants et de tués

que n'importe quel autre pays à conscription obligatoire, et il avait observé qu'à chaque victoire le communiqué britannique commençait par ces mots : « Nos braves Anzac... »

Avant la guerre déjà, quand son beau-frère Gaston Lif répétait, pour l'avoir lu dans *l'Humanité*, que les guerres sont d'origine capitaliste, cette opinion lui paraissait ridicule. Comment des capitalistes qui, bien souvent, ne peuvent empêcher de pauvres ouvriers désarmés de se mettre en grève pour obtenir une augmentation de salaire, auraient-ils pu contraindre à se faire tuer des millions d'hommes aux mains desquels ils confiaient les armes les plus meurtrières ? Or, les origines capitalistes de la guerre continuaient d'être article de foi dans les colonnes de la *Volks Stimme*, ce qui faisait hausser les épaules au jeune tailleur. Mais si cette explication de la guerre ne valait rien, laquelle donc était bonne ? Et si la guerre n'était en réalité qu'une épidémie de folie meurtrière, comme il inclinait à le croire, pourquoi les Juifs de l'Hôtel de Ville, de Montmartre et de White Chapel en étaient-ils indemnes ? Les épidémies de Russie atteignaient les Juifs comme les chrétiens – un peu moins, il est vrai, à cause de leur meilleure condition d'hygiène. Le père de Ménaché, Mottle la Loterie, était mort comme bien d'autres du choléra. Pourquoi les Juifs russes étaient-ils à l'abri de l'épidémie de haine et de meurtre ?

– Quels hommes sommes-nous donc ? demanda-t-il au père Isaïe.

– Nous sommes des hommes, répondit le vieillard.

– Les *goïm* aussi sont des hommes !

– En apparence, oui, mais en réalité, ce ne sont que des Anglais, des Français, des Allemands, des Italiens. Des hommes sans étiquette, de simples membres de la grande famille humaine, ils ont cessé de l'être depuis la tour de Babel.

Enfonçant ses doigts décharnés dans sa longue barbe, le prophète poursuivit :

– Tu te rappelles, n'est-ce pas, cette merveilleuse légende de la tour de Babel ? La Genèse raconte que quelque temps après le déluge tous les habitants de la terre parlaient une seule et même langue et vivaient ensemble dans la vallée de Sennaar. Comme il régnait parmi eux une fraternité parfaite, ils n'eurent pas de peine à se mettre d'accord pour bâtir une tour tellement haute qu'elle devait leur permettre d'escalader le ciel, de détrôner Dieu et de l'expulser de sa demeure céleste. Ayant jeté un regard sur la terre, le Dieu d'Israël, l'Éternel Sabaoth, vit cette tour que bâtissaient les fils des hommes, et il se dit : « Voici un peuple uni à qui tout promet de réussir parce qu'il n'a qu'un seul langage... » Et il s'écria : « Jetons la confusion dans le langage des hommes, de telle sorte qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. » Et il les dispersa sur la surface de la terre et il les divisa en nations. Parlant diverses langues, séparés par des frontières, ils ne se comprenaient plus les uns les autres, se haïssaient et, trop occupés à se haïr et à se massacrer, ils ne songeaient plus à escalader le ciel. Mais, ajouta le prophète, à la suite d'événements qu'il serait trop long de te raconter, seuls, nous autres Juifs, nous avons cessé depuis deux mille ans d'être une nation isolée sans pourtant être absorbée par les autres peuples. Pour nous, le monde entier est comme une immense vallée de Sennaar. Nous y vivons comme avant la tour de Babel, parlant tous la même langue, le yiddish, simples membres de la grande famille humaine, simples hommes en un mot.

Ménaché ne comprit pas tout le sens des paroles prononcées par le vieil Isaïe. Il lui parut toutefois que cette parabole ne manquait pas de logique et il s'en contenta.

Ce soir-là, il était un peu plus tard que d'habitude quand, après avoir souhaité le bonsoir aux époux Epstein, il regagna le triste logis où Haïkélé, un peu souffrante, l'attendait dans leur inconfortable lit-cage.

À peine avait-il fait quelques pas dans les ténèbres de la rue qu'une détonation pareille à un formidable coup de tonnerre

ébranla la voûte obscure du ciel, presque aussitôt traversée des longues traînées lumineuses des projecteurs. Le sol vibrait encore qu'une deuxième explosion se produisit, plus rapprochée, et cette fois il sembla bien à Ménaché que la terre s'était entrouverte pour engloutir tout le quartier. D'autres détonations, mais beaucoup plus lointaines, firent écho. C'étaient les canons de la défense mobile qui ripostaient à l'attaque des zeppelins. Le premier mouvement de Ménaché avait été de se réfugier sous un porche. Il ne tremblait pas, mais un grand froid s'était répandu dans tous ses membres, il était cloué sur place. Puis une force inconnue le poussa en avant quant il eut aperçu d'autres passants qui fuyaient pour gagner les abris souterrains. Il courait la tête enfoncée dans les épaules, et la distance pourtant médiocre qui le séparait de Church Street lui paraissait interminable. Jamais, jamais il n'arriverait à la franchir avant qu'une bombe ne l'eût réduit en bouillie ! Et, dans un vertige, il courait, il ne sentait plus le trottoir sous ses pieds. Au tournant d'une rue, un policeman dont il eut à peine le temps de reconnaître la silhouette gigantesque lui lança en anglais un avertissement qu'il ne comprit pas. Un peu plus loin, un autre policeman répéta le même cri, mais sans plus de succès. Ménaché ne s'arrêta point. Church Street enfin s'ouvrait devant lui. Encore cent, encore cinquante mètres...

Il trouva Haïkélé évanouie dans le logement des Weinberg ; le coordonnier s'empressait avec sa femme pour lui faire reprendre ses sens, lui tenait sous les narines un flacon de vinaigre, lui tapait dans les mains, lui humectait le front d'eau de Cologne.

– Elle est jolie, la vallée de Sennaar, se dit avec tristesse Ménaché.

Haïkélé venait de rouvrir les yeux. Elle le reconnut, lui jeta les bras autour du cou :

– Oh ! mon chéri, s'écria-t-elle, je t'en prie, allons-nous-en, emmène-moi loin de ce maudit pays !

– Ma chérie, ma pauvre chérie !

– Nous nous en irons, dis, nous ne resterons pas ici, tu me le promets ?

– Je te le promets, lui répondit-il pour la calmer.

Le lendemain, tous les journaux annonçaient le raid sous une forme inintelligible imposée par la censure, mais Ménaché n'eut pas besoin des journaux pour savoir qu'une torpille, tombée non loin de Church Street, avait détruit une maison de fond en comble, enseveli une cinquantaine de personnes et causé un incendie qui avait fait lui-même plusieurs victimes. Il en avait été ainsi dans divers autres quartiers de Londres et il en serait ainsi encore le lendemain.

Que faire ? Partir ? Quitter Londres ? Fuir devant les bombardements comme il avait fui devant la conscription ? Mais les formalités exigées rendaient le départ presque impossible. Et où aller ? Toute l'Europe civilisée était devenue inhabitable. On annonçait comme imminente l'entrée en guerre de l'Italie et celle des États-Unis était considérée comme probable.

Ménaché et sa femme restèrent donc à Londres parce qu'il leur était impossible d'en sortir. Ils s'y sentaient pris comme dans une souricière.

CHAPITRE IV

Il existait près de l'église de Church Street un petit restaurant juif où Ménaché et Haïkélé entraient de temps à autre pour prendre une tasse de thé et se tenir au courant des événements. Le patron du lieu, Aroum Leiserovitch, en était toujours bien informé. C'était autour de son comptoir une palabre continuelle. Un auditeur qui s'en allait était aussitôt remplacé par un autre, et les mêmes hypothèses, les mêmes prédictions, les mêmes anecdotes étaient ressassées jusqu'à satiété avant de se répandre dans le quartier où elles ne tardaient pas à se déformer de bouche en bouche et à devenir complètement méconnaissables.

Chez Leiserovitch la nourriture n'était pas garantie *casher*, mais les clients n'attachaient pas grande importance à ce détail. Comme dans tous les restaurants juifs de White Chapel, on rencontrait là, parmi des ouvriers et des commerçants du quartier, quelques *batlounin*. C'est le nom qu'on donne à des individus sans profession déterminée, qui, pour vivre, ou plutôt pour ne pas mourir de faim, exercent toutes sortes de métiers disparates. Parmi eux se faisait remarquer Guédalia Blumenthal, originaire de Hongrie et ancien élève de l'école talmudique de Presbourg, qu'il avait quittée avec la vague intention de faire des études à Londres. Il exerçait pour le moment le métier de bouquiniste ambulant, portant toujours sous chaque bras un gros paquet de livres enveloppés de vieux journaux, principalement des méthodes pour apprendre l'anglais, des dictionnaires et des romans populaires en diverses langues, yiddish, russe, anglais et allemand. Le reste de sa librairie se trouvait entassé dans ses

poches. Il joignait à ce métier celui de marchand de billets de théâtre, de concerts, de music-hall, billets qu'il n'avait pas sur lui, mais se chargeait de procurer, moyennant une petite commission, aux personnes trop occupées pour aller les retirer elles-mêmes. Dans le petit restaurant de Church Street fréquentait aussi le jeune Haïm Berliner, ancien sacrificateur d'une petite sainte communauté de Pologne, d'où il était parti pour échapper aux mains du *Goïm Goishé Hent*, en d'autres termes pour éviter les travaux forcés, ayant été impliqué – à tort, affirmait-il – dans une affaire d'incendie volontaire qui eût dû lui rapporter un indemnité rondelette. Il exerçait à Londres le métier de veilleur des morts, de placier en *matsevos* (pierres tombales) et d'agent de mariage. Baruch Levinson, originaire de Jitomir, en Volhynie, avait été courtier en blé, puis, un beau jour, s'était transporté comme tant d'autres en Angleterre pour y tenter la chance, se débarrassant du même coup d'une épouse laide et acariâtre dont il avait mangé la dot depuis longtemps, et des cinq enfants qu'il tenait d'elle. En attendant la fortune, il faisait le racolage pour un *iabednik* (homme d'affaires) de White Chapel, auquel il servait de *ior eides* (témoin à gages). Pour l'établissement de certains actes – actes de naissance, de décès, de mariage, de divorce, etc. – qui exigent la production de témoins, les *ior eides* se chargent, contre rémunération, de témoigner tout ce qu'on veut. Chaque *iabednik* en a une douzaine à sa disposition, sans lesquels il lui serait impossible de gagner sa vie puisque les *goïm* ont la bizarre manie d'exiger toutes sortes d'attestations, notamment des actes de naissance, comme si le fait d'être là, présent en chair et en os, n'était pas la meilleure preuve de votre existence. Quel intérêt, quelle importance y a-t-il à ce qu'il soit établi que votre père se nomme Leibel, Haïm, ou Zoreh, et votre mère Hassi, Rachel, ou Bassi ? Mais non, les *goïm* s'obstinent dans leurs stupides exigences. Alors, n'est-ce pas, des actes de naissance, on en fabrique ! Du reste, on fabrique aussi des actes de décès. Que Hana Rosenfeld ou Sarah Klimek

se mettent en tête d'épouser un *goï*, l'employé de l'état civil exigera sous prétexte qu'elle est mineure un consentement de son père qui habite Odessa ou Varsovie. Hélas, ce père est un vieux Juif fanatique. Il ne consentira jamais au mariage de sa fille avec un chrétien. Faudra-t-il donc à cause d'une formalité absurde – car, d'après la loi talmudique, une fille est majeure (*bogress*) aussitôt qu'elle a deux poils sous l'aiselle – faudra-t-il donc faire languir pendant plusieurs années, au risque de lasser son fiancé, Sarah Klimek ou Hana Rosenfeld ? Assurément non, ce serait trop cruel. Grâce aux témoignages des *ior eides*, un acte de décès du père Rosenfeld ou du père Klimek sera établi, et ce n'est pas cela qui l'empêchera de vivre centenaire, avec l'aide de Dieu !

Il convient de mentionner encore, parmi les habitués du restaurant Leiserovitch, le jeune Yankel Holodetz, à la physionomie expressive et intelligente, éclairée de deux grands yeux noirs. Personne, pas même le patron du lieu, qui connaissait pourtant les antécédents de tous les clients, n'aurait pu dire ses origines ni son histoire. Ses allures silencieuses et secrètes, sa mise pauvre, mais soignée, provoquaient autour de lui la curiosité générale. Il se disait agent d'assurances, mais comme on ne lui avait jamais vu faire la moindre affaire, on le soupçonna d'être de la police jusqu'au jour où Leiserovitch apprit qu'Holodetz vivait des subsides d'un de ses frères converti au christianisme et prédicateur de la mission pour la conversion des Juifs.

Enfin, il reste à dire quelques mots du nommé Hershel Wolf, qui n'avait pas une très bonne réputation à cause de sa passion pour les cartes et de son impécuniosité chronique. Quand il ne jouait pas au *pineckle* (sorte de belote), sa principale occupation consistait à ne rien faire, mais il lui arrivait aussi de mener à bien quelques petites opérations commerciales. C'est ainsi qu'il avait procuré à Ménaché une machine à coudre plus perfectionnée que la machine achetée par le tailleur dès les premiers temps de son séjour à Londres. Wolf était aussi, à l'occasion, courtier en logements, en cadeaux de noces, en anneaux de mariage, et

entretenait des relations avec tous les *pawn-shops* de White Chapel. Roux, taillé en force, les maxillaires saillants, il ressemblait à un boxeur, et ses grandes mains oisives étaient velues comme celles d'un singe. Il avait l'esprit lent, tout encombré de pensées courtes et inutiles qu'il ne parvenait pas à exprimer convenablement. Mais s'il se taisait le plus souvent. c'était moins par discrétion que par paresse. Aussi fut-on bien étonné, un soir, de l'entendre déclarer à l'improviste et sans que rien eût amené sur ses lèvres cette profession de foi inattendue :

– Le devoir des Juifs du monde entier est de venir en aide à l'Angleterre.

La loi de conscription venait d'être votée par le Parlement et elle était, comme on peut le penser, un sujet de discussion inépuisable pour les habitués du petit restaurant. Ce vote n'intéressait pas directement la population de White Chapel, mais, sans que personne se décidât à exprimer ses craintes de vive voix, elle faisait planer sur elle une menace. Par ce vote, l'Angleterre ne devenait-elle pas toute pareille aux autres pays militaristes, à l'Allemagne, à la Russie, à la France ? N'abdiquait-elle pas les traditions de liberté individuelle qui depuis des siècles avaient fait son prestige dans le monde ?

Un silence se produisit et tous les yeux convergèrent sur l'homme qui venait de parler et auquel on était habitué à ne prêter aucune attention. Puis les personnes présentes s'entre-regardèrent avec un ironique effarement.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda le restaurateur. Tu es malade ?

– Je ne suis pas malade du tout, dit Wolf, je pense que le devoir des Juifs est de venir en aide à la vieille Angleterre libérale. C'est bien mon droit, je suppose !

– Assurément, assurément, acquiesça le patron qui consulta de l'œil la petite assemblée.

Beaucoup de têtes s'étaient baissées ou détournées, et le silence s'appesantissait de plus en plus.

– L'Angleterre a toujours été hospitalière aux Juifs, dit encore Wolf d'un ton bizarre qui donnait l'impression d'une leçon apprise par cœur. Nous avons contracté vis-à-vis d'elle une dette de reconnaissance...

Il se tut à bout de souffle et jeta autour de lui des regards qui imploraient du secours. Quelqu'un se leva et gagna la porte après un rapide bonsoir.

– Croyez-vous, dit un autre, que nous aurons beau temps demain ?

Le patron hocha la tête après avoir fait mine d'inspecter l'état du ciel.

Ménaché Foïgel observait Wolf à la dérobée.

– Est-ce un nouveau métier que vous êtes en train d'essayer là, mon pauvre Wolf ? fut-il sur le point de lui demander.

Mais il se retint et d'ailleurs le *mekler* ouvrait de nouveau la bouche pour parler, ce qui n'alla pas sans un effort visible de sa part :

– L'Angleterre, proféra-t-il, saura reconnaître les services que les Juifs lui auront rendus pendant la guerre. L'Angleterre est loyale. L'Angleterre paiera. Nous pouvons avoir confiance en elle.

– Comment donc nous paiera-t-elle ? fit Ménaché qui n'y tenait plus.

– Mais... en nous donnant la Palestine ! lança triomphalement Wolf.

Il y eut quelques gloussements, suivis d'un éclat de rire général.

– Merci bien ! s'écria le patron. Je n'ai aucun besoin de la Palestine !

Et s'adressant à Haïkélé

– Et vous, madame Foïgel, avez-vous besoin de la Palestine ?

La jeune femme fit signe que non. Wolf était devenu rouge. Pourtant, il ne se montrait pas disposé à lâcher pied. À travers les quolibets, il lança encore :

– Si la Palestine ne vous intéresse pas, on ne vous forcera pas à y aller. En reconnaissance des services que vous lui aurez rendus, l'Angleterre fera de vous des Anglais.

– Vous dites, mon cher Wolf, que, si je m'engage, le gouvernement britannique m'accordera la naturalisation ? dit Ménaché.

– Ne le savez-vous pas ? Cela a été imprimé dans tous les journaux !

– En effet, je crois bien avoir déjà lu cela quelque part, mais j'avoue n'y avoir prêté aucune attention. Les journaux racontent tant de blagues ! Alors, c'est sérieux ? Vous vous portez garant personnellement pour le gouvernement britannique ?

– Oui, affirma Wolf qui croyait déjà avoir converti Ménaché.

– Combien le gouvernement te paie-t-il ? fit quelqu'un.

Le *mekler* dédaigna de répondre. Ménaché reprit :

– Quel avantage croyez-vous que nous ayons à devenir sujets de S.M. George V ?

– Mais n'est-ce pas un grand avantage, quand on habite un pays, que de n'y être pas traité en étranger ?

– Voilà précisément ce dont je ne suis pas sûr. Si j'avais été citoyen français, je n'aurais pas pu quitter la France pour venir ici et, si j'étais sujet britannique, je serais actuellement dans un camp pour y apprendre à tuer et à me faire tuer, à moins que je ne sois déjà en train de pourrir dans les fils de fer barbelés. Sujet britannique ? Pour quoi faire ? Pour coudre des jupes et des jaquettes ? Je vois bien l'avantage qu'a Schmoulek à être sujet britannique. S'il ne l'était pas, il ne serait pas ministre de l'Intérieur. Mais si je le deviens, moi, me paiera-t-on mon travail plus cher ?

– Bravo, monsieur Foïgel, approuva Leiserovitch.

Et, prenant dans le tiroir de sa caisse le dernier numéro de la *Volks Stimme*, il l'étala d'une claque sur la table et se mit à lire à haute voix :

« Laissons la bourgeoisie juive et son journal le *Rückwärts*[1] faire de l'agitation en faveur de la naturalisation en bloc des Juifs russes. Laissons-les crier qu'après la naturalisation nous irons avec joie défendre notre nouvelle patrie. Ils sont logiques et leur action est conforme à leurs intérêts. Mais nous autres, ouvriers juifs, nous faisons grâce au gouvernement anglais de ce cadeau de la naturalisation. C'est vrai, nous n'avons pas de patrie, mais nous ne voulons pas en avoir. Nous sommes fiers de ne pas en avoir. Cela nous a préservés pendant de nombreux siècles de toute participation aux innombrables massacres et assassinats patriotiques, et nous a donné l'univers pour patrie. Nous ne devons aucune reconnaissance au gouvernement anglais pour nous avoir laissé entrer en Angleterre. Il ne nous laisse vivre ici que parce que les capitalistes anglais ont besoin de nous pour nous exploiter. Nous travaillons comme des bêtes de somme pour gagner de quoi vivre misérablement, cela ne mérite aucune gratitude de notre part. C'est notre sueur et notre sang à nous autres ouvriers de toutes les nationalités qui ont créé la formidable richesse de l'Angleterre. Et après cela nos exploiteurs voudraient exiger de nous de la reconnaissance ! Que les parasites bourgeois juifs ou chrétiens aillent se battre pour défendre le pays qu'ils exploitent, qui est la source de leur richesse, c'est plus ou moins compréhensible. Mais nous, qui sommes venus ici, ayant pour tout bagage nos deux bras qu'ils ont brisés de travail, quelle raison aurions-nous d'aller pourrir dans les tranchées, tuer et mutiler les autres ou nous faire tuer et mutiler nous-mêmes ? Du reste, nous avons notre guerre à nous. Nous sommes obligés, toute notre vie durant, de soutenir une lutte

1 *Rückwärts : En arrière !* par référence au journal socialiste allemand *Vorwärts* : *En avant !* (note de l'éditeur)

acharnée et quotidienne, afin de gagner notre maigre pitance. Cette guerre nous suffit amplement, nous n'en voulons pas d'autre. »[2]

– Eh bien, Wolf, qu'en penses-tu ? dit Leiserovitch.

Wolf cracha par terre, étala sa salive du bout de sa chaussure et répondit :

– Je ne savais pas que vous étiez devenu anarchiste.

– Je ne suis pas plus anarchiste que fumiste, je veux dire sioniste ; seulement, que veux-tu, cet article exprime admirablement ce que chacun de nous pense dans son for intérieur.

– C'est vrai, dit Berliner qui jusqu'à présent n'avait pas pris part à la conversation. Depuis la guerre, la *Volks Stimme* est le seul journal lisible.

– C'est toujours l'esprit du ghetto qui parle en vous, l'esprit de l'éternel vagabond, du tsigane, répliqua Wolf. Dans le monde moderne, pour donner son plein rendement, il faut être citoyen du pays où l'on habite.

Le patron du restaurant intervint de nouveau.

– Mais enfin, mon brave Wolf, où as-tu appris à si bien parler ? Nous ne te reconnaissons plus ! Jamais tu n'en as dit autant depuis que tu viens ici ! Tu parles de rendement, tu parles de monde moderne, comme un homme habitué à brasser des millions ou comme un économiste professionnel ! C'est admirable !

– Vous avez beau faire les malins, vous serez bien attrapés le jour où l'on vous prendra de force pour faire de vous des soldats, car ce jour-là vous ne recevrez rien en compensation, pas même le droit de vous dire sujets britanniques

– Nous le verrons bien, fit Ménaché. En attendant, il serait fou de nous engager pour éviter d'être enrôlés de force plus tard.

Le patron s'était levé. Il s'approcha de Wolf, effrayé, et l'empoignant par le revers de son veston :

---

2 Textuel

– Et puis, vraiment, mon vieux, tous les métiers sont bons pour toi, mais pas celui que tu fais en ce moment ! Il ne te va pas du tout, je t'en avertis ! Sergent recruteur ! Non, vraiment, ce n'est pas ton affaire. Du reste, tu n'as pas la moindre chance de recruter ici qui que ce soit. Par conséquent, tu vas nous faire le plaisir de décamper immédiatement. Immédiatement, entends-tu ?

– C'est bien, dit le *mekler*, c'est bien. Il y a heureusement dans White Chapel d'autres restaurants qui ne seront pas fâchés d'avoir ma clientèle.

– Ta clientèle ! Ah, parlons-en, de ta clientèle !

Le *meckler* était déjà dans la rue. Et c'est ainsi que pour la première fois Ménaché était entré en contact avec quelqu'un de la « bande à Schmoulek » (*schmoulekels bandé*).

Schmoulek, diminutif yiddish de Schmouel, ou Samuel, était le surnom donné par les Juifs de White Chapel à Herbert Samuel, alors ministre de l'Intérieur. La « bande à Schmoulek », c'était une petite armée de propagandistes envoyée par le ministre pour porter à ses coreligionnaires réfugiés de Russie et de Roumanie la bonne parole patriotique. Ils s'étaient abattus dans tout le quartier comme une peste, y créant une agitation tapageuse et convulsive en faveur de l'engagement volontaire des Juifs.

Celui d'entre eux qui se distinguait le plus par son zèle était un personnage extrêmement curieux qui répondait au nom d'Albert Williamson, mais s'appelait en réalité Beniomine Schwindler. Il était originaire d'Odessa et naturalisé anglais d'assez fraîche date. Son second nom de Williamson (fils de William) lui venait de Velvelé qui était le prénom de son père et auquel s'ajoutait le surnom de *der sahike vatem* (Velvelé le bègue). Dans les premiers temps de son séjour à Londres, Beniomine Schwindler, dit Williamson, avait exercé toutes sortes de professions plus ou moins avouables. Mais deux ou trois mois après la déclaration de guerre, il avait, avec on ne savait

quel argent, fondé un journal quotidien yiddish, le *Rückwärts*, l'organe le plus *jingo*[3], assurément, de toute l'Angleterre. Pour Williamson, Ruydard Kipling lui-même était suspect de « défaitisme ». Il va sans dire que le directeur-rédacteur en chef du *Rückwärts* eût été bien incapable d'écrire un article, mais il avait su s'entourer d'un état-major de bons journalistes, aussi son journal avait-il atteint très vite un gros tirage. C'est le *Rückwärts* qui était à la tête de la campagne menée dans White Chapel par les agents de la « bande à Schmoulek ».

Ménaché se laissa emmener un soir par Tischler à une grande réunion organisée par un certain Ploïderzak – orateur fameux que Schmoulek avait amené tout exprès de Roumanie – dans une salle de style gothique qui avait été jadis une chapelle et qui était maintenant la propriété d'une ligue contre l'alcoolisme. Ploïderzak parlait depuis cinq minutes quand un tumulte terrible éclata. Des protestataires escaladèrent la tribune et se livrèrent sur la personne de l'orateur à un passage à tabac qui le tint cloué sur son lit plusieurs jours. On crut qu'il en serait estropié pour le reste de sa vie.

Pendant la bagarre, Ménaché s'était, cela va sans dire, tenu bien tranquille dans un coin. Non pas qu'il crût à la sincérité de Ploïderzak, mais, comme dit un proverbe yiddish : « *Fin sogen vert men nit trogen*, les paroles ne rendent pas enceinte. » Qu'importaient les boniments de cet homme ? II ne produisait que des sons. Inviter les Juifs à s'engager ne faisait de mal à personne. C'était comme si on leur eût conseillé de se faire couper la tête séance tenante. Toute la belle casuistique de Ploïderzak n'intéressa donc pas Ménaché.

Par malheur, la raclée infligée à l'orateur provoqua les représailles de la bande à Schmoulek. La maison de Queen Elizabeth Street fut fermée, la *Volks Stimme* et ses rédacteurs arrêtés et

3 *Jingo* : en anglais, chauvin. À la fin du XIX[e] siècle, partisan de l'entrée en guerre immédiate de l'Angleterre... contre la Russie.

poursuivis. David vit un matin arriver chez lui deux gentlemen fort corrects qui l'invitèrent à les suivre à Scotland Yard d'où il ne ressortit que pour être expédié sous bonne escorte à Southampton et interné avec un grand nombre d'autres suspects sur le même vieux bateau que le célèbre Schmidt. Cela ne changea pas grand-chose à sa manière de vivre. La propagande révolutionnaire qu'il avait faite aussi bien « sous terre » que sur terre, il allait la faire maintenant sur mer. À bord du bateau où il était interné, se trouvaient environ 400 Allemands et Autrichiens de toutes classes. Avec l'aide de Johan Schmidt, David essaya de les convertir au socialisme, et non seulement les autorités britanniques ne s'y opposèrent pas, mais elles s'en réjouirent secrètement, tous les gouvernements des pays belligérants ayant adopté la tactique inaugurée par la gouvernement japonais pendant la guerre russo-japonaise : faire de la propagande révolutionnaire dans les camps de prisonniers ennemis.

La pauvre Haïkélé, d'abord consternée par l'arrestation de son frère, fut réconfortée quelques jours plus tard par une lettre où David lui narrait avec une verve endiablée ce qu'il appelait son déménagement.

CHAPITRE V

De surenchère en surenchère, Williamson en était venu à déclarer inutile toute propagande pour l'engagement volontaire des Juifs étrangers. À quoi bon dépenser tant de salive ? Il n'y avait qu'à leur appliquer la conscription comme aux Anglais. Shmoulek jugea, paraît-il, la mesure excessive, et puis la législation internationale s'y opposait. Seul le gouvernement russe eût pu ordonner aux Juifs russes de prendre du service en Angleterre. Mais demander à ce gouvernement qui avait toujours privé les Juifs de leurs droits les plus élémentaires et qui en outre les avait, dès le début de la guerre, dispensés du service militaire, de revenir sur cette dispense, paraissait impossible au ministre et à sa « bande ».

On continua donc de vivre tant bien que mal, dans un sentiment d'insécurité qui alla en s'aggravant jusqu'au jour où le plus redoutable malheur vint s'abattre sur White Chapel. La révolution éclata en Russie. Le tsar abdiqua et son oncle fut désigné pour le remplacer sur le trône. Mais vingt-quatre heures après, les journaux annonçaient que les révolutionnaires ne voulaient pas plus de l'oncle que du neveu. L'insurrection prenait un développement formidable. Un gouvernement démocratique était formé.

Une fois de plus, Ménaché sentit sa raison submergée par les événements. Depuis trois ans le monde civilisé subissait sans se plaindre un régime mille fois pire que l'autocratie tsariste. Non seulement il ne restait plus aucun vestige de liberté, mais on était obligé d'endurer des privations qui, avant la guerre, eus-

sent paru absolument insupportables. Or, c'est à ce moment que les moujiks, s'apercevant enfin qu'ils avaient besoin de fierté, se débarrassaient du tsar et de sa famille ! Le tailleur alla demander au père Isaïe l'explication de ce mystère.

C'est toujours avec plaisir qu'il venait rendre visite au prophète dans sa petite maison de Turner Street. C'est avec plaisir que le prophète lui ouvrait sa porte. Les théories du vieux tolstoïen ne touchaient guère le jeune homme, mais leurs âmes communiaient dans une même horreur de la guerre. Cette sympathie ne s'exprimait pas toujours par des paroles. Il leur arrivait de passer de longs moments face à face, dans un silence qui n'était troublé que par le bavardage à voix basse de Mme Epstein et de Haïkélé, Ménaché fumant cigarette sur cigarette tandis qu'Isaïe se peignait la barbe du geste machinal de ses doigts spatulés et noueux. Ainsi s'écoulaient de longues soirées à la fois paisibles et soucieuses, bercées par le chantonnement de la bouilloire.

Isaïe ne voyait dans la révolution russe qu'un accès de folie non moins condamnable que la guerre elle-même.

– À une autre époque que la nôtre, dit-il de sa voix gémissante et caverneuse, on pourrait s'étonner que des gens habituellement tranquilles s'abandonnent tout à coup à l'ivresse du massacre, mais nous vivons en un temps où un phénomène de cette sorte doit être au contraire considéré comme normal. Ce qui serait étrange et incompréhensible, ce serait que les hommes cessassent tout à coup de se massacrer. Que le sang coule pour la patrie ou pour la révolution, c'est toujours du sang versé inutilement, et il en sera ainsi jusqu'au jour où les hommes comprendront enfin que l'amour seul peut rendre la vie supportable.

Mais tandis que le vieillard continuait de vitupérer sur un ton de lamentation la folie et la cruauté de ses semblables, c'est sur sa propre destinée que réfléchissait le tailleur.

– Quelle conséquence, à votre avis, aura la révolution russe ? reprit-il après un silence. Croyez-vous qu'elle mettra fin à la guerre ou au contraire qu'elle la prolongera ?

– je l'ignore, dit Isaïe, et tout le monde l'ignore comme moi.

– Croyez-vous, monsieur Epstein, que le nouveau gouvernement russe prendra le décision de nous mobiliser ?

– Je ne le sais pas davantage. Mais je te l'ai déjà dit, Ménaché, ton propre salut est en toi. Les autres auront beau faire, ils auront beau armer de force ta main, si tu es bien décidé à ne pas tuer, tu ne tueras pas.

Subjugué par le ton impératif du prophète, Ménaché n'osa pas lui répondre que ce qui le préoccupait principalement, c'était de ne pas être tué lui-même. Leur conversation en resta là.

Quelques jours après, Williamson en tête, « la bande à Schmoulek » recommençait sa propagande avec une vigueur accrue. Maintenant que la Russie avait un gouvernement républicain et que dans l'ancien empire des tsars les Juifs jouissaient des mêmes droits que les autres citoyens, les Juifs de White Chapel n'avaient plus aucune raison de refuser le service militaire. À égalité de droits, égalité de devoirs ! Et puisqu'il leur était impossible de regagner la Russie, les Juifs devaient s'engager sur place, en Angleterre.

La bande à Schmoulek parlait aux murs. Personne ne venait s'engager. Le gouvernement britannique fit donc avec le nouveau gouvernement russe le même traité qu'il avait signé précédemment avec le gouvernement italien, traité aux termes duquel tous les sujets russes mobilisables résidant en Angleterre se trouvaient placés dans l'alternative de regagner leur pays d'origine ou de s'engager dans une des armées alliées. Il va sans dire que le premier terme de l'alternative n'était là que pour la forme puisqu'il n'existait aucun moyen de faire passer en Russie les 25 000 Russes mobilisables.

Une semaine après la signature du traité, des affiches furent collées dans White Chapel, rédigées moitié en anglais, moitié en yiddish. Elles donnaient ordre à tous les Russes d'âge militaire d'opter dans un délai de huit jours pour leur rapatriement en Russie, à défaut de quoi ils seraient enrégimentés dans les formations britanniques. Les affiches indiquaient les adresses de quatre bureaux chargés de recevoir les demandes de rapatriement. Ils étaient, en principe, ouverts de dix heures du matin à six heures du soir, mais en réalité ils n'ouvraient leurs portes qu'à deux heures et, quand par hasard quelqu'un s'y présentait, il n'en sortait guère qu'au bout d'une longue demi-heure employée à toutes sortes de chinoiseries administratives. Si bien qu'à la fin de la première semaine, une centaine de Juifs russes à peine avaient réussi à formuler leur demande de rapatriement à laquelle il ne fut jamais sérieusement question de donner suite.

Bientôt d'autres affiches firent leur apparition, rédigées comme les précédentes en anglais et en yiddish et indiquant à tous ceux qui n'avaient pas fait leur demande de rapatriement l'adresse d'un local où ils devaient se présenter devant un conseil de révision.

Pas plus que les autres, Ménaché ne crut nécessaire de se déranger. Il entrevoyait la possibilité d'être pris de force et il s'y résignait d'avance, mais il eût été insensé de sa part de s'offrir volontairement en holocauste.

Le conseil de révision siégea pendant huit jours, après quoi le nombre des Juifs russes mobilisés ne fut pas beaucoup plus grand qu'auparavant. Du reste, les autorités britanniques elles-mêmes manquaient de conviction ; elles n'apportaient aucun zèle à leur tâche, persuadées d'avance de son inefficacité.

Et pourtant, la « bande à Schoumlek » ne désarmait pas. Elle finit par obtenir que des rafles fussent faites dans les rues, les ateliers, les restaurants, dans tous les lieux publics et même dans les autobus et les tramways. Tous les Juifs que, sur leur apparence, on jugeait propres à être soldats, on les empoignait

et on les conduisait devant un conseil de révision qui, après un examen superficiel, les déclarait bons pour le service. C'est ce qui advint à Ménaché. Un soir, Haïkélé le vit revenir tout ému et haletant d'avoir couru. Il s'écroula sur une chaise, se prit la tête à deux mains et fut un long moment avant de pouvoir parler.

– Mais enfin, mon chéri, dis-moi ce qui t'arrive ! s'écria-t-elle au comble de l'inquiétude.

– Il m'arrive qu'ils m'ont pris ! Oui, ils m'ont arrêté en pleine rue comme un malfaiteur, ils m'ont fait mettre tout nu avec une cinquantaine d'autres et, après nous avoir demandé nos noms et nos adresses, ils nous ont remis une feuille portant le jour et l'heure de notre départ pour le dépôt. Tiens, la voici, cette feuille ! Regarde-la si tu ne me crois pas !

– Mais je te crois, je te crois ! balbutia Haïkélé en parcourant d'un œil hagard le papier que son mari avait tiré de sa poche. Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Elle montrait un des bulletins à en-tête administratif.

– C'est ta feuille d'allocation militaire. Tu sais bien que les femmes de soldats qui sont sans ressources touchent du gouvernement une petite somme journalière, juste de quoi ne pas mourir de faim.

– De quoi ne pas mourir de faim ! gémit la jeune femme. Hélas, qu'est-ce que nous allons devenir ? Si nous allions demander conseil à M. Epstein ?

– Tout à fait inutile ! je sais d'avance qu'il me conseillera d'imiter ses amis les quakers en me laissant mettre en prison ou en servant sur le front comme croque-mort. Ce que je veux, c'est ne pas être soldat, c'est rester libre. Pour cela, je n'ai qu'un moyen : déserter, me cacher...

– Te cacher où, mon pauvre chéri ?

– Chez Tischler. Un autre ami sûr se chargera d'aller prendre du travail pour moi.

– Et moi ? Tu ne penses pas à moi ? Sans toi, je deviendrai folle !

– Ma chérie, il faut être raisonnable. Que veux-tu, c'est un mauvais moment à passer. La guerre ne durera pas éternellement. Et puis, quoi, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement !

Après une longue délibération, ce parti fut adopté. Haïkélé demeurerait dans l'appartement du cordonnier et continuerait d'y travailler pour la maison Frank, tandis que Ménaché irait demander refuge à Tischler, tailleur comme lui et qui habitait dans une rue voisine.

D'origine polonaise, orphelin dès son jeune âge et fort versé dans la connaissance du *Talmud*, Tischler avait épousé la fille d'un riche marchand de peaux. À vingt ans, il s'était dérobé au service militaire en se pourvoyant d'un faux passeport et avait vécu plusieurs années dans une tranquillité parfaite, lisant du matin au soir les livres de l'*Hascala* et passionné surtout pour les ouvrages de mathématiques. Il avait quatre enfants et recevait de son beau-père une bonne *keste*. Soudain il apprit qu'on le recherchait comme insoumis. Alors, malgré les paroles rassurantes du marchand de peaux, qui se faisait fort d'arranger l'affaire en versant tous les *bakchichs* nécessaires, il partit pour Londres où les siens ne tardèrent pas à venir le rejoindre. Pour comble de malheur, quelque temps après, son beau-père fut ruiné. Alors il apprit le métier d'*operator* ou mécanicien, c'est-à-dire qu'il piquait à la machine, ainsi que le faisaient des milliers de travailleurs juifs, ignoblement exploités par les *sweaters* (surnom donné à ceux que nous appelons en France des entrepreneurs).

Pour les *sweaters*, Tischler et ses semblables piquaient des jupes qui leur étaient payées 45 centimes la douzaine. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'ancien talmudiste soit devenu en peu de temps un enragé *bundiste* (*Bund*, parti socialiste juif).

Ménaché trouva chez lui un autre ouvrier, qui, comme lui, avait quitté son domicile pour échapper à la conscription. C'était un casquettier du nom de Ioël Berson. Il passait ses journées entières sur le matelas que Tischler avait étendu à son intention dans l'atelier, en fumant d'innombrables cigarettes, près de la bruyante petite machine de l'*operator*. Ménaché, qui dormait sur un autre matelas dans la même chambre de son hôte, travaillait à des commandes de vêtements que Tischler faisait parvenir à Haïkélé à la faveur de l'obscurité. Les trois hommes parlaient peu, mais aux heures des repas, l'éloquence de Tischler se donnait libre cours. C'était un débordement de moqueries, de sarcasmes, en particulier contre les agents de la « bande à Schmoulek », bêtes noires de Ménaché.

Il était clair pour Tischler que l'Angleterre ne se servait de Schmoulek et de sa bande que pour mettre la main sur la Palestine.

– Il existe pourtant des sionistes sincères, objectait Ménaché. C'est du moins ce qu'affirme le père Isaïe. Il existe des Juifs prêts à donner leur vie pour la constitution d'un État palestinien.

À quoi Tischler répliquait :

– Cela n'est pas douteux, la cause la plus extravagante trouve toujours des adhérents. Est-ce que parmi ces fous que sont les *Hassidim* de Habaravké, il n'y en a pas de sincères ?

Et il citait en exemple l'histoire de Sabataï Tsevi, qui réussit à soulever la ville de Smyrne en se disant inspiré par le prophète Élie, ce qui ne l'empêcha pas de se convertir plus tard à l'islamisme pour échapper au supplice du pal.

– Les agents de Schmoulek renieraient Albion et Sion tout ensemble pour des motifs infiniment moins graves, affirmait l'*operator*.

Ménaché vivait depuis une huitaine de jours chez Tischler quand un soir un messager de Haïkélé, venu lui apporter des

commandes, annonça qu'elle avait reçu avis d'avoir à se présenter à la municipalité de White Chapel pour toucher l'allocation militaire.

– C'est le moins qu'ils puissent faire pour toi, après tous les embêtements qu'ils te causent, dit Tischler en riant.

En effet, Haïkélé toucha l'allocation pendant deux mois, au bout desquels elle lui fut supprimée, le service des allocations ayant été informé que Ménaché Foïgel avait négligé de rejoindre son corps.

La suppression de l'allocation de Haïkélé ne fut du reste que le prélude d'un malheur plus grand encore. Parlant des épreuves d'Israël qui s'efforce vainement d'échapper à la colère de Jehova, le prophète Amos s'exprime ainsi : *« Il fuit devant un lion et se heurte contre un ours ; il se précipite dans sa maison, s'appuie contre un mur et voici qu'il est mordu par un serpent. »* C'était l'histoire de Ménaché. Il avait fui le lion britannique et il s'était heurté à l'ours Kerenski. Il s'était réfugié contre le mur d'un camarade et voici qu'il était mordu par un serpent nourri dans le sein d'Israël. Un misérable Juif, à la solde de Schmoulek, un policier de la plus basse espèce, le dénonça. Deux gendarmes se présentèrent au domicile de Tischler.

– Ouvrez ! crièrent-ils en frappant la porte du poing.

– Nous sommes faits, murmura en pâlissant le casquettier. Il n'en dit pas davantage. Déjà il avait ouvert la fenêtre, enjambé la barre d'appui à laquelle il se suspendit quelques secondes, les jambes dans le vide. Puis il lâcha prise. Il sauta dans la cour d'une hauteur d'un étage. Ménaché ne devait plus le revoir.

– Ouvrez ! répétaient les gendarmes.

Ménaché montra une grande sérénité et quelque chose qui ressemblait à du courage. Très calme, il se tourna vers Tischler :

– Ces gaillards, dit-il, sont capables d'enfoncer la porte, je vais leur ouvrir. Tu diras à Haïkélé de ne pas s'inquiéter, d'avoir

confiance, je lui ferai tenir de mes nouvelles le plus tôt possible. Je te demande de veiller sur elle.

– Entendu, promit l'*operator*, tu peux compter sur moi.

Ils s'embrassèrent et Tischler, qui avait les larmes aux yeux, alla s'asseoir à sa machine et alluma une cigarette pendant que Ménaché Foïgel se dirigeait vers la porte qu'il ouvrit d'une façon fort peu théâtrale.

– Que désirez-vous, messieurs ?

– Nous désirons dire deux mots à un nommé Foïgel qui habite ici.

– C'est moi.

Déjà, il avait les menottes aux poings, déjà il était traîné dans l'escalier, dans la rue. Une auto alla le déposer dans une gare où stationnait un train de marchandises. Les portes d'un wagon grincèrent sur leurs glissières.

– Allez ! montez !

Mais, comme ses menottes le gênaient, il fallut l'aider.

Les gendarmes riaient en échangeant des plaisanteries dont il ne comprit le sens que lorsqu'il s'aperçut de l'étrange compagnie avec laquelle il allait voyager : c'étaient des porcs congelés d'Australie. Une petite place restait pour lui au milieu d'eux.

Ah ! Seigneur ! Si Mottle la Loterie était revenu et avait vu son Ménaché enchaîné et jeté comme un colis ficelé au milieu de *haserim* (cochons), il eût demandé à être enterré vivant plutôt que de survivre à cette honte !

La porte du wagon se referma et il ne régna plus autour de Ménaché qu'une faible lueur filtrée par les interstices des planches. L'odeur des porcs congelés était si forte qu'il eut d'abord l'impression d'une suffocation et crut périr d'asphyxie. Pourtant, au bout de quelques minutes, il n'y pensait plus. Il avait trouvé le moyen de se caler très confortablement entre deux animaux. Mais cette position ne tarda pas à le fatiguer. Il réussit

alors à s'étendre tout à fait sur le plancher du wagon et comme ses chaînes lui meurtrissaient les poignets, il se mit à rire :

– Bah ! se dit-il, on se décidera bien à me les enlever ! Des chaînes, ce n'est guère compatible avec le métier de soldat !

Au bout d'un laps de temps dont il ne put évaluer la durée, mais qui lui parut fort long, le train s'ébranla. Il roula toute la nuit, lentement, avec de fréquents arrêts qui tiraient Ménaché de la somnolence où, malgré la dureté de sa couche, il sombrait de temps à autre.

Vers trois heures du matin, en pleines ténèbres, Ménaché affamé fut extrait du train par des hommes en kaki qui n'étaient pas ceux qui l'avaient enfermé à Londres dans le wagon. Il ne put se rendre compte s'il était ou non dans une gare. On le fit entrer dans un baraquement, on lui ôta ses menottes et on lui servit une tasse de thé et un biscuit. Il était tête nue et il avait pris tout à fait l'apparence d'un vagabond.

Quand Haïkélé avait appris par Tischler l'arrestation de son mari, elle avait poussé un cri inhumain, un cri de bête qu'on égorge, et elle était tombée si brutalement à la renverse que sa tête avait rebondi sur le plancher. Peu à peu, les soins de Tischler et de Mme Weinberg la firent revenir à elle, mais elle resta toute la journée hébétée, les yeux fixes, versant un torrent ininterrompu de larmes et enfermée dans un silence farouche d'où les questions les plus pressantes ne réussissaient pas à la faire sortir. Elle refusait toute nourriture. Appréhendant de la laisser seule la nuit, Mme Weinberg et Tischler prièrent Mme Epstein de prendre Haïkélé chez elle. La brave femme y consentit sans difficulté et l'on vit alors le vieux prophète renoncer à ses lamentations et à ses prêches pour joindre ses soins à ceux de son épouse, dorloter Mme Foïgel et s'efforcer de la distraire et de la consoler comme il eût fait une petite fille. Malgré son grand âge, Mme Epstein poussa la bonté jusqu'à passer plusieurs nuits au chevet de Haïkélé. Oh ! les affreuses nuits, peuplées d'épouvantables cauchemars où prenaient forme toutes les horreurs guer-

rières qu'elle avait lues dans les journaux et entendues dans les conversations ! Tantôt elle voyait son cher mari baignant dans une mare de sang, la tête écrasée, le ventre ouvert et vomissant ses entrailles ; tantôt elle le voyait blessé, les jambes fracassées et poussant de dessous un amoncellement de cadavres en putréfaction des appels désespérés ; tantôt elle le voyait en proie à toutes les tortures asiatiques qu'à en croire le *Rückwärts* les Turcs faisaient subir à leurs prisonniers. Ces visions indicibles la réveillaient en sursaut, la bouche pleine de cris, le corps couvert d'une sueur froide et tremblant de tous ses membres. Sans l'affectueuse sollicitude de Mme Epstein, étendue près d'elle sur un divan, la pauvre Haïkélé en serait sans doute venue à perdre la raison.

Le cinquième jour, comme elle quittait son lit pour la première fois, il lui arriva par une voie détournée une longue lettre de Ménaché qui la suppliait de ne pas se tourmenter et lui décrivait ce qu'il appelait par ironie sa vie « militaire ».

« Notre interprète, le célèbre Jack, rédacteur au *Rückwärts*, nous affirme que tout cela n'est qu'un *pourim spiel* (bouffonnerie, farce jouée pendant la fête d'Esther) et que le danger est encore problématique, tout au moins fort éloigné.

« Nous sommes bien habillés et bien nourris. Le seul désagrément de notre situation, ce sont les moustiques et les mouches dont le pays est infesté. Tu vois, ma chérie, à quel point nous sommes des guerriers peu redoutables : nous ne faisons même pas peur aux mouches... »

Mais Haïkélé, qui connaissait son Ménaché, lisait entre les lignes et se rendait parfaitement compte que cette gaieté factice n'avait d'autre but que d'apaiser son inquiétude. Cette lettre ne lui en causa pas moins une grande joie, puisqu'elle y trouvait la confirmation de ce que lui disaient Tischler et le prophète : rien à craindre pour la vie de Ménaché avant deux ou trois mois. Dans son exaltation, elle serait allée immédiatement le rejoindre à l'adresse qu'il lui donnait si le père Isaïe ne lui avait affirmé

qu'il était défendu aux soldats de recevoir dans les camps la visite de leur femme.

Quinze jours plus tard, elle était tout à fait remise et voulait retourner chez elle, mais Mme Epstein la persuada de rester à la pension jusqu'au retour de Ménaché. L'allocation militaire suffisait à payer le prix de sa nourriture et de son logement. Quelques menus travaux de couture lui permettraient de subvenir à des envois de colis à Ménaché et à David, et à solder les menues dépenses de son entretien personnel. Ainsi la vie s'organisa d'une manière à peu près passable, eu égard à la calamiteuse époque où l'on vivait. Toutefois un sort implacable lui réservait une nouvelle épreuve, bien inattendue celle là. Une lettre déchirante de Gaston – une véritable lettre de fou – leur annonça la mort de Marcelle emportée en quarante-huit heures par la grippe espagnole. Marcelle, cet être si jeune, si plein d'insouciance et de gaieté, dont le seul regard, la seule voix, la seule présence eussent suffi à calmer Haïkélé et à la réconforter, Marcelle que Haïkélé chérissait plus qu'une sœur et qu'elle eût tant aimé voir près d'elle en ce moment, Marcelle venait d'être tuée ! Oui, tuée, car depuis le commencement de la guerre Haïkélé ne concevait plus la mort que comme un assassinat. Ce coup si douloureux eût été sans doute pour la jeune femme le coup de grâce si par un suprême effort elle n'avait réussi à surmonter son chagrin en vue de la tâche qui s'imposait à elle, mais dont elle eût été bien embarrassée de dire comment elle s'acquitterait : arracher Ménaché à la mort.

CHAPITRE VI

Jack avait huit ans quand son père, le cordonnier Itsik Liberstein était venu se fixer à Londres pour s'établir marchand de chaussures. Depuis longtemps le père de Jack rêvait de faire entrer son fils Iankélé à l'Université. Jack, qui avait en effet de brillantes capacités intellectuelles, se destina donc à la médecine. Mais il est vrai que, comme le disait le chef de la célèbre *ieshiva* de Vologine, ce qu'il faut pour faire un savant talmudiste, ce n'est pas tant une bonne tête qu'un bon postérieur, une bonne tête n'a jamais suffi non plus pour faire un docteur en médecine, il faut aussi un bon postérieur, autrement dit : l'assiduité. Sans assiduité, la plus belle intelligence demeure stérile. Le cas de Jack le fit bien voir. Il ne réussit pas à passer ses examens parce qu'il avait perdu trop de temps à s'amuser. Il voulut tâter du journalisme. Mais le journalisme ne l'occupait pas beaucoup. Il se contentait de publier de loin en loin un article ou un petit poème, grâce à quoi il pouvait se vanter de faire de la littérature, et cela dura jusqu'au jour où Williamson fonda son journal, le *Rückwärts*, dont Jack devint à la fois le secrétaire de rédaction et le correspondant particulier sur tous les fronts européens. Son imagination, sa verve, ses trouvailles de toutes sortes le rendirent célèbre en peu de temps dans White Chapel.

Lorsque la conscription des Juifs russes fut décidée, Williamson fit venir Jack dans son cabinet directorial.

– Mon petit Jack, assieds-toi, j'ai à te parler sérieusement. Es-tu disposé à m'écouter ?

– Certainement, patron, répondit le jeune homme fort intrigué par ce préambule insolite.

– Je ne sais pas, répondit Williamson, si tu te rends bien compte de ma situation.

– Quelle situation ?

– Allons, allons, ne me force pas à mettre les points sur les i...

– Patron, je vous assure que...

– Eh bien, puisque tu m'y obliges, je vais te dire franchement ma pensée. Étant donné la ligne politique adoptée par le *Rückwärts*, il m'est impossible de garder dans ma rédaction un gaillard de ton âge. Je dois prêcher d'exemple, que diable !

– Que vous deviez prêcher d'exemple, répliqua Jack qui avait saisi dès les premiers mots l'intention de Williamson, ç'a toujours été mon opinion... Vous auriez dû vous engager le premier.

Williamson eut un indulgent sourire.

– Ne blaguons pas, petit, nous sommes ici pour parler sérieusement. Tu penses bien que je m'en voudrais de te faire tuer. Il ne s'agit pas de cela, mais tu me dois un petit sacrifice. Tu vas t'engager. Ce ne sera pas pour longtemps. En outre, je te ferai nommer interprète et tu toucheras une solde intéressante à laquelle viendront s'ajouter tes appointements du journal, puisque tu seras notre correspondant de guerre dans ce régiment de *guiboré Israël* (géants d'Israël). Tu comprends, dis ? Tu comprends ma situation ?

« Ma situation », « ma situation », ces mots revenaient sans cesse à la bouche de Williamson.

– Et puis, quoi, conclut-il, si tu ne t'engages pas, tu seras pris de force. Ne sais-tu pas que tous les Russes réfugiés en Grande-Bretagne vont être mobilisés ?

– Oui, tous, à l'exception de M. Williamson et de quelques autres...

– Soyons sérieux, voyons, mon petit Jack, ne blaguons pas, je t'en prie... ma situation...

« Ah ! se disait Jack, le bel article qu'il y aurait à faire en énumérant toutes les bassesses et les vilenies qui composent ce que Williamson appelle sa situation ! »

Quoi qu'il en soit, le jeune homme dut se résigner à s'engager. Sur la recommandation de son directeur à qui le gouvernement ne pouvait rien refuser, il fut nommé interprète avec le grade de capitaine et affecté à un des bataillons juifs que l'on formait sous prétexte de les envoyer reprendre aux Turcs la terre d'Israël, *Erets Israël*.

Dès son premier contact avec ces pauvres gens, Jack se sentit attiré vers eux et fut pris d'une haine atroce contre ce Williamson venu on ne savait d'où, et qui, après avoir tripoté dans de louches affaires, avait, avec les trente deniers de Schmoulek, fondé le *Rückwärts* dans le seul dessein de faciliter à l'Angleterre la réalisation de ses visées sur la Palestine.

Aussi, à peine fut-il arrivé dans la petite ville du pays de Galles où avait été établi le dépôt de son bataillon, qu'il rassembla ses hommes autour de lui. Comme des moutons apeurés par l'orage, ils se pressèrent, tendant l'oreille.

– *Haverim* (camarades), leur dit-il, je ne vous ai pas réunis pour vous donner des ordres ni pour vous faire un discours, je veux simplement vous adresser quelques paroles d'amitié. Je veux vous avertir que vous avez en moi, non pas un supérieur, mais un ami. Il ne faut pas faire attention à mes galons. Il faut oublier mon grade. Considérez-moi comme un des vôtres. Ayez confiance en moi. Suivez mes conseils. Vous êtes ici au dépôt. Inutile d'essayer de vous échapper, vous ne réussiriez qu'à vous attirer des ennuis, ainsi qu'à moi. Vous pouvez me croire, vous ne courez aucun danger. La guerre ne peut plus durer bien longtemps et personne ne songe à vous envoyer sur le front français. On s'y attend à une attaque formidable des Allemands, mais ce n'est pas sur des *guéborim* comme vous que l'on compte pour la

repousser. Savez vous à quoi vous êtes destinés dans l'esprit de M. Schmoulek ? Vous êtes destinés à reprendre Jérusalem. Par conséquent, vous irez en Égypte. Vous en êtes encore loin, Dieu merci ! Vous n'êtes même pas encore des soldats. Toute votre instruction reste à faire et elle doit durer environ cinq semaines. Mais comme vous ne savez pas l'anglais, je me charge, et je suis sûr que vous m'y aiderez, de la faire durer au moins le double.

Il ajouta :

– Le commandant est un très brave homme, c'est un Juif de Berditchef, émigré au Transvaal et qui, pour je ne sais quelle raison, a pris du service dans la guerre contre les Boers. II y a laissé l'œil gauche. Vous ne tarderez pas à faire sa connaissance et je suis sûr que vous l'aimerez beaucoup. Vous aurez affaire aussi à des officiers anglais, mais ce sont de braves types, des fils à papa très gentils qui ne vous feront pas de misères, si vous ne violez pas *ouvertement* (il appuya sur ce mot) la discipline. Ils comprennent très bien de quoi il s'agit et sont tout heureux d'avoir trouvé, grâce à leurs hautes relations, un poste où ils triompheront sans péril. Et maintenant, au revoir ! À bientôt ! Rompez les rangs !

Ménaché n'entendit pas cette petite harangue : le jour où elle fut prononcée il cousait encore des jupes et des jaquettes chez son ami Tischler. Mais ses voisins de chambrée la lui répétèrent mot à mot dès son arrivée et elle lui fit une excellente impression. Aussi bien, le nouveau conquérant de la Palestine n'eut-il pas le temps de s'ennuyer. Des centaines de Juifs coiffés de casquettes plates, sanglés dans de courtes vestes kaki, formaient dans la vaste enceinte du camp un spectacle sans précédent. Un régiment juif ! Cela ne s'était pas vu depuis Barkoheba ! Et Ménaché se rappelait l'anecdote qu'il avait entendue autrefois à propos d'un projet formé par un général russe de constituer des unités entièrement juives. Soumis au ministre de la Guerre, le projet avait été repoussé avec le motif suivant : « Étant donné l'esprit de singerie qui caractérise ce peuple, chaque fois qu'un

soldat d'un régiment juif s'écarterait pour pisser, tous ses camarades en feraient autant et ce serait la débandade continuelle. » Il faut croître, se dit Ménaché, que si le ministre de la Guerre anglais ne craint pas cette débandade, c'est qu'il ne compte pas beaucoup sur notre cohésion, ce qui prouve la supériorité d'intelligence du ministre de Sa Majesté britannique sur celle du ministre de Sa Majesté le tsar.

Le lendemain, à l'exercice, Ménaché s'aperçut qu'effectivement tout le monde faisait de son mieux pour aider le brave Jack à prolonger l'instruction. De son côté, le commandant borgne, édifié depuis longtemps sur ce qu'on pouvait attendre de ses recrues, leur laissait une liberté quasi complète. Étrange et plaisant spectacle que celui qu'offrait à la parade le bataillon de Juifs russes destiné à délivrer la Palestine pour le plus grand profit de la généreuse Albion ! Les commandements eux-mêmes proférés tour à tour et selon le caprice des circonstances en anglais et en yiddish donnaient une impression de confusion et de désordre peu ordinaires. Mais que dire de l'attitude de ces bizarres soldats sous les armes ! C'était à croire que l'on avait affaire à de malheureux idiots incapables de distinguer leur gauche de leur droite et un havresac d'un fusil-mitrailleur.

Quelles discussions, quelles prouesses oratoires dans les chambrées, où, à cause de la chaleur, les hommes étaient autorisés durant le long après-midi à faire la sieste !

Il y avait trois mois que l'instruction du bataillon était commencée quand le commandant, d'accord avec Jack, décida que la plaisanterie avait assez duré et que la semaine suivante tout le monde sans exception serait déclaré instruit.

Huit jours passèrent encore, puis l'ordre de départ fut enfin donné. Le bataillon s'embarqua pour l'Égypte.

CHAPITRE VII

Pendant deux jours le vieux transport à bord duquel Ménaché était monté avec ses camarades stationna près des côtes anglaises. Des sous-marins allemands étaient signalés dans les parages. Le transport se balançait donc mollement sur ses ancres, tandis que par ses mille têtes penchées au-dessus du bastingage le bataillon tout entier mêlait son amertume à celle des flots. Seul le commandant borgne, l'ancien héros de la guerre des Boers, la pipe à la bouche et un verre de whisky en main, opposait au mal de mer une force d'âme indomptable.

– Regardez notre vaillant chef ! s'écriait Jack entre deux spasmes. C'est lui qui boit et c'est nous qui rendons !

Mais les lazzi du capitaine-interprète ne faisaient plus rire personne.

Enfin, le bateau où les nouveaux conquérants de la Palestine étaient entassés comme des harengs gagna le large, mais prudemment. II lui fallut cinq jours pour traverser la Manche, alors que la traversée de Ménaché en sens contraire, trois ans auparavant, s'était accomplie en l'espace de cinq heures.

– Cela, se disait l'ancien tailleur, donne une fière idée des victoires gagnées par la flotte anglaise !

Le mal de mer l'avait quitté, mais son moral, comme on le voit, restait très bas. Quant à Jack, rendu à lui-même, il roulait déjà dans sa tête toute une série de reportages qui devaient por-

ter ce titre général : *La nouvelle Hagada*[1]. Le premier article déjà au point dressait un tableau sinistre, et d'ailleurs peu conforme au texte de la Bible, de cette horde innombrable, de ces 600 000 esclaves déguenillés en fuite à travers la nuit, emportant pour toute nourriture de la pâte non levée et n'échappant au fer des Égyptiens que par un miracle de Moïse. Suivait un autre tableau de toutes les tribulations endurées par Israël pendant quarante ans de marches et de contremarches dans le désert. Puis, venait une description enthousiaste du retour en Égypte, « *quand, grâce à l'infinie bonté de sa Gracieuse Majesté britannique, l'avant-garde du peuple élu, somptueusement vêtue et armée jusqu'aux dents, drapeau déployé et musique en tête, rentrait triomphalement en Mitsraïm (Égypte).* » Et l'article se terminait par ces vers tirés du cantique de Moïse :

O filles de Sion, prenez vos tambourins et les autres instruments de danse,
Chantez l'Éternel, il est souverainement grand.
Ta droite, Seigneur, est insigne par sa puissance.
Ta droite, Seigneur, écrase l'ennemi.
Par ta souveraine majesté, tu renverses tes ennemis.
Tu déchaînes ton courroux et il les consume comme du chaume.

Cet article avait pour titre : *La rentrée en Égypte*. Jack le jeta à la première poste qu'il trouva en territoire français. Le lendemain, le bataillon, descendu du train à la gare des Batignolles, traversa tout Paris par la place de l'Opéra et les boulevards.

– Tu vas voir Paris, avait dit Ménaché à celui de ses camarades pour lequel il se sentait le plus d'amitié, un ébéniste londonien d'origine russe nommé Iossel Rabinovitch. Tu vas voir Paris, mais un Paris qui n'a aucune ressemblance avec le vrai Paris du temps de paix, avec le vrai Paris que j'ai connu de 1908 à 1914 et où il faisait si bon vivre « comme Dieu en France »... Quel

1 Récit de la sortie d'Égypte qu'on lit le soir de Pâques pendant le repas.

paradis c'était, et quelle vie tranquille nous menions à Montmartre, ma femme et moi, avant cette maudite guerre ! Tu ne peux pas en avoir une idée ! Ah ! si tu avais vu notre petit appartement de la rue Becquerel ! C'était là-haut, à Montmartre... Tiens, tu aperçois ces coupoles blanches... Eh bien, c'était tout près, tout contre... Dans une maison neuve, avec le chauffage central... Ma femme nous avait installé un vrai petit nid... Et le théâtre, le cinéma, le café-concert, les cabarets artistiques où l'on se payait ouvertement la tête du président de la République, des ministres et du préfet de police ! Et les terrasses de cafés, l'apéritif, l'absinthe qu'on boit en plein air, en regardant défiler les jolies femmes ! Voilà le Paris qu'il aurait fallu connaître ! Celui de maintenant est lugubre. Plus d'absinthe, plus de petites femmes, la moitié des magasins fermés... Plus de taxis, plus d'autobus... Ah mais, pardon, les autobus remarchent, constata Ménaché qui n'était pas au bout de ses surprises.

Le bataillon descendait maintenant la rue de Rome au pas cadencé.

– Relevez la tête ! cria un lieutenant.

Hélas, Ménaché aurait plutôt eu envie de la baisser, tant il se sentait honteux de se montrer dans Paris accoutré de cette façon, avec un casque en forme de casserole et tout un harnachement qui faisait de lui une bête de somme. Pourvu que Gaston ne se trouvât pas sur son passage ! Comme il se serait moqué de lui qui avait passé en Angleterre pour ne pas être soldat ! S'il avait osé, il aurait demandé à Rabinovitch de prendre sa place à l'extrémité du rang, il avait le sentiment que tout le monde le reconnaissait et disait : « Tiens, voici Ménaché Foïgel qui nous avait quittés pour rester un homme libre ! Drôle de déguisement pour un homme libre ! » et qu'on riait...

On riait en effet, mais c'était de sympathie pour les soldats kaki dont on admirait l'allure martiale.

– Vive l'Amérique ! cria de la porte d'un magasin de modiste une petite ouvrière ébouriffée.

-Vive l'Amérique ! répétèrent d'autres voix féminines. Vivent les Sammies !

Des têtes apparaissaient aux fenêtres, des attroupements se formaient au coin des rues.

– Tu as compris ce qu'ils crient ? souffla Ménaché à son camarade. Ils nous prennent pour des Américains. Comme il disait des mots, un bouquet vint frapper son casque et glissa sur le pavé. Le soldat qui marchait derrière lui se baissa pour le ramasser, ce qui causa du désordre dans la colonne, mais provoqua dans la foule un redoublement d'enthousiasme :

– On les aura !

– Vive Wilson !

– Vivent les États-Unis !

La circulation, si dense à cette heure-là autour de la gare Saint-Lazare, s'interrompit pour livrer passage aux conquérants de la Palestine.

– Hein, comment trouves-tu Paris ? demandait Ménaché à l'ébéniste.

Lui-même ne sortait pas de son étonnement. Il avait quitté un Paris encore assommé par la guerre et il retrouvait une ville plus animée, plus riante que celle où il avait vécu de si heureuses années. Il y avait plus de monde aux terrasses des cafés, il y avait plus de petites femmes, il y avait plus de gaieté dans l'air. Sans une extrême abondance d'hommes en uniformes, on eût pu se croire en pleine paix, un jour de fête. Pourtant, Paris venait d'être bombardé par la Bertha. La dernière offensive des Allemands les avait encore rapprochés d'une trentaine de kilomètres, mais aucune trace du bombardement n'apparaissait, aucune ruine, et l'invasion de leur pays semblait laisser les Français parfaitement tranquilles.

– Avec les *goïm*, se dit Ménaché, il faut s'attendre à tout. Ils sont fous, décidément !

Le bataillon s'engagea dans la rue Auber et le tailleur se rappela qu'avec Gaston Lif et Baruch Lévitzky, c'était par cet itinéraire qu'il était descendu la première fois de Montmartre dans les quartiers du luxe et du cosmopolitisme. Combien la situation avait changé depuis cette époque bénie où l'avenir s'ouvrait devant lui, lumineux de bonheur et de liberté paisible ! Cependant, il tenait à son tour le rôle de guide et désignait à Rabinovitch les principales curiosités de la ville :

– L'Opéra... L'avenue de l'Opéra... La rue de la Paix... La colonne Vendôme...

Le cortège, de plus en plus acclamé, s'engagea sur le boulevard des Italiens.

– Vive Wilson !

– Vivent les Sammies !

Et les baisers de pleuvoir, lancés à pleines mains par les femmes debout sur des chaises.

– Ah ! Paris ! songeait Ménaché. Voilà Paris, le vrai ! Comme j'ai eu tort de le quitter ! J'aurais bien réussi comme Gaston à ne pas être mobilisé...

Mais il était ramené aussitôt à l'idée contraire.

– Non, j'ai eu raison de partir, je ne suis pas un chançard. On m'aurait pris, et sans doute serais-je à l'heure actuelle en train d'engraisser la Picardie ou la Champagne...

– Il est vrai qu'engraisser la Turquie ne vaut guère mieux, tout compte fait.

Une fois de plus, il maudissait la folie du monde, en particulier celle de l'Amérique qui allait prolonger la guerre pendant des années.

– Vive l'Amérique !

– Vive Wilson !

– Vivent les Sammies !

– Hein, comment trouves-tu Paris ? répétait Ménaché à Rabinovitch. Crois-tu qu'ils sont heureux, les Parisiens ? Crois-tu que les femmes sont gentilles ! Ah, on ne s'ennuie pas ici !

La sueur ruisselant le long de ses joues lui donnait l'apparence d'un homme en larmes et, à la vérité, de revoir Paris dans ces conditions pitoyables, il aurait pleuré de tristesse et de rage. Avoir quitté Apukorsovo pour ne pas être soldat, avoir quitté Paris pour la même raison, avoir déserté, et maintenant, en uniforme anglais, le sac au dos et le fusil sur l'épaule, traverser « la capitale des esprits libres » à l'heure de l'apéritif, se faire acclamer comme Américain, il y avait de quoi se mordre les poings.

Tout en monologuant ainsi dans sa tête, Ménaché n'oubliait pas de faire à ses voisins les honneurs des boulevards, leur énumérant les cafés, les théâtres, assez fier, au fond, d'étaler sa connaissance de la grande ville où tout annonçait qu'on avait recommencé de vivre heureux, « comme Dieu en France ». Leur embarquement se fit à la gare de Lyon.

Le voyage jusqu'à Brindisi, par le Simplon, Milan et Bologne, n'eut rien de remarquable. Toutefois, Ménaché et ses camarades russes furent tout surpris de retrouver en Italie, sous un climat totalement différent du climat russe, quelques-uns des traits caractéristiques de la campagne russe : la saleté, la pauvreté, les foulards et les costumes aux couleurs criardes.

À cause du teint bistré et des cheveux crépus des Italiens, ils eurent cette impression, eux qui venaient d'un pays d'hommes blonds, que toute l'Italie était peuplée de Juifs.

À Brindisi, le bataillon fut logé dans la vieille forteresse de l'île Saint-André, aux casemates suintantes d'humidité et aux glacis grillés de soleil. Ménaché toussait comme un chien quand un transport vint les prendre à destination d'Alexandrie.

CHAPITRE VIII

Ils parcoururent quarante kilomètres dans des wagons à bestiaux et au bout d'une journée de voyage, où ils pensèrent mourir de chaleur et de soif, ils se virent parqués dans un camp aux tentes éblouissantes de blancheur, parmi des dattiers aux belles palmes qu'entourait une ceinture de fils de fer barbelés.

Un misérable village égyptien, fait de terre et de chaume, s'élevait non loin de là et barrait une partie de l'horizon. De l'autre côté, c'était une dune parsemée de buissons d'aloès, étincelante d'ossements et de boîtes de conserves, qui conduisait le regard aveuglé de soleil jusqu'à la ligne du canal de Suez. De grands paquebots y défilaient toute la journée, lentement, majestueusement, en déroulant derrière eux de longs panaches de fumée. Un bois de figuiers aux troncs tortueux complétait le paysage.

De temps en temps, une procession de chameaux se découpait sur le ciel, à la manière d'une fresque biblique. Des rapaces planaient, quêtant les charognes, cependant qu'entre les piquets des tentes trottaient familièrement des souris blanches, des scarabées ou des fourmis gigantesques. Une désolation immense comme le désert, un spleen lourd comme le ciel et qui semblait faire partie de l'air même qu'on respirait, pesaient sur les habitants du camp. Les visages maigrirent, les yeux devinrent fiévreux. En même temps que le canon dont le vent d'Est apportait la voix, la colère et de désespoir se mirent à gronder au fond des cœurs.

Le soir, au crépuscule, à l'heure où les petites Bédouines sorties du village se rapprochaient du camp pour vendre aux soldats des tomates et des concombres, Jack réunissait autour de lui, devant sa tente, les plus intelligents de ses hommes. Il s'efforçait d'apaiser leur rancœur :

– Que voulez-vous, leur disait-il, il n'y a qu'à prendre patience. En somme, vous n'êtes pas mal ici ! Vous êtes loin du front et ce n'est pas dans l'état où est actuellement le bataillon qu'on pourrait l'y envoyer. Par conséquent, rien à craindre pour le moment ! D'ailleurs, la guerre tire à sa fin. Oui, j'en ai la conviction, nous sommes plus près de la paix qu'on ne le croit généralement. Rapportez-vous-en à moi, je sais ce que je dis...

Il les amusait aussi à leur lire en manuscrit ses articles du *Rückwärts*, dont l'un eut tellement de succès que tout le camp s'en trouva ragaillardi pour deux jours. Il commençait par une citation de Moïse : « L'Éternel combattra pour vous, vous n'avez qu'à rester tranquilles. » Après quoi venait une longue histoire, inventée de toutes pièces, où l'on voyait les troupes turques prises de panique à la seule nouvelle du débarquement des soldats juifs...

De tels éclats de rire s'élevèrent ce soir-là vers le ciel que, le lendemain matin, Jack fut appelé par le commandant pour lui fournir des explications.

Au bout de dix jours, Jack annonça qu'il était question de reformer le bataillon la semaine suivante.

– Bah ! s'empressa-t-il d'ajouter. Ce n'est pas encore bien grave.

Il répéta que tout allait s'arranger, que les empires centraux jouaient leur dernière carte, mais on ne le croyait plus et un silence méfiant et réprobateur régna sous les tentes. Ménaché n'avait même plus le courage d'écrire à sa femme, allongé toute la journée sur sa paillasse, si désespéré que la mort, loin de l'effrayer, lui apparaissait comme une délivrance. À quoi bon

s'obstiner à vivre ? Il ne reverrait plus jamais Haïkélé, ni leur délicieux petit logement de la rue Becquerel, à Montmartre. Autant en finir tout de suite ! Et l'idée du suicide prit corps peu à peu dans sa pauvre tête échauffée par la fièvre.

C'est alors qu'arrivèrent au camp des renforts destinés à remplacer les malades. C'étaient des Juifs russes déserteurs ou capturés les armes à la main, qui avaient été enrôlés de force dans l'armée turque et qu'un avatar non moins fâcheux obligeait maintenant à grossir l'armée anglaise. Équipés de neuf, propres, bien nourris, ils semblaient tout heureux de vivre, mais on s'aperçut bientôt que, pour avoir changé de drapeau, leur ardeur à en découdre n'était pas devenue plus grande.

Toutes les sections furent reformées, ce qui amena de nouveaux voisinages, de nouvelles connaissances. Ménaché fut séparé de l'ébéniste Rabinovitch. En revanche, il eut l'agréable surprise de reconnaître parmi ses nouveaux compagnons un de ses anciens compatriotes de Habaravké, Iddle Wassilkovski, fils d'Alter, *den Schnaïder* (le tailleur). Il n'y avait pas à s'y tromper, Iddle eût été reconnaissable parmi tous les Juifs d'Ukraine à cause de ses cheveux jaunes. Non pas blonds, ni roux, mais jaunes. Cette couleur lui avait valu le surnom de *pourim Koïletch* (pain tressé, coloré au safran, mangé au banquet d'Esther). De quelques années plus âgé que Ménaché, Iddle avait les épaules larges et un peu voûtées. Vers l'âge de dix-sept ans, il avait quitté Habaravké pour Odessa, appelé dans cette ville par un de ses cousins qui y avait établi un petit atelier de confection. Là, Iddle n'avait pas tardé à suivre l'exemple de la plupart de ses semblables : il s'était affilié à un groupement socialiste et s'était ainsi trouvé compromis, au début de 1914, dans une affaire d'imprimerie clandestine, ce qui l'avait obligé de gagner Constantinople sur un bateau grec, muni d'un passeport turc que lui avait fourni le parti. Son intention n'était pas de rester en Turquie, il avait le projet de se rendre en Amérique dès qu'il en trouverait l'occasion. En attendant, et pour se procurer la somme nécessaire, il se

plaça chez un tailleur italien. Mais la guerre survint et Iddle, faux sujet turc, fut mobilisé sous les étendards du Croissant, son patron lui ayant vite fait comprendre qu'à revendiquer sa vraie nationalité et à avouer l'origine irrégulière de ses papiers, il eût risqué d'être fusillé immédiatement comme espion. Il se laissa donc enrôler dans un régiment d'infanterie turque où, en sa qualité de garçon débrouillard et d'excellent coupeur, il réussit sans peine à se faire affecter à l'entretien de la garde-robe de MM. les officiers. La coquetterie proverbiale des officiers turcs ne s'était pas relâchée pendant la guerre, bien au contraire. Des mois passèrent et Iddle n'avait pas encore quitté le dépôt quand, brusquement, il fut expédié au front égyptien. Il s'y plut fort peu et ne tarda pas à employer le seul moyen qui se présenta à lui d'en sortir : il déserta, il passa dans l'armée anglaise, mais afin de ne pas y être traité en simple prisonnier de guerre, il se proclama sioniste et ami de l'Angleterre à l'égal des Syriens. En considération de ses bons sentiments, les autorités militaires, alors occupées à former des régiments arabes, l'invitèrent à se tenir à leur disposition à Alexandrie. Il y resta plus d'un an, y travaillant de son métier et réussissant toujours, sous prétexte de maladies imaginaires et à force de *bakchichs*, à ne pas être dérangé de son petit train de vie confortable et tranquille.

Tout à coup, à l'improviste, il fut choisi pour aller compléter dans le désert, non loin du Nil, le bataillon des Juifs orientaux récemment débarqué d'Occident.

Ménaché Foïgel contemplait Iddle Wassilkovski avec émotion et sympathie. Toute son enfance s'évoquait pour lui autour de cette tête aux cheveux si étrangement jaunes dont sa mémoire avait gardé inconsciemment une image lointaine, presque effacée. Surtout, il admirait Iddle d'avoir surmonté tant de périls et d'embûches avec une sérénité d'âme inébranlable.

– Il est vrai que tu t'en es tiré jusqu'à présent, lui disait-il, mais j'ai bien peur que, cette fois, nous ne soyons tous logés à la même enseigne et qu'il n'y ait plus rien à faire pour éviter ce qui

nous attend. Notre départ pour le front n'est plus qu'une question de jours, peut-être qu'une question d'heures. Si tu vois un moyen d'y couper, tu serais bien gentil de nous l'indiquer.

– Ne t'en fais pas, mon vieux Ménaché, répondit Iddle, nous ne sommes pas encore partis !

Et à voix basse, il se mit à parler de viande de conserve et d'eau bouillante.

– Jack vous a bien recommandé, n'est-ce pas, de ne pas ouvrir la boîte de *Bully beef* avant que l'eau soit en pleine ébullition, d'en jeter le contenu dans l'eau aussitôt que vous l'avez ouverte, et d'attendre avant de la manger que la viande ait bouilli pendant quelques minutes ? Eh bien, Jack a beau être un brave type, ce qu'il dit n'est pas parole de Moïse, et il est permis de ne pas être de son avis sur la meilleure façon d'accommoder la viande de conserve. Quant à moi, voici ma recette : vous ouvrez la boîte et, avant d'en jeter le contenu, vous l'exposez au soleil pendant quelques minutes. Essayez, mes petits amis, et vous m'en direz des nouvelles.

Toute l'escouade, serrée autour d'Iddle Wassilkovski, écarquillait les oreilles.

– Tu veux donc nous faire crever ? dit une voix timide qui n'était pas celle de Ménaché.

– Moi, je m'en f..., répondit l'ancien défenseur du Croissant. Vous me demandez un moyen, je vous en donne un, et infaillible ! Il est souvent employé chez les Turcs et j'ai tout lieu de supposer qu'on le pratique aussi dans les autres armées du monde. Je puis vous affirmer en outre que je n'ai jamais vu personne en mourir, alors que beaucoup de braves types ont eu à se repentir de s'être laissé emmener au front sans avoir voulu goûter à la viande de conserve réchauffée au soleil. La dysenterie est évidemment une sale maladie, mais c'est tout de même moins dangereux qu'un obus, une grenade ou une simple balle de mitrailleuse !

Le lendemain, atteints de dysenterie, une cinquantaine d'hommes, parmi lesquels Ménaché Foïgel, étaient transportés en voiture d'ambulance à une vingtaine de kilomètres du camp, dans un hôpital fait de baraques bien blanches, sur lesquelles flottait le drapeau de la Croix-Rouge, et ils furent immédiatement bordés dans des lits aux draps de neige par des demoiselles aux yeux bleus et aux cheveux blonds comme ceux des anges. Ces infirmières volontaires portaient les plus beaux noms de l'aristocratie anglaise. L'infirmière en chef, fille d'un lord, fort répandue dans le quartier de White Chapel où elle prêchait l'Évangile deux ou trois fois par semaine, s'était engagée dans cette nouvelle croisade pour reprendre les Lieux Saints aux infidèles. Elle avait d'abord été un peu gênée d'apprendre qu'il entrait dans les visées du gouvernement de son pays d'attribuer la Palestine aux Juifs, mais son père l'avait vite tranquillisée en lui disant qu'il s'agissait là de boniments diplomatiques et qu'en réalité la Palestine deviendrait bel et bien, pourvu que la fortune des armes se mît du bon côté, une possession de Sa Majesté britannique.

Malgré ses douleurs atroces, Ménaché Foïgel et ses compagnons se félicitaient d'avoir suivi le conseil de Wassilkovski. Sous le rapport du confort, l'hôpital valait mieux que le camp, et la maladie dans un bon lit mieux que la santé sous les obus. D'ailleurs, leur convalescence fut rapide, ce qui ne laissa pas de les inquiéter un peu. Les journaux étaient pleins, il est vrai, des signes annonciateurs de la victoire, mais on était tellement déshabitué de croire aux journaux ! N'était-il pas plus raisonnable d'envisager malgré tout une prolongation indéfinie des hostilités et, dans cette hypothèse trop vraisemblable, un massacre général de tous ceux qui avaient eu la mauvaise fortune de tomber sous la coupe de l'autorité militaire ?

– Ne vous tourmentez donc pas, leur disait Ménaché. Maintenant que nous connaissons la recette, qu'est-ce qui nous

empêchera d'attraper une nouvelle dysenterie quand le besoin s'en fera sentir ?

Mais eux hochaient la tête :

– Nous finirons, gémissaient-ils, par y laisser notre peau.

Et leur moral s'affaiblissait étrangement à mesure que leur condition physique s'améliorait.

Ils furent bien étonnés, un matin, de voir survenir Jack dans l'état d'agitation bavarde qui lui était habituel

– Et alors, la petite santé, ça va ? Allons, allons, n'ayez pas peur, je ne viens pas vous chercher pour vous conduire à l'abattoir. Vous savez bien que ce n'est pas mon genre. M'avez-vous déjà vu vous apporter une mauvaise nouvelle ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, tranquillisez-vous encore pour cette fois-ci ! Voici ce qui se passe. Vous allez recevoir la visite du Révérend Simons.

– Qui est-ce, le Révérend Simons ? Nous n'avons jamais entendu parler de cet oiseau-là !

– S'il vous plaît, soyez plus respectueux ! Le Révérend Simons est un rabbin aumônier affecté à un corps d'armée anglais actuellement à Alexandrie. Quand il a su que des soldats juifs étaient atteints de dysenterie, ce saint homme a tout de suite manifesté, comme c'était son devoir, l'intention de leur porter les secours de notre sainte religion. Il sera ici demain matin.

– Mais nous n'avons pas besoin de lui ! s'écrièrent-ils tous à la fois. Que ce vieux singe nous laisse en paix avec ses mômeries !

– Mes enfants, je vous en prie, écoutez-moi ! Le Révérend Simons, que sa mère continue, paraît-il, d'appeler Shimelé, est un Juif de Russie, comme vous et moi, venu tout jeune à Londres et qui exerce le métier de rabbin parce que c'est sans doute le seul qu'on lui ait appris. Que voulez-vous, chacun gagne sa vie comme il peut, et ce n'est pas toujours commode par le temps qui court ! Tout le monde n'a pas la chance d'être cordonnier ou

rédacteur en chef du *Rückwärts* ! La guerre ayant éclaté, il s'est fait nommer aumônier. À sa place, vous auriez probablement agi de même. C'est un très brave homme, je vous assure ! Il ne vous fera aucun mal, il se contentera de vous distribuer quelques livres de prières que vous ne serez pas obligés de lire, mais qui seront accompagnés, si mes renseignements sont exacts, d'une quantité de douceurs dont je suis persuadé que le seul aspect vous rendra tout à fait conciliants à son égard.

Un sourire général accueillit ces paroles, auxquelles le capitaine-interprète ajouta sans désemparer :

– Et puis, je vais tout vous dire : le Révérend Simons est un gaillard qui a le bras long. Qu'il dise un simple mot au major et votre convalescence sera prolongée d'au moins huit jours !

Les conseils de Jack produisirent leur plein effet. Quand l'aumônier se présenta le lendemain pour procéder à sa distribution de psautiers – de petits psautiers de poches commandés tout spécialement pour les soldats juifs par le Grand Rabbin de Londres – il fut accueilli avec toutes les marques de la plus respectueuse sympathie. Derrière lui se tenait un soldat porteur d'un grand sac d'où il tirait des cigarettes égyptiennes, des bonbons, des chocolats, et même un certain nombre d'enveloppes contenant des *bank notes*. Oh ! il n'avait rien de bien imposant, le Révérend Simons ! C'était un petit bonhomme à la tignasse blonde et aux yeux fureteurs et intelligents, que les camarades de Ménaché baptisèrent tout de suite le *Rebtchikel*, le petit rabbin.

Par son entremise, la convalescence de ses protégés fut, comme l'avait prédit Jack, prolongée d'une semaine, puis d'une autre, mais il fallut bien, hélas ! qu'elle prît fin.

Quatre jours après leur retour au camp, l'acclamation du monde entier saluait l'armistice.

– Qu'est-ce que je vous avais dit ? triompha Jack modestement.

CHAPITRE IX

La guerre était finie – il le croyait du moins. On allait les renvoyer chacun chez soi. Dans quelques jours, Ménaché serait à Londres, auprès de sa chère Haïkélé et bientôt tous deux pourraient rentrer en France et reprendre possession de leur petit appartement de la rue Becquerel. Ah ! certes, Ménaché n'espérait plus vivre « comme Dieu en France » et mener la bonne petite existence d'avant-guerre. Une cruelle expérience lui avait démontré que le passage de l'homme sur cette planète ne saurait consister en une suite ininterrompue de joies comme il avait pu le croire dans les premiers temps de son séjour à Paris. Depuis la guerre, Ménaché n'était pas éloigné de penser, à la manière de l'Écclésiaste, que la vie n'est qu'une triste besogne imposée par Dieu aux fils d'Adam pour leur tourment. Ce dont il ne pouvait être question, pourtant, c'était de continuer à vivre en Angleterre. Cela, non ! Il avait assez de la vie anglaise, de son puritanisme, de son hypocrisie. Ce fameux libéralisme dont la Grande-Bretagne avait la réputation et sous l'abri duquel il avait eu la candeur de se réfugier, était une honteuse duperie. Le vrai libéralisme résidait toujours en France où, s'il avait suivi le conseil de Gaston, Ménaché eût échappé, comme tant d'autres Russes restés sur le territoire de la République, à toutes les tribulations qu'il endurait depuis un an. Mais à quoi bon récriminer ? Ses malheurs étaient finis, Paris, Montmartre, leurs théâtres, leurs cafés, se profilaient déjà sur l'horizon du désert.

Ménaché venait de s'installer sous sa tente pour écrire à sa Haïkélé la bonne nouvelle, pour lui annoncer son prochain retour :

« Ma chérie, à l'heure où je t'écris, tu es certainement comme moi, pleine allégresse et d'impatience à l'idée du bonheur qui sera le nôtre dans quelques jours... »

Un juron lui fit lever la tête : c'était Iddle Wassilkovski qui venait de rentrer et lançait sa casquette loin de lui avec fureur.

– Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Ménaché. Tu n'as pas l'air content.

– Pas l'air content ? Il y a de quoi ! Sais-tu ce que Jack vient de nous dire ?

– Que l'armistice est encore une invention des journaux et que les hostilités continuent ?

– Tu ne crois peut-être pas si bien dire !

– Allons, allons, pas de blague ! fit Ménaché en se levant de sa couchette sur laquelle il était installé à califourchon.

– Ce n'est pas une blague, mon vieux C'est très sérieux, il paraît que l'armistice n'est pas la paix !

– Ah ! non, il ne faut pas essayer de nous la faire deux fois ! Après nous avoir affirmé que la mobilisation n'est pas la guerre, on voudrait maintenant nous faire croire que l'armistice n'est pas la paix ? Mais alors, qu'est-ce que c'est ?

– Je n'en sais rien. En tout cas, il y a un fait : on nous garde !

Ménaché ne voulut pas en entendre davantage, il bondit hors de sa tente et rejoignit le groupe au milieu duquel Jack s'efforçait, selon son habitude, de présenter à ses hommes la réalité sous des couleurs aussi riantes que possible.

– Voyons, leur disait-il, vous n'avez jamais pu croire sérieusement qu'on allait vous renvoyer comme ça ! Ce n'aurait vraiment pas été la peine de vous faire venir de si loin ! On va essayer de vous utiliser à quelque chose. Entre nous, c'est bien naturel et vous auriez tort de vous plaindre, d'autant plus que vous ne cou-

rez aucun danger. Vous n'êtes pas à deux ou trois semaines près, que diable ! Vous avez fait un magnifique voyage entièrement gratuit, on vous a équipés, on vous a nourris, on vous a logés, c'est bien le moins qu'on vous demande en échange quelques menus services !

– Lesquels ? Puisque la guerre est terminée, on n'a plus besoin de nous. On n'a donc qu'à nous renvoyer ! Nous ne demandons pas que le magnifique voyage se prolonge davantage ! Nous ne demandons pas à être nourris et logés plus longtemps !

– Il est probable, malheureusement, qu'on se fiche de ce que vous demandez ou ne demandez pas, répliqua Jack.

Mais Ménaché, son stylographe encore à la main, courut après lui

– Mon capitaine...

– Allez-vous me ficher la paix, ou non ?

– Mon capitaine, c'est parce que je suis en train justement d'écrire à ma femme, je voudrais lui indiquer au moins une date approximative...

Jack considéra Ménaché pour lequel il avait eu toujours une certaine sympathie. Ménaché n'était pas bruyant, il était discret, docile. Ah ! si tous les hommes du bataillon juif lui avaient ressemblé, c'eût été un plaisir de les commander !

– Eh bien, vous pouvez dire à votre femme que dans deux ou trois semaines...

– Merci, mon capitaine, merci !

Et Ménaché Foïgel regagna sa tente où il déchira la lettre commencée pour en écrire une autre sur un ton un peu différent.

Quinze jours passèrent dans l'énervement. Jamais les journées ne leur avaient paru aussi fastidieuses, aussi lourdes, aussi vides. Jamais ils n'avaient senti aussi fortement l'absurdité,

l'inutilité dérisoire du rôle qu'on leur faisait jouer sous cet accoutrement grotesque, en plein désert.

Un matin, Jack les rassembla, et, comme il avait la mine joyeuse, tous s'attendaient à une bonne nouvelle.

– Cette fois, souffla Ménaché à l'oreille de Wassilkovski, je crois que ça y est, on va nous démobiliser.

– Je n'en crois rien, répondit Iddle que son expérience et son pessimisme rendaient ordinairement sceptique.

Quand Jack eut réussi à faire taire tout le monde :

– Mes chers amis, commença-t-il d'un ton de voix étrangement solennel et qui contrastait avec son humour habituel, mes chers amis, préparez-vous à éprouver une grande émotion, la plus forte, la plus belle émotion de votre vie, peut-être...

– Là, qu'est-ce que je te disais ? murmura Ménaché dans le dos de Wassilkovski, et déjà son cœur bondissait dans sa poitrine.

– Mes chers amis, je dois moi-même me dominer, tant je suis troublé par la grande nouvelle que j'ai à vous apporter et dont je suis, je l'avoue bien modestement, un peu responsable. C'est moi qui suis intervenu auprès de notre cher commandant, c'est moi qui ai insisté pour qu'il obtienne de l'État-Major britannique l'autorisation nécessaire. Il s'y est employé de tout son cœur et il a eu le plaisir de voir sa demande prise en considération...

Tous les visages s'illuminaient, les yeux brillaient, les bouches s'ouvraient dans de larges sourires, des cris de joie gonflaient déjà les gosiers. On allait les démobiliser ! On allait les renvoyer chez eux ! Adieu, le désert, les chameaux et les viandes de conserve !

Soudain, Jack parut se raviser et tirant de sa poche un objet qu'il fit briller au soleil entre le pouce et l'index :

– Reconnaissez-vous cela ?

Cela, c'était un petit bouclier de David en cuivre, les deux triangles symboliques entrecroisés, le *maguen David*.

– Vous avez reconnu, n'est-ce pas, le bouclier de David ? Eh bien, on va vous en donner à chacun un, et vous aurez le droit de l'arborer à votre casquette. J'espère que cela vous fait plaisir ?

Et ces paroles s'accompagnaient de clignements d'yeux comiques, mais l'auditoire de Jack n'avait nullement envie de rire. Qu'est-ce que cette histoire absurde cachait encore ? Pourquoi cette distribution d'insignes au moment où l'on s'apprêtait à leur rendre leur liberté ? Et les visages se figeaient, se renfrognaient, se chargeaient d'inquiétude et de fureur.

– Le bouclier de David, poursuivit le capitaine-interprète, passe à juste titre pour préserver du malheur. À ce point de vue, sans doute eût-il été préférable de vous en faire cadeau un peu plus tôt. Maintenant que tout danger est écarté, cette amulette n'a plus qu'une valeur de souvenir. C'est égal, il témoigne de la sollicitude bienveillante qu'on n'a jamais cessé d'éprouver à votre égard en haut lieu. Je compte donc sur vous pour l'arborer avec empressement à votre casquette, ce sera la meilleure façon de marquer votre reconnaissance à vos bienfaiteurs...

Un murmure parcourut l'assistance sur la signification duquel il eût été difficile de se méprendre.

– Vos bienfaiteurs, parfaitement ! insista Jack de sa voix la plus sarcastique. Et la preuve que ces messieurs de l'État-Major ont pour vous la plus sincère amitié, c'est que, sur ma demande, ils viennent de vous accorder une permission de huit jours pour aller visiter Jérusalem. Telle est la bonne nouvelle que j'ai tenu à vous annoncer avant même qu'elle soit officielle C'est à Jérusalem, c'est sur la terre de vos ancêtres, enfin délivrée de l'oppresseur séculaire et redevenue un État juif sous la haute protection de Sa Majesté britannique, que vous allez, en véritables conquérants que vous êtes, pouvoir arborer fièrement l'emblème de David ! Allons, qui n'a pas son insigne ? On ne les vend pas, on les donne !

Et d'un sac que tenait près de lui un caporal, Jack tira plusieurs amulettes de cuivre et se mit à les offrir à la ronde, comme un camelot au coin d'une rue. Mais aucune main ne se tendit vers les précieux emblèmes. Les hommes se considéraient les uns les autres, certains tournaient le dos et s'éloignaient du groupe en haussant les épaules et en grommelant.

– Vous avez tort, reprit jack, de faire fi de mon insigne puisqu'il ne vous coûte rien et que le port n'en est pas obligatoire. Ce sera pour vous un joli souvenir plus tard, un souvenir que vous pourrez avec fierté montrer à vos petits-enfants, en leur disant : « Voilà le bouclier de David que votre grand-père portait à sa casquette lorsqu'il a fait son entrée à Jérusalem ! » Hein, croyez-vous que cela fera bon effet ? Allons, mes amis, décidez-vous, prenez mes insignes, je vous répète qu'on les donne !

Mettant de force un bouclier de David dans une main, puis dans une autre, il finit par voir son éloquence couronnée de succès. Tous les hommes présents finirent par accepter leur insigne qu'il se gardèrent bien, d'ailleurs, d'agrafer à leur coiffure. Ménaché serra le sien dans son portefeuille et n'y pensa plus, mais il fut un des premiers à demander une permission pour Jérusalem. Ce voyage aurait au moins l'avantage de rompre la monotonie de la vie du camp et de lui faire trouver moins long le temps qui le séparait encore de son retour en Europe.

Il prit donc le train en compagnie de Wassilkovski devenu son inséparable, et tous deux débarquèrent dans la ville sainte, un matin de janvier où soufflait une bise froide qui les faisait, habitués qu'ils étaient déjà au climat d'Égypte, grelotter dans leur capote. D'importantes forces de police britannique occupaient la gare. Un sous-officier examina leur titre de permission dans tous les sens, puis les examina eux-mêmes dédaigneusement des pieds à la tête avec l'air de se dire : « Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici, ceux-là ? » Enfin, les deux « conquérants » furent autorisés à pénétrer dans la capitale de leurs ancêtres,

avec les autres permissionnaires du bataillon juif venus par le même convoi, et ils se mirent à déambuler à travers la ville.

Ce qu'ils virent d'abord de plus remarquable dans ce nouveau royaume de Judée, ce fut l'extrême abondance de soldats anglais répandus dans les rues. Ils se promenaient là comme chez eux, en appuyant leurs forts brodequins sur la terre sainte et en fumant de courtes pipes dont l'âcre fumée se tire-bouchonnait dans l'air respiré jadis par les prophètes.

Certes, cet appareil de la domination anglaise ne choquait aucunement le sentiment national de nos deux touristes déguisés en soldats. La possession de la Palestine était le moindre de leurs soucis, ils en faisaient volontiers cadeau à l'Angleterre, mais ils trouvaient risible de s'être dérangés pour voir cela.

Des soldats anglais, des brodequins anglais, des pipes anglaises, des capotes et des casquettes kaki, ils étaient tellement habitués à en voir ! Et puis, n'en portaient-ils pas eux-mêmes ? N'étaient ils pas eux-mêmes des soldats au service de Sa Gracieuse Majesté ?

Quant à la ville elle-même, elle leur apparut dans son ensemble comme assez laide et surtout pauvre et privée de confort. Mais ce qui les frappa surtout, ce fut l'absence de Juifs. À peine, au bout d'une heure de promenade, en avaient-ils rencontré une vingtaine, tous vieux et décrépits et dans un état de saleté répugnant.

– Les jeunes Juifs se sont enfuis, expliqua Wassilkovski, par peur des représailles turques. On ne les reverra pas ici de sitôt !

Vers midi, ils entrèrent pour déjeuner dans un petit restaurant et lièrent conversation avec un inconnu qui se trouva être un instituteur de l'Alliance israélite, du nom de Marcel Lévy, Parisien de Montmartre, né de parents alsaciens et qui parlait un peu yiddish. Quand Lévy eut appris que Ménaché était lui aussi, dans une certaine mesure, parisien et montmartrois, il se

fit aussitôt plus aimable et se mit à leur disposition pour la visite de Jérusalem.

Ainsi qu'il convenait, il les emmena d'abord au mur des Lamentations, au *Koïssel Marovi*, devant lequel une demi-douzaine de Juifs en caftans crasseux et bonnets fourrés se livraient, à grands renforts de cris et de sanglots, à une gesticulation ridicule. C'était à croire qu'ils tournaient pour un film cinématographique.

– Fichons le camp, proposa Ménaché au bout de dix minutes, nous allons attraper des puces.

– Cela ne vous émeut donc pas ? remarqua l'instituteur avec une nuance de scandale.

– Pas le moins du monde ! Une pareille comédie !

– Vous vous trompez, ce n'est pas une comédie, ces pleureurs sont très sincères.

– Tant pis pour eux, car, dans ce cas, ils sont complètement idiots !

Sans insister, Lévy les conduisit au Calvaire et, durant la montée, leur donna sur la crucifixion des détails qu'ils écoutèrent d'une oreille distraite. Ils ignoraient complètement les merveilleuses et pathétiques légendes de la vie de Jésus désigné dans les saintes communautés sous le nom de *Joshké Pandré* ; ils n'avaient pas la moindre notion de l'importance du formidable drame de la Passion, ni de toute l'humaine grandeur contenue dans le mystère de la Rédemption. Il n'en subsistait dans leur esprit que le fait banal, survenu il y a si longtemps, d'un agitateur condamné au supplice. L'incident n'avait vraiment rien de bien extraordinaire. Ils visitèrent ensuite de nombreuses églises et chapelles. Mais Paris et Londres en possédaient d'autres tellement plus belles ! Seule la mosquée d'Omar intéressa vivement Ménaché, car il n'avait jamais vu de mosquée.

Le soir, avant de les quitter, Lévy leur proposa pour le lendemain une excursion à la *Méourat Hamacpelha*. C'est la caverne

double de Macpelha où sont conservés les tombeaux d'Abraham, de Sarah, d'Isaac et de Jacob.

– Et qu'est-ce qu'on y voit, dans cette caverne, quand on y est ?

– Mais, répondit l'instituteur, on n'y entre pas ! Elle est située dans les souterrains d'une mosquée interdite aux Juifs et aux chrétiens.

– Rien à y voir, par conséquent ?

– Je vous demande pardon. Au ras du sol, dans le mur d'enceinte, une ouverture a été pratiquée par où, en rampant, Il est possible de passer la tête.

– Et qu'est-ce qu'on voit, dans ce trou quand on y a passé la tête ?

– La caverne double.

– Vous êtes réellement trop aimable, monsieur Lévy, mais nous déranger pour voir un trou à travers lequel il est possible en rampant d'apercevoir un autre trou...

– Mais dans le second trou reposent nos ancêtres ! Vous n'avez pas l'air de vous en douter !

– Je veux bien vous croire, monsieur Lévy, mais des ancêtres morts depuis tant de milliers d'années, voyez-vous...

L'indifférence de Ménaché à l'égard des antiquités judaïques amusait plus l'instituteur qu'elle ne le choquait.

– N'en parlons plus, fit-il en riant, et permettez-moi de vous fausser compagnie. Cependant, si, durant votre séjour à Jérusalem, vous avez besoin de mes services...

Ménaché et Wassilkovski le remercièrent de sa grande amabilité.

– En tout cas, dit Ménaché, au revoir, à Montmartre !...

– À Montmartre, c'est entendu

Le lendemain, ils promenèrent encore leur morne flânerie dans les étroites et sales rues de la ville sainte, sans autre distraction que les tracasseries du service d'ordre et l'obligation de

saluer à chaque pas des officiers anglais pleins de morgue qui ne daignaient même pas les regarder.

– Eh bien ! ricanait Wassilkovski, il est gentil, le nouveau royaume de Judée !

Le lendemain, ils quittèrent Jérusalem, n'emportant de la ville sainte que le souvenir d'un mortel ennui.

CHAPITRE X

Quatre mois s'étaient écoulés depuis l'armistice et le bataillon des Juifs russes était toujours au grand complet, on ne parlait encore de démobiliser personne. La mauvaise humeur des hommes tournait en un véritable sentiment de révolte. Jack avait épuisé toutes les ressources de son imagination fertile en plaisanteries et en promesses fallacieuses, et il ne savait plus comment s'y prendre pour exhorter ses auditeurs habituels à la patience, quand lui arriva un secours véritablement providentiel : il fut décidé en haut lieu que, pour récompenser le bataillon juif des éminents services rendus par lui à la cause du Droit et de la Civilisation, il lui serait distribué des décorations à raison d'un homme par escouade, à charge pour les officiers de désigner ceux de leurs subordonnés qui leur paraîtraient mériter le mieux cette distinction. On pensa d'abord à tirer au sort les nouveaux décorés et c'est, en somme, ce qui eut lieu sous une forme un peu déguisée. Ménaché, choisi à cause de sa bonne conduite, ou plus exactement à cause de la façon qu'il avait de ne pas se faire remarquer, reçut une superbe croix au bout d'un ruban... Ce qui n'alla pas sans provoquer quelques rires, car il était, comme par hasard, le seul qui eût déserté après avoir été pris par le conseil de révision.

Mais cette heureuse diversion fut de courte durée. Un mois s'écoula encore et l'état d'esprit du bataillon touchait à l'exaspération quand on apprit qu'une nouvelle décoration, l'*over sea medal*, ou médaille des services transocéaniques, allait être distribuée, cette fois, à tous les hommes sans distinction d'aucune

sorte. Une hilarité générale accueillit cette nouvelle qui fut commentée pendant plusieurs jours et ce fut autant de gagné. Mais décidément il était dit que jusqu'au bout l'Éternel protégerait contre les dangers du désespoir le moral de ses enfants, Jack rassembla une fois de plus ses hommes :

– Encore du nouveau, mes chers amis !

Exorde qui fut accueilli par des cris divers :

– Nous en avons assez d'apprendre toujours du nouveau !

– Tu te moques de nous !

– Nous voulons être renvoyés chez nous, il n'y a que cela qui nous intéresse !

– Si ce n'est pas la démobilisation que tu viens nous annoncer, tu peux garder ta nouvelle pour toi !

– Allons, allons, je vous en prie, du calme ! Écoutez-moi, cria Jack en essayant de prendre une intonation de commandement.

– Nous en avons assez ! Nous voulons partir ! Nous n'avons plus rien à faire ici !

– Vous partirez, je vous le promets, et plus tôt que vous ne croyez ! En attendant, écoutez-moi ! Je suis votre ami et je crois vous l'avoir suffisamment prouvé. Vous pouvez avoir confiance en moi. Aujourd'hui, voici ce que j'ai à vous dire : nous allons recevoir la visite de 4 ou 500 volontaires Juifs venus d'Amérique et qui viennent de débarquer. Notre commandant a l'intention de faire à ces héros un accueil digne de leur vaillance...

Rires.

– Pourquoi riez-vous ?

Les rires redoublent.

– Est-ce parce qu'ils arrivent un peu en retard ? Mais ce n'est pas eux qui ont signé l'armistice ! Et puis, ils se sont dit que cette guerre ayant pour but de tuer la guerre... En vérité, je voudrais bien savoir ce qu'il y a de risible dans ce que je viens de dire ! Ne le saviez-vous pas, que cette guerre est la dernière ? Ils se sont donc dit que, pour atteindre ce magnifique résultat de tuer la

guerre, quatre ans et demi de carnages ne sauraient être suffisants et qu'il y aurait bien encore par-ci par-là des batailles où l'on aurait besoin d'eux. Voilà pourquoi ces vaillants frères d'Amérique sont venus jusqu'ici malgré l'armistice. Enfin, vous n'avez pas vu leurs munitions, n'est-ce pas ? Eh bien, il y en a des montagnes ! Oh, je ne parle pas d'obus, de cartouches et de bandes de mitrailleuses ! Nous ne saurions évidemment qu'en faire ! Nous ne nous sommes même pas servis des nôtres ! Je parle de munitions de bouche, lesquelles ne sont pas moins indispensables que les autres ! Savez-vous qu'ils ont apporté avec eux au moins six cargos-boats chargés de chocolat, et quel chocolat ? Ah, mes amis ! Le meilleur chocolat des États-Unis et même du monde entier ! Et de la viande ! Ah, quelle viande ! Ce n'est pas de cette charogne qu'on nous fait manger sous le nom de *Bully beef* ! Ah, non ! Ce sont des délicatesses toutes fraîches, fabriquées tout exprès, garanties *casher* et amenées dans des bateaux frigorifiques dernier modèle ! Et il n'y en a pas pour 4 ou 500 hommes ! Il y a de quoi nourrir tout un corps d'armée pendant une année ! Et ce n'est pas fini ! Il en arrive tous les jours ! Car toutes les filles de Sion domiciliées à New York et qui, comme leurs aïeules sur les fleuves de Babylone, pleurent l'exil d'Israël sur les bords de l'Hudson, ne cessent d'ensevelir le comité organisateur des enrôlements volontaires sous des colis destinés à ces braves ! Alors, quoi ? Vous ne voulez tout de même pas qu'on jette ces délicieuses victuailles à la mer ! Ce serait un crime contre l'humanité ! Votre devoir est donc tracé : recevoir avec honneur les engagés volontaires américains et les aider à consommer leurs provisions. J'ai dit ! Rompez !

Les engagés volontaires américains arrivèrent le lendemain. Le camp avait été pavoisé en leur honneur et des hourras saluèrent leur défilé. C'était plaisir d'admirer leur équipement tout battant neuf, leurs cartouchières, leurs fusils, leurs casques qui luisaient au soleil, mais on remarquait surtout les charmants

petits appareils photographiques qu'ils portaient tous en bandoulière.

Après le défilé, on fit cercle autour du Révérend Simons qui prononça un sermon sur le thème suivant emprunté aux proverbes de Salomon : « Qui observe le vent ne sèmera pas, qui regarde les nuages ne moissonnera pas. »

– Mes frères, s'écria le petit rabbin dans un bel élan d'éloquence, vous n'avez pas commis ces fautes, vous ! Vous ne vous êtes pas demandé avant de partir si cela en valait la peine. Vous avez obéi sans discuter à l'appel du devoir et êtes venus vous offrir en holocauste...

Involontairement, le Révérend Simons répétait le discours de Jack, mais en l'entremêlant de citations bibliques que celui-ci ne connaissait pas.

Au demeurant, les promesses du capitaine-interprète se réalisèrent à la lettre. Il fut fait une distribution monstrueuse de vivres, charcuterie, chocolat, confitures, et aussi de cigares et de cigarettes, à tel point qu'on ne savait qu'en faire et qu'il s'en gaspilla de grandes quantités. Et les indigestions furent nombreuses, mais sans gravité. Aucun cas de dysenterie ne fut signalé.

Au bout de quelques jours, le moral du camp redevint aussi mauvais qu'avant l'arrivée des volontaires américains, sinon pire. Il ne se passait pas de nuit sans que des soldats ne franchissent les fils de fer pour aller courir les environs et l'on vit des petites Bédouines accompagnées de leurs parents chercher à reconnaître parmi les camarades de Ménaché ceux dont elles prétendaient avoir à se plaindre.

La surveillance fut renforcée, mais en vain. Il y eut des absences qui se prolongèrent plusieurs jours, chose qui ne s'était pas encore vue.

Le commandant et Jack, soucieux, tenaient de longs conciliabules.

– Je ne puis pourtant pas, soupirait l'ancien héros du Transvaal, aller tout exprès à Londres pour expliquer au gouvernement ce qu'il en est !

Comble de malheur ! Voici qu'arriva du commandant en chef de l'armée de Palestine un ordre spécifiant que, par grâce particulière et faveur insigne de Sa Majesté, le bataillon aurait l'honneur de venir occuper la ville sainte. Lisant cela, Jack jeta sa casquette par terre et lança un formidable juron.

– Cette fois, je renonce à leur faire prendre patience ! Les envoyer occuper Jérusalem ! Dans la cervelle de quel idiot pareille idée a-t-elle pu germer ? Et dire que l'imbécile qui a trouvé ça a cru nous faire plaisir ! Malheur de malheur ! Je donne ma démission !

Un long silence suivit, que le sympathique commandant se garda bien de troubler. Il fumait sa pipe à son habitude et de son œil unique suivait les volutes de la fumée dans l'air ; il n'était pas homme à se troubler pour un ordre plus ou moins absurde venu de l'État-Major.

– Qu'est-ce que nous allons faire ? lui demanda Jack que ce silence finissait par agacer.

Pour toute réponse, le vieil officier se contenta de projeter devant lui un long jet de salive. Puis il ferma doucement son œil et parut s'endormir. Alors Jack prit une grave résolution, il se recoiffa de sa casquette, se rendit au milieu du camp et en trois coups de sifflet rassembla une centaine d'hommes autour de lui, et il leur tint ce langage :

– Mes amis, je vous fais juges de la situation. L'État-Major vient de me jouer un tour pendable. Ce n'est pas à vous, n'est-ce pas, qu'il faut apprendre avec quel dévouement j'ai accompli jusqu'à ce jour la mission qui m'a été confiée d'entretenir parmi vous le patriotisme et la discipline. Ah, ça n'a pas toujours été facile, c'est une justice à vous rendre ! Mais enfin j'y suis parvenu. Aucun cas d'insubordination grave n'a été signalé depuis

notre départ d'Angleterre, aucun cas de désertion ! Est-ce vrai ? Bon. Je crois donc avoir mérité d'être traité avec un peu d'égards. Eh bien, mes amis, voici ce qu'on me fait : on me charge de vous annoncer que vous allez avoir l'honneur d'aller occuper Jérusalem pour le compte de Sa Majesté britannique ! Taisez-vous, laissez-moi finir !... Évidemment, vous ferez ce que vous voudrez, je n'ai pas de conseil à vous donner. Cependant, vous avez tout intérêt à vous montrer sages et modérés et à ne pas commettre de sottises irrémédiables. Quant à moi, je me lave les mains de ce qui va se passer. À partir de cet instant, je suis démissionnaire !

Et, se frayant un passage à travers ses auditeurs, il regagna sa tente d'où il ne ressortit plus de la journée.

Jusqu'au soir, des groupes s'attardèrent à discuter parmi les dattiers et à commenter l'événement. À la tombée de la nuit, une délégation composée de cinq hommes, parmi lesquels Ménaché, qui n'avait accepté qu'à regret d'en faire partie, se présenta devant la tente de Jack et sollicita l'honneur d'être reçue. Jack était couché « avec la fièvre », prétendait-il. Il consentit pourtant à écouter ce qu'on avait à lui dire, à condition que ce fût bref. Ce le fut.

– Nous avons décidé, dit Wassilkovski, de refuser d'aller occuper Jérusalem.

– C'est bien, dit Jack.

Et il leur tourna le dos.

Mais eux restaient au pied de son lit sans se décider à se retirer.

À la fin, il se dressa sur son séant et leur cria :

– Foutez-moi le camp, je vous ai assez vus ! Demain matin, je ferai part au commandant de votre démarche, mais sous toutes réserves, naturellement, quant aux conséquences qu'elle est susceptible d'avoir !

Il fit le lendemain comme il l'avait promis, sans pouvoir tirer du commandant autre chose que des monosyllabes inintelligibles.

Alors, comme il ne voulait rien répondre aux questions qu'on lui posait, soudain le camp fut en rumeur, tout le monde se trouva dehors et un attroupement considérable entoura la tente de Jack.

– Voulez-vous me laisser tranquille ? leur cria-t-il à travers une ouverture de la toile.

Des cris divers lui répondirent :

– Nous voulons être démobilisés immédiatement !

– Nous refusons d'aller occuper Jérusalem !

– Je vous approuve, mais je ne suis rien ici ! Adressez-vous au commandant !

La foule se porta vers la tente de ce dernier, et la même scène, les mêmes cris se reproduisirent, et l'attitude des hommes devint si menaçante que Jack qui suivait les événements de loin fut sur le point de recourir aux gradés anglais occupés à boire ou à faire insouciamment la sieste de leur côté. Mais il vit tout à coup le commandant sortir de sa tente, ce qui provoqua un grand silence parmi les manifestants, et se diriger de son côté. Il entra dans la tente de Jack, s'assit sur une caisse à biscuits et le capitaine-interprète put croire que le vieux militaire allait éclater en reproches et en récriminations, mais il n'en fit rien, il garda le silence suivant sa coutume, bourra une pipe et avisant une bouteille de whisky, s'en versa un verre qu'il but, et c'est alors seulement qu'il dit à Jack sans élever la voix le moins du monde :

– Faites cesser ce tintamarre, je vous prie.

– Par quel moyen, mon commandant ?

– Par n'importe quel moyen.

– Puis-je leur promettre que vous écrirez au commandant en chef pour obtenir qu'ils soient dispensés d'occuper Jérusalem ?

– Promettez.

– Puis-je leur promettre qu'ils seront démobilisés avant un mois ?

– Promettez.

C'est ainsi que la révolte qui grondait au cœur du bataillon fut réduite au silence une fois de plus.

À quelque temps de là, Jack eut un petit déplacement à faire au Caire. Quelle ne fut pas sa surprise d'y découvrir, au bar de l'hôtel où il était descendu, Ploïderzak, le chef des propagandistes de « la bande à Schmoulek », en grand uniforme de capitaine !

– Fichtre ! s'écria-t-il. Tous mes compliments ! Vous avez fait du chemin dans la carrière militaire depuis que je vous ai vu ! Peut-on savoir quel bon vent vous a poussé dans nos parages ?

– Je suis en mission d'inspection et j'en profiterai volontiers, ma foi, pour aller faire une petite visite à nos chers Juifs de White Chapel !

– Gardez-vous-en bien ! C'est un conseil d'ami que je vous donne. À tort ou à raison, ces braves types vous rendent responsable de tous les malheurs qui leur sont arrivés. Si jamais vous leur tombiez sous la patte, vous auriez le plus grand mal à vous en tirer sain et sauf. Rappelez-vous ce qui vous est arrivé un soir, à Londres... Du reste, puisque j'ai eu le plaisir de vous rencontrer et que vous jouissez, à ce que je crois comprendre, d'un certain crédit en haut lieu, je vais vous adresser une petite requête : c'est de faire en sorte qu'on les renvoie chez eux d'urgence ; sinon il y aura, c'est moi qui vous le dis, un vrai *hilel haschem* (profanation publique de Dieu), un scandale dont personne n'aura à se féliciter, surtout parmi vos amis. Mes camarades n'ont plus rien à faire ici, c'est l'évidence même. Il n'y a plus, pour les conserver sous les drapeaux anglais, la moindre appa-

rence de raison. Croyez-moi, Ploïderzak, faites-les démobiliser ! Dans huit jours, il sera trop tard, je ne répondrai plus de rien...

Ploïderzak, qui n'était pas sot, s'abstint en conséquence de pousser jusqu'au camp des Juifs russes sa tournée d'inspection, et huit jours après sa rencontre avec Jack, celui-ci pouvait annoncer aux hommes du bataillon que l'ordre était enfin arrivé de les désarmer et de les renvoyer à Londres.

CHAPITRE XI

Ménaché n'en pouvait croire ses yeux ! Haïkélé n'était plus que l'ombre, le reflet, le souvenir de la belle femme un peu potelée qu'elle avait été naguère.

– Ma pauvre chérie ! Ma pauvre chérie ! répétait-il dans le taxi qu'ils avaient pris à la gare et qui les ramenait à White Chapel.

Il n'osait en dire davantage par crainte de la chagriner, mais elle n'avait pas de peine à deviner sa pensée.

– Tu comprends, lui disait-elle, je ne t'ai pas tout raconté dans mes lettres. J'ai été assez gravement grippée...

– Pourquoi ne me l'as-tu pas écrit ? S'il t'était arrivé malheur...

– S'il m'était arrivé malheur, tu l'aurais appris bien assez tôt. À quoi bon t'inquiéter inutilement ? Et puis, c'est surtout le moral qui était malade chez moi. Ah, dans mes lettres, je faisais semblant d'être vaillante ! On a toujours du courage la plume à la main ! C'est facile ! Mais en réalité... Ah ! mon chéri, que les journées étaient longues ! Et les soirées ! Mais ce qu'il y avait de plus atroce, vois-tu, c'était la lecture des journaux !

– Pourquoi ? Tu savais bien que nous ne courions aucun danger !

– Je le savais par tes lettres, mais je n'osais y croire. J'étais persuadée que tu me cachais la vérité. Et comment t'aurais-je cru quand je lisais sous la signature de Jack d'effroyables récits de batailles et des énumérations interminables d'exploits guer-

riers dont tout me permettait de supposer que vous étiez les auteurs ? Cela, vois-tu, c'était atroce ! C'est ce qui m'a minée à la longue, j'en serais morte !

Ménaché, attendri jusqu'aux larmes, serrait sa femme contre lui et s'affligeait de sentir son corps si étrangement amaigri.

– Tu ne mangeais donc plus, ma pauvre Haïkélé ?

– J'avais perdu l'appétit. Sans les Isaïe, je ne sais pas ce que je serais devenue. Heureusement, ils m'ont prise en pension chez eux. Je n'avais plus le courage de me faire de la cuisine. Tu n'imagines pas comme ils ont été bons pour moi, les Isaïe. C'est à eux que tu dois de me retrouver encore vivante.

Le prophète accueillit Ménaché à bras ouverts et lui dit en frottant sa vieille barbe contre les joues du jeune homme :

– Comme je suis heureux de te revoir sain et sauf, mon cher ami, et surtout innocent de tout meurtre et de toute violence !

– En ce qui concerne mon innocence, répondit Ménaché, en souriant, il ne faudrait rien exagérer...

– Excuse-moi, interrompit le vieillard ; je sais ce que tu vas me dire. Je sais que l'instinct de conservation a joué un grand rôle dans ta conduite, mais cela ne diminue en rien la valeur du fait lui-même. Car le risque d'être tué a été aussi grand pour des millions d'autres et il ne les a pas empêchés de s'entr'égorger pendant plusieurs années. Comme je te l'ai déjà expliqué un soir – tu te rappelles le soir des zeppelins ? – cette folie meurtrière qu'ils appellent la guerre a pour cause essentielle le nationalisme, maladie inconnue chez nous autres Juifs russes qui pendant des siècles n'avons appartenu à aucune nation et qui sommes donc des internationalistes de naissance. Il en résulte que notre haine de la guerre n'est pas plus méritoire que la chasteté d'un eunuque, c'est vrai. Mais nous n'en avons pas moins le droit de constater avec joie, sinon avec fierté, que dans le déchaînement universel de barbarie auquel nous venons d'assister, nous étions les seuls hommes – à l'exception d'un petit nombre

de *quakers* – à conserver tout notre bon sens, et, on peut le dire, toute notre humanité.

– Espérons, intervint Haïkélé, qu'après les horribles leçons de cette maudite guerre, les *goïm* eux-mêmes seront guéris de la maladie nationaliste et qu'il n'y aura plus d'autres guerres, du moins de notre vivant !

– Hélas, ma fille, répondit le prophète, les guerres n'ont jamais apporté d'autres leçons que celles de la vengeance. Le sang appelle le sang ! Les délirantes excitations à la haine qui précèdent, accompagnent et suivent une guerre, ne peuvent évidemment engendrer l'amour et la paix...

Mais se reprenant :

– J'ai tort, mes enfants, de vous désillusionner et de vous gâter par de sombres prédictions le bonheur de l'heure présente. Il se peut, du reste, que les désastres de cette guerre ayant été si grands, les *goïm*, sans être guéris de leur nationalisme, se trouvent dans l'impossibilité matérielle de recommencer leurs massacres avant longtemps. Dans cet espoir, mes chers amis, je vous propose d'aller dîner.

Pendant le repas, Ménaché raconta les aventures extraordinaires de ce fameux régiment dont les exploits, inventés par Jack, continuaient de remplir les colonnes du *Rückwärts*. Le vieil Isaïe écoutait attentivement, et comme malgré son mysticisme, il avait ce fond de gaieté qui caractérise les Juifs, il ne pouvait s'empêcher de rire aux éclats des facéties et du bagout si typiquement juif de Jack. Mais il n'en déplorait pas moins tant de cynisme et une si complète absence d'idéal.

Le lendemain, accompagné de Haïkélé et de Tischler, Ménaché alla voir David enfermé maintenant dans la banlieue de Londres, au camp de concentration de Crystal Palace. Avec plusieurs autres Russes, il y attendait la fin des négociations engagées entre le gouvernement anglais et le gouvernement soviétique au sujet de leur rapatriement. Depuis l'armistice, les

prisonniers du Crystal Palace jouissaient d'une relative liberté et Ménaché n'eut pas de peine à obtenir une entrevue avec son beau-frère. Ce dernier montra une mine extraordinairement florissante, car de sa vie il n'avait goûté une aussi longue oisiveté, une si profonde tranquillité d'esprit, et n'avait non plus jamais été mieux nourri, grâce aux colis qu'il recevait de sa sœur et de ses amis politiques.

Mais si David s'était amélioré au physique, il eut aussi le plaisir de constater que dans le moral de Ménaché une transformation non moins heureuse était en voie d'accomplissement. En effet, après toutes les tribulations que la guerre lui avait infligées, après la destruction de ce à quoi il tenait le plus au monde, la santé de sa femme et la tranquillité de leur foyer, les opinions de Ménaché à l'endroit des révolutionnaires avaient beaucoup changé sans qu'il s'en rendît compte lui-même, et il lui était devenu impossible de considérer comme de simples énergumènes des gens à qui le spectacle de l'iniquité sociale ou de ce qu'ils appelaient de ce nom inspirait des sentiments de protestation et de révolte. Aidé de Tischler, David entreprit alors la conversion de Ménaché. L'habile propagandiste fit comprendre à son beau-frère qu'il est non seulement criminel, mais absurde, de s'enfermer dans l'égoïsme individuel, car il existe une inéluctable solidarité entre les hommes et elle est surtout indispensable aux humbles, aux déshérités, incapables de se libérer du joug capitaliste autrement que par l'union en vue de la lutte finale. À chaque visite que lui faisait Ménaché, David reprenait ce thème et le développait sous les formes les plus diverses et tous ces arguments qui, avant la guerre, avaient paru saugrenus au jeune tailleur parce qu'ils aboutissaient à ce contresens : se faire tuer pour améliorer la vie, lui paraissait maintenant, non pas précisément raisonnables, mais soutenables à la rigueur, et peu à peu, inconsciemment, Ménaché Foïgel devenait un révolté, comme si le seul fait d'avoir endossé ce maudit costume kaki et porté quelques mois un fusil dont il ne s'était pourtant jamais servi,

avait suffi à le contaminer, à introduire dans son organisme le bacille de la violence. Il en était arrivé à ce point qu'il évitait de discuter avec le vieil Epstein pour lequel il éprouvait toujours autant de respect, mais dont les homélies pacifistes n'étaient plus pour lui que de séniles radotages.

Une autre cause essentielle du rapide succès obtenu sur Ménaché par la propagande de David fut la révolution russe. Pour le tailleur comme pour beaucoup d'ouvriers et même d'intellectuels, la révolution russe prouvait d'une façon irréfutable que le socialisme était autre chose qu'une folie, qu'une irréalisable utopie. Puisque les moujiks avaient pu faire une révolution sociale, à plus forte raison les paysans et les ouvriers de l'Europe occidentale étaient-ils capables de mener à bien la même tâche. Ménaché ne tarda pas à se persuader qu'ainsi que l'affirmait David, la révolution russe était un simple prélude de la révolution mondiale.

Cependant, Gaston les accablait de lettres où il les suppliait de venir à Paris sans plus tarder. La fortune et le bonheur les y attendaient. Interminablement, il leur dépeignait le Paris d'après la victoire, un Paris où régnait une prospérité inouïe, où l'argent coulait à flots, où l'on n'avait qu'à se baisser pour en ramasser à pleins seaux. Quelle joie, quelle allégresse partout ! Une sorte de 14 juillet quotidien, avec cette seule différence qu'au lieu de danser sur la chaussée, on dansait dans les locaux spécialement aménagés à cet usage. Dans toutes les rues s'ouvraient des dancings qui ne désemplissaient pas de cinq heures du soir à cinq heures du matin. Lui-même commanditait un de ces établissements dont l'inauguration devait voir lieu prochainement boulevard Rochechouart. Et cela ne faisait que commencer ! Tous les fruits de la victoire n'étaient pas encore cueillis ! Que serait-ce quand les Boches auraient payé l'indemnité de 750 milliards !

« Bien entendu, ajoutait Gaston, les anciens combattants, les héros de ta sorte seront les premiers à profiter de l'aubaine. À

eux les premières places au banquet de la vie, de la grande vie ! Il ne tient qu'à toi de devenir très riche en peu de temps... » Ces perspectives mirifiques n'éblouissaient pas Ménaché. À son habitude, Gaston ne faisait évidemment que répéter ce qu'il lisait dans les journaux. Le tailleur n'ignorait pas que dans tous les pays, et notamment en France et en Angleterre, avaient surgi une foule de profiteurs scandaleusement enrichis par la guerre et qui dépensaient dans une noce grossière des sommes incalculables. Mais dans le nouvel état d'esprit où il se trouvait, non seulement il ne les enviait pas, mais il les avait en horreur. Le spectacle qu'ils offraient le révoltait profondément.

Était-ce pour cela que vingt millions d'hommes avaient donné leur vie ? David avait raison, les bourgeois des dancings dansaient sur un volcan qui n'allait pas tarder à les engloutir, et cette pensée réjouissait Ménaché dans le fond de son cœur.

Il décida pourtant d'aller à Paris, non pas peut-être pour s'y fixer définitivement, mais au moins pour y passer une semaine, car il éprouvait un besoin irrésistible de revoir les lieux où s'étaient écoulées les plus belles années de sa jeunesse. Qui savait ce que leur réservait l'avenir ? À vrai dire, un grand combat intérieur se livrait en lui depuis quelque temps. Sans doute les événements paraissaient-ils donner raison à David. En conséquence, le devoir de tout honnête homme, de tout prolétaire comme lui, était d'aider, même au risque de sa vie, au triomphe de la Révolution et à l'établissement dans le monde de la justice et du bonheur universels. Mais si ce n'était qu'une illusion après tant d'autres, une nouvelle chimère appelée, comme la révolution de 1905, à s'anéantir dans de nouveaux massacres ? David lui-même ne lui avait-il pas dit que tout l'univers capitaliste s'était coalisé contre la Révolution russe ? Son beau-frère ajoutait, il est vrai, que le prolétariat mondial ne le permettrait pas... Le prolétariat mondial ? S'il fallait en juger d'après ce que l'on voyait à Londres, à l'exception d'une petite minorité, le prolétariat n'avait pas la moindre velléité de révolte. Enivré de

victoire, il se précipitait comme les bourgeois dans tous les lieux de plaisir, bals, matchs de football et de boxe. Le sacrifice de Ménaché serait donc complètement inutile ? Ne valait-il pas mieux se laisser vivre et supporter ce triste état de choses, puisqu'il n'y avait pas de possibilité d'y remédier ?

Supporter cet état de choses, non ! Ménaché à la réflexion ne pouvait s'y résoudre. La colère et la haine grondaient trop fort en lui contre cette société qu'il rendait responsable de tous ses malheurs. La vue de tous ces profiteurs engraissés de sang lui était devenue décidément trop odieuse.

Quant à Haïkélé, complètement brisée, épuisée, elle n'avait même plus la force de faire des projets. Elle s'en remettait entièrement à Ménaché dont l'amour était le seul lien qui la rattachât encore à la vie. Elle ferait tout ce qu'il déciderait, elle le suivrait partout.

Un sentiment obscur où entrait un peu de honte retenait Ménaché de parler à David du combat qui se livrait en lui, des doutes dont il était assailli, de l'indécision où il se débattait. Mais l'habile pêcheur d'âmes, le subtil psychologue avait deviné ce qui se passait en son beau-frère. Il savait par expérience qu'une crise de ce genre est presque inévitable chez les néophytes. Il savait aussi que Ménaché était plus qu'il ne croyait engagé dans le parti de la Révolution et que chez lui la cause à laquelle il était désormais attaché par tant de fibres finirait par l'emporter. Aussi, le jour où Ménaché lui annonça son départ pour Paris, David manifesta-t-il plus de surprise qu'il n'en éprouva réellement.

– Comment ? Tu vas à Paris ! Et moi qui te croyais décidé à m'accompagner en Russie !

– Je ne vais pas à Paris pour y rester.

– C'est donc pour faire transporter à Moscou ton beau lit Louis XV et ton armoire à glace ? railla le terroriste.

– Cela ne serait guère possible, reconnut en souriant Ménaché. Je vais à Paris tout simplement pour revoir une dernière fois Gaston, Baruch, nos autres amis et Paris lui-même.

– Une dernière fois ! Tu parles en vérité comme si tu ne devais jamais revoir Paris ! Tu as l'air de t'imaginer que l'état de choses actuel se prolongera éternellement et qu'il y aura toujours un fossé entre la Russie révolutionnaire et l'Europe ! Dans un an, mon vieux, dans deux ans au plus tard, la révolution sera partout, et il n'y aura plus de frontières nulle part. À ce moment tu reviendras prendre l'apéritif sur les boulevards aussi souvent que tu voudras. Les révolutionnaires seront partout chez eux...

On vint les avertir que l'heure de la visite était passée.

– Au revoir, dit Ménaché à son beau-frère, tu comprends, j'ai vraiment trop envie de revoir Paris.

– Va ! Va ! dit David. Et à bientôt !

CHAPITRE XII

Dès leur arrivée à Paris leur premier soin, une fois leur petit bagage déposé à la consigne de la gare du Nord, avait été de courir rue Becquerel. Ils n'avaient pas la clef de leur logement qu'ils avaient laissée à Marcelle lors de leur départ en 1915, mais la concierge n'aurait aucune peine à leur faire ouvrir leur porte, au besoin par un serrurier.

Ils étaient loin de prévoir que des réfugiés avaient été mis chez eux par le commissaire. Gaston, élevé par sa soudaine fortune au-dessus de ces infimes détails, avait négligé de les en informer. Peut-être même l'ignorait-il.

De saisissement, la concierge de la rue Becquerel laissa tomber son balai.

– C'est vous, madame Foïgel ? Et avec M. Foïgel ! Ah ça, par exemple !... Vous savez, on vous a crus morts tous les deux... Ça, pour sûr... Et puis, dame, comme vous étiez des étrangers...

La bonne femme était visiblement embarrassée.

– Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ? Je ne suis pas la maîtresse ici, moi, vous comprenez. Alors, j'ai bien été obligée de laisser le commissaire ouvrir votre porte...

– Ouvrir notre porte ? s'écria Ménaché. On a ouvert notre porte ? Et pourquoi donc ?

– Pour mettre des réfugiés chez vous, monsieur Foïgel. Qu'est-ce que vous voulez, c'était la guerre ! Ces pauvres gens, on les logeait où on pouvait. On en a mis chez tous les étrangers qui avaient quitté Paris. Et vous pouvez vous estimer heureux

qu'on n'ait pas flanqué vos meubles sur le trottoir. Rien n'a été abîmé chez vous, je vous le garantis. Vous avez eu la chance de tomber sur des gens tout ce qu'il y a de propre et de soigneux.

Ménaché et sa femme écoutaient d'un air stupide ce bavardage embrouillé.

– Ah, oui, répétait-elle, vous avez eu de la chance ! Il y a des gens dans votre cas pour lesquels on a eu moins de ménagements. Tenez, dans l'immeuble à côté... Avant la guerre, il y avait un Autrichien. Eh bien, on a placé ses meubles sous séquestre et pour les ravoir, il pourra courir !

– Mais, fit Ménaché, je ne suis pas Autrichien ! Je suis Russe !

– Je le sais bien, pardi, que vous êtes russe, répliqua sèchement la concierge, mais vous avez tort de vous en vanter, croyez-moi ! Après ce qu'il nous ont fait, les Russes... et toutes les atrocités de leur satanée révolution... Croyez-moi, si vous êtes russe, ne le dites pas trop haut, ça vaudra mieux.

– Et si l'on vous disait que j'ai combattu dans l'armée anglaise, le croiriez-vous ?

– Je le croirais si j'en avais la preuve, oui.

Ménaché ouvrit son portefeuille et en tira sa croix et sa médaille, qu'il se mit à balancer au bout de leurs rubans comme un appât, sous le nez de la vieille.

– Et ça, fit-il, est-ce que c'est une preuve ?

– Vous permettez ?

Elle s'en saisit et les examina prudemment, puis les rendit à Ménaché en hochant la tête.

– Moi, vous savez, tous ces trucs-là, je n'y connais rien.

– Enfin, s'impatienta Haïkélé, pouvons-nous, oui ou non, rentrer chez nous ?

– Je ne vous empêche pas de monter. Vous sonnerez, vous vous expliquerez vous-mêmes avec M. Picot.

Ils montèrent, ils sonnèrent et se trouvèrent en présence d'un vieillard qui fumait avec beaucoup de dignité une pipe en écume de mer.

– Vous désirez ?

– Nous sommes les locataires de ce logement, dit Ménaché. Je reviens de la guerre et j'apprends seulement maintenant qu'on vous a logé chez moi...

M. Picot devint tout rouge de confusion.

– Mais, balbutia-t-il, je ne savais pas... On m'avait dit... J'habite ici avec ma fille... Mon gendre a été tué à Verdun... Entrez donc, je vous prie...

Et il se mit à courir de-ci de-là en traînant les pieds sur le plancher dont Haïkélé ne put s'empêcher d'admirer le parfait état d'entretien.

– Asseyez-vous... Ma fille est justement absente, mais elle ne va pas tarder à rentrer... Si vous pouviez l'attendre...

Ils s'assirent dans leur salle à manger hollandaise aux meubles soigneusement encaustiqués. Par la porte de communication, on apercevait le lit de noyer ciré Louis XV et sa courtepointe de satin rouge. Dans un coin, ils remarquèrent un lit-cage qui ne leur appartenait pas. La machine à coudre, sur laquelle des cartons s'entassaient, semblait déshabituée de servir. D'un seul coup d'œil, Haïkélé nota bien d'autres détails. Les brise-bise avaient été remplacés par des vitrages en guipure qui lui parurent affreux. Une simple natte était substituée à la carpette de la salle à manger. Des photographies de gens inconnus ornaient la cheminée, entre autres celle d'un « poilu » au cadre de laquelle avait été fixé un petit nœud de crêpe.

– Asseyez-vous, asseyez-vous, répétait le vieillard affolé.

Il posait sa pipe, la reprenait, ouvrait la fenêtre, la refermait.

– Nous sommes de Saint-Quentin, dit-il, nous habitions dans la rue des Canonniers, mon gendre voyageait pour une grosse maison de lingerie... Tenez, le voilà, mon gendre. C'est

ma fille qui l'a photographié à sa dernière permission, il a eu la cuisse emportée. On l'aurait peut-être sauvé, mais les majors...

Il s'arrêta comme de crainte d'en avoir trop dit, ouvrit la fenêtre pour la troisième fois, se pencha au dehors, la referma, tira sa montre.

– C'est que... ma fille peut très bien ne revenir que vers sept heures, pour le dîner...

– Écoutez, dit Ménaché en repoussant sa chaise contre le mur du même geste qu'il avait autrefois à cette même place en se levant de table – et c'était la même chaise – écoutez, nous allons vous laisser. Le plus simple est que nous nous adressions au commissaire de police.

Ces mots augmentèrent le trouble du vieillard.

– Nous ne craignons rien ! C'est le commissaire de police lui-même qui nous a hébergés chez vous. Nous sommes des honnêtes gens, vous savez ? Voulez-vous que j'y aille avec vous, chez le commissaire ? Il vaudrait mieux que ce soit ma fille, mais si vous voulez que je vous accompagne tout de suite, je n'ai qu'à me chausser.

– Je vous en prie, ne vous dérangez pas. Tout cela s'arrangera très bien. Excusez-nous...

– C'est moi, au contraire, qui m'excuse, dit M. Picot soudain rassuré, je comprends très bien que ce n'est pas très amusant de trouver installées chez soi des personnes qu'on ne connaît pas.

– Au revoir, monsieur, nous reviendrons peut-être demain.

– J'aimerais, si c'était possible, être sûr de l'heure... Ma fille...

– Ne vous tourmentez pas, les choses s'arrangeront... Dans le cas où nous ne reprendrions pas l'appartement...

– Alors, vous enlèveriez vos meubles ?

– À moins que vous ne soyez disposés à nous les racheter ?

– C'est que... nous ne sommes pas riches, nous sommes des réfugiés... Enfin, si c'était absolument nécessaire...

– Soyez sans crainte, nous ne serons pas exigeants. Et encore une fois excusez-nous...

Du seuil de l'appartement, le vieillard les regarda descendre et son visage exprimait la perplexité.

Silencieux, ils remontaient maintenant la rue de Clignancourt et Haïkélé reconnaissait au passage des boutiques où elle se fournissait avant la guerre. Il y en avait aussi beaucoup qu'elle ne connaissait pas, des boutiques neuves, brillantes de glaces et de marbres. Ils remarquèrent que dans ce quartier les Juifs étaient bien plus nombreux qu'avant la guerre.

Quand ils furent sur le boulevard extérieur :

– Allons voir Gaston, fit Haïkélé.

Gaston habitait maintenant avenue Victor-Hugo, à Passy. Ménaché n'éprouvait à la vérité aucune hâte de reprendre contact avec l'ancien soldeur devenu un gros manieur d'argent et dont les lettres laissaient entendre assez que depuis la mort de Marcelle il menait une vie de bâton de chaise en compagnie de nouveaux riches de son espèce.

– Si nous allions plutôt voir Baruch ? proposa-t-il. Nous ne sommes pas loin de chez lui.

Baruch Lévitzki habitait toujours, en effet, son petit rez-de-chaussée de la rue des Abbesses, mais il s'en absentait chaque matin et ne rentrait que pour dîner.

– Je puis, dit la concierge, vous donner l'adresse de son bureau ?

– Il a donc maintenant un bureau ?

Déjà Ménaché voyait *l'Adressné Stol* directeur d'une importante agence de renseignements, avec téléphone, dactylographes, etc. Au milieu de tant de bouleversements, il ne fallait s'étonner de rien. Mais la concierge précisa que Baruch n'était qu'un simple employé de M. Arditi, rue de Provence, où l'on était sûr de le trouver jusqu'à six heures. Ils y allèrent et au deuxième étage d'un immeuble occupé tout entier par des

locaux de commerce, découvrirent Baruch, penché sur une table de bois blanc, dans l'encadrement d'une étroite fenêtre qui prenait jour sur une cour crasseuse. Bien qu'il leur tournât le dos, ils le reconnurent à ses épaules minces, à sa tignasse roussâtre dont les poils follets se hérissaient comiquement entre ses oreilles écartées. Il était plongé dans la lecture d'un dossier.

– Qu'est-ce que vous voulez ? dit-il sans changer de pose.

– Bonjour, Baruch, fit Ménaché.

– Bonjour, monsieur Baruch, dit Haïkélé.

Il se retourna si vivement qu'il faillit tomber

– Ménaché, madame Foïgel ? C'est vous ?

– C'est nous.

Ils s'embrassèrent et tout de suite un flot pressé de paroles s'échappa des lèvres humides de l'*Adressné Stol*. Il n'avait guère changé. À peine son poil de couleur chanvre s'était-il un peu plus décoloré. Derrière ses lunettes teintées de bleu ses yeux tournaient toujours comme s'ils avaient eu envie de s'échapper.

– Mais enfin, questionna Ménaché quand il lui fut possible de placer un mot, qu'est-ce que vous faites ici, mon cher Baruch ?

– Je suis l'employé de M. Arditi.

– Vous avez donc abandonné votre service de renseignements, vos fiches, votre table du Café Moderne, la rédaction des *procheniess* ?

– Le métier ne valait plus rien. La guerre a fait disparaître les *schnorrers* professionnels. Ils font tous des affaires à présent et gagnent de l'argent gros comme eux. Je me fais l'impression d'être le dernier survivant d'un monde disparu.

– Et votre grande traduction de Voltaire en yiddish ?

– Ah, oui, ma grande traduction de Voltaire ! Mais quand pourrais-je y travailler ? je suis pris du matin au soir, et la nuit je ne vois plus assez clair. Je n'ai jamais eu de bons yeux, vous savez. Je vieillis, je n'ai plus la même ardeur qu'autrefois. Je suis

trop sûr de ne pas arriver au bout de ma tâche. Et puis, il y a autre chose, mais ceci serait un peu long peut-être à vous expliquer... Voulez-vous m'attendre cinq minutes ? Nous sortirons ensemble. Je vais voir si M. Arditi est encore là...

Il sortit de la pièce, alla coller son oreille à une porte voisine et revint en disant :

– Oui, il est encore là...

Et il se tut, comme accablé.

– Pauvre Baruch ! songeait Ménaché que la déchéance de son vieil ami attristait sincèrement.

À ce moment, il se produisit un incident inattendu ; la porte du bureau de Baruch s'ouvrit et la silhouette d'un homme de forte taille s'y encadra, et dans cet homme Ménaché reconnut Fischmaltz, le Fischmaltz de l'agence Fischmaltz, de Vilna, l'ancien patron de Bérélé, l'homme qui leur avait extorqué tant d'argent avec son système de petits suppléments.

Ménaché se leva la main tendue, prêt à se faire reconnaître, à dire : « Bonjour monsieur Fischmaltz ! Comment allez-vous depuis Vilna ? je suis Ménaché Foïgel, un de vos anciens clients. » Mais Fischmaltz ne le regardait pas.

– Baruch, dit-il, voulez-vous venir dans mon bureau une minute...

Baruch le suivit en silence.

– Tu l'as reconnu ? demanda Ménaché à Haïkélé.

– Reconnu qui ?

– Cet homme qui vient d'entrer.

– M. Arditi, probablement...

– Probablement, mais certainement Fischmaltz, de Vilna. Voyons, rappelle-toi, Fischmaltz, le directeur de l'agence d'émigration, le patron de Bérélé...

Mais Baruch reparut à cet instant...

– Nous allons partir, j'ai dit à M. Arditi que vous étiez de vieux amis d'avant-guerre et il m'a autorisé à m'en aller.

Dès qu'il furent dans l'escalier :

– Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cet Arditi ? questionna Ménaché. Vous le connaissez depuis longtemps ?

– Depuis deux mois seulement.

– Et d'où sort-il ?

– De Fiume, où il était, m'a-t-il dit, commissionnaire sur le port.

Ménaché éclata de rire :

– Quelle blague ! Savez-vous qui c'est, votre Arditi ? Je vais vous le dire : c'est Fischmaltz, de Vilna.

– Connais pas.

– Nous avons payé, nous, pour le connaître. C'est lui qui nous a fait passer la frontière en 1908.

Baruch ne manifesta pas la moindre surprise.

– Ça ne m'étonne pas, étant donné qu'il continue de faire ici à peu près le même métier.

L'agence Alfredo Arditi avait pour spécialité de procurer des passeports, des visas et des permis de séjour. La nationalité était au choix du client. À cette époque, le remaniement de la carte d'Europe, la création d'une foule de petits États, le bouleversement des anciennes frontières avaient pour résultat que d'un jour à l'autre des millions d'individus changeaient de nationalité pour ainsi dire en dormant. À leur réveil des millions de Russes apprenaient par les journaux qu'ils étaient devenus polonais, ou géorgiens, ou lettons, ou lituaniens, ou roumains, et comme, en Russie, l'état de guerre continuait, il n'était pas rare qu'avant de se coucher ils apprissent par les journaux du soir une nouvelle modification de leur statut. À cela s'ajoutait que des millions de personnes se trouvaient dépourvues d'état civil par suite de la destruction des archives municipales et comme dans tous les pays les passeports et les permis de séjour étaient devenus obligatoires, partout avaient surgi des agences à peine clandestines

qui se chargeaient de fournir à leurs clients les papiers nécessaires.

Leurs procédés étaient innombrables et leur chiffre d'affaires fort élevé. Au commerce des passeports et des papiers d'état civil, Arditi avait joint d'ailleurs celui des *Ressouboss*, des attestations de mariage pour l'Amérique, attestations qui permettaient à des femmes, ou même à des jeunes filles juives, d'entrer aux États-Unis pour y rejoindre d'hypothétiques maris.

Chez Fischmaltz, Baruch, chargé de la correspondance française, était fort peu rétribué, mais il n'en considérait pas moins son patron comme un bienfaiteur de l'humanité. C'est ce qu'il expliquait à Ménaché tandis qu'ils remontaient la rue Notre-Dame-de-Lorette.

– Oui, un bienfaiteur de l'humanité ! Car nous vivons à une époque terrible où les hommes indépendants sont traqués comme des loups ou parqués comme des moutons. Ah ! elle est loin, la déclaration des Droits de l'Homme ! Partout c'est la tyrannie de l'État et de la police ! Partout des prohibitions, partout des interdictions ! Partout des frontières hérissées de formalités absurdes ! Partout les préjugés nationaux les plus étroits, les plus stupides ! Partout un déchaînement de patriotisme sans précédent dans l'histoire ! Leurs patries sont devenues de véritables prisons. On n'y entre, on n'en sort qu'après avoir accompli toutes sortes de formalités vexatoires. Triste époque en vérité ! Je bénis Fischmaltz, et tous ceux qui, comme lui, s'efforcent de contrecarrer sournoisement les empiétements de l'État sur la liberté individuelle ! La Patrie ! La voilà, la grande superstition moderne que Voltaire n'avait pas prévue et en comparaison de laquelle la religion de Dieu elle-même semble de nos jours une mystification presque anodine ! Contre la religion de la patrie, il nous faudrait un nouveau Voltaire, un nouveau Diderot, une nouvelle Encyclopédie ! Dites, Ménaché, le connaissez-vous, le nouveau Voltaire ? Quant à moi, je le cherche en vain. Et voilà pourquoi je ne me sens plus le courage

de poursuivre ma traduction du prince des *maskilim*. Les erreurs et les superstitions qu'il a combattues sont remplacées par d'autres contre lesquelles tout reste à faire ! Et pour cette tâche grandiose, personne ! Je ne vois personne !

Le vieux Baruch répéta :

– Personne !

Ils avaient atteint la place Blanche.

– Arrêtons-nous un instant ici, proposa Ménaché en désignant une terrasse de café.

Ils s'assirent. Une grande douceur les enveloppait. C'était un soir de Paris, tendre et voluptueux, un de ces soirs auxquels il avait si souvent pensé dans le désert égyptien ou dans les brouillards de White Chapel et qu'il avait désespéré de revoir jamais.

Et maintenant qu'il était de retour dans son cher Paris, il allait falloir le quitter pour regagner cette Russie triste et froide, et sanglante, d'où il s'était échappé avec tant de soulagement dix ans plus tôt ! Et pour quoi ? Pour un idéal qui lui était toujours apparu comme une folie ! Pour un essai de réforme sociale qui n'était peut-être qu'une erreur monumentale et sans lendemain !

– Et alors, fit Baruch, vous voilà de retour parmi nous ! À la bonne heure ! J'ai souvent pensé à vous depuis votre départ. Je me demandais si nous vous reverrions jamais ! Je me disais : pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur ! Enfin, vous êtes sain et sauf, c'est le principal. Mme Foïgel n'a pas aussi bonne mine que vous, malheureusement... Mais après un mois de Paris, il n'y paraîtra plus.

– Dans un mois..., interrompit Ménaché.

Mais il se tut comme si, pris d'une suprême hésitation, il n'avait osé prononcer les paroles qui devaient l'engager définitivement.

– Que se passera-t-il dans un mois ? questionna le *maskil*.

– Dans un mois, nous serons peut-être loin d'ici.

– Vous n'êtes pas revenus à Paris pour y rester ?

– Non...

Baruch regarda Haïkélé et il vit à sa physionomie que leur entretien touchait à un point grave.

– Vous avez l'intention de retourner en Angleterre ? demanda-t-il.

– Oui, mais ce ne sera pas pour longtemps. Dès que David sera libéré...

– Eh bien, oui, David ? Que devient David ? Je ne vous ai pas encore demandé de ses nouvelles.

– David est toujours interné, mais tout porte à croire qu'il sera libéré dans quelque temps, et alors il partira pour la Russie.

– Et vous avez l'intention de l'y accompagner ?

– Oui, répondit Ménaché au bout de quelques secondes seulement.

Le vieux *maskil* baissa la tête et parut réfléchir.

– Vous ne m'approuvez pas ? demanda le tailleur.

Haïkélé guettait passionnément la réponse du *maskil*. Une dernière chance s'offrait peut-être de rester en France.

– Je n'ai ni à vous approuver ni à vous blâmer, répondit Baruch. Vous êtes assez grand pour savoir ce que vous avez à faire et ce ne sont pas les conseils d'un vieillard qui pourraient vous être de quelque utilité. Quand j'étais jeune, j'ai suivi en venant en France un appel irrésistible de ma raison. J'étais sûr d'aller vers le progrès, vers la vérité, vers l'avenir, vers la lumière. Mais comme je vous le disais tout à l'heure, depuis la guerre les choses ont changé. L'Occident et la France en particulier sont devenus un foyer de superstition patriotique. C'est du nord, de la Russie, que nous vient maintenant la lumière. C'est du moins mon impression. À vrai dire, je suis tout à fait ignorant de ce qui se passe là-bas. Pourtant, il me semble bien que, si j'étais à votre place, je ferais ce que vous avez l'intention de faire...

– Vous partiriez pour la Russie ?

– Oui, je crois que je partirais pour la Russie, dit Baruch en pesant ses syllabes une à une.

Il but une gorgée et reprit :

– Je ne connais pas grand-chose à la doctrine communiste, et surtout je ne sais rien des méthodes employées par les communistes pour mettre leur théorie en pratique. Il n'y a que les pauvres d'esprit pour attacher la moindre importance aux racontars des journaux. Il me suffit de savoir que le chef et l'âme de la Révolution russe est Lénine, le chef des défaitistes. Voyez-vous, Ménaché, le défaitisme est le seul antidote à ce poison, à cet ersatz de la religion qu'on appelle le nationalisme. C'est pour cela que, si j'étais jeune, je n'hésiterais pas à aller me mettre aux ordres de Lénine. Je suis convaincu que si Voltaire vivait de nos jours, il serait défaitiste.

Ménaché ne répondit rien.

Ils allèrent dîner et quand vers minuit ils se séparèrent :

– Adieu, mes enfants, fit le vieux *maskil*.

– Pourquoi adieu ? se récria Ménaché.

– Parce que, si vous allez en Russie, je suis bien sûr que nous ne nous reverrons pas.

– Vous voulez rire ! Je suis certain au contraire que dans quelques mois, peut-être avant, la Révolution universelle nous réunira de nouveau à Montmartre ou ailleurs...

Mais Baruch plissa les lèvres avec scepticisme :

– La Révolution universelle, je n'y crois pas. Du moins, je ne la crois pas prochaine.

– Vous avez tort. David est bien persuadé qu'avant deux ans le capitalisme occidental aura vécu.

– Vous direz à David que je lui envoie mon meilleur souvenir, mais s'il vous demande ce que je pense de la Révolution universelle, vous ne lui cacherez pas que je le crois victime d'une illusion.

– Ah, monsieur Baruch, s'écria Haïkélé, comme je suis contente de vous entendre parler ainsi ! Moi non plus, je n'y crois pas, à leur Révolution, mais je ne suis qu'une femme et ils ne m'écoutent pas et voilà pourquoi nous retournons dans cette triste Russie où nous ne savons pas ce qui nous attend, sinon la misère et l'ennui ! Tandis qu'ici...

– Oh, chère amie, ici les choses ont changé plus que vous ne croyez et les temps où l'on vivait « comme Dieu en France » sont peut-être définitivement révolus. La France de la victoire n'est plus celle du temps de paix, croyez-moi... Mais quoi, les femmes ont un grand privilège : pour être sûres d'aller où il faut, il leur suffit de suivre celui qu'elles aiment. Adieu, chère amie...

– Monsieur Baruch, je voudrais vous embrasser ! dit Haïkélé en éclatant en sanglots.

Il les embrassa tous deux, leur souhaitant bonne chance et leur faisant promettre de lui donner de leurs nouvelles.

Cela se passait au coin de la rue des Abbesses et de la rue de Maistre. Un groupe de jeunes gens descendaient en chantant du Moulin de la Galette.

Le lendemain matin, dès qu'il fut levé, Ménaché téléphona au domicile de Gaston, avenue Victor-Hugo.

– Monsieur est encore couché, répondit la voix d'un valet de chambre... Monsieur est rentré tard cette nuit... Monsieur a donné ordre qu'on ne le réveille pas avant midi.

– C'est bien, dit Ménaché, je retéléphonerai à midi. En tout cas, vous pourrez-dire à M. Lif que sa sœur et son beau-frère sont à Paris...

Et quand il fut revenu près de sa femme qui achevait de s'habiller :

– Sais-tu de quoi j'ai envie, ma chérie ? J'ai envie de laisser ton frère à sa noce et de ne pas aller le troubler dans son existence fastueuse. Notre visite ne pourra que lui être désagréable.

Mais Haïkélé prit si mal cette proposition que Ménaché n'insista pas. À midi, il demanda de nouveau la communication avec l'appartement de M. Gaston Lif et ce fut celui-ci, cette fois, qui vint à l'appareil.

– C'est toi, Ménaché ?... Et Haïkélé ?... Haïkélé est avec toi ?... Bon... Très bien... Vite, amenez-vous ici, qu'on vous voie... Et naturellement vous resterez à déjeuner... Mais non, mais non, vous ne me dérangez pas du tout... Oui, on m'a dit que tu avais déjà téléphoné dans la matinée, mais je dormais, j'étais fatigué... Les affaires, tu sais... Enfin, je vous expliquerai ça... À tout à l'heure !

Avenue Victor-Hugo, un immeuble moderne tout en pierres de taille, avec une porte en ferronnerie et une loge de concierge style Directoire. Ménaché et sa femme se sentirent toisés sans bienveillance par la gardienne des lieux.

– Elle doit nous prendre, se dit-il, pour des tapeurs.

Au deuxième étage, un valet de chambre en gilet à rayures jaunes et noires les introduisit dans un salon qui leur fit au premier aspect une impression de luxe extraordinaire. Ce n'étaient que bergères dorées, consoles à rocaille, guéridons têtes de sphinx, glaces de Venise, tapis de Perse et gravures Mantes. Mais Gaston était devant eux, en pyjama de soie jade à parements cerise. Ils le reconnurent à peine. Il avait engraissé, il était devenu bouffi, presque chauve, il avait coupé sa moustache.

Les premières effusions passées :

– Ma pauvre chérie, dit-il à Haïkélé, je ne te cacherai pas que je te trouve bien amochée. Tu as grand besoin de l'atmosphère de Paris pour redevenir la jolie femme que j'ai toujours connue. Mais console-toi, ce ne sera pas long...

– Haïkélé a été très éprouvée par la guerre, coupa Ménaché, mais elle s'est déjà bien remise. Quant à toi...

– Oh ! moi, je n'ai pas à me plaindre, c'est entendu, mais vous prie de croire que l'argent que je dépense, je ne le vole pas ! Les affaires sont terriblement dures...

– Je veux bien te croire, dit le tailleur. En tout cas, elles ne te font pas maigrir. Tu as une mine resplendissante.

– Je vieillis comme tout le monde, rectifia modestement Gaston. Il n'y a que toi, mon vieux, pour rester aussi jeune.

– Et tu as des pyjamas ! admira non sans ironie Haïkélé dont le regard avait en vain cherché sur tous les meubles une photographie de Marcelle.

– Que veux-tu ? On a ses petites coquetteries. Et ça ne fait de tort à personne. Au contraire ! Ça fait marcher le commerce ! Dites, voulez-vous prendre un verre de porto ? J'en ai du très bon que je fais venir du Havre !

Sur son coup de sonnette, le domestique apporta une petite table en acajou à filets de cuivre où brillaient toutes sortes d'accessoires raffinés et coûteux en nickel et en cristal.

– C'est ma table à cocktails, dit Gaston. C'est très pratique, vous voyez. Malheureusement, tous ces bibelots anglais coûtent horriblement cher depuis la guerre. Une petite table à cocktails comme celle-ci, ça représente trois billets. Hein, on ne le dirait pas ?

– En effet, reconnut Ménaché.

– À votre santé !

Dans un immense fauteuil à capitons de velours bleu ciel, Haïkélé paraissait plus amaigrie, plus amenuisée, plus chétive que jamais, et cela ajoutait au malaise de Ménaché une sorte d'offense directe et personnelle dont il ne pouvait s'empêcher de rendre son beau-frère responsable.

– Et Marcelle ? finit par demander la jeune femme.

Gaston, qui portait un second verre de porto à ses lèvres, suspendit son geste et prit une attitude affligée :

– C'est vrai ! Marcelle ! Hein, croyez-vous. Quel malheur ! La pauvre fille ! Ah ! ça n'a pas traîné ! En quarante-huit heures, pft ! D'ailleurs, je vous l'ai écrit. Elle a souvent pensé à vous. Elle vous aimait bien, Marcelle ! C'était vraiment une brave fille ! Pour retrouver la pareille, inutile d'y songer ! Je l'aimais trop, je ne me remarierai pas, je crois...

Il se tut, regardant sans avoir l'air de les voir les larmes qui ruisselaient des yeux de Haïkélé :

– Et si travailleuse ! reprit-il. Elle aurait bien mérité d'avoir un peu de confort, un peu de bonheur ! Elle n'avait pas volé sa récompense ! L'idée qu'elle n'est pas là pour en profiter m'empoisonne le plaisir que j'ai aujourd'hui à dépenser mon argent. Allons, je t'en prie, Haïkélé, ne pleure pas, ça ne sert à rien. Est-ce que je pleure, moi ? Et pourtant je l'ai vue mourir, la pauvre Marcelle, et il me semble à certains moments que je la vois encore... Ah ! c'est terrible !

Il vida son second verre comme pour se donner du courage.

– Quel genre d'affaires pratiques-tu donc ? lui demanda Ménaché avec une pointe de brutalité involontaire.

– Toutes ! répondit Gaston en faisant claquer sa langue.

– Mais encore ? Tu as abandonné la bonneterie, je suppose ?

Cette question eut pour effet de mettre Gaston en joie.

– La bonneterie ? Ah ! oui, ça, je t'avoue que j'y ai renoncé depuis longtemps. Pendant la guerre, j'ai fabriqué des pièces de bois pour l'aviation. Et puis, je me suis associé avec un nommé Feinstein dans une affaire de légumes secs où nous avons gagné, je dois le reconnaître, pas mal de billets. Mais ce qui m'a rapporté le plus, c'est l'arrivée des troupes américaines. Le coulage qui se pratiquait dans leur intendance, personne ne peut en avoir une idée, ça dépassait l'imagination ! Avec ce qu'on y volait, on aurait pu entretenir une armée. Vêtements, tabac, chaussures, conserves alimentaires, tout y passait...

– Et qui donc achetait ces marchandises aux voleurs de l'intendance ?

Gaston se frappa la poitrine de l'index

– Nous, parbleu !

– Ah ! bien, fit Ménaché.

– Oui, mais maintenant, ce petit truc-là, c'est fini. Heureusement que nous avons la liquidation des stocks...

Il se tut brusquement :

– Monsieur est servi, venait d'annoncer le valet de chambre.

Des bahuts Renaissance chargés de vaisselle plate, un énorme lustre en ferronnerie, une tapisserie de « verdure » donnaient à la salle à manger un caractère de lourdeur solennelle et agressive.

– Je n'ai pas faim, dit Haïkélé.

Elle avait encore les yeux rouges.

– Ah ! je t'en prie, dit son frère, cesse de nous faire cette tête-là. J'ai fait venir d'une grande poissonnerie de la Madeleine une langouste grosse comme un gigot et je compte sur toi pour y faire honneur.

La langouste apparut à ce moment.

– Non, répéta Haïkélé, je t'assure que je préfère me contenter de quelques fruits... J'ai l'impression que ça ne passerait pas.

– Alors, à nous deux, Ménaché !

Mais, apercevant la mine renfrognée de son beau-frère :

– Est-ce que par hasard tu manquerais d'appétit, toi aussi ?

Ménaché se servit sans mot dire.

Dès lors un grand froid régna entre eux. Ils ne parlèrent plus que de choses insignifiantes.

Quand ils eurent pris le café, Ménaché tira sa montre :

– Tu voudras bien nous excuser, nous avons encore un certain nombre de courses à faire avant notre départ...

– Vous partez donc ?

– Pour Londres, demain soir.

– Et vous ne me le disiez pas ! Et vous me laissiez croire que vous étiez de retour à Paris définitivement ?

– Nous ne t'avons rien dit de semblable, fit observer le tailleur.

– Londres vous plaît donc mieux que Paris ?

– Nous ne resterons pas non plus à Londres.

– L'Amérique alors ? Ma foi, vous avez peut-être raison...

– Il ne s'agit pas de l'Amérique.

L'homme d'affaires les dévisagea tous deux, puis leur tourna le dos pour prendre un cigare dans un coffret incrusté de cabochons multicolores.

– En voilà des mystères, murmura-t-il, vexé.

– Nous ne te faisons aucun mystère. La vérité toute simple est que nous partons pour la Russie.

Gaston coupa le bout de son cigare :

– J'aurais dû m'en douter.

Puis :

– Tu es devenu bolchevik, alors ?

– Oui, répondit Ménaché. Et c'est ici seulement que je viens de m'en rendre compte.

Gaston l'observait en dessous, d'un œil mauvais :

– Ah ! ah ! très bien... Parfait... Je comprends...

– Tu crois comprendre, corrigea son beau-frère.

Il s'avança vers lui, la main tendue :

– Au revoir !

– Adieu !

– Mais non, pas adieu ! J'ai bien l'intention de venir te faire une nouvelle visite.

– Quand cela ?

– Après la Révolution, si l'on ne t'a pas auparavant pendu haut et court à un réverbère.

– Eh bien, tu en as de bonnes ! ricana Gaston Lif. Tu as entendu, Haïkélé, ce que vient de dire ton mari ? Il est gentil, ton mari ! Il est charmant ! D'ailleurs, il se trompe, nous n'aurons pas la Révolution. La France est un pays d'ordre... Eh bien, Haïkélé, tu ne m'embrasses pas ? Si ? À la bonne heure ! Tu aimes encore ton frère, toi ! Ma pauvre petite sœur, comme je te plains ! En Russie, en plein bolchevisme ! Quelle folie !

Ménaché, les laissant à leurs effusions, ouvrait déjà la porte de l'antichambre.

Quand ils furent dehors :

– Ouf ! fit-il. On respire ! Un peu d'air pur enfin ! J'ai cru que j'allais suffoquer de dégoût ! Tout ce luxe et ce cynisme me donnaient la nausée...

Mais s'apercevant qu'il peinait Haïkélé toujours encline à l'indulgence pour son frère, il changea de conversation et lui proposa de retourner rue Becquerel pour régler avec M. Picot et sa fille la vente de leurs meubles. Sans doute n'en tireraient-ils pas une bien grosse somme, mais au point où ils en étaient, c'était la solution la plus pratique.

Au coin de la rue Becquerel et de la rue Custine, un jeune homme qui avait heurté Ménaché se retourna pour s'excuser et, reconnaissant l'ancien tailleur, lui tendit la main.

– Bonjour, camarade.

C'était Sirkine, un jeune mécanicien anarchiste, grand ami de David, que Ménaché se rappela avoir rencontré quelquefois dans le milieu de son beau-frère.

– Tiens, bonjour...

– Bonjour, camarade, répéta le jeune homme avec intention, et il ajouta : Si je vous traite de camarade, c'est que je connais vos aventures, je sais que vous êtes maintenant des nôtres.

– Et comment le savez-vous ?

– Comme les grands détectives, je découvre tout ce qu'on m'indique et retiens tout ce qu'on me raconte, plaisanta-t-il. Un

camarade de Londres en relation avec David est venu à Paris ces temps derniers et m'a mis au courant.

Ils firent quelques pas côte à côte.

Ménaché, encore sous l'impression de sa visite à son beau-frère, ne put s'empêcher d'en dire un mot au jeune mécanicien. Toutefois, par égard pour Haïkélé, il ne nomma point Gaston Lif.

– Oui, dit Sirkine, je comprends votre sentiment. Ce que la guerre a fait de pis, son crime le plus grand, ce n'est pas d'avoir tué dans la fleur de l'âge des millions d'hommes, c'est d'avoir corrompu les civils de l'arrière dont la pourriture s'étale maintenant au grand jour et rend l'atmosphère de l'époque irrespirable. Encore l'homme dont vous parlez n'était-il sans doute, avant de s'être enrichi, qu'un sale bourgeois pareil à tant d'autres, mais je pourrais vous citer une dizaine de bons camarades, de braves militants, qui, il y a cinq ans, travaillaient de tout leur cœur à la Révolution et qui maintenant sont des nationalistes enragés.

Sirkine mit la main sur l'épaule de Ménaché et approchant la bouche de son oreille :

– Espérons que bientôt un bon petit vent du nord viendra balayer toutes ces ordures et purifier l'air autour de nous.

– Alors, vous aussi vous croyez à la Révolution universelle ?

– Si je disais que j'y crois, je mentirais, répondit Sirkine, mais je l'espère parce que ce qu'on désire ardemment, on l'espère malgré toutes les raisons qu'on pourrait avoir d'en désespérer. Comment croire, hélas, à la Révolution universelle quand on connaît, comme je le connais, l'état d'esprit de l'ouvrier français ? Et pourtant je ne serais pas juste si je n'avouais pas qu'on constate à l'heure actuelle, dans l'élite du prolétariat de ce pays, un certain réveil causé précisément par ces souffles venus du nord...

La décision qu'il avait prise de rentrer en Russie n'allait pas sans remplir Ménaché Foïgel d'une légitime satisfaction de lui-même, et il concevait mal qu'on pût ne pas l'imiter et rester en France quand il y avait tant à faire là-bas.

Dans son zèle de néophyte, il n'était pas loin d'accuser de tiédeur tous les réfugiés russes qui n'avaient pas rallié le drapeau des Soviets dès les premiers jours de la Révolution. Il manifesta donc à Sirkine l'étonnement où il était de le voir rester en France. Ils étaient maintenant arrêtés devant l'immeuble naguère habité par Ménaché, qui, avec ses pierres de taille, son aspect confortable et cossu, symbolisait un genre de vie égoïste, étroit et routinier, pour lequel l'ancien tailleur n'avait plus que de l'aversion, qu'il ne parvenait même plus à concevoir.

– Si je reste en France, expliqua Sirkine, c'est que je suis convaincu de pouvoir rendre ici plus de services à la Révolution russe que je ne lui en rendrais en Russie. Mon cas, il est vrai, est un peu particulier. Ouvrier syndiqué, je travaille à Paris depuis dix ans. Des milliers d'ouvriers du syndicat des mécaniciens me connaissent, ont de la sympathie pour moi et me considèrent exactement comme un des leurs. Je suis donc bien placé pour faire au milieu d'eux une propagande efficace. J'ajouterai que depuis longtemps la France a beaucoup plus besoin que la Russie de camarades dévoués corps et âme à la Cause, ainsi que le prouve la Révolution... Allons, il est temps que je vous laisse, je dois me rendre à une réunion très importante de mon syndicat. Transmettez mes amitiés à David. Je lui ai écrit il y a quelques jours. Au revoir et bonne chance !

Entre la fille de M. Picot et les Foïgel l'accord pour le rachat des meubles, à une somme d'ailleurs dérisoire, ne fut pas long à intervenir.

– Encore une affaire faite ! s'écria joyeusement Ménaché quand ils se retrouvèrent sur le trottoir.

Il allait exprimer son contentement de se trouver libéré complètement de toute attache à son passé, mais il remarqua que sa femme avait les larmes aux veux, et il se tut.

CHAPITRE XIII

C'était le dernier soir que Ménaché passait à Londres. Le lendemain, à la même heure, il serait au large des côtes anglaises, en route, avec sa femme et David, vers la Russie révolutionnaire, vers cette terre qu'il avait quittée pour éviter le service militaire et où il revenait maintenant offrir librement sa vie pour le bonheur et le salut du genre humain. Il avait déjà fait ses adieux à ses amis de White Chapel, coupant derrière lui tous les liens qui l'avaient attaché à Londres, comme il avait coupé jadis tous ceux qui l'avaient attaché à Habaravké, à Apukorsovo, à Paris. Une fois de plus il se sentait, non sans une intime fierté, entièrement libre et disponible pour une nouvelle destinée. Mais à la différence de ses précédents avatars qui n'avaient été, en somme, que des évasions, des fuites, cette fois il ne tournait pas le dos, cette fois il faisait face avec un sentiment de hardiesse qui l'étonnait lui-même dans les rares moments où il en prenait pleine conscience. À ce sentiment se mêlait, au point de ne pas s'en distinguer bien nettement, cette éternelle curiosité d'Israël, cette soif de connaissances que le peuple juif doit à sa longue indépendance intellectuelle. Un formidable inconnu se dressait à l'orient de l'Europe, l'aurore d'un temps nouveau. Ménaché brûlait d'y courir.

– Allons, dit-il à sa femme, dîner chez Leiserovitch. Nous en profiterons pour revoir une dernière fois quelques figures de connaissance.

Le sort des Juifs russes en Occident est une incessante transformation. Aussi, rien n'est moins stable que leurs habitudes.

D'une année à l'autre, de nouvelles arrivées d'émigrés, de nouvelles fortunes réalisées par leurs prédécesseurs, changent complètement la clientèle d'un petit restaurant. À cette époque surtout le va-et-vient était considérable dans la population juive du monde entier. Ménaché ne reconnut presque personne chez Leiserovitch. Les *hatlounim* eux-mêmes avaient disparu. Guédalia Blumenthal était maintenant gérant de la librairie du *Rückwärts*, fondée par Williamson. Baruch Levinson, *iabednik* à son propre compte, s'était établi dans des bureaux fastueux. Pris dans une rafle et déclaré bon pour le service, Yankel Holodetz avait déserté et réussi, grâce aux hautes relations de son frère le missionnaire, à émigrer aux États-Unis. Quant à Wolf, la recommandation de Williamson avait obtenu pour lui une place de répétiteur de yiddish aux cours que suivaient un certain nombre d'inspecteurs de Scotland Yard. Des anciens clients de Leiserovitch, il ne restait que l'ex-sacrificateur Haïm Berliner qui, seul dans un coin, mangeait avec sa gloutonnerie coutumière. Mais à la même table que lui, un individu singulier frappa tout de suite Ménaché. Il était de petite taille et sous son front proéminent deux yeux d'une extraordinaire mobilité jetaient autour de lui des éclairs de malice, tandis qu'il chuchotait avec volubilité dans l'oreille de son voisin.

– Mais, se dit Ménaché, c'est Bérélé ! Et toujours le même, le gaillard n'a pas changé ! Eh bien, voilà une bonne surprise ! Voilà une rencontre bien agréable pour cette dernière soirée à Londres !

Et s'approchant au point de le toucher presque, il se mit à le dévisager en souriant pour attirer son attention.

Bérélé releva la tête et examina l'inconnu d'un regard interrogateur.

– Monsieur Bérélé, dit Ménaché, j'ai l'honneur de vous saluer. Car je ne me trompe pas, n'est-ce pas, vous êtes bien M. Bérélé, de l'agence Fischmaltz ?

– Oh, s'écria l'ancien élève de la *ieshiva* de Vologine, l'agence Fischmaltz, c'est loin !

– Dix ans !

– Pas tout à fait ! L'agence Fischmaltz n'a cessé de fonctionner qu'en 1914... et pour raison de force majeure... Comment vous appelez-vous, vous ?

– Mon nom ne vous dira rien. Je m'appelle Foïgel.

– Foïgel... Foïgel...

Tout en fouillant sa mémoire, Bérélé examinait Haïkélé qui lui souriait aussi derrière l'épaule de son mari. Mais elle dont la beauté lui avait fait jadis tant d'impression, il ne la reconnut pas davantage.

– Foïgel... Foïgel... Non, je ne me souviens pas...

– C'était en 1908, précisa le tailleur. Mais vous en avez tellement vu depuis, des Juifs qui voulaient passer la frontière !

– Ça, c'est vrai.

– Et vous vous êtes bien payé leur tête, hein ?

– Payé leur tête ?

– Oui, le coup de la mare, et les bakchichs aux cochers, aux sentinelles, aux paysans ! Comme vous deviez nous trouver naïfs !

– Mais vous étiez tous si gentils, si dociles, que c'était un plaisir de voyager avec vous !

– Ma femme, dit Ménaché en se reculant un peu pour permettre à Haïkélé d'avancer. Vous ne la reconnaissez pas non plus, elle ? Pourtant, à l'auberge de la frontière, le matin où vous nous avez quittés, vous ne vous rappelez pas l'avoir vue dans notre chambre ? Elle était couchée et dormait encore... Bérélé fit un nouvel effort de mémoire, mais en vain.

– Ça ne fait rien, dit Ménaché, nous sommes bien contents de vous revoir, et en bonne santé, et avec tous vos membres, ce qui peut être considéré comme une faveur après ce qui s'est passé depuis notre dernière rencontre.

– Oh, vous savez, quand on le veut, on se tire toujours d'affaire. Je suis sûr que vous-même...

– Pour ce qui me concerne personnellement, je ne me plains pas, les choses auraient pu plus mal tourner. Mais ma femme n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était. Ah, les cochons ! J'espère bien leur revaloir ça ! Tout n'est pas fini et le dernier mot n'est pas dit entre messieurs les capitalistes et nous.

Foïgel et Haïkélé avaient pris place à la table voisine de celle de Bérélé, assez près pour pouvoir continuer la conversation.

– Vous êtes socialiste ? demanda l'ancien agent de Fischmaltz.

– Communiste et de tout mon cœur, je vous prie de le croire ! Nous nous embarquons demain pour la Russie. Et vous ?

– Oh, moi, vous savez, je n'aime pas les pays où l'on se massacre. Se battre n'est pas un métier pour un *yid*.

Ménaché ne put s'empêcher de rire.

– Non, non, ce n'est pas un métier pour un *yid*. Les pays où l'on se bat ne me conviennent pas du tout. Ce qu'il me faut, ce sont des endroits où l'on peut faire l'amour tranquillement sans être dérangé par les obus. Plus tard, une fois l'orage passé, je ne dis pas que je ne retournerai pas en Russie pour y poursuivre ma mission, mais en attendant je continuerai de faire ici ce que je faisais chez Fischmaltz quand vous m'y avez connu...

Le tailleur l'interrompit

– À propos de Fischmaltz, j'allais oublier de vous dire que je l'ai vu à Paris. Il s'appelle Adolfo Arditi.

– Je sais, je sais... C'est moi qui lui ai fourni son passeport.

– Vous ?

– Voyons, est-ce que cet imbécile aurait pu se tirer d'affaire sans moi ? Je lui ai sauvé la vie, tout simplement. Il aurait été pris comme soldat si je ne lui avais pas indiqué le truc du 54.

– Qu'est-ce que c'est, le truc du 54 ?

– Vous n'êtes pas au courant ? C'est vrai, vous avez passé la guerre de ce côté-ci de l'Europe. Eh bien, ce que nous appelions le 54, en Russie, c'était le cas de réforme n° 54 : la hernie, la *kilé*.

– Et alors ?

– Et alors, il y avait des spécialistes qui vous fabriquaient des hernies artificielles, ou même de vraies hernies suivant le prix que vous étiez disposé à y mettre. Mais le 66 était au moins aussi recherché que le 54...

– Le 66.

– N° 66, cas de réforme de ceux qui n'avaient plus de dents, soit qu'ils les eussent perdues naturellement, soit qu'ils se les eussent fait arracher exprès... Vous comprenez ?

– Fort bien.

– Moi, ni le 54 ni le 66 n'étaient faits pour me plaire. J'ai préféré me cacher. Mes petites amies ne demandaient pas mieux que de m'y aider. Et puis, vous le savez, j'étais dans les meilleurs termes avec les autorités russes de Vilna, à qui j'avais fait gagner tant d'argent et qui, par gentillesse, consentaient à se priver de mes services. Pourtant, quelque temps avant l'arrivée des Allemands, j'ai été pris, arrêté, mis en prison et j'allais passer en conseil de guerre, quand – Dieu est un père ! – les Allemands occupèrent Vilna. C'était de la chance ! Mais attendez, vous allez voir le plus beau ! Le commandant en chef eut une idée merveilleuse, une idée de génie, oui, de génie, le mot n'est pas trop fort ! Devinez laquelle !

– Dites !

– Pour s'attacher la population juive de Lituanie, il fit rétablir la fameuse *ieshiva* de Rabinovka, supprimée par le tsar au dix-huitième siècle. Qu'en pensez-vous ?

– C'est vraiment très drôle, convint Ménaché.

– Un *feldrabiner* (rabbin aumônier) des plus vénérables vint inaugurer la *ieshiva* et prononça un discours épatant où il

démontrait, clair comme le jour, la similitude absolue de l'enseignement talmudique et de la culture allemande.

– Naturellement !

– En ma qualité d'ancien élève de la *ieshiva* de Vologine, j'étais tout désigné pour obtenir dans cette *ieshiva* fantôme la place de bibliothécaire-archiviste-répétiteur. Inutile de vous dire que mes fonctions consistaient surtout à ne rien faire. Arriva la débâcle. L'armée allemande évacua Vilna. Fischmaltz et moi nous l'avons suivie. C'était le plus sûr. Mais à Berlin, comment vivre ? J'ai suggéré à Fischmaltz d'ouvrir une agence de faux passeports...

– Et pour quelle raison vous êtes-vous séparé de lui ?

– Pour une vétille, répondit Bérélé en souriant à une vision lointaine. Vous savez que depuis mon enfance, j'ai toujours eu pour le beau sexe un penchant irrésistible, un penchant qui m'a joué les plus vilains tours et a été à diverses reprises la cause de ma ruine...

– Je sais...

– Figurez-vous que cet imbécile de Fischmaltz m'a surpris avec sa femme !

– Diable !... Et elle était jolie, Mme Fischmaltz ?

– Hélas, non, et j'en suis encore à me demander pourquoi j'avais fait attention à elle. Ce n'étaient pourtant pas les belles filles qui manquaient. Enfin, que voulez-vous ? On n'est pas toujours maître de soi. Peut-être avais-je bu plus que de raison ce soir-là... Toujours est-il que cette fois il n'y avait plus à ergoter comme le jour où j'avais été surpris avec la servante du riche notable chez qui j'avais mon couvert une fois par semaine. Cette fois, la violation du septième commandement était évidente, indiscutable, il s'agissait bien de la femme légitime de mon prochain et d'une Juive authentique. Oh, j'avais droit aux circonstances atténuantes ! Dans tous les pays belligérants, le décret de mobilisation n'avait-il pas suspendu l'application du septième

commandement ? Nulle part le fait d'avoir commerce avec la femme du prochain n'était plus considéré comme un délit. Mais allez donc faire comprendre ces nuances à cet idiot de Fischmaltz ! À cet idiot et à cet ingrat ! Sans moi, il était incapable de gagner sa vie. Aussi fut-il obligé de quitter Berlin avec un passeport de ma fabrication qui le faisait citoyen de Fiume. Car vous n'êtes pas sans savoir que les meilleures sources de passeports étaient et sont encore le Trentin et la Galicie, dont tous les états civils étaient à reconstituer, et à reconstituer devant les autorités qui n'en connaissaient pas les habitants. Des citoyens du Trentin, on pouvait en faire en quantité indéfinie !

– Et vous, mon cher Bérélé, quelle est votre nationalité, maintenant ?

– Je suis tchécoslovaque.

– Et qu'est-ce que vous faites à Londres ?

– Ce que je faisais à Vilna, ce que j'ai fait à Berlin. J'aide mes contemporains à passer en Amérique. Apparemment, c'est beaucoup plus difficile qu'avant la guerre. Le passeport est nécessaire et le nombre des immigrants est limité. Je me charge d'arranger tout cela. Du reste, je ne suis ici que pour peu de temps. J'espère aller bientôt en Russie.

– D'après ce que vous m'avez dit tout à l'heure, je me figurais que le bolchevisme n'avait pas vos sympathies.

– Je ne sais pas si le bolchevisme durera, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'après la Révolution, le nouveau Chanaan, ce ne seront plus les États-Unis, ce sera la Russie, soviétique ou non, c'est en Russie qu'il y aura de l'argent à gagner. Je continuerai donc ma grande mission, mais en sens inverse, j'aiderai au déménagement, au rapatriement, comme disent les *goïm*, des Juifs russes émigrés autrefois aux États-Unis...

Émerveillé, Ménaché ne se lassait pas d'écouter et de regarder cet étonnant et toujours jeune, toujours spirituel Bérélé sur qui le bouleversement universel n'avait pas plus marqué qu'un

fait divers lu dans un journal, et qui se trouvait à l'aise à Londres comme il s'y était trouvé à Berlin, comme il s'y était trouvé à Vilna, comme il s'y trouverait partout et toujours.

Sur le bateau, c'était du matin au soir une véritable réunion publique. Ils y étaient une quarantaine et disposaient d'une salle qui leur était réservée. Il y avait là des socialistes révolutionnaires, des mencheviks, des bolcheviks, des gens du Bund, et aussi des anarchistes, qui discutaient à perte de vue sans aucune chance de tomber d'accord. Un seul point était acquis, c'était que, quelles que fussent les opinions de chacun, tous devaient se serrer autour du gouvernement de Moscou pour vaincre la contre-révolution. Cela fait, il resterait du temps pour se chamailler.

La fièvre de ses compagnons de voyage avait complètement gagné Ménaché, mais ce qu'il vit en arrivant à Moscou dépassa tout ce qu'il avait rêvé. Le Kremlin, l'antique et redoutable forteresse des tsars, devenue le siège d'un gouvernement de prolétaires, c'était à ne pas en croire ses yeux ! Tous ces fous de réfugiés révolutionnaires qu'il avait fréquentés à Paris, tous ces pauvres types, sans linge et sans logis, installés là comme chez eux ! Eux-mêmes étaient-ils bien convaincus de la réalité de ce qui leur arrivait ? Ménaché se pinçait pour se convaincre qu'il n'était pas l'objet d'une hallucination. Un soir, David l'emmena au siège des syndicats ouvriers russes installé dans la salle des maréchaux de la noblesse de Moscou – la plus belle salle du monde, disait-on – et qui vit-il à la tribune ? le camarade Lozowski, ancien secrétaire et organisateur du syndicat des ouvriers casquettiers juifs de Paris, Lozowski, à côté de qui il lui était souvent arrivé naguère de prendre un café-crème au comptoir d'un petit bar, rue Ramey. Comment douter après cela que le règne de la félicité socialiste fût sur le point de s'imposer à tout l'univers ? Ah, certes, pour le moment, la vie était bien dure à Moscou. Les objets de première nécessité y faisaient défaut,

le savon y était payé au poids de l'or. Dans les immeubles, c'était un entassement invraisemblable de locataires. Dans beaucoup de quartiers, les canalisations d'eau et de lumière étaient hors d'usage ainsi que les égouts. Mais personne, du moins dans l'entourage de Ménaché, personne ne s'en plaignait, personne ne paraissait en souffrir. On se disait que c'était un mauvais moment à passer et que bientôt tout entrerait dans un ordre nouveau où la civilisation atteindrait un point de perfection inconnu sous les régimes bourgeois.

Le séjour de Ménaché dans la capitale fut de courte durée. Dès son arrivée à Moscou, David s'était chargé d'organiser les groupes de volontaires à qui était confié le soin de saboter l'arrière des armées blanches et de pénétrer dans leurs rangs pour y semer l'indiscipline et la révolte. Opération dangereuse, mais relativement facile, les deux armées en présence étant russes et le plus souvent équipées de la même façon. Ménaché fut donc envoyé par David à Apukorsovo où se trouvait en ce moment le front des armées blanches en marche sur Kiev. Quand il arriva dans la ville, celle-ci, à demi dévastée, venait d'être reprise par les rouges pour la septième fois. De la belle promenade du Dniepr où Ménaché, frais émoulu de la sainte communauté de Habaravké, avait eu jadis la révélation de la beauté féminine et où, pour la première fois, il avait rencontré Haïkélé, il ne restait que quelques arbres. Le fleuve était désert à perte de vue. Mais ce spectacle ne troubla point l'ancien tailleur, non plus que les récits du terrible pogrom qui avait eu lieu deux mois auparavant et où le vieux Schmouel Abramovitch avait péri dans d'effroyables tortures ainsi que sa bru, la femme de Moïse, ignoblement violée, puis dépecée comme une bête. Moïse lui-même était pour le moment commissaire général d'Apukorsovo et commandant en chef des groupes volontaires du district. Quant à Herschel, devenu fameux dans toute la région, il s'était signalé à Habaravké à la tête d'un groupe de jeu-

nes Juifs embrigadés par lui pour la défense de la ville et avec l'aide desquels il avait plusieurs fois repoussé les massacreurs[1].

Quatre jours après son arrivée, Ménaché Foïgel se trouvait enrôlé parmi les volontaires dont la mission était de pénétrer dans les rangs ennemis pour y faire de la propagande.

– Et moi, qu'est-ce que je vais devenir ? sanglota Haïkélé au comble de l'affolement.

– Tu m'accompagneras, lui répondit tranquillement son mari.

Elle le dévisagea comme s'il fût devenu fou, puis se résignant à ce qu'elle considérait comme un suicide :

– Soit ! J'aime mieux mourir que de me séparer de toi !

Et elle s'enferma désormais dans un silence dont elle ne sortait que la nuit pour hurler d'effroi quand l'obsession du supplice enduré par la femme de Moïse tournait dans sa tête affaiblie en un véritable cauchemar.

Comme l'armée blanche, équipée par l'Angleterre, portait le costume kaki, Ménaché Foïgel reçut un uniforme tout semblable à celui qu'il avait déjà porté sous les drapeaux de Sa Gracieuse Majesté et c'était une chose étrange que de voir ce même Ménaché, parti d'Apukorsovo dix ans auparavant parce qu'il lui était impossible d'admettre l'idée d'un sacrifice quelconque à la patrie, à présent plein de fièvre guerrière et impatient d'accomplir une mission d'où il avait fort peu de chances de revenir vivant. En réalité, il n'y avait là de sa part aucune contradiction, car ce qui l'enthousiasmait, c'était précisément qu'il s'agissait de combattre l'idée de patrie, de risquer sa vie pour la fusion et la transformation de toutes les patries en une seule, et cet internationalisme lui était beaucoup plus naturel à lui, Juif, qu'à n'importe quel internationaliste *goï*. Cette guerre où il allait

1 Il fut plus tard commandant en chef des Cosaques rouges du Don.

entrer, cette lutte finale pour le triomphe de l'Internationale, était vraiment une guerre pour Juifs.

Mais à quelques jours de leur débarquement sur l'autre rive du Dniepr, Ménaché Foïgel et sa femme furent atteints par l'épidémie de typhus. Ils moururent ensemble, presque à la même heure, presque dans les bras l'un de l'autre, le 14 mai 1919.

FIN

Table des matières

Le fléau du savoir 21

Comme Dieu en France 163

Le lion, l'ours et le serpent 303

Imprimé pour Les bons caractères
par Impressions Multi Services
93500 Pantin